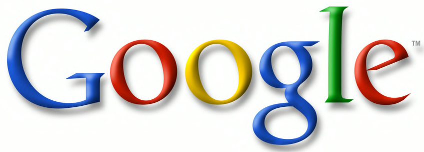
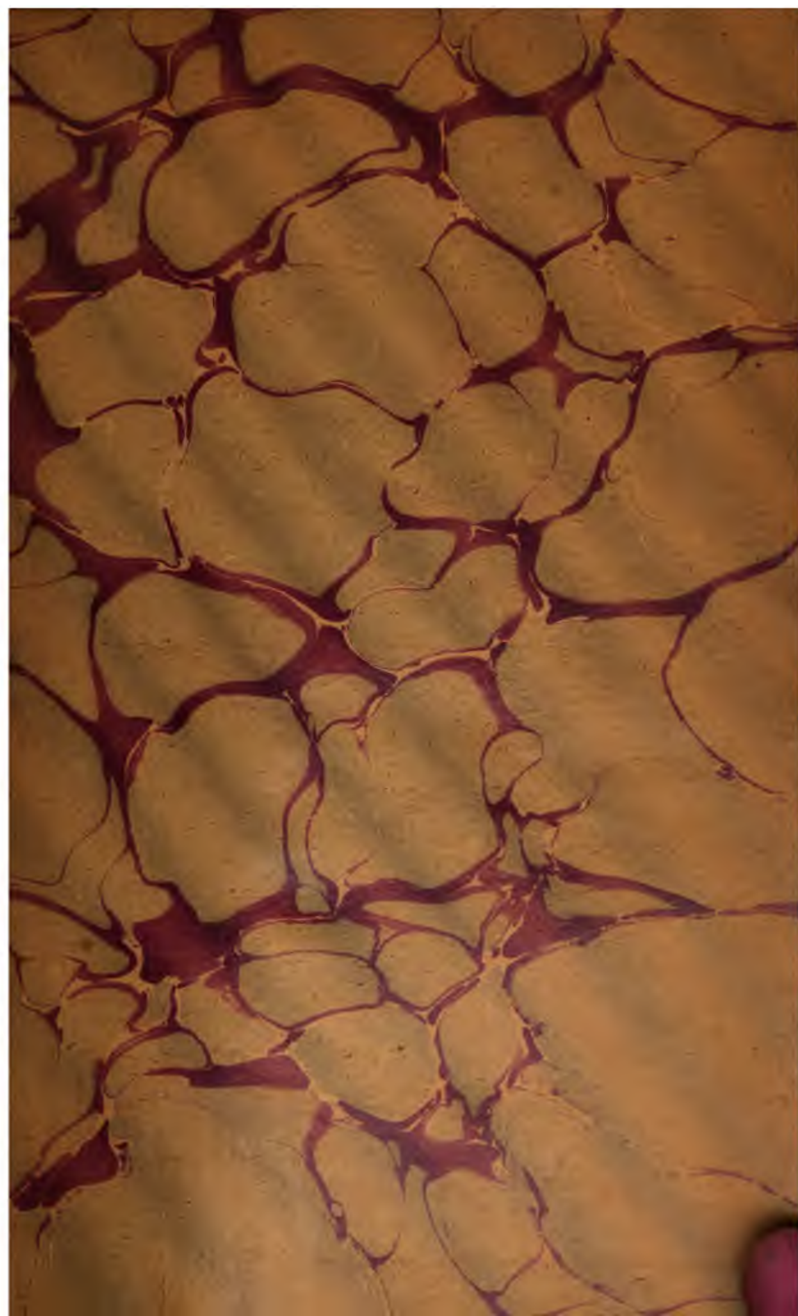





ALTE · VOLARE · VOLO



LES HAREMS

DU

NOUVEAU MONDE

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LES HAREMS

DU

NOUVEAU MONDE

— VIE DES FEMMES CHEZ LES MORMONS —

Ward, Mrs Maria

Traduit par

B. H. RÉVOIL



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

PRÉFACE

Le volume que j'offre aux lecteurs sous ce titre quelque peu prétentieux n'est point un ouvrage de pure imagination, un roman enfanté par un cerveau malade, écrit dans le but de ridiculiser une secte; c'est la narration fidèle des pérégrinations des disciples de Joseph Smith, à quelques licences près, — entre autres celle de la mort de ce prophète, — fort pittoresquement racontée, mais peu en rapport avec l'histoire bien connue de cette fin malheureuse. Tous les détails de cet *In exitu Israel* sont dignes de foi et exempts d'exagération.

Un article fort bien conçu et parfaitement écrit de M. Émile Montégut, publié par la *Revue des Deux-Mondes*, le 15 février dernier, a fait connaître le titre de l'ouvrage américain dont j'ai assumé la responsabilité, faute de pouvoir indiquer le nom de son auteur. Je n'ai point littérale-

ment traduit le volume intitulé : *Female Life among the Mormons*, par égard pour les oreilles chastes de nos lecteurs français : il m'a fallu éloigner mainte expression trop hardie, car souvent :

Le *Mormon* dans les mots brave l'honnêteté

aussi bien qu'il l'oublie dans ses mœurs. — J'ai dû souvent *interpréter* plutôt que *traduire*. Ce n'est donc point comme *auteur*, mais comme *commentateur* que je m'empare de la place honorifique.

L'histoire des Mormons est un des phénomènes les plus attristants de l'époque où nous vivons, et cette prétendue religion, dont j'ai suivi et étudié les progrès pendant mon séjour aux États-Unis, m'a toujours paru une des plus extraordinaires anomalies du gouvernement hybride de cette vaste république américaine, gigantesque statue d'or aux pieds d'argile.

Avant de passer à la lecture des *Harems du Nouveau Monde*, mes lecteurs ne seront peut-être point fâchés de trouver ici un résumé de l'origine, de la fondation et des phases diverses de la secte mormonienne.

Elle eut pour premier fondateur un nommé Bennett, se disant général (qualification fort commune aux États-Unis), et qui demeurait dans le village de Nauvoo (Illinois). Cet intrigant fonda une secte pour laquelle il interpréta la Bible à sa manière. Le général Bennett avait trouvé dans le saint livre que, puisque Abraham *avait eu des relations avec Agar, tout en étant marié, de même les autres hommes pouvaient avoir aussi plusieurs femmes*. Bien

plus, Isaïe n'avait-il pas fait la prédiction suivante : « Le temps viendra où sept femmes s'attacheront au pan de la robe d'un seul homme, et lui diront : « Nous mangerons notre propre pain, mais laisse-nous porter ton nom ? » Ces préceptes ayant été connus et *appréciés*, les prosélytes se groupèrent en foule autour du général Bennett ; on adopta à Nauvoo les mœurs turques en diminutif, et dans ce pays si pudique en apparence, où les ladies qualifient du mot *shocking* (choquant, honteux) les choses dont nous ne songeons pas même à rougir en France, personne ne trouva un mot de blâme pour ces nouveaux sectaires. Bennett eut pour commentateur un de ses élèves appelé William Staffort, et enfin ce dernier fut détrôné par le fameux Joseph Smith, considéré comme le vrai fondateur de la secte des Mormons.

Joseph Smith (vulgairement appelé Joé) naquit dans la ville de Sharron (Vermont) en 1805 ; ainsi, à l'époque de sa mort, il avait quarante ans. Smith suivit fort jeune ses parents qui émigraient à Palmyre, et il resta avec eux jusqu'à l'âge de vingt ans. Il était d'un naturel vif, ardent, mais d'une éducation fort bornée grâce à la pauvreté de sa famille. Abandonné à ses propres ressources, Smith resta ignoré jusqu'en 1827, époque à laquelle il prétendit un beau jour avoir trouvé le *Livre des Mormons*, bible aux feuilles d'or, pour la publication de laquelle il assurait avoir reçu des ordres du ciel. Ces deux volumes furent enfin imprimés, et le gouvernement débonnaire des États-Unis n'employa aucun moyen pour les faire disparaître de la circulation. A vrai dire, on ne supposait alors aucune influence à cet ouvrage fantastique.

Joé avait un frère nommé Hiram qui était aussi intrigant que lui. Il l'associa à son exploitation religieuse, et bientôt l'assurance et l'audace de ces deux hommes amenèrent autour d'eux un grand nombre de partisans. Les ennemis de Joé Smith devinrent peu à peu ses amis, et en 1838 il fut déclaré universellement *ministre des Mormons* et salué à l'unanimité du titre de *prophète*. Le gouvernement, alors seulement, commença à s'inquiéter. Le major Clarke, officier de l'armée régulière en station dans l'Illinois, écrivit au président pour lui donner connaissance de ce qui se passait parmi ces sectaires : il les accusait de meurtres, de vols, de libertinage et de toutes sortes de méfaits. Cette dénonciation n'eut pourtant aucune suite; et bientôt les Mormons, dont le nombre avait augmenté, firent du village de Nauvoo une ville régulièrement bâtie, et y élevèrent un temple immense d'une architecture monumentale.

La secte des Mormons devait attirer le grand nombre de ceux qui aiment la licence et le libertinage. C'est ce qui arriva en effet; la ville de Nauvoo se trouva bientôt remplie de tout ce que les États-Unis comptent de mauvais sujets (et la masse en est malheureusement grande). Le lieu se peupla, le village devint grande ville, comme nous l'avons dit, et la population monta peu à peu au chiffre de huit mille habitants. L'union et la paix, qui, par un miracle tout providentiel, s'étaient maintenues jusqu'au mois de mai 1844, furent détruites à cette époque : une collision assez grave eut lieu à Nauvoo au sujet de certains articles de journaux publiés dans le *Nauvoo Expositor* par les ennemis de Joé Smith. Le prophète et ses disciples, au nombre de trois cent cinquante environ, brisèrent

la presse du journal et mirent le feu à tout le matériel de l'imprimerie.

La nouvelle de cet événement, parvenue à Warsaw (Illinois), y produisit une vive sensation. Une guerre d'extermination fut dès lors déclarée contre les Mormons par tous les habitants de l'État, et aussitôt le gouverneur du pays, le général Thomas Ford, se hâta de rassembler un corps de troupes. Le 25 juin 1844, il se présenta devant Nauvoo, à la tête de deux mille cinq cents hommes, et somma Joé Smith et les Mormons de mettre bas les armes. On refusa d'obéir, mais Joé Smith et Hiram ayant abandonné leurs frères, on les poursuivit : ils furent faits prisonniers et conduits à Carthage.

Dès que la nouvelle de cette arrestation fut connue par les Mormons, ils résolurent de délivrer leurs chefs. Joé Smith et Hiram cherchèrent eux-mêmes à se sauver par la fenêtre de la prison, mais ayant été aperçus, on tira sur le prophète un coup de pistolet qui le frappa au cœur, et plus de vingt autres coups de feu répondirent à cet appel. Smith tomba frappé de cent dix-sept chevrotines, qui toutes ont été depuis recueillies par ses amis et religieusement conservées. Hiram eut le même sort que son frère.

Plusieurs journaux donnèrent à cet assassinat un motif politique : le parti whig, disaient-ils, craignait le vote des Mormons en faveur de M. Polk, alors candidat locofoco-démocrate, pour la présidence de 1844. D'autres assurèrent que les habitants de Warsaw étaient jaloux de la prospérité de Nauvoo, où les lois de Joé Smith avaient attiré un grand nombre de prosélytes.

Les Mormons, quoique privés de leur chef, ne courbè-

rent point la tête, et le 20 du mois d'août 1844, on élut à Nauvoo, comme grand prêtre de la religion des Mormons, un des patriarches et des amis de Joé Smith, nommé Brigham Young, dont la hardiesse et la ruse égalaient celles de son prédécesseur.

Cependant, le prestige qui avait entouré le fameux Joé ne paraissait pas avoir été recueilli en héritage par son successeur. Il eut le malheur d'engager ses coreligionnaires à venger la mort de Smith; mais repoussés avec perte en octobre 1844, les Mormons finirent par capituler. On leur laissa la vie sauve, mais on les obligea à quitter le pays : ils abandonnèrent en masse le lieu de leur naissance, et se dirigèrent vers les grandes prairies en deçà du Mississipi, pour aller s'établir le long de l'océan Pacifique.

Mes lecteurs pourront, dans *les Harems du Nouveau Monde*, suivre ces émigrants au milieu de ces océans de verdure, ayant pour écueils les Indiens redoutables qui les attaquaient à chaque instant, et il est certain que les tribus des Peaux-Rouges, Comanches, Pieds-Noirs, Pawnees, Apaches et Sioux ont massacré et scalpé un grand nombre de ces malheureux sectaires.

Les Mormons arrivèrent enfin sur les bords du Sacramento. Pionniers de l'émigration américaine, les disciples de Joé Smith furent les premiers qui foulèrent le sol doré de la Californie. Remontant le cours de la rivière, ils parvinrent bientôt sur les bords d'un lac immense, aux ondes salées. Ce site pittoresque plut à Brigham Young et à ses administrés. La terre de Chanaan était trouvée, il s'agissait d'y bâtir la nouvelle Jérusalem. Chacun se mit à l'œuvre; hommes, femmes, enfants, travaillèrent avec tant

de courage, qu'au bout de deux mois les Mormons avaient construit un village sur le plan de Nauvoo, en ayant soin de laisser au milieu un grand espace pour y élever, à leur loisir, un temple semblable à celui qu'avait construit Joé Smith, leur prophète révéré, dans leur ancienne patrie. C'est donc à ces hardis pionniers qu'est due en partie la découverte du précieux minerai.

Du fort Suttler, la nouvelle de la trouvaille du sable d'or se répandit avec le plus grand retentissement jusqu'aux États-Unis, en passant par le Mexique et l'isthme de Panama. La *fièvre californienne* s'empara des Américains, et quelques mois après les Mormons n'étaient plus seuls en Californie; leurs compatriotes les avaient suivis aux confins les plus éloignés de ces pays sauvages et inconnus.

A l'heure où je publie ce volume, la ville de *Great salt Lake city* est bâtie sur une vaste échelle. Elle est la capitale d'un État nommé *Déseret*, dont les limites sont d'une immense étendue.

Elles partent du 33e degré de latitude septentrionale du point où il intersecte le 108e degré de longitude. La ligne de séparation parcourt encore la frontière de la basse Californie jusqu'à l'océan Pacifique, et remonte le long des montagnes de la Sierra-Nevada. Tel est le tracé que l'on peut suivre sur la carte de Charles Reuss publiée par ordre du sénat des États-Unis.

On assure, — faut-il le croire? — que la colonie des Mormons est prospère : cela devrait être, puisque la croyance, les mœurs et les usages du cérémonial mormon y sont toujours observés dans leur *pureté* originelle.

Du reste, la publication, en anglais comme en français, des *Harems du Nouveau Monde* ne peut avoir aucune influence sur les destins de cette république naissante : on trouvera toujours, — même aux États-Unis, — des gens aux passions ardentes que cette vie dissolue séduira plus que les mœurs rigides de l'Europe. Et malgré cela, il est impossible de prédire une longue vitalité à une imposture du genre de celle de Joé Smith. La meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'est qu'à part la prospérité relative de la colonie du Déseret, les Mormons ne voient pas leurs rangs augmenter. En dépit des agences d'émigration établies dans tous les États de l'Europe, la population demeure dans un *statu quo* inamovible. Les Mormons se vantaient, en 1850, d'être au nombre de *vingt-cinq mille*, et de nos jours, dix ans après leur installation en Californie, leur nombre est encore le même : *toujours vingt-cinq mille !*

Comment pourrait-il en être autrement, et où trouver l'exemple d'une fourberie réussissant autrement qu'à moitié ?

Dieu est grand ! et il est inutile de chercher à prouver que Smith n'était point son prophète !

B. H. Révoil.

LES HAREMS

DU

NOUVEAU MONDE

I

Le Relais.

Les premières années de mon existence se sont écoulées dans cette contrée si belle et si pittoresque qui encercle dans ses rives fleuries le lac Skaneateles au centre de l'État de New-York. Mon enfance fut calme et heureuse; mais grâce à de mauvais propos tenus par quelques personnes malveillantes, ma réputation se trouva ternie, et dès lors, me sentant blessée douloureusement par l'abandon d'anciens amis, je résolus de quitter ma patrie et d'aller secrètement rendre visite à quelques parents de ma mère qui demeuraient près d'Albany. Dans ce but, je montai dans une diligence et je partis de Spafford, comté d'Onondaga-New-York, pour me rendre à Utica, situé dans le même État. Je n'avais pas voulu prévenir mes parents de la visite que je me proposais de leur faire, dans la crainte d'apprendre ainsi à mes ennemis le lieu de ma destination.

Un seul voyageur prit place avec moi dans la diligence: c'était un monsieur entre deux âges, aux traits remarquables et au maintien avenant. La Bible et les opinions des Mormons

1

servaient, à cette époque, de sujets de conversation dans toutes les sociétés du voisinage ; aussi, après quelques remarques générales sur l'état des routes, sur le temps et sur d'autres banalités semblables, l'étranger me demanda, en jetant sur moi un regard perçant, ce que je pensais des Mormons.

— Je crois que ce sont des visionnaires, répondis-je.

— Et pourquoi cela?

— Oh! j'ai plusieurs raisons pour corroborer cette opinion. J'ai eu l'occasion de voir ce Joseph Smith, l'auteur de la Bible des Mormons, et je n'ai jamais pu comprendre comment il passait pour être le mandataire d'une mission sacrée.

— Cependant, bon nombre de personnes habitant le pays où vous êtes née pensent tout différemment au sujet de Joseph Smith.

— C'est vrai, répliquai-je, plusieurs de mes amis de Skott et de Spafford ont embrassé le Mormonisme.

— N'y avait-il pas à Coldbrook une famille du nom de Cheeny? me dit ce monsieur.

— M. Cheeny et sa famille étaient membres de l'Église des anabaptistes, comme l'étaient aussi les Pulsifer, ceux que l'on nommait « les anges des marais. » — Et j'éclatai de rire.

— Les anges des marais! fit mon compagnon de route avec un sentiment de curiosité, qu'est-ce que cela?

— Il y avait deux familles du nom de Pulsifer; toutes deux professaient la doctrine des Mormons, répondis-je. Un de leurs enfants vint à mourir, et les partisans du Mormonisme assurèrent qu'un ange viendrait la nuit prendre le corps et l'emporter au ciel. Le moment indiqué arriva; les parents du défunt étaient tous assemblés, lorsqu'un fantôme, aux vêtements blancs, sur lesquels étaient fixées de nombreuses clochettes, se présenta devant eux. Une troupe d'incrédules s'était mise en embuscade et on lui donna immédiatement la chasse. Le fantôme s'enfuit alors dans la direction d'un marais voisin, mais il fut poursuivi, atteint, et dépouillé de son costume d'ange. Il se trouva que c'était un des Pulsifer, oncle de l'enfant décédé.

— Quelle fausseté! dit mon compagnon avec un sentiment de dépit.

— Je vous assure que c'est la vérité.

— Qu'est-ce que cela prouve? objecta le voyageur; les Mormons en général ne doivent pas être solidaires de ces extravagances.

— Oui! mais que direz-vous de leur prosélytisme funeste? La pauvre mistriss Maxson ne s'est-elle pas laissé persuader de quitter son mari et ses enfants pour se joindre à eux? et Marie Ripley n'a-t-elle pas aussi abandonné sa mère âgée et infirme pour adopter leur croyance?

— Ceux que vous nommez sont parfaitement excusables, dit cet homme; car le Seigneur a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère, son mari ou sa femme plus que moi, n'est pas digne de moi. »

— Êtes-vous donc aussi Mormon? demandai-je.

— Je le suis, sans l'être pourtant tout à fait, répondit-il.

— Ceci n'est point une manière loyale de répondre à ma question. — Et notre conversation se trouva suspendue.

Je m'occupais beaucoup à cette époque de cette science connue sous le nom d'influence magnétique, et je ne tardai pas à m'apercevoir que mon compagnon de voyage exerçait sur moi un pouvoir incompréhensible. Sa présence me causait une fascination irrésistible, ses yeux étincelants s'étaient fixés sur les miens, son haleine effleurait ma joue; je me sentais égarée, enivrée, presque sans connaissance, et je perdis bientôt, à peu près du moins, la faculté de me mouvoir.

La voiture s'arrêta au relais pour changer de chevaux, et comme il faisait excessivement froid, mon compagnon m'engagea à entrer dans l'auberge afin de me chauffer. Je ne fis aucune objection, et en vérité je me sentais tout à fait incapable de résister à ses moindres désirs. On nous introduisit dans une salle fort bien chauffée, dont le plancher de bois de sapin était couvert d'un tapis; sur les murs, cachés par un papier à fleurs, on apercevait plusieurs gravures entourées de cadres en bois de chêne. Mon compagnon m'engagea à m'asseoir et donna l'ordre de me servir des rafraîchissements et des gâteaux. J'y goûtai avec modération, et dès ce moment mon camarade de route devint très-communicatif. Il m'apprit qu'il s'appelait Ward, qu'il possédait quelque fortune, était

veuf, et avait deux enfants. Il ajouta qu'il connaissait beaucoup de personnes à Skott, mon pays natal, et enfin, qu'il avait entendu fréquemment parler de mon père et de sa réputation de citoyen irréprochable... Je l'interrompis pour lui faire remarquer la halte prolongée de la diligence; il me répondit que ce n'était pas extraordinaire, eu égard au froid, et il ajouta que, pour son compte, il préférerait ne pas aller plus loin ce jour-là.

— Rien ne vous empêche de rester là, si cela vous convient.

— Oh! pas sans vous, répliqua-t-il en fixant encore sur mon visage un de ses flamboyants regards.

Je luttai en vain contre le charme; j'étais comme l'oiseau tremblant sous le regard du serpent qui l'attire. A la fin, grâce à un incroyable effort de volonté, je réussis à m'arracher aux étreintes de cet enchantement; je parvins à me lever, et me dirigeai vers la porte, afin de savoir par moi-même quand la voiture serait prête.

— Mais, madame, s'écria un garçon de l'hôtel, il y a une bonne heure que la diligence est partie, et elle ne repassera pas avant après-demain.

— Voilà qui est étrange, fit M. Ward, qui était derrière moi. C'est la faute de ce misérable conducteur. — Je me souviens, à cette heure, qu'un soupçon me vint à l'esprit; il me sembla que M. Ward était l'instigateur de notre mésaventure; j'allais l'en accuser, lorsque l'hôtesse entra dans la chambre pour me demander si je n'avais besoin de rien. — Je m'estime très-heureuse, ajouta-t-elle, de garder monsieur et madame jusqu'au retour de la voiture. Dois-je faire faire du feu pour madame, dans un appartement séparé?

— Assurément, dis-je. — Et l'hôtesse sortit.

— Plusieurs raisons, poursuivit M. Ward, me font regarder comme un bonheur la circonstance qui nous réunit ici; car je vous apprendrai que les Mormons doivent s'assembler ici ce soir.

— Et qu'est-ce que cela me fait à moi?... fis-je en l'interrompant.

— Cela pourrait vous faire quelque chose. Il faut que cela

vous intéresse, répondit-il; je désire que vous assistiez au prêche.

— Aller à leur assemblée? m'écriai-je surprise d'une proposition si audacieuse; m'aventurer au milieu d'une réunion d'étrangers ?

— Eh bien! la belle affaire! Vous avez assez vu le monde, j'imagine, pour ne point avoir peur d'étrangers.

— Je n'ai peur de personne.

— Dans ce cas, dit-il en m'interrompant, qu'est-ce qui peut vous empêcher d'aller dans un *meeting* de Mormons? Ce sera toujours plus intéressant que de rester ici, seule, dans cette auberge. Du reste, vous pouvez, si cela vous convient, me permettre de vous donner le bras.

Et sans ajouter un mot de plus, ni attendre mon consentement, M. Ward quitta la chambre. Je me mis à feuilleter certains livres posés sur la table; le premier qui me tomba sous la main fut celui des Mormons. J'étais occupée à le parcourir, lorsque M. Ward reparut. Il me félicita de mon occupation, et me prévint que ma chambre serait bientôt prête; ce qui était un mensonge, car je n'en entendis plus parler, et j'ai eu depuis tout lieu de croire qu'il avait contremandé les ordres que j'avais donnés, de crainte de perdre l'influence qu'il avait acquise sur moi. Quoi qu'il en soit, les heures s'écoulèrent, la nuit vint, et j'étais toujours assise dans le parloir. M. Ward ne négligea rien pour gagner ma confiance et conquérir mon estime. Il était muni de lettres de recommandation adressées aux hommes les plus importants du pays; ces lettres, comme je l'appris ensuite, étaient fausses, car ce genre d'imposture est très-fréquent chez les Mormons.

— Je vais aller m'informer, me dit M. Ward, si l'hôtesse a préparé votre chambre; elle n'a sans doute pas l'intention de vous faire passer la nuit dans ce salon.

Avant d'avoir pu lui répondre, il avait disparu. Mais il revint bientôt, m'apportant la désagréable nouvelle que toutes les chambres étaient occupées, et qu'il était impossible de trouver à me caser. A ces mots, un indicible étonnement se peignit sur ma physionomie; mais M. Ward, en manière de palliatif, m'apprit qu'une noce très-nombreuse venait d'envahir l'hôtel, et que les mariés étant parents de notre hôtesse,

l'appartement qui m'avait été destiné avait dû être offert aux jeunes époux. — Cependant, continua-t-il, vous serez un peu consolée en apprenant que je viens de découvrir dans le vestibule la malle qui contient vos effets. Le conducteur de la diligence a probablement pensé que votre voyage se terminait ici.

— Mais je n'ai pas payé le prix de ma place!

— Ce malheureux était à moitié ivre et vous aura oubliée.

— N'y a-t-il point d'autre auberge dans le village? demandai-je à mon compagnon.

— Pas que je sache; néanmoins, si vous voulez venir avec moi, je vais vous présenter à une honorable dame de ma connaissance qui sera fort aise de vous recevoir.

— Je le suivis; c'était le seul parti qui me restât à prendre.

II

Un Meeting de Mormons.

— La dame à laquelle je vais vous présenter, dit M. Ward, tandis que nous traversions plusieurs rues faiblement éclairées par les rayons de la lune, professe la foi des Mormons, et l'assemblée de ce soir aura lieu dans sa maison.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt?

— A quoi cela vous eût-il servi? répondit-il. Il y a force majeure à ce que vous quittiez votre hôtel : vous ne connaissez âme qui vive dans ce pays, et je n'aurais pu vous conduire chez une personne plus hospitalière; du reste, j'en conviens, je n'ai pas voulu laisser échapper une si belle occasion de vous faire connaître *nos* principaux dogmes.

Ainsi donc, M. Ward était Mormon, et je me trouvais, moralement parlant, au pouvoir de cette secte fanatique. A vrai dire, mes sympathies étaient acquises à M. Ward, et j'éprouvais un irrésistible sentiment de curiosité. J'avais beaucoup entendu parler de ces assemblées de Mormons, comme aussi

des miracles et des apparitions surnaturelles dont on y était témoin, et voici que j'avais l'occasion d'en juger par moi-même! Chemin faisant, deux ou trois personnes s'approchèrent de M. Ward, échangeant avec lui des signes rapides et ces mots laconiques : — Tout est prêt; à bientôt!

La maison de mistriss Bradish était située à peu de distance de la grande route, au milieu d'une immense cour bornée au nord par un taillis épais. Le bâtiment avait un aspect majestueux. Construit longtemps avant la guerre de 1773, il avait dû être une habitation seigneuriale au temps de la féodalité anglaise. Plusieurs portions de ce manoir étaient tombées en ruines, mais ce qu'il en restait en bon état pouvait servir de résidence à une famille opulente.

Mistriss Bradish nous reçut avec une courtoisie remplie de dignité; elle avait des manières simples et gracieuses; je compris que j'étais la bienvenue, sans que pourtant elle me l'eût dit elle-même. Ma nouvelle hôtesse était une belle femme au visage rempli d'intelligence. Elle me conduisit dans un appartement fort élégant, quoique décoré selon l'ancienne mode. Un souper succulent y avait été préparé, et mistriss Bradish s'assit à table et me servit à manger elle-même. La conversation roula naturellement sur la religion des Mormons.

— Vous assisterez à notre réunion de ce soir, n'est-ce pas, miss Mathias? me dit-elle en terminant; du reste, vous aurez lieu d'être satisfaite, car nous devons avoir un miracle cette nuit.

— Un miracle!

— Oui, vous verrez la résurrection d'un mort.

— Allons donc! mistriss Bradish, vous plaisantez.

— Pas le moins du monde, répondit-elle d'un air solennel. Lazare et le fils de la veuve de Naïm n'ont-ils pas été rappelés à la vie? Croyez-vous que le Seigneur ait aujourd'hui le bras plus court qu'autrefois? Nous nous attendons à de bien plus grands miracles encore : à la résurrection des vivants!

— Expliquez-vous! dis-je à mon hôtesse.

— Par résurrection des vivants, j'entends le triomphe de la foi des Mormons!

Mistriss Bradish me pressa de nouveau d'assister au *meeting*, et j'y consentis. Elle se retira alors pour achever ses préparatifs, me prévenant qu'elle viendrait me chercher à minuit, dès que l'heure de l'assemblée serait arrivée.

Je demeurai seule avec mes pensées, fortement impressionnée par la singularité (pour ne pas dire le danger) de ma situation, et je regrettai amèrement d'être partie de chez moi avec tant de précipitation. Puis, je me mis à chercher autour de moi quelque livre qui m'aidât à passer le temps. Un volume de Swedenborg se trouvait sur la table, et les réflexions produites par cette lecture furent si profondes, que je ne remarquai la fuite des heures que lorsque la pendule sonna onze fois. J'avais encore soixante minutes à attendre. Dans l'espoir de dissiper l'assoupissement qui s'emparait de moi peu à peu, je me levai afin d'examiner ma chambre. Elle contenait un lit dont la courte-pointe et les rideaux étaient d'un blanc de neige, une grande table massive de forme gothique, soutenue par des pieds sculptés représentant les jambes d'un ours ou celles de quelque autre animal sauvage; une toilette du même style garnie d'objets plus modernes, deux ou trois chaises sculptées et rembourrées, une commode et un petit miroir. Il y avait aussi une énorme cheminée antique dans l'âtre de laquelle petillait un grand feu. Auprès de la cheminée s'ouvrait une fenêtre ornée d'épaisses draperies, et à l'autre bout de l'appartement, juste en face de cette fenêtre, je vis une porte solidement verrouillée; la clef était pendue à un clou, et ma curiosité l'emportant sur ma discrétion, je saisis cette clef... La porte céda. Je pénétrai dans un long corridor, tout le long duquel s'ouvraient des portes conduisant à d'autres chambres; je m'approchai de l'une d'elles et je vis clairement briller de la lumière à travers des fentes de la boiserie. J'entendis aussi le murmure de plusieurs voix; une, entre autres, domina les autres et prononca ces mots : —C'est merveilleux! — Je reconnus l'organe de M. Ward. — C'est miraculeux, Dieu soit loué!

La pendule sonna minuit; un grand mouvement se manifesta à l'intérieur, je m'enfuis dans ma chambre en refermant la porte, de crainte de surprise.

Un quart d'heure après, mistriss Bradish se présenta devant

moi, et me prenant par la main, elle me dit à voix basse, d'une voix légèrement émue : — L'omnipotence du Dieu puissant va se manifester cette nuit; n'en soyez point alarmée, vous n'avez rien à craindre.

—Je n'ai jamais peur, lui répondis-je. Et pourtant ce que j'avais entendu m'avait causé une émotion nerveuse involontaire. Je suivis mistriss Bradish. La pièce où les Mormons étaient rassemblés était une salle oblongue aux fenêtres voilées par d'épais rideaux. Tout l'ameublement consistait en quelques bancs grossiers et une grande table sur laquelle on avait placé une chandelle qui ne répandait qu'une faible clarté. Il eût été impossible de se former une idée exacte du nombre des personnes réunies en ce lieu, tant était intense l'obscurité qui y régnait. J'aperçus indistinctement des hommes et des femmes, revêtus pour la plupart de déguisements fantastiques. Les uns se tenaient assis, les autres debout. Mais le grand prêtre des cérémonies n'était point encore arrivé.

— C'est le prophète Smith qui présidera la réunion de cette nuit, me dit mistriss Bradish.

— Joé Smith? répliquai-je avec surprise.

— Oui, lui-même; et depuis la venue de Jésus-Christ, le monde n'a rien vu de plus grand que lui.

— Est-il possible, pensai-je en moi-même, qu'une femme si respectable et si intelligente soit la dupe d'un être immonde, d'un homme ignorant, borné même, que la bonne compagnie a toujours refusé d'admettre dans son sein!—En ce moment une légère rumeur et un bruit d'applaudissements se firent entendre dans la salle; je levai les yeux... Près de M. Ward, à l'autre bout de la chambre, se tenait un homme de haute taille et de tournure épaisse, il avait des yeux noirs très-perçants; ses traits, sans être tout à fait beaux, étaient du moins fort remarquables. Point de mire de tous les regards, Smith ne paraissait nullement embarrassé, et toutefois il n'avait pas l'air impudent. Quelle différence avec le Joé Smith paresseux et effronté dont ma mémoire avait gardé le souvenir!

Smith commença à parler, et le plus profond silence s'établit aussitôt : son discours roula sur les miracles, et sur la promesse faite par le Christ à ses disciples, de leur donner une

puissance miraculeuse qui serait leur partage jusqu'à la fin du monde. Je remarquai qu'il tirait plutôt ses citations des saintes Écritures que de la Bible des Mormons, et j'en fis l'observation à mistriss Bradish.

— C'est tout naturel, fit-elle, puisque ce qui est contenu dans la Bible se trouve dans notre livre, et ces deux ouvrages sacrés s'accordent parfaitement entre eux.

Le sermon fut court, et dès que Smith eut cessé de parler, on enleva la lumière placée sur la table et on la posa sur une console. Smith se mit à genoux, les assistants l'imitèrent, et tous prièrent silencieusement pendant quelques instants. A la fin, le prophète se leva, tandis que les autres demeuraient encore prosternés. Smith alors prononça ces paroles imposantes :

— C'est par ma volonté, dit le Seigneur, que vous serez délivrés de la mort qui est l'œuvre du démon, de la douleur et des larmes qui dévorent votre vie... Mes frères, amenez votre mort!

Le calme saisissant qui succéda à cet appel me causa une impression indéfinissable. La porte s'ouvrit doucement, et deux hommes entrèrent portant un cadavre. C'était le corps d'une jeune fille ravissante de beauté, couverte de la blanche livrée des trépassés, pâle, blême, et paraissant plus livide encore dans la demi-obscurité produite par la lumière incertaine et vacillante. Ses membres étaient roidis, ses yeux et sa bouche entr'ouverts : l'apparence extérieure était celle de la mort. Les porteurs étendirent leur sinistre fardeau sur la table. Smith se tourna alors vers eux, et j'aperçus distinctement son visage, dont l'expression était terrifiante. Ward était placé près de lui, et je le surpris plus d'une fois me regardant à la dérobée.

— A qui appartient cette enfant? dit Smith.

— A moi! dit un des porteurs d'une voix sombre.

— Est-elle morte subitement?

— Oui.

— Quand?

— Cette après-midi.

— Crois-tu fermement?

— Je crois, dit l'homme avec émotion. Aide-moi dans ma faiblesse.

— Cette enfant avait-elle la foi?

— Oui!

— Alors, ton enfant te sera rendue.

Un faible cri se fit entendre parmi les spectateurs, et une femme, que je reconnus bientôt pour être la mère de la défunte, s'élança dans l'espace vide et vint tomber aux pieds de Smith.

— Rendez-moi mon enfant! s'écria-t-elle avec égarement; elle était trop jeune, trop belle et trop bonne pour mourir! Rendez-la-moi; et j'aurai pour vous un culte éternel!

— Femme, je l'ai dit, répliqua le prophète, ton enfant te sera rendue! Puis se tournant vers l'assistance publique, il ajouta : Que l'une de nos sœurs prenne soin de cette femme.

Mistriss Bradish s'approcha, et relevant la pauvre créature, elle la conduisit vers un siége.

— Que les croyants se lèvent, reprit Smith, et qu'ils chantent l'*Alleluia*.

Au même instant le psaume commença, sur un rhythme qui de lugubre devint bientôt sauvage et éclatant à mesure que l'enthousiasme se développait.

Mais bientôt les voix s'éteignirent, et la salle entière retomba dans un profond silence. Smith était toujours debout devant le corps en apparence sans vie. Il lui frotta la tête, souffla dans sa bouche, frictionna ses membres roidis, répétant d'une voix basse et lugubre : « Reviens à toi, jeune fille; que la vue éclaire encore ces yeux maintenant sans lumière; que la force soit rendue à ces membres immobiles; que la vie et la santé rentrent dans ton enveloppe mortelle! »

Tout à coup on put remarquer une légère contraction des muscles, les yeux s'ouvrirent et se fermèrent, les bras s'étendirent et se rejoignirent; enfin le cadavre se mit sur son séant. L'effet de ce prodige fut électrique et la mère éprouva une violente attaque de nerfs. Plusieurs femmes poussèrent d'horribles cris, d'autres d'éclatants sanglots : mistriss Bradish tremblait de tous ses membres. Quant à moi, j'étais anéantie, dans l'impossibilité de penser et d'agir. Une voix murmura ces mots à mon oreille : « Croyez-vous, maintenant? » Je me retournai, M. Ward était à mes côtés.

— Vous avez été témoin d'une résurrection; voyez, la jeune fille parle... elle marche...

Je regardai, c'était vrai! La morte venait de descendre de la table, et toujours enveloppée de son linceul funèbre, elle faisait le tour de la salle, appuyée sur le bras de Smith. Je sentis mes membres trembler, lorsque je la vis s'approcher de moi. J'éprouvais une sorte de respect et de terreur en présence de celle qui avait connu les mystères de la mort. Rien, à cette heure, n'avait chez elle l'apparence de la mort : ses joues resplendissaient de fraîcheur, ses yeux étincelaient, et les voluptueux contours de ses formes gracieuses contrastaient étrangement avec le linceul qui la recouvrait. Elle se retira suivie d'une sœur, afin d'aller s'habiller, et Smith revint à sa place au haut bout de la salle.

— S'il y a parmi vous des paralytiques, des sourds ou des aveugles, des boiteux, dit-il d'une voix sonore, et s'ils ont la foi, qu'ils s'approchent pour être guéris. Le pouvoir exercé jadis sur terre par Jésus de Nazareth m'a été délégué.

A ces mots, un vieillard s'avança en trébuchant; il était boiteux et perclus de tous ses membres.

— Crois-tu? lui dit Smith.

— De tout cœur! fit-il en mettant sa main sur sa poitrine d'un air convaincu.

— Depuis quand es-tu boiteux?

— Depuis bien longtemps; je me suis battu pendant la révolution, sous les ordres de Washington, et j'ai été...

— Cela ne fait rien, interrompit le prophète, qui se baissa et se mit à frictionner et à masser la partie affectée. Aie foi en Dieu, et tes maux disparaîtront.

Et peu de moments après le boiteux marcha autour de la chambre sans l'appui de sa béquille et de son bâton. Un sourd vint ensuite. Les mêmes questions et les mêmes réponses furent échangées. Smith souffla sur le patient, le toucha, fit plusieurs passes, mit ses doigts dans ses oreilles, et puis lui adressa la parole à voix basse. Dès lors il entendit parfaitement bien, la surdité avait disparu. De la même façon, une femme à peu près aveugle recouvra la vue, et d'autres personnes, qui étaient ou qui se croyaient malades, furent ren-

dues à la santé. A cette époque, j'ignorais l'influence de la science de Mesmer, et les singuliers effets dont j'étais témoin étaient conséquemment plus effrayants et plus incompréhensibles pour moi[1]. Il me semblait impossible de rattacher ce que je venais de voir à aucune loi ordinaire de la physique. La manifestation de la puissance de Smith ne se borna point à la guérison des malades.

— Frère Babcock, dit-il, veuillez vous asseoir sur cette chaise. Je veux prouver à tous ceux qui m'entourent le pouvoir que le Très-Haut m'a conféré, et montrer comment, si je le voulais, j'agirais avec mes ennemis.

Babcock s'approcha timidement. Il craignait de refuser, et pourtant il hésitait à obéir. Dès qu'il se fut assis, Smith se plaça en face de lui, le regarda fixement, agita doucement ses bras devant le visage du sujet et lui passa les mains tout le long du corps et des extrémités; bientôt les yeux de ce dernier se fermèrent, ses membres se roidirent; il parut totalement étranger à la perception des objets et des bruits extérieurs.

— Vous voyez maintenant, dit Smith aux Mormons en leur désignant Babcock, vous voyez le pouvoir que Dieu m'a donné. Je protége mes amis, mais je frappe mes ennemis, de même que Saül frappa Elymas le sorcier. — Smith étendit les mains, et Babcock revint à lui : puis il invita quelques autres frères à se soumettre à une semblable épreuve; mais tous refusèrent en déclarant qu'ils étaient parfaitement satisfaits, et qu'ils n'avaient pas besoin d'une nouvelle épreuve pour être convaincus de sa toute-puissance.

A deux ou trois reprises différentes, depuis une demi-heure, j'avais cru remarquer que quelque chose d'inusité se passait en dehors de la maison. Tout à coup un bruit, pareil à celui de la foudre, fit trembler l'édifice; les fenêtres furent ébranlées, la porte s'ouvrit avec fracas, et une troupe d'hommes

[1] Joseph Smith fut un des premiers praticiens du magnétisme animal, et c'est l'application qu'il fit de cette science, alors inconnue, qui convainquit ses disciples de sa miraculeuse puissance.

Note du traducteur.

et de jeunes gens à moitié ivres se précipita dans la salle. Une voix amie, que je reconnus pour être celle de M. Ward, s'adressa à l'assemblée des Mormons. « Dispersez-vous, il y va de la vie ! » J'entendis alors ouvrir et fermer plusieurs portes. Des cris poussés par des femmes et les vociférations des hommes frappèrent mes oreilles. La lumière avait été immédiatement éteinte, nous étions plongés dans la plus complète obscurité. Un bras vigoureux me prit par la taille; je me sentis entraînée à travers un long corridor dans un appartement voisin, tandis qu'on me disait à voix basse :

— Ne soyez point alarmée, vous êtes en sûreté. — C'était mistriss Bradish qui me parlait ainsi. — Nous sommes souvent obligés de nous réunir à une heure très-avancée de la nuit, avec tout le mystère possible, à cause de la populace, qui saisit toutes les occasions de créer du désordre; mais les saints s'estiment heureux d'endurer la persécution.

— Pourquoi votre prophète Smith n'emploie-t-il pas sa miraculeuse puissance afin d'anéantir ses ennemis ?

— Oh ! il est trop miséricordieux pour cela... Mais, écoutez... les scélérats reviennent avec du renfort !

Nous entendîmes distinctement le tumulte d'une foule nombreuse, et un mélange confus de voix, proférant des blasphèmes et des malédictions; une grêle de pierres vint tomber contre les murailles de la maison ; les fenêtres volèrent en éclats, et les portes cédèrent.

— Ils sont maintenant dans la maison, dit mistriss Bradish, mais restons ici tranquilles, et probablement nous ne serons point découvertes.

— Est-ce nous que l'on cherche ? lui dis-je en tremblant de toutes mes forces.

— Pas précisément, répondit-elle. Lorsque le peuple a envahi la maison, nos frères se sont enfuis; les furieux les ont poursuivis, et ne pouvant atteindre ceux qu'ils voulaient maltraiter, ils sont sans doute revenus ici, afin de faire des recherches plus minutieuses.

— Y a-t-il des Mormons cachés dans la maison ?

— Je le crois, répliqua-t-elle ; que le ciel les protége !

— Amen ! dis-je avec ferveur, car le tumulte croissait d'une

manière vraiment épouvantable. En ce moment, les cris perçants et désespérés d'une femme dominèrent les autres bruits; elle disait :

— Oh! pitié! pitié! je ne puis rien vous dire, je ne sais pas où il est!

— Mensonge! tu parleras ou je t'arracherai les cheveux; où est Joé Smith? dis-nous-le. Tu ne veux pas? Allons, te décideras tu?... s'écria une voix aigre et impérieuse.

— Ne me tuez pas! ajouta la pauvre femme.— Nous entendîmes encore un sinistre éclat de rire, et les cris de la victime redoublèrent.

— Je ne souffrirai pas ces atrocités, dit mistriss Bradish; restez là, je vole à son secours.

— Si vous sortez, je vous suis.

— Eh bien! alors, prenez ceci; — et elle me mit dans les mains un pistolet chargé, en me recommandant de ne pas parler!

Je lui saisis le bras, et nous nous acheminâmes, guidées par le vacarme, vers la salle où le peuple avait fait irruption. Nous nous arrêtâmes près de la porte, protégées par la pénombre; un feu énorme petillait dans l'âtre; car ces misérables, ayant brisé les chaises et autres objets, s'en servaient en guise de bois de chauffage. Nous vîmes debout, au milieu de l'appartement, et entourée de ses persécuteurs, la malheureuse victime de leur rage insensée, et je reconnus sur-le-champ la jeune infortunée qui, en ma présence, cette nuit, avait été délivrée de la puissance de la mort. Ils se pressaient autour d'elle, lui tiraient les cheveux, la pinçaient, la frappaient, la torturaient enfin de toutes les façons imaginables. A cette vue, mistriss Bradish se redressa, son œil s'injecta de sang, sa physionomie exprima la plus horrible colère, elle s'avança vers ses ennemis en s'écriant : — Arrêtez! comme l'eût fait une pythonisse.

Tous les regards se dirigèrent vers elle.

— Qu'est-ce que cela signifie? continua-t-elle; qui vous a permis d'entrer de force dans ma maison à cette heure de la nuit? Sortez tous jusqu'au dernier!

— Nous cherchons Joé Smith, où est-il? répondirent plusieurs voix de la multitude.

— Je l'ignore, et si je le savais, je ne vous le dirais pas.

— Vous connaissez son refuge, et vous nous le montrerez! s'écria un homme qui paraissait être le chef de la bande.

— Exposez-la un peu à la chaleur du feu, cela lui fera recouvrer la parole, dit un autre.

— Oui! oui! rôtissons-la! Quelle honnête femme, en vérité, celle qui donne asile à ce vagabond! Je parie qu'il est dans sa chambre à coucher.

A ces mots, les bandits s'élancèrent sur mistriss Bradish, en riant à gorge déployée.

— Le premier qui ose me toucher du bout du doigt est un homme mort! dit celle-ci.

— Nous n'avons pas peur des cotillons. Allons, sus, mes gars! et tous se ruèrent sur elle.

Au même instant, deux coups de pistolet retentirent; deux de ces misérables chancelèrent et s'affaissèrent en gémissant. Deux autres tombèrent encore frappés à mort par des décharges meurtrières dirigées d'une main sûre. Les assaillants reculèrent indécis, car mistriss Bradish était là, calme et fière, terrible dans sa frémissante colère, et brandissant un long couteau.

— Venez! s'écria-t-elle avec un rugissement de lionne; venez! je délivrerai la terre de la présence de monstres qui la souillent. Voleurs! meurtriers! vous n'êtes donc pas prêts au combat? poltrons! lâches! je vous hais et je vous méprise! A présent, rompez hors de chez moi, vils chiens! allez dire à vos amis que vous avez été battus par une femme!

Dès que la pauvre fille avait aperçu mistriss Bradish, elle s'était précipitée de son côté, et, se prosternant à genoux, elle s'attachait à ses vêtements en versant des larmes.

— Ne pleurez pas, pauvre chérie, dit cette dame avec bonté; ils ne vous tourmenteront plus.

Un des assaillants s'avança de notre côté, et reçut une cruelle blessure à l'épaule. La troupe entière n'en demanda pas davantage, et tous battirent promptement en retraite.

— Enfin nous voilà débarrassées d'eux, s'écria mistriss Bradish. Vous ont-ils fait beaucoup de mal, ma chère Ellen? êtes-vous blessée sérieusement? ajouta-t-elle.

— Je ne crois pas.

— Calmez-vous, mon enfant ; et vous aussi, miss Mathias, fit mon hôtesse en s'adressant à moi.

Je me hâtai de la rassurer.

— Vous devez avoir besoin de repos et de sommeil, dit-elle ; et allumant une petite lampe, elle m'accompagna jusqu'à ma chambre. Ellen devait partager son appartement : toutes deux me souhaitèrent un affectueux bonsoir.

Le jour commençait à poindre, je me sentais accablée de fatigue et d'émotion, aussi je me mis au lit, où je ne tardai pas à m'endormir.

III

Les Mormons persécutés.

La matinée était déjà fort avancée lorsque je fus éveillée par un coup léger frappé à ma porte ; je me hâtai d'ouvrir, et mistriss Bradish me tendit la main en m'adressant un doux sourire :

— Comment vous trouvez-vous ce matin, mon enfant ?

— Tout à fait bien, je vous remercie.

Elle ajouta que M. Ward était venu savoir de mes nouvelles, et m'engagea à descendre déjeuner avec lui. Je me sentis flattée de cette attention, et j'avoue que je m'occupai de ma toilette avec plus de soin que de coutume.

Nous trouvâmes M. Ward au parloir, en compagnie d'Ellen ; il avait très-bon visage et me fit asseoir près de lui.

— Je suis désolé, me dit-il, que vous ayez été exposée à la rage insensée de cette populace ; lorsque ces misérables nous ont poursuivis, j'étais loin de penser qu'ils reviendraient attaquer la maison.

— Je crois, dit gaiement mistriss Bradish, que cet événement aura un effet très-salutaire sur miss Mathias. Elle a vu par elle-même la rage de nos ennemis. Du reste, je puis vous

assurer que nous les avons vaincus et terriblement rossés. Imaginez-vous, ma chère demoiselle, que nous avions à nos trousses des jeunes gens qui battaient du tambour, sonnaient de la trompette, agitaient des poêles à frire, en accompagnant leurs danses sataniques de cris et de toutes sortes de bruits horribles; ils prétendaient nous empêcher de baptiser nos convertis en plein jour : nous nous sommes alors décidés à accomplir nos cérémonies pendant la nuit et en secret. Les monstres nous ont découverts, et se mettant à la recherche de toutes les charognes du pays, — et certes il n'en manque pas ici, — ils les ont jetées dans l'eau précisément à l'endroit que nous avions choisi pour nos ablutions, dans l'espoir que notre saint prophète serait souillé par leur contact. Une autre fois, ils profitèrent des ténèbres d'une nuit très-sombre, car ils savaient que nous n'avions qu'une toute petite lanterne afin de mieux cacher nos arcanes aux yeux des païens; quel ne fut pas notre étonnement en voyant les arbres qui bordent le fleuve être soudain illuminés à l'aide de torches qui éclairaient les plus hideuses figures qu'œil mortel ait jamais contemplées! Plusieurs de nos coreligionnaires furent si effrayés qu'ils s'enfuirent en poussant des cris terribles. Nous apprîmes le lendemain qu'une troupe de jeunes garçons s'étaient hissés sur les arbres, munis d'un grand nombre de courges découpées à jour de manière à représenter d'horribles images; chaque calebasse contenait une chandelle : ils les avaient allumées à un même signal, et cela avait produit un coup d'œil terrible.

— Quelqu'un des vôtres a-t-il été blessé dans le tumulte de la nuit dernière? demandai-je.

— Personne dangereusement, que je sache. Mais Hannah Donnelly a été presque gelée, car on l'a garrottée et roulée dans la neige, répondit M. Ward.

— Quels monstres ! murmura mistriss Bradish, et combien je regrette de n'avoir pas été là !

— Ces mécréants, ajouta M. Ward, ont attaché Betsy Basset à un vieux tronc d'arbre, puis ils ont amoncelé la neige autour d'elle jusqu'à ce qu'elle en eût six pieds par-dessus la tête.

— Quels scélérats !

— J'ai vu en dernier lieu le frère Bradley garrotté à califourchon sur une poutre et emporté par quatre vigoureux gaillards qui chantaient à tue-tête.

— Quels misérables ! s'écria encore mistriss Bradish, comment le feu du ciel ne tombe-t-il pas sur eux !

On servit le déjeuner, pendant lequel la conversation continua quand même.

— J'ai appris depuis, ajouta M. Ward, que nos ennemis ont porté ce bon frère sur le quai, et qu'ayant pratiqué un trou dans la glace, ils l'y ont plongé à trois ou quatre reprises. L'infortuné Bradley est revenu chez lui plus mort que vif; ses habits étaient gelés sur son corps.

— Avez-vous jamais entendu raconter pareille infamie, miss Mathias? dit la maîtresse du logis avec indignation; ces pauvres gens n'ont rien fait pour mériter de semblables tortures.

— C'est horrible ! fis-je avec un signe d'assentiment.

— Heureusement, ajouta mistriss Bradish, que notre prophète est hors de leur atteinte.

— Le croyez-vous ?

— J'en suis certaine.

— Je pense, dit M. Ward, que nous ferions mieux de suivre le conseil de Smith, qui est de vendre nos biens du mieux qu'il nous sera possible, afin d'émigrer ensuite vers l'ouest. Tant que nous resterons parmi les païens, nous serons toujours persécutés ; là-bas, du moins, nous pourrons planter et cultiver en paix la vigne du Seigneur, et nous reposer à l'ombre de nos figuiers sans qu'on vienne nous y tourmenter.

— Quant à moi, fit mistriss Bradish, je ne crains rien ; la loi me reconnaît le droit de légitime défense, et je n'en demande pas davantage.

— Tout le monde n'est pas aussi intrépide que vous, répliqua M. Ward ; je me rappelle très-bien que lorsque les fusées et les pétards commencèrent à éclater au milieu de l'école, vous seule avez conservé votre présence d'esprit.

Mistriss Bradish aimait à recevoir des compliments sur son courage, et moi, qui commençais à m'intéresser aux récits des

vexations exercées contre les Mormons, aventures qui me paraissaient fort amusantes, je demandai l'histoire de l'école et des pétards.

— Oh! c'est un fait qui surpasse toute croyance! Quelle peine infinie, dit mistriss Bradish, se sont donnée et se donnent encore nos ennemis pour nous tracasser de toute manière! Dans les premiers temps du Mormonisme, le démon n'était pas aussi audacieux qu'il l'est devenu depuis. Nous nous réunissions dans l'enceinte de l'école; habituellement notre prophète Smith présidait l'assemblée, quelquefois aussi il se faisait remplacer par le frère Harris. Le jour dont il s'agit, tous deux étaient présents. La séance était des plus intéressantes, et Smith nous racontait une vision dont il avait été favorisé, lorsqu'un globe énorme, qui paraissait être en feu, descendit sur nos têtes par un trou pratiqué au milieu du plafond. Il fut immédiatement suivi d'une décharge de pétards innombrables et de petites fusées qui volèrent de tous côtés en sifflant avec rage.

Tout le monde, excepté moi, crut prudent de fuir hors de la maison. Je demeurai seule, et quand la tourmente fut apaisée, j'empilai plusieurs bancs les uns sur les autres, je me hissai jusqu'au sommet de cet échafaudage. Passant alors ma tête par l'ouverture du plafond, j'aperçus dans le grenier cinq ou six enfants; je découvris que cette fâcheuse interruption, cause de l'alarme générale, était le résultat des jeux de ces méchants galopins.

— Beaucoup de Mormons sont déjà partis pour l'ouest, dit M. Ward, un plus grand nombre se préparent à les suivre. A vrai dire, cette résolution est fort sage, et nous ne saurions mieux faire que de les imiter.

— J'y ai sérieusement réfléchi, dit mistriss Bradish, et j'ai résolu de faire comme les autres; or, comme je n'ai ni enfants ni famille dans ce monde, je laisserai mes biens après moi à notre Église, et de cette manière j'établirai sur des bases solides la prospérité de Sion. — Votre père nous accompagnera-t-il, Ellen? dit mistriss Bradish à la jeune fille.

— Je le suppose, répondit laconiquement celle-ci.

— Mais, pourquoi êtes-vous si triste ce matin, ma chère

amie? reprit mistriss Bradish; vous n'avez point touché à votre part du déjeuner!

Ellen garda le silence et quitta la table en disant qu'elle se sentait fort mal à son aise.

— C'est l'effet de votre récente frayeur, dit mistriss Bradish; allez dans ma chambre pour vous y reposer.

Ellen sortit sans se faire prier.

— Pauvre fille, fit mistriss Bradish, elle a plus de chagrin que personne de nous.

— Eh quoi! si jeune et déjà si infortunée!

— Cela est ainsi, car la jeunesse se laisse ordinairement entraîner par l'amour. Que d'afflictions découlent de cette source! Ellen, il y a un an, avait été fiancée à Henry Manners, jeune homme d'un caractère loyal et aimable; tout portait à croire que leur union serait fort heureuse. A cette époque, Ellen et sa famille embrassèrent la foi des Mormons. Manners se montra furieux; il voulut avoir une entrevue avec sa promise, afin de s'assurer positivement du fait. Une fois convaincu, il reprit résolûment la parole donnée et lui dit avec rudesse de rester avec les coquins qu'elle avait choisis pour frères et de ne jamais se présenter devant lui. Quelque temps après, Manners revint ici, et s'efforça d'abord par des menaces, par des supplications ensuite, et même par des larmes, de faire changer Ellen de résolution. Celle-ci fut inébranlable; et depuis lors, son ex-fiancé l'a traitée avec le plus profond dédain. Nous fîmes, de notre côté, quelques efforts dans l'espoir de décider Manners à embrasser notre religion; mais il menaça de frapper avec un fouet le vieillard qui s'était chargé de cette mission.

— Est-ce qu'Ellen n'aurait pas pu l'épouser sans abandonner sa croyance?

— Oh! non! dit mistriss Bradish, il n'est pas permis aux saints d'épouser des païens.

— Et vous appelez païens tous ceux qui ne sont pas Mormons?

— Les saintes Écritures le veulent ainsi, répondit mistriss Bradish.

— Oh! ceci est de l'exagération, dit M. Ward, qui, me voyant

toute interdite à ces paroles, échangea un coup d'œil rapide avec mistriss Bradish, qui ajouta avec le plus grand sang-froid :

— Je vais peut-être un peu trop loin, miss Mathias : ce qu'il y a de certain, c'est que nous serions vraiment très-heureux si vous deveniez notre sœur. Pourquoi ne renonceriez-vous pas à votre visite dans votre famille et ne resteriez-vous pas avec nous ?

— Je serais un adepte fort tiède, répondis-je, car je n'ajoute foi ni aux rêves ni aux visions.

— Allons, ma chère amie, décidez-vous ; il me serait très-agréable de vous avoir pour compagne pendant notre grand voyage. Combien y a-t-il de temps que vous n'avez vu votre famille ?

— Trois ou quatre ans, répliquai-je.

— Est-on prévenu de votre arrivée ?

— Non.

— Permettez-moi alors, miss Mathias, de vous conseiller d'écrire auparavant, afin de faire part à vos parents de vos intentions. Demandez-leur une prompte réponse, et demeurez ici jusqu'à ce que leur lettre parvienne en vos mains.

— A quoi servira cette démarche ? demandai-je.

— Si l'on vous fait une invitation formelle, vous serez assurée d'une réception hospitalière ; si, au contraire, vous ne recevez rien, vous éviterez au moins la mortification d'être traitée avec mépris ou avec indifférence. Vous le voyez, je vous parle avec franchise.

Je trouvai cette proposition fort raisonnable, et réfléchissant que j'avais peut-être été calomniée auprès de mes parents, je remerciai mistriss Bradish de l'intérêt qu'elle me témoignait, et j'adoptai le plan proposé par elle.

— Pendant que vous attendrez cette réponse, vous resterez sous mon toit, fit-elle avec un air de bonté.

Je consentis sans hésiter à cette proposition.

— La diligence passe ici demain, préparez aujourd'hui votre lettre, et je la porterai au bureau de la poste, me dit Ward.

Je quittai mes nouveaux amis pour aller écrire à mes parents.

IV

Anecdotes sur les Mormons.

Les chefs des Mormons affichaient une foi ardente et une grande piété; ils parlaient beaucoup de leurs persécutions, de leurs inquiétudes, comme aussi de leur confiance dans le bonheur qui les attendait sur la terre promise. Mistriss Bradish, à cause de sa richesse, était fort considérée par eux; la chère femme se montrait ravie d'être regardée comme une sorte de prêtresse. Smith vint une ou deux fois nous voir, il parla peu; son caractère sombre et son éducation négligée ne concouraient pas à le faire briller dans une conversation générale, et il se tenait prudemment à l'écart. M. Ward nous visitait tous les jours. Un matin, il me présenta ses enfants et me demanda solennellement en mariage. Je m'y attendais et ma réponse était toute prête.

— Je ne puis ni ne veux embrasser la religion des Mormons, lui dis-je d'un ton fort résolu.

— Je n'exige point cela, répondit-il. Soyez ma femme, soyez la mère de ces orphelins, je m'estimerai trop heureux, et ne songerai même pas à essayer de vous convertir.

M. Ward me fit alors une admirable description des contrées de l'ouest; il me dit que nous ne vivrions pas au milieu de la colonie des Mormons, mais dans le voisinage : il conclut enfin en m'offrant à la fois la séduction de la considération personnelle et celle de la fortune.

— Monsieur Ward, répondis-je avec candeur, je ne chercherai pas à nier l'intérêt que vous m'avez inspiré. Toutefois, je ne puis me décider à vous épouser; d'une part, notre connaissance est trop récente, et de l'autre vous appartenez au Mormonisme.

— Vous ne pouvez pourtant pas repousser un honnête homme à cause de sa foi religieuse? Consentez à devenir ma

femme, et vous aurez l'entière liberté de croire ce qui vous conviendra, et d'assister à nos réunions lorsque cela vous plaira. De mon côté, je conserverai la même indépendance, et tout ira pour le mieux !

Ces arguments et maint autre raisonnement encore imposèrent silence à mes résistances. Je demandai une semaine pour me décider, me reposant sur les événements pour diriger ma ligne de conduite; mais comme à l'expiration de ce délai aucune réponse à ma lettre ne me fut remise, je consentis à épouser M. Ward. Mistriss Bradish m'accabla de félicitations, et insista pour que nous habitassions avec elle jusqu'au moment du départ pour l'ouest. Les enfants de M. Ward vinrent aussi demeurer chez cette dame. Mon mariage se fit secrètement. La cérémonie s'accomplit en présence d'un monsieur qu'on me dit être le juge de paix du canton; ensuite, pour tranquilliser la conscience de mon mari, on la termina selon le rite des Mormons. Mistriss Bradish assista comme témoin. Elle me serra cordialement la main, m'embrassa sur les deux joues, m'appela sa sœur spirituelle, et dit qu'elle était à présent sûre de m'avoir pour compagne dans le ciel, puisque *l'épouse incrédule devait être sanctifiée par l'époux croyant.*

Étais-je heureuse et satisfaite de mon sort? me demanderez-vous, je ne saurais le dire, car il me semblait bien souvent que quelque influence maligne et indéfinissable avait agi sur ma volonté en dépit de moi-même. Toutefois, comme la chose était sans remède, il me fallait tâcher de tirer le meilleur parti possible de ma situation actuelle.

Mes deux belles-filles, Marie et Marthe, étaient de charmantes enfants, dociles et affectueuses, et d'un physique fort gracieux. La première avait neuf ans et l'autre sept; leur éducation était parfaite. A l'époque de la naissance de la plus jeune, leur mère était morte, mais leur tante avait eu pour elles une sollicitude toute maternelle. La bonne dame pleura amèrement en leur disant adieu. Elle me conjura d'être une tendre mère pour ces pauvres petites, et je lui promis de faire de mon mieux pour répondre à ses espérances.

— Vous avez un air de bonté qui me rassure, dit-elle en me regardant les yeux baignés de larmes.

Elle prit congé de moi après avoir affectueusement embrassé ses nièces bien-aimées.

Mistriss Bradish ne tarda pas à trouver un acquéreur pour ses propriétés. M. Ward vendit aussi les siennes, mais, à mon grand étonnement, je ne fus point priée de signer le contrat de vente. M. Ward prétendit que c'était inutile, et que l'acheteur n'appréhendait aucune réclamation de ma part dans l'avenir. Et pour arrêter toute question, il s'approcha de moi en ouvrant les bras et en s'écriant : — Vous êtes mon adorée, et aucune puissance terrestre, excepté notre volonté mutuelle, ne pourra jamais nous séparer.

— Cela serait-il donc possible par le fait de notre volonté? Les époux ne sont-ils donc pas liés l'un à l'autre?

— Allons, ne nous disputons pas pour des bagatelles!

— Le mariage n'est pas une bagatelle.

— Si le mariage lui-même est une chose sérieuse, c'est la forme particulière de sa célébration qui ne l'est pas; du reste, rassurez-vous, consultez mistriss Bradish aussi bien en matière de religion que sur les détails de l'économie domestique, et vous vous en trouverez bien.

En disant ces paroles, il se leva et quitta la maison.

Je méditai longuement sur cette conversation sans en comprendre la portée. Je sentais qu'on me cachait bien des choses, et à cette époque j'ignorais la manière d'envisager le mariage chez les Mormons; je l'ai depuis appris à mes dépens.

Quoique les Mormons ne tinssent plus d'assemblée, ils recevaient sans cesse de nouveaux convertis, principalement des dissidents mécontents des autres sectes, et des femmes aussi. Je citerai une certaine mistriss Clarke qui avait fait par hasard connaissance avec Smith et sa religion. Elle était mère de trois charmants enfants; son mari avait même une fort belle position. Elle se présenta chez mistriss Bradish accompagnée de Smith, qui parla d'elle comme d'une fille dévouée de l'Église, prête à tout abandonner pour l'amour de la vérité. Ils causèrent assez longtemps ensemble, après quoi il fut décidé que mistriss Clarke résiderait à l'avenir avec sa sœur spirituelle. Je sus de mistriss Bradish que le mari ne savait ce

qu'était devenue sa femme, et qu'il ignorait son affiliation à la secte des Mormons. Il réussit pourtant à découvrir sa retraite, car à la fin de la semaine il vint la réclamer. Elle refusa d'abord de le voir; cependant, comme il menaçait de recourir à la justice, mistriss Bradish engagea la nouvelle adepte à céder, ne fût-ce que pour le moment.

M. Clarke se présenta devant sa femme; il était pâle et accablé; on devinait sur son visage les souffrances d'une grande douleur, et ses yeux portaient les traces de larmes récentes.

— Regardez-moi, Laura, lui dit-il, vous ai-je jamais offensée ?

— Vous êtes le serpent qui veut m'arracher à mes devoirs, répliqua-t-elle.

— Dites plutôt que je veux vous y ramener! Vous avez une famille, il est de votre devoir d'en prendre soin : une mère doit soigner ses enfants. Quel est l'esprit corrupteur qui vous a pervertie, Laura? — Puis, changeant de ton, il prit une attitude suppliante, et lui dit en tendant les bras vers elle : —Oh ! venez, Laura ! revenez avec moi ! Le pauvre petit Willie pleure tous les jours sa mère; Caddy et Sarah ont été transportées de joie, lorsque je leur ai dit que je savais où vous étiez, et que j'allais vous chercher. Oh! Laura! Laura! je ne puis m'en aller sans vous; il m'est impossible d'assister plus longtemps à la douleur de nos pauvres enfants.—Et cet homme, vaincu par l'émotion, tomba aux genoux de sa femme. Mistriss Bradish gardait le silence. Quant à mistriss Clarke, elle se voila le visage et se mit à trembler de tous ses membres; moi, je sanglotais tout haut.

— Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas? dit enfin le mari en se levant et s'approchant de sa femme.

— Ne me priez pas davantage, je ne puis vous obéir.

— Est-ce votre résolution suprême? dit-il avec sévérité.

— Oui.

— Ainsi, vous n'avez ni égard pour moi, ni pitié pour vos enfants, ni respect pour les liens sacrés du mariage! C'est pour suivre un misérable vagabond que vous quittez votre famille, votre maison et vos amis ! Qu'avez-vous à me reprocher? Ai-je jamais manqué de générosité? ne vous ai-je pas

soignée avec zèle dans vos douleurs? ne vous ai-je point aimée et protégée?

— Oui, c'est vrai! s'écria-t-elle avec égarement.

— Fasse le ciel, ajouta le mari avec gravité, fasse le ciel que le remords de votre faute ne soit point un avant-goût des flammes éternelles!

— Ne me maudissez pas! dit-elle d'une voix déchirante.

— Moi vous maudire? c'est vous-même qui avez attiré sur vous la malédiction; comme vous avez abandonné votre mari et vos enfants, de même vous serez abandonnée; vous avez quitté vos amis, on vous fuira comme une pestiférée. Et maintenant, lâche et coupable créature, restez avec l'ignoble compagnon que vous avez choisi, jusqu'à ce qu'il vous dédaigne et vous haïsse; jusqu'à ce qu'il vous chasse pour prendre une fiancée plus jeune et plus belle que vous. Que mes paroles retentissent à vos oreilles comme un glas funèbre : tout le mal que vous me faites vous sera rendu.

Il sortit en disant ces mots, et mistriss Clarke, jetant un grand cri, tomba inanimée sur le plancher. Nous nous hâtâmes de la secourir.

— La vérité a triomphé! s'écria mistriss Bradish avec joie. Nous plaçâmes la malheureuse sur un canapé, et notre hôtesse s'empressa de lui administrer un cordial, tandis qu'elle répétait sur tous les tons que mistriss Clarke serait bénie entre toutes les femmes en ce monde et récompensée dans l'autre.

— Mistriss Bradish! m'écriai-je impatiente, tout cela est de l'extravagance : le devoir de cette femme était de retourner avec son époux. Il est impossible que vous puissiez croire que le devoir d'une femme lui ordonne d'abandonner des enfants innocents et un époux dévoué.

Mistriss Clarke commençait à reprendre ses sens; bientôt elle ouvrit les yeux.

— Où suis-je? dit-elle avec effort : mon mari n'était-il pas là? j'ai cru qu'il m'avait maudite!...

— Oh! dit mistriss Bradish d'une voix caressante, vous avez rêvé cela, mon ange. Nous sommes seules avec vous, mistriss Ward et moi. Calmez-vous, ma chère amie, tâchez de dormir, cela vous remettra.

Mistriss Clarke s'efforça d'obéir, mais il était visible qu'elle était en proie à une vive souffrance morale. Lorsque M. Ward apprit ce qui s'était passé, il qualifia sa conduite d'héroïsme et de martyre, et il joignit ses instances à celles de mistriss Bradish pour raffermir la conviction ébranlée de la nouvelle adepte. J'aurais voulu obtenir d'elle qu'elle retournât dans sa famille; mais, dans la crainte de déplaire à mon mari, je gardai le silence.

Mistriss Clarke me raconta plus tard comment elle avait connu Smith. Il se trouvait dans le voisinage de sa demeure, prêchant dans des meetings auxquels elle consentit à assister, à l'insu de son mari, par un motif de curiosité : ce fut là sa première faute.

Sous prétexte de visiter une parente malade, mistriss Clarke avait quitté sa maison et ses petits enfants; elle avait assisté pendant plusieurs nuits aux prêches de Smith, été témoin de ses miracles, et s'était enfin convertie à ses doctrines. Celui-ci ne la perdait point de vue, et observait attentivement les progrès du mal dans son esprit; il demanda ensuite une entrevue et l'obtint. Ce qui s'y passa, Dieu seul le sait, mais elle se déclara liée à lui pour la vie et l'éternité, et c'est ainsi qu'une erreur conduisit cette femme au crime.

V

Émigration des Mormons.

Le printemps était revenu doux, chaud et parfumé. Les Mormons songeaient à leurs préparatifs de départ. Quatorze familles étaient prêtes, sans compter dans ce nombre ceux qui avaient quitté leurs parents ou ceux qui n'en avaient point. Smith était l'âme et la vie de toutes choses. En cas de discussion, il faisait l'*inspiré* et prétendait avoir reçu une révélation spéciale. Dès lors toute opposition cessait; Smith était

roi, prophète et grand prêtre. On le consultait comme un oracle, on lui obéissait comme à un Dieu. Une portion de la propriété individuelle avait été remise entre ses mains pour en disposer comme il l'entendrait ; le reste était demeuré dans la possession de chaque propriétaire en particulier. Afin d'éviter tout contact avec les païens, il avait été décidé qu'on voyagerait dans des chariots, et qu'on emporterait des provisions de toutes sortes, pour n'avoir à acheter en chemin que ce qui serait absolument indispensable. Mistriss Bradish ne se sentait pas de joie. Rien ne pourrait donner une juste idée de l'activité de cette femme ; elle allait de l'un à l'autre, conseillait le premier, adressait des consolations au second et grondait gaiement le troisième. Une sœur manifesta le désir d'emporter un tapis ; mais mistriss Bradish trouva cette prétention déplacée.

— Conserver son tapis, vraiment ! quand j'ai vendu tous les miens : un tapis sans valeur ! cela tient une place, sans parler du poids ! Je voudrais savoir à quoi pense notre sœur ; mais il y a des gens qui ne peuvent s'imposer la plus légère privation ; ils devraient voir ce que moi j'ai sacrifié : mon beau service de porcelaine, mes tableaux, mon riche mobilier, etc... — Finalement, le tapis fut prohibé. Chacun avait un objet favori à emporter, et, comme de juste, les autres s'y opposaient. Cela donnait lieu à une multitude de petits débats, pour lesquels on invoquait tantôt l'intervention de mistriss Bradish, tantôt celle de Smith. La caravane comptait se mettre en route pendant la nuit et à l'insu de ses ennemis, d'autant plus que le bruit avait été répandu que la populace s'était organisée par bandes, et que les principaux ponts des alentours seraient soigneusement gardés. Mistriss Bradish, armée jusqu'aux dents, ressemblait à une héroïne de roman. Elle emmena une jument favorite, et personne n'osa s'opposer à cet arrangement personnel ; M. Ward déclara que l'animal serait utile, et il n'en fut plus question.

— A propos, mistriss Bradish, lui dis-je un jour, avez-vous jamais entendu parler des individus que vous avez si cruellement traités, lorsqu'ils firent irruption dans votre maison ?

— Non ! répondit-elle ; les misérables se sont bien gardés

de se vanter de leur infamie, et je commence à croire qu'ils n'ont pas été grièvement blessés. Du reste, j'ai pris mes précautions en cas d'événement.

Mistriss Bradish devait s'installer dans le premier chariot avec M. Ward, les deux enfants et moi. Le second était réservé à mistriss Clarke, à Ellen et à deux autres femmes que je n'avais jamais vues. Les hommes qui avaient des familles suivaient dans d'autres chariots; ceux qui étaient garçons conduisaient les voitures de transport. L'ordre de la marche ayant été réglé, le départ eut lieu à minuit. Le ciel était couvert de nuages, la lune se cachait, on n'entendait que le piétinement des chevaux, le bruit des roues et les mugissements des vaches et des bœufs que nous traînions à notre suite. Il y avait plusieurs hommes à cheval, et tout le monde était armé. Nous avions déjà fait une partie du chemin, et je commençais à espérer que nous n'avions plus de dangers à craindre, lorsqu'un de nos cavaliers ouvrit les rideaux de notre chariot, et parla bas à M. Ward. Mon mari remit à l'instant les rênes à mistriss Bradish; puis il descendit sans proférer une parole et disparut dans l'obscurité.

— Que signifie ceci? dis-je à ma compagne.

— Nous le saurons assez tôt, répondit-elle.

Nous avancions lentement, lorsqu'un cri semblable à celui d'une chouette retentit dans les airs; c'était un signal convenu d'avance, aussitôt les chariots s'arrêtèrent. Cinq minutes s'écoulèrent, cinq minutes d'angoisse mortelle; puis, tout à coup, les rideaux de notre chariot furent tirés une seconde fois, et une femme y fut introduite. Je ne pouvais voir son visage, mais j'entendis le murmure de ses sanglots. Les rideaux se refermèrent, et la nouvelle venue chercha comme elle put une place au milieu de l'obscurité.

Mistriss Bradish lui demanda pourquoi elle pleurait, mais elle lui adressa cette question si bas, qu'à peine put-on l'entendre.

— Mon mari me poursuit, fit la femme, et j'ai peur de lui; on m'a portée dans votre chariot afin que j'y sois plus en sûreté, et on a placé Irène ailleurs; ô mon Dieu!

— Qui est Irène? dis-je en vraie fille d'Ève.

— Irène est une jeune femme de notre voisinage; son père a été indigné lorsqu'il a découvert qu'elle était des nôtres, et il a juré qu'il la tuerait si jamais elle reparaissait devant ses yeux.

Grâce à cette conversation animée, l'étrangère avait oublié de pleurer.

— Je voudrais bien savoir ce que font nos frères! dit mistriss Bradish avec impatience; j'ai grande envie d'aller à la découverte. Nous ne pouvons pas rester ici toute la nuit; il faut toujours avancer, et si l'ennemi se présente, on l'attaquera : c'est absurde d'attendre ainsi!

Il se fit bientôt certain remue-ménage parmi les chariots qui précédaient le nôtre; on prit les chevaux par les guides, et on les tourna tous dans une autre direction.

— C'est vraiment extraordinaire que M. Ward ne vienne pas nous dire ce qui se passe; je ne le lui pardonnerai de ma vie!

— Je puis peut-être vous expliquer son absence, interrompit la nouvelle venue.

— Eh bien! parlez alors, répondit mistriss Bradish exaspérée.

— Le pont qui se trouve là-bas est au pouvoir de nos ennemis. On change de route pour traverser les bois et trouver un gué plus haut. J'ai entendu nos frères se décider à prendre ce parti.

Mistriss Bradish parut être fort mécontente de ce qu'on eût adopté un plan sans demander son avis. Nous avancions dans les bois, mais le silence était impossible : les chariots produisaient un bruit sourd, le bétail courait çà et là, les broussailles craquaient, les enfants chantaient. Néanmoins, nous ne fûmes point attaqués; on traversa le gué sans difficulté, et lorsque nous eûmes cheminé deux ou trois cents pas encore, M. Ward vint auprès de notre chariot, et nous annonça que nos ennemis étaient rassemblés en nombre considérable dans un carrefour éloigné environ d'un demi-mille.—Gable, ajouta-t-il, et Harley Cook sont les chefs de cette bande d'assassins. L'un demande sa fille, l'autre sa femme. Si nous acceptons ces conditions, ils nous laisseront continuer notre voyage en paix, sinon ils emploieront la force.

— Reste à savoir s'ils seront les plus forts, dit mistriss Bradish. Et qu'avez-vous répondu?

— Que nous ne connaissions pas les personnes qu'ils réclament; si ces dames préfèrent demeurer avec nous, nous ne les rendrons pas.

— Oh! oui, protége-moi, j'ai peur de mon mari; il m'a menacée de me tuer; et cependant, pour ne pas vous causer de l'embarras et pour empêcher l'effusion du sang, nous devrions obéir...

— Oh! ne vous arrêtez pas à ces considérations, mistriss Cook, nous pouvons réunir vingt hommes bien armés. Mais le danger le plus réel, c'est que la contrée entière va se soulever, et que l'on nous poursuivra à une grande distance.

Mistriss Cook se mit à sangloter de nouveau.

— Séchez vos pleurs, ma chère, dit mistriss Bradish. Allons! il faut agir; monsieur Ward, j'ai un plan que je crois excellent. Je prendrai mistriss Cook en croupe sur Bet-Bounding (c'était le nom de sa jument), qu'une autre femme ait le courage d'emmener Irène en croupe sur un cheval; puis nous suivrons la direction de l'est, par la route sombre et déserte, à travers la forêt des érables, qui aboutit à la barrière du péage, à deux ou trois milles au delà de l'endroit où les païens nous attendent. Vous autres, vous continuerez votre chemin, et vous direz à ces gens que les femmes qu'ils cherchent ne sont pas avec nous.

— On le leur a déjà dit, mais ils ne veulent pas le croire. Ils jurent de mettre Smith en morceaux s'ils le trouvent jamais; heureusement que notre prophète est si bien déguisé que sa mère elle-même hésiterait à le reconnaître.

— Allons! dépêchons, dit mistriss Bradish, j'ai hâte d'être partie.

— Il faut d'abord que je communique votre plan à nos chefs et que je sache s'ils l'approuvent; quant à moi, je le trouve parfait, surtout si vous n'avez aucune crainte pour vous?

— Anna Bradish avoir peur! fit-elle d'un ton méprisant.

— Il est vrai que vous êtes d'une plus forte trempe qu'aucune autre femme.

M. Ward s'éloigna, mais il revint bientôt dire à mistriss

Bradish que son plan avait été adopté, et que mistriss Stone proposait de se charger d'Irène.

— Elle sait parfaitement monter à cheval, répondit l'audacieuse femme, et sa Rona égale ma Bet en vitesse et en agilité.

La jument était attachée derrière le chariot; les deux femmes sautèrent rapidement en croupe, et presque au même moment mistriss Stone arriva avec sa compagne.

— Prenez une longue corde, dit mistriss Bradish. Fixez-en un bout au pommeau de ma selle, et donnez l'autre extrémité à mistriss Stone; nous ne pourrons pas nous voir au milieu des ténèbres, et il ne faut pas que nous nous séparions; je mettrai Bet au petit galop; que Rona fasse comme elle. Maintenant, monsieur Ward, vous savez en quel endroit la route que nous allons suivre rejoint la vôtre? Les premiers arrivés attendront les autres; voici le signal : et elle articula un cri pareil à celui d'un hibou.

— Ainsi soit-il, et que le bon Dieu vous accompagne! m'écriai-je.

— Amen! dirent avec ferveur tous ceux qui nous entouraient.

Quelques mots furent ensuite échangés à voix basse, et bientôt le galop des chevaux se perdit dans le silence de la nuit.

M. Ward, qui s'était éloigné pendant quelques instants, revint bientôt annoncer qu'on avait envoyé une députation à nos ennemis, pour leur proposer de visiter eux-mêmes nos chariots.

— N'avons-nous pas de violence à redouter de leur part? demandai-je.

— Je crois que non, répondit-il. Leur troupe n'est point composée de bandits : il y a parmi eux plusieurs hommes respectables. Les conversions de femmes faites par Smith sont la cause de tous ces désagréments-là; les gens qui sont sur la route ne s'inquiétent nullement de nos croyances religieuses, mais ils prétendent que nous enlevons leurs femmes et leurs filles. Dès qu'ils se seront assurés que celles qu'ils cherchent ne sont point avec nous, ils se disperseront probablement et nous laisseront passer.

Cependant les chariots avançaient avec lenteur, et nous rencontrâmes enfin le comité désigné pour exécuter la visite. Cook et Gable marchaient en tête; on se procura de la lumière, tous les rideaux furent ouverts, chaque chariot visité scrupuleusement; mais ni le père ni le mari ne trouvèrent ce qu'ils avaient perdu. Ne pouvant se décider à se rendre à l'évidence, ils recommencèrent plusieurs fois leurs recherches avec la plus exacte minutie; ce fut toujours sans succès. M. Gable prit enfin la parole :

— Messieurs, dit-il à ses camarades, nous sommes dans notre tort; les personnes que nous cherchons ne sont point ici. On nous a donné un faux avis, et je crois que nous devons offrir nos excuses à ces messieurs, pour le retard et les embarras que nous leur avons causés.

On échangea de part et d'autre force compliments, après quoi il nous fut permis de continuer notre chemin, tandis que nos ennemis s'en retournaient chez eux fort désappointés.

— Ce que vous avez fait n'est pas loyal! décevoir ainsi ces pauvres gens!... dis-je à mon mari.

— Les Israélites n'ont-ils pas trompé et dépouillé les Égyptiens? nous autres saints, nous pouvons donc bien tromper et dépouiller les païens.

Cet argument me réduisit au silence sans me convaincre. M. Ward riait de tout son cœur, se moquant de ceux qui avaient été si facilement induits en erreur par « une ruse de femme. » C'est ainsi qu'il qualifiait le stratagème auquel on avait eu recours.

Les nuages s'étaient tant soit peu dissipés; de temps à autre on voyait briller une étoile au firmament. Enfin, à mon grand contentement, l'obscurité se dissipa; à la vérité, j'étais plus inquiète pour mistriss Bradish et ses compagnes que pour moi-même. Je ne pouvais m'empêcher de frissonner en songeant à ces grands bois sombres et à cette course aventureuse.

Nous continuâmes à avancer en silence; enfin, les chariots s'arrêtèrent, nous étions parvenus au rendez-vous. Le signal fut donné, nous écoutâmes : rien ne se fit entendre. Après quelques minutes d'attente, un bruit lointain vint frapper nos

oreilles. Ce bruit augmenta peu à peu; il se rapprocha, et nous distinguâmes le galop régulier de chevaux. On donna alors un second signal, qui, cette fois, obtint une réponse, et bientôt nos fugitives apparurent. Mistriss Bradish et mistriss Cook rentrèrent dans notre chariot, mistriss Stone et Irène dans le leur.

— Grâce au ciel, dis-je à mistriss Bradish en saisissant sa main, vous voici saine et sauve; j'avais quelques appréhensions.

— Il ne nous est rien arrivé; et vous, comment vous en êtes-vous tirés avec nos ennemis? dit mistriss Bradish à M. Ward.

— A merveille; lorsqu'ils ont été assurés par eux-mêmes que celles qu'ils cherchaient n'étaient pas avec nous, ils nous ont offert des excuses.

A ces mots, mistriss Bradish éclata de rire, et accepta avec orgueil les félicitations de tous les chefs mormons.

Nous voyageâmes le reste de la nuit, et fîmes halte dans une charmante vallée. Au matin, vers le lever du soleil, comme il avait été décidé qu'on n'aurait point de relations avec les païens, nous nous disposâmes à déjeuner sur le gazon. On rangea les chariots l'un près de l'autre, les chevaux furent dételés, on leur donna la provende; et tous, hommes, femmes et enfants, se rassemblèrent en groupes pour préparer leur repas. Smith conserva son déguisement, et je remarquai qu'il partageait ses soins entre mistriss Clarke et mistriss Cook. Ellen était complétement abandonnée; elle s'assit à l'écart; son attitude était si désespérée, que j'éprouvai une douleur sans pareille en jetant les yeux sur elle. Sa mère elle-même la regardait rarement, et lui parlait à peine. J'en fis l'observation à mistriss Bradish; elle sourit, et me répondit que cela n'avait aucune importance. Notre halte dura deux heures, après quoi chaque chariot fut placé dans l'ordre primitif de la caravane, et nous continuâmes notre route. Mistriss Cook ne voyagea plus avec nous; elle retourna auprès de Smith.

Un voyage dans l'ouest n'a rien de pittoresque; les interminables routes qui serpentent à travers les vallées et les col-

lines, et le long de larges rivières, sont d'une extrême monotonie. On rencontre rarement un village, et ces maisons ou plutôt ces fermes se ressemblent tellement entre elles, qu'on pourrait souvent croire s'être égaré, et être revenu au même endroit après de nombreux circuits. Notre passage fut sans doute une bonne fortune pour plus d'une villageoise mourant d'ennui et ayant épuisé sa provision de commérages, en racontant sur toutes les gammes la dernière visite du pasteur, ou bien le résultat de la faiblesse d'une voisine un peu légère. Souvent, les habitants sortaient en masse pour mieux nous examiner. Les femmes élevaient leurs nourrissons dans leurs bras, comme s'il s'agissait de leur faire voir une chose rare et curieuse, et les enfants nous regardaient d'un air stupéfait, reprenant ensuite leurs jeux en poussant des cris sauvages, lorsqu'ils s'étaient convaincus que nous ressemblions aux autres hommes. Smith excitait la plus grande curiosité parmi les femmes. Dès que nous établissions notre camp près d'un village, nous étions accablés de visites. D'abord, c'étaient de grosses ménagères, les lèvres ornées de leurs pipes, les poches munies de leurs tabatières, qui nous apportaient de petits présents; de délicieuses jeunes filles accouraient près de nous. On voyait aussi des hommes en costume de travail, et de temps à autre, un gentleman fermier insistait pour qu'on lui expliquât en détail le Mormonisme, et demandait à assister à nos dévotions du matin et du soir.

Tout se serait bien passé, si Smith n'avait pas eu la rage de faire des conversions parmi les plus jeunes et les plus jolies filles du pays.

Par une belle et chaude soirée, deux sœurs vinrent nous visiter, accompagnées de leurs parents. Notre camp s'élevait sur la lisière d'un bois au bord d'une source limpide. Je m'étais éloignée toute seule, et j'étais venue m'asseoir sur un tronc abattu, derrière un bouquet de sureaux et de lauriers. A quelques pas de nos tentes, je pouvais voir de là tout ce qui se faisait, sans être remarquée moi-même. Les parents de ces deux belles créatures causaient sérieusement avec plusieurs chefs mormons, lorsque Irène, profitant de leur éloignement, s'approcha des deux sœurs, et leur demanda en plaisantant

si elles aimeraient à devenir Mormons. — Vous feriez bien de venir avec nous.

— Nous y pensions, répétèrent ensemble les jeunes filles.

Smith était déguisé, mais je connaissais son costume, et je résolus de ne point le perdre de vue; il s'approcha d'Hannah, l'aînée des deux sœurs.

— Ma fille, dit-il en imitant parfaitement l'accent d'un vieillard, asseyez-vous, et écoutez un vieux Mormon qui avait jadis une fille aussi charmante que vous. Hélas! elle est morte.

— Morte! oh! c'est affreux; et je vous plains sincèrement.

— La mort n'est pas effrayante pour le juste; mais venez ici près de moi, et je vous conterai cette histoire.

Hannah s'assit aux côtés de Smith, Irène passa son bras sous celui de l'autre sœur, et l'entraîna en causant avec elle. Aucune oreille humaine n'entendit ce que Smith dit à la première; ce fut sans doute quelque chose de bien extraordinaire, si on en juge d'après le résultat.

Tandis que ceci se passait, un orage se préparait à l'horizon : le ciel s'obscurcit tout à coup et les parents désirèrent s'en retourner chez eux. Mais Hannah ne se trouva nulle part. On alla aux informations, et Irène répondit que la jeune fille venait de partir avec une de ses cousines, en disant qu'elle ne reviendrait que le lendemain.

— Ceci est assez étrange, dit la mère, pourquoi ma fille ne m'a-t-elle pas avertie?

— Je l'ignore, répondit Irène d'un ton calme et froid.

— Allons! il faut en prendre son parti, fit la vieille femme, et elle s'éloigna avec son mari.

Que faisait Smith durant cette conversation? Il était là, appuyé sur son bâton comme un vieillard accablé de fatigue. Ce soir-là, une révélation spéciale lui vint du ciel, qui lui enjoignait d'avoir son chariot à lui seul. Ainsi donc, les femmes qui d'ordinaire l'occupaient avec lui, furent casées ailleurs. Ellen vint avec nous, et j'en fus bien aise, car je pensai que cette circonstance me fournirait l'occasion de causer avec elle, comme j'en avais depuis longtemps le désir. Mistriss Bradish était allée soigner un enfant malade à l'autre bout du camp;

M. Ward s'établit dans un chariot exclusivement réservé aux hommes, et personne n'entrava notre conversation.

— La vieille dame n'a pas paru satisfaite que sa fille ait disparu sans la prévenir, dis-je à ma nouvelle compagne de voyage.

— Sa fille n'est point partie, répondit Ellen : elle est cachée dans le chariot de Smith.

— Oh ! miss Bradley, êtes-vous sûre de ce que vous dites ?

— Très-sûre. N'ai-je pas entendu cet infâme suggérer à Irène le mensonge qu'elle a débité ? Ah ! mistriss Ward, je pourrais vous dire sur le compte de cet homme des choses qui vous feraient frémir !

— Parlez, Ellen, repris-je tendrement ; depuis longtemps j'ai deviné qu'un terrible secret pèse sur votre cœur ; fiez-vous à moi comme à une sœur.

— Je n'ose pas, Smith me tuerait. J'ai peur qu'il ne lise dans ma pensée, et je crains de le regarder. Oh ! cet homme est le plus méprisable que je connaisse ! Mais, fit-elle après un instant de silence, j'ai confiance en vous. Vous n'appartenez pas à la secte, et vous n'avez pas été comme moi soumise à la puissance de ce misérable !

— Parlez, racontez-moi les sensations que vous avez éprouvées lors de cette assemblée des Mormons ; répondez-moi, Ellen, étiez-vous réellement morte ?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Aviez-vous été malade avant ce jour-là ?

— Écoutez-moi, je vais tout vous dire : Smith avait hautement proclamé qu'il pouvait ressusciter les morts. En deux ou trois occasions, des mères, désespérées de la perte de leur enfant, étaient venues l'implorer ; mais une révélation spéciale l'empêchait toujours de se rendre à leurs désirs ; à la fin plusieurs frères lui donnèrent à entendre qu'il fallait qu'il prouvât sa puissance ou qu'il n'en parlât plus. Il s'engagea donc à ressusciter le premier croyant qui tomberait au « pouvoir de l'ennemi, » et les choses en restèrent là. Le matin du jour dont nous parlons, Smith vint chez nous ; j'étais seule, occupée à coudre près de la fenêtre : sa démarche était grave, et il paraissait soucieux. J'eus le pressentiment d'être moi-

même l'objet de sa préoccupation, et les pressentiments ne trompent jamais! A la fin il parla, et ses paroles me glacèrent d'horreur.

« Ellen, me dit-il, vous allez mourir!

— Quand? comment? répondis-je en m'efforçant de raffermir ma voix tremblante.

— A présent, sur-le-champ; j'en ai eu la révélation, et sachant que vous étiez seule, je suis accouru pour vous assister et pour vous consoler. Ne craignez rien, enfant, Dieu est avec vous, regardez-moi! »

Ces mots me frappèrent d'une terreur inexprimable. Mourir! quitter la terre radieuse et tous ceux que j'aimais! Une telle pensée était affreuse. Cependant je n'eus pas l'ombre d'un doute, et je dirigeai mes yeux sur lui, ainsi qu'il me l'avait ordonné. Je fus fascinée par son regard fixe, ardent et profond. Un étrange assoupissement s'empara de mes sens; je voulus inutilement le combattre. Je compris que je mourais, mais cette mort était bien différente de celles dont j'avais été témoin. Je n'éprouvai ni douleur, ni agonie, ni convulsions, rien qu'un bien-être et un calme indicibles; la suspension graduelle de tout sentiment, de toute pensée; toutefois je sentis la chaleur d'une main qui me ferma les yeux. Cette même main se promena sur mes membres jusqu'aux extrémités, ce fut tout: je n'éprouvai plus rien. Smith dit à mes parents que la Providence l'avait envoyé près de moi pour adoucir mes derniers moments, et qu'il savait par une révélation que je ressusciterais d'entre les morts.

— C'est vraiment fort extraordinaire, dis-je en réfléchissant à ce que j'avais vu moi-même.

— J'ai lu quelque part, ajouta Ellen avec exaltation, qu'un homme ayant fait un pacte avec l'esprit du mal avait reçu la puissance, en échange de son âme immortelle. Je crois que Smith a dû employer le même moyen pour accomplir ses miracles; mais que ce don lui vienne du ciel, ainsi qu'il le prétend, oh! non! je ne le croirai jamais!

— Pourtant, vous avez foi dans sa doctrine?

— Autrefois j'y croyais, mais plus aujourd'hui! Je sais, à n'en pas douter, que Smith est un méchant homme; je pour-

rais donner de tristes détails sur son compte, car j'ai été du nombre des initiés.

Elle murmura ceci plutôt comme se parlant à elle-même, que comme si elle s'adressait à moi.

— Parlez, parlez, ma chère Ellen !

— Lorsque je vis Smith pour la première fois, j'étais sage et heureuse; on m'avait fiancée à un aimable jeune homme que j'aimais et dont j'étais aimée. Smith, par ses artifices d'enfer, réussit à persuader à mes parents qu'afin d'assurer mon salut éternel, mon mariage devait être rompu, à moins que mon fiancé n'embrassât le Mormonisme. Il savait bien que c'était impossible. On nous défendit donc de nous voir et de nous parler. Il est vrai qu'à force d'entendre constamment louer Smith, d'être témoin des manifestations de son pouvoir surnaturel, j'étais pénétrée pour lui de respect et d'admiration. Il exerça bientôt sur mes sens une autorité mystique, une sorte de magie qui m'ôta le libre arbitre de ma volonté; mais il ne me vint jamais à la pensée qu'il pût concevoir des désirs impurs; je ne crus pas qu'un être aussi saint, uniquement occupé de vertueuses pratiques, pût s'abandonner à des passions sans frein. Aucune voix amie ne daigna m'avertir... je succombai.

— Oh! Ellen, vous m'effrayez! Hélas! j'avais pressenti ce que vous venez de m'apprendre.

— Je fus effrayée de ma situation; mais écoutez jusqu'au bout, madame : je devins enceinte.

— Grand Dieu !

— J'allai faire à ma mère l'aveu de ma honte. A qui eussé-je pu me plaindre? Le croirez-vous? sa vénération pour cet imposteur était si grande, qu'elle me traita d'insensée et de calomniatrice. Mon père alla parler à Smith; mais il nia effrontément. Il devint pourtant nécessaire de s'occuper de moi, une réunion fut convoquée : quatre personnes y furent admises... Peut-être ce que je vais vous dire va vous affliger !

— Parlez ! parlez !

— Il y avait là votre mari, mon père, Smith et mistriss Bradish.

— Est-il possible ! et que décidèrent-ils?

— Je ne l'ai su que par les résultats; je fus conduite chez mistriss Bradish. Je connaissais fort bien mon état et, par conséquent, je n'ignorais pas la cause des angoisses qui me torturaient. Je me mis au lit et je tombai bientôt dans une espèce de torpeur qui, en me laissant le sentiment de ce qui se passait, m'ôta la parole et le mouvement. Lorsque cet état de prostration eut disparu, je demandai mon enfant; on parut confondu autour de moi; on m'assura que j'avais le délire et on s'étonna qu'une idée aussi absurde eût pu me venir à l'esprit. En dernier lieu, on me menaça de m'envoyer dans une maison d'aliénés, si j'osais articuler encore une pareille imposture. Vous parlerai-je de mon désespoir? vous le comprendrez facilement. Je me tus, car j'avais peur. Je me mis ensuite à recueillir dans ma tête le souvenir des incidents qui avaient précédé ma délivrance. J'avais distinctement entendu les vagissements d'un enfant; il me semblait avoir ensuite vu mistriss Bradish ouvrir furtivement la porte d'un cabinet, y déposer un objet et refermer cette porte. Je distinguai des chuchotements, et ces paroles frappèrent mon oreille : « Tout est pour le mieux, car cet événement nous aurait déconsidérés aux yeux des païens. » Mon enfant était dans ce cabinet, je le savais à n'en pas douter... il était mort, j'en étais sûre, et pourtant, il n'était pas mort-né, car j'avais entendu ses cris. Hélas! il ne vivait plus; mais par quel moyen était-il mort? Je frémissais d'horreur en y songeant! Je demeurai calme pourtant, quoique ma pensée se portât toujours vers ce petit cadavre. J'étais obsédée d'un brûlant désir, celui de le contempler, et ce désir, qui croissait de minute en minute, semblait me donner une force surhumaine. Je réfléchis qu'on profiterait sans doute de mon sommeil pour aller l'enterrer en secret. « Je ne dormirai plus, » me dis-je, et je combattis mon accablement. Mistriss Bradish m'engageait à me livrer au repos, elle m'offrit même un narcotique; mais j'avais un projet à mettre à exécution, et je ne me laissai point persuader. Faible, souffrante, épuisée, je résistai à ces femmes fortes et déterminées. Que ne peut une volontée arrêtée! Mistriss Bradish paraissait exaspérée et me gronda sérieusement. Elle sortit et appela la garde; ces deux femmes chuchotèrent ensemble, et

lorsqu'elles se séparèrent, j'entendis distinctement ces mots : « Ce matin, lorsqu'elle s'endormira... vous savez... » Celle-ci approuva du geste, et je restai seule avec la vieille femme,

— Qui était cette garde?

— Je ne l'avais jamais vue auparavant, et je ne l'ai plus revue depuis; c'était probablement une de ces misérables créatures qui commettent un crime pour quelques pièces d'or. J'étais révoltée de la savoir près de moi; mais comme il me fallait dissiper ses soupçons pour réussir dans mon entreprise, je ne dis rien. Bientôt cette malheureuse s'assoupit, sa tête tomba sur sa poitrine : « Reposez-vous, lui dis-je d'une voix affaiblie, je vous appellerai si vous m'êtes nécessaire. » Bientôt le bruit de sa respiration m'annonça qu'elle était endormie. Je me mis alors sur mon séant; la faiblesse et la souffrance eurent d'abord le dessus; mais bientôt maîtrisant ces symptômes par un violent effort de volonté absolue, je sortis de mon lit. Mes membres chancelants se refusèrent d'abord à me porter et je m'affaissai sur le plancher. Je me traînai péniblement jusqu'à la porte du cabinet, je l'ouvris et j'y découvris un petit paquet; les battements de mon cœur m'avertirent qu'il contenait le sang de mon sang et la chair de ma chair. Je le défis avec soin et j'y trouvai, en effet, un tout petit enfant. Un épais tampon de papier gris avait été appliqué sur sa bouche. Je compris tout alors, et incapable de me contenir plus longtemps, je jetai un grand cri : mon sang refluait au cœur, mes oreilles tintaient, et je tombai évanouie sur le sol. Lorsque je repris connaissance, Mistriss Bradish était assise près de moi; j'eus peur en la regardant, et je cachai mon visage sous mes draps.

« Vous sentez-vous mieux, ma chère enfant? me dit-elle avec douceur. Vous avez été bien malade! »

Je n'osai me hasarder à répondre, me méfiant du trouble de ma voix. Alors elle ajouta : « Ne voulez-vous pas prendre une cuillerée de potion? préféreriez-vous un peu de nourriture! Oh! vous êtes, je le vois, trop faible pour pouvoir parler. » Et sans plus de cérémonie, elle s'approcha d'un petit buffet, y prit un verre, le remplit de vin, et, me soulevant la tête, elle me le fit avaler par force.

— Et tout cela est arrivé dans cette maison tandis que je l'habitais? m'écriai-je.

— Tout cela, et bien d'autres choses encore, poursuivit Ellen. Dès que je fus remise, Smith consentit à m'accepter pendant quelque temps, en qualité de femme spirituelle, comme, plus tard, il s'est emparé d'Irène, et de toutes ces pauvres folles qui quittent leur famille pour le suivre. Hannah va grossir leur nombre, et quand il aura assez d'elle, il l'abandonnera aussi, ou la donnera à un autre.

— Peut-être ses parents la réclameront-ils?

— Vaine espérance! on ne sort jamais des mains de Smith... Allez! madame, c'est horrible!

Ces révélations produisirent sur moi l'effet d'un coup de foudre; je résolus pourtant de garder le silence, car je ne pouvais trahir la confidence d'Ellen. Le jour suivant, au matin, on leva le camp, et le départ eut lieu deux heures plus tôt que de coutume. J'en soupçonnai facilement la raison. Mistriss Bradish prétendit qu'il valait mieux profiter de la fraîcheur du matin et se reposer plus longtemps pendant la chaleur du jour. Le récit d'Ellen avait éveillé mes soupçons, et je m'attachai à surveiller cette femme. Je découvris bientôt qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et je m'expliquai ce dont il était question, lorsque je vis amener Bet-Bounding, toute sellée et bridée.

— J'ai envie de faire une promenade à cheval, ce matin, dit mistriss Bradish.

— Partez-vous seule? lui demandai-je.

— Oui! répondit-elle, à moins qu'une de nos jeunes femmes n'ait envie de monter en croupe avec moi.

Et, disant ces mots, elle s'élança sur sa jument et se dirigea vers la tête de notre caravane; je ne pus distinguer si elle prit alors quelqu'un avec elle, mais je l'aperçus bientôt qui galopait dans un chemin de traverse, portant en croupe une femme, que je reconnus être Hannah.

Quatre ou cinq milles plus loin, nous fûmes atteints par une troupe de sept ou huit jeunes gens bien montés et tous armés; celui qui marchait à la tête des autres ordonna aux conducteurs de nos chariots d'arrêter, et les somma de lui rendre sa sœur.

— Votre sœur! Et qu'avons-nous de commun avec votre sœur? dit Smith d'un air de parfaite indifférence.

— Vous me comprenez très-bien, dit le jeune homme, hors d'état de maîtriser sa bouillante colère; si vous ne m'avouez pas où elle est cachée, je vous brûle la cervelle!

M. Ward s'avança et dit au jeune homme d'un ton conciliateur :

— En vérité, monsieur, nous ne saurions vous dire où est votre sœur, car nous l'ignorons.

— Cela est faux! elle est venue ici hier soir; lorsque ma mère a voulu quitter le camp, quelqu'un des vôtres lui a dit qu'Hannah était partie avec sa cousine. C'était un infâme mensonge! Jacob Ware m'a assuré l'avoir vue entrer dans un de vos chariots.

— Eh bien! visitez-les.

— C'est ce que je vais faire.

Une idée me vint à l'esprit. Je dessinais assez bien : ne pouvais-je, par ce moyen, prévenir le frère du sort de sa sœur? J'avais un crayon et du papier sous la main, j'étais seule avec les enfants; aussi en quelques minutes j'eus tracé une esquisse passable, qui représentait un cheval monté par deux femmes, et fuyant dans la direction des montagnes.

Lorsque le jeune homme arriva devant notre chariot pour le visiter, je lui glissai sans être aperçue mon dessin dans la main, en lui recommandant le silence par un geste rapide. Il mit le papier dans sa poche, et se retirant à l'écart avec ses compagnons, il m'adressa un regard plein d'anxiété. Je me tournai du côté de la route que les voyageuses avaient prise, et il m'adressa un signe de remercîment.

— Êtes-vous satisfaits! demanda M. Ward, lorsque la visite lui parut terminée.

— Non! répondit le jeune homme, car vous n'êtes pas tous ici.

— Qui donc manque à notre réunion, je vous prie?

— Une grande femme, belle de figure et imposante de taille. Je ne vois pas non plus cette jument, dont j'ai offert hier deux cents dollars; cette bête-là porterait facilement double charge.

En disant ces mots, le jeune homme siffla d'une façon particulière, et suivi de tous ses camarades, il partit au grand galop.

Les Mormons paraissaient atterrés.

— Quelqu'un a dû l'avertir ! dit M. Ward en se parlant à lui-même.

— L'avertir de quoi ?

— De rien, dit-il, en sortant de sa rêverie. Et ce que je dis ne regarde personne.

Notre cavalcade se remit en marche ; mais l'inquiétude des saints était visible. Tous les visages portaient l'empreinte d'une vive appréhension ; tous les yeux cherchaient à percer l'horizon, comme pour y chercher la trace des fugitifs. Deux heures après environ, nous entendîmes, dans la direction d'un bois voisin, plusieurs décharges d'armes à feu, un bruit de voix irritées, deux ou trois cris déchirants, et puis tout retomba dans le silence.

VI

Hannah est arrachée à ses ravisseurs.

— Il faut envoyer quelqu'un des nôtres à la découverte, afin de savoir ce qui est arrivé, dit alors M. Ward.

Trois cavaliers partirent, en effet, et revinrent presque aussitôt, rapportant mistriss Bradish grièvement blessée ; la rage d'avoir été vaincue paraissait l'étouffer.

Je fus sérieusement alarmée, car le sang coulait à flots d'une blessure profonde que cette héroïne d'une mauvaise cause avait reçue au bras droit. Elle était échevelée et avait perdu son chapeau ; ses vêtements déchirés se trouvaient dans le plus complet désordre : tout le monde s'empressait autour d'elle, l'accablant de mille questions à la fois. — Comment cela est-il arrivé ? où est Hannah ? où est Bet ? — lui disait-on. M. Ward écarta tous les importuns et interrogea son amie, en s'efforçant de la calmer.

— Oh! les misérables! criait-elle; faut-il que j'aie vécu jusqu'à aujourd'hui, pour être contrainte d'avouer qu'une Bradish a été vaincue par une poignée de mauvais garnements!

— Ne vous tourmentez pas, lui dit son interlocuteur, et laissez-moi examiner la plaie.

Mon mari regarda la blessure, et comme il avait des notions générales en médecine, il crut apercevoir une forte lésion; un messager fut à l'instant dépêché au village le plus proche pour chercher un chirurgien, et, en attendant son arrivée, notre camp fut dressé sur la lisière du bois. Mistriss Bradish refusa de se coucher; elle s'étendit seulement dans un fauteuil sans vouloir accepter aucun rafraîchissement.

— Où est Smith? dit-elle; je ne le vois pas.

La bonne dame était si irritée qu'elle oubliait la qualification de prophète que les Mormons donnaient à leur chef.

— Il est là-bas, derrière les chariots, fit un des assistants.

— Oh! je comprends, reprit-elle ironiquement; il cache sa honte. Ses conversions nous portent toujours malheur.

— Mistriss Bradish, vous vous oubliez! dit M. Ward.

— Non! je veux qu'il vienne entendre comment j'ai été outragée... insultée, et tout cela... pour lui.

Smith s'approcha; il plaignit mistriss Bradish, et lui dit qu'il venait d'avoir une vision par laquelle son prompt rétablissement lui avait été révélé, comme aussi l'obtention de grands honneurs et de glorieuses récompenses qui seraient dans l'autre vie le prix de ses souffrances sur la terre.

Quelques Mormons zélés prièrent leur prophète d'employer sa miraculeuse puissance pour guérir sur-le-champ le bras de la malade; il répondit que ce miracle était impossible à cause de leur manque de foi.

Mistriss Bradish ne parut point satisfaite de ce discours, et lorsque Smith se tut, elle lui dit :

— Frère, je suis d'avis que vous renonciez à convertir des femmes païennes; aujourd'hui, grâce à cette maudite Hannah, me voici blessée, et ma belle jument Bet a été tuée.

— Bet tuée! s'écria Irène.

— Certainement, les scélérats l'ont abattue, comme ils eussent pu le faire d'un chien de berger atteint de la rage.

Smith, qui craignait sans doute que les remarques de mistriss Bradish ne diminuassent son importance sacrée aux yeux de la jeune Irène, ordonna à celle-ci de se retirer.

Selon le récit de mistriss Bradish, elle avait été poursuivie et atteinte à l'improviste au moment où elle s'était arrêtée pour donner à Bet le temps de reprendre haleine. Se fiant à la vitesse de sa monture, elle avait alors pris la fuite à toute bride. Les jeunes gens, la voyant si près d'eux, avaient poussé un bruyant hurrah et s'étaient élancés à sa poursuite. Bet leur aurait pourtant échappé, si elle n'avait été atteinte par un coup de feu tiré avec une grande habileté. Un second coup de fusil s'était fait entendre, puis un troisième, puis un autre, et un autre encore, et la vaillante bête était tombée. Hannah jetait des cris perçants et mistriss Bradish, couverte de sang, après avoir eu une peine infinie à se dégager et à se relever, s'était vue saisie et cruellement maltraitée par ses ennemis.

— Et Hannah, qu'est-elle devenue?

— Ils l'ont emmenée! Son frère a juré de lui infliger une correction de coups de cravache, dès qu'il serait de retour à la maison paternelle.

Le chirurgien arriva. Il examina la blessure, la déclara très-grave, et exprima la crainte d'être obligé d'en venir à l'amputation du bras. La malade s'y opposa formellement; « son corps, dit-elle, était venu au monde tout entier, et retournerait de même à la terre. » Il fallut donc lui céder. Toutefois il était impossible de songer à continuer le voyage, et on décida qu'il était urgent de s'arrêter deux ou trois jours.

— Votre blessure est vraiment bien extraordinaire pour une fracture, observa le chirurgien quand il revint le lendemain. Si je vous ai bien comprise, vous êtes tombée de cheval?

— Oui, j'ai été renversée de mon cheval, dit la malade d'un ton bref.

— Et cependant votre blessure a été occasionnée, j'en suis convaincu, par une balle de pistolet.

— Monsieur le chirurgien, dit mistriss Bradish, vous êtes très-curieux! Votre village est sans doute, comme tous les autres, un foyer de commérages. Je ne sais ce qu'on a pu vous

dire, mais voici les faits exacts : j'avais une fort belle jument que je montais de temps à autre ; hier matin je songeai à faire une agréable promenade en traversant la forêt à cheval. Par malheur j'ai fait une chute, mon cheval a été tué sous moi, et j'ai reçu la blessure que vous voyez.

A ces mots, le docteur s'écria que le pays devenait dangereux, il proposa d'amener un magistrat pour recevoir la plainte de mistriss Bradish. Comme on le pense bien, celle-ci s'y refusa, en disant qu'elle n'attendait de justice que du Très-Haut, que les saints n'avaient ni paix ni bonheur à espérer dans cette vie, et que leur récompense était au ciel.

— Voilà une consolante perspective, répondit le praticien, qui se détourna pour cacher un sourire involontaire. — Mais je devinai à l'expression de ses yeux qu'il avait tout compris. Il m'avoua plus-tard que l'aventure de mistriss Bradish avait causé une vive sensation dans la contrée ; c'était tout naturel.

— Votre secte était très-populaire avant cet événement, ajouta le petit homme ; tout le monde désirait vous voir, et votre prophète était l'objet de la préoccupation particulière des dames ; mais depuis cette malheureuse équipée, toutes les mères de famille du pays vous regardent comme une bande de ravisseurs, et la plupart sont convaincus que Smith est de connivence avec l'esprit malin. Les jeunes filles sont mises sous clef, aussitôt que le jour baisse, et personne n'ose se risquer tard hors de sa maison. On a même cherché à m'inspirer de l'inquiétude pour mon propre compte, mais j'ai répondu qu'un médecin pouvait défier le démon.

—Surtout le démon de la race de ceux qui sont parmi nous. Smith est possédé de la funeste manie d'opérer des conversions, dis-je.

— Et c'est auprès des femmes qu'il réussit le mieux. Excusez-moi, madame, mais il en est toujours ainsi. Les fanatiques de toutes sortes trouvent leurs adhérents parmi ceux de votre sexe, quelque ridicule, quelque absurde que soit leur doctrine. Les femmes se laissent séduire, et beaucoup d'entre elles sont assez folles pour abandonner un bonheur réel et suivre un énergumène en démence, pour être souvent les dupes d'un fourbe ou d'un fripon.

Trois jours après l'événement que je viens de raconter, le chirurgien revint ; il nous assura que l'état de la malade ne laissait plus aucune inquiétude, et il conclut en nous conseillant officieusement de partir le plus tôt possible. — La vérité est qu'il commence à faire trop chaud ici pour vous.

— Qu'y a-t-il ? demanda mistriss Bradish qui, de l'endroit où elle était couchée, avait saisi quelques mots de la conversation.

— Je dis à vos amis, reprit le chirurgien, que le pays commence à être « malsain » pour les Mormons.

— C'est aussi mon avis, répondit-elle, et je voudrais que nous fussions déjà loin.

— Ce que vous pourrez faire de mieux sera de partir dès aujourd'hui. La jeune fille Hannah, continua le docteur, a fait à sa mère certains aveux qui ont mis le feu aux poudres ; on a tenu conseil hier soir, et il a été décidé que si vous restiez encore une nuit dans la localité, il vous arriverait malheur.

M. Ward le remercia de son conseil amical, et s'occupa sur-le-champ des préparatifs du départ.

On plaça mistriss Bradish sur un lit dans un des chariots, nos effets furent empaquetés, le bétail rassemblé, et en moins d'une heure nous nous mîmes en marche. Le médecin nous accompagna pendant un mille ou deux, et au moment de nous séparer, nous le remerciâmes encore : mistriss Bradish l'avait généreusement rémunéré.

— Eh bien ! dit celui-ci à sa cliente, puisque vous convenez que je vous ai été utile, j'ai une faveur à vous demander. Je désire savoir lequel de tous ces hommes est votre prophète ; montrez-le-moi, je vous jure sur l'honneur de ne point trahir son incognito.

— Cet homme que vous voyez là-bas, dans ce chariot rempli de femmes, ce vieillard, c'est Smith !

— Je croyais que c'était un jeune homme ?

— Ne vous ai-je pas dit qu'il était déguisé ?

— Ah ! oui, j'oubliais...

Et tout en disant ces mots, le chirurgien fixa Smith attentivement, très-longtemps ; puis, nous disant un dernier adieu, il s'éloigna.

Il y avait dans notre caravane un nommé Peter Short, un vrai rustre, dont les manières étaient aussi vulgaires que l'aspect repoussant. Cet homme était d'une dévotion fanatique, et croyait fermement aux visions et aux miracles du prophète. Peter, quoique marié et père de dix enfants, avait été frappé de la beauté et des grâces touchantes d'Ellen. Mais celle-ci le regardait à peine, répondait à ses questions par monosyllabes, et manifestait en toutes choses les symptômes les plus prononcés d'un profond dédain. Je me promenais un jour à l'écart, quand Ellen s'approcha de moi, pâle comme un spectre et tremblante comme la feuille.

— Oh! mistriss Ward, dit-elle, je viens me confier à vous. Indiquez-moi un moyen pour me préserver du sort affreux dont je suis menacée.

— Qu'est-ce donc, Ellen? lui répondis-je en essayant de la consoler; quel nouveau chagrin vous accable?

— Oh! ma mort est assurément résolue, sans cela on me protégerait contre ce misérable!

— Ma chère enfant, calmez-vous; de quoi s'agit-il?

— Peter Short a demandé à Smith de me donner à lui pour femme spirituelle. Smith y a consenti, et il m'a ordonné d'accepter cet homme comme mon mari selon la foi. J'ai pour ce misérable une haine, un mépris et un dégoût que rien n'égale.

— Mais votre mère ne peut-elle vous arracher à cet avenir?

— Ma mère est aveuglée par son fanatisme. Elle dit que je dois obéir à Smith, que rien de ce qu'il ordonne ne peut être mal. C'est une imposture, car le mécréant a participé à toutes sortes de crimes? Ne m'a-t-il pas déjà perdue corps et âme? Ne m'a-t-il pas rendue un objet d'horreur et de pitié pour tous les cœurs honnêtes? Ceci fait déborder la coupe. J'aurais pu dévorer ma honte et ma douleur, et peut-être me résigner, mais passer des bras d'un débauché dans ceux d'un autre aussi infâme que lui, c'est un sort trop épouvantable!

— Qu'entendez-vous donc par être la « femme spirituelle d'un homme? » dis-je avec anxiété à la pauvre Ellen.

— Vous savez bien que Smith enseigne aux femmes qu'*elles ne peuvent être sauvées que par leurs maris*, et que

les *vierges sont à jamais privées des délices célestes?* en conséquence, chaque femme *doit avoir un mari spirituel.* Mistriss Cook, mistriss Clarke, Irène et moi, nous sommes les femmes spirituelles de Smith; aujourd'hui il est las de moi, il se fatiguera bientôt des autres... Allez, c'est un misérable sans foi ni loi.

Quoique j'eusse une compassion sincère pour la pauvre fille, il m'était impossible, dans ma position, de lui donner un conseil utile; je me bornai donc à l'assurer de mon amitié et de ma sympathie. Je lui recommandai aussi de reculer par toutes les ruses imaginables l'événement fatal qu'elle redoutait, car il pourrait survenir telle circonstance qui amènerait sa délivrance.

Le lendemain, Ellen avait disparu; on la chercha partout, et son cadavre fut enfin retrouvé dans les eaux profondes d'un étang voisin. On déposa ses restes inanimés sur le gazon du rivage; chacun put examiner à loisir son visage décoloré, et toucher sa main glacée. Smith et Peter Short osèrent s'approcher aussi de ce pauvre corps dont les lèvres bleuies ne s'ouvrirent point pour proférer contre eux un cri de vengeance; hélas! ses yeux étaient clos à jamais, l'infortunée dormait du sommeil éternel!

Mistriss Bradley, dans sa ferveur mormonienne, espérait un miracle.

— Ma fille revivra! disait-elle avec une confiance entière.

— Pas avant le jour du jugement dernier, lui répondit Smith qui l'avait entendue; le suicide est maudit! — Et sans avoir égard au cri de douleur poussé par la pauvre mère, il ajouta avec la plus brutale indifférence pour son désespoir : — Un ange ne saurait rappeler à la vie une créature qui se l'est ôtée volontairement.

— Mais vous ignorez comment cela est arrivé! s'écria l'infortunée; ma fille est peut-être tombée dans l'eau par accident?

— Il est impossible de se noyer à l'endroit où elle a été retrouvée, à moins qu'on ne le fasse exprès, répondit Smith.

— Et pourquoi aurait-elle voulu se suicider? dis-je à mon tour en fixant sur Smith un regard sévère. A la cruauté et à

la dépravation de qui doit-on attribuer le dégoût que cette enfant belle et jeune a pris pour la vie? Les suicidés sont maudits! Dites plutôt que ceux-là sont maudits dont la scélératesse ne laisse aux faibles d'autre ressource que la mort contre leur tyrannie!

— Qui osera dire qu'il en était ainsi d'Ellen? demanda Smith.

— Moi! à qui elle a fait le récit de ses douleurs, de vos persécutions et de vos infamies! oui, Joseph Smith, prétendu prêtre et prophète! de vos infamies, de vos odieuses impostures et de vos détestables fourberies! Elle est morte, à cette heure; vous ne la tourmenterez plus!

Smith se retira en murmurant des imprécations contre moi. Mistriss Bradley paraissait stupéfiée de ma hardiesse; je lui adressai un regard de pitié et de dédain. Ellen fut enterrée au pied d'un érable à l'entrée du bois. Smith refusa d'assister à ses funérailles, et personne ne pria sur cette tombe, personne n'osa réciter un verset de la Bible sur ces restes infortunés.

VII

Une colonie de Mormons.

Lorsque nous atteignîmes les établissements fondés par les Mormons dans l'Illinois, mistriss Bradish était entièrement rétablie. La force de sa constitution et de sa volonté avait accompli cette cure sans le secours des miracles du prophète. Elle était aussi active que par le passé, multipliant ses pas et ses démarches, donnant un conseil à l'un, un ordre à l'autre, réprimandant ce dernier et se montrant partout à la fois.

Le village des Mormons se composait d'à peu près cinquante habitations contenant chacune deux ou trois familles. Ces maisons étaient de toutes dimensions, depuis les proportions d'une habitation ordinaire jusqu'à celles de la plus misérable

cabane; il y en avait plusieurs sans planchers ni cheminées, d'autres manquaient de portes et de fenêtres. Ces objets, alors même qu'ils existaient, étaient confectionnés avec les matériaux les plus grossiers. La pauvreté régnait partout, et le nombre des enfants dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Ces derniers ressemblaient plutôt à de jeunes sauvages qu'à la progéniture de chrétiens; ils avaient le visage malpropre, les cheveux ébouriffés et marchaient les pieds nus; aussi la plante en était-elle devenue dure comme de la corne et noire comme le cuir d'un rhinocéros. Les femmes n'étaient pas mieux accoutrées, et cela n'était point étonnant. Toute communication avec les païens ayant été interdite, on se servait d'épines en guise d'épingles; il n'y avait qu'une seule aiguille dans tout le village, et encore ne servait-elle pas souvent, car il était rare qu'on pût se procurer du fil. Les ustensiles de toilette les plus indispensables étaient inconnus; de grandes filles de dix et de douze ans avaient presque oublié l'usage des miroirs. Le calicot le plus commun était considéré comme une étoffe de luxe; enfin, les bols et les assiettes étaient faits de bois au lieu d'être en faïence. Nous qui étions récemment arrivés, nous avions, il est vrai, plus de confort que les colons, car nos provisions n'étaient pas épuisées; mais nous nous trouvions journellement obsédés par les emprunteurs. L'un demandait un pot, l'autre un chaudron, le troisième avait besoin d'une lèchefrite. Ces objets faisaient le tour du village, et à peine revenus en nos mains, ils recommençaient les mêmes pérégrinations.

Par la suite, on introduisit des améliorations; on décida que les dignitaires de l'Église Mormon ouvriraient un magasin. Les marchandises devaient être le produit d'une association, et un jeune homme, fils d'un des copropriétaires, devait tenir le comptoir. Nous nous félicitions de la perspective de pouvoir nous procurer les objets de première nécessité, mais nous éprouvâmes bientôt une déception complète. Les marchandises étaient de la plus mauvaise qualité et hors de prix; elles arrivèrent presque toutes fort endommagées : la vaisselle fendue ou écornée, les effets d'habillement fanés et déchirés. Le gingembre était un mélange de poivre rouge et de farine

de froment. On avait falsifié les épices, le poivre noir se trouvait mêlé à un autre ingrédient d'une nature indéfinissable, et, pour comble de disgrâce, le thé avait, par je ne sais quel procédé, contracté une si forte odeur de térébenthine, qu'il était impossible à personne au monde, homme ou femme, d'en avaler une gorgée. Mistriss Bradish se montra furieuse : accoutumée comme elle l'était à toutes les jouissances du luxe, elle ressentait doublement les privations auxquelles elle était soumise. Elle trouvait exorbitant que les païens fussent pourvus de bonnes choses, et à son avis, les saints avaient le droit de jouir des mêmes priviléges. Smith et les autres patriarches furent toutefois inexorables, et réitérèrent aux fidèles, sous peine d'anathème et d'excommunication, la défense de trafiquer avec les païens. Du reste, la spéculation du magasin était tout bonnement une escroquerie exécutée par les chefs mormons à leur profit : ils achetaient au rabais des objets avariés, les taxaient ensuite à un prix fort élevé, et, forçant leurs coreligionnaires à en faire emplette, ils doublaient et triplaient ainsi leur capital.

Peu de temps après notre arrivée, on ouvrit une école, et Smith y installa Irène en qualité de directrice. Cette institution, qui avait son côté plaisant, fut néanmoins d'un grand soulagement pour les mères de famille. Mais il a été rarement donné à l'homme de voir rassemblés en même lieu des enfants couverts de crasse, revêtus de sales haillons, et offrant autant de laideur physique. Tous étaient d'une ignorance effrayante, et fort peu d'entre eux manifestaient le désir d'apprendre. L'enseignement était purement oral. On n'avait point de livres, et eût-on pu s'en procurer, leur lecture aurait été défendue. Smith composa et remit à Irène un petit volume à l'aide duquel elle instruisit les enfants dans les devoirs et les principes du Mormonisme. Pour le style et la forme, c'était une copie du catéchisme. Ceci, et une instruction tirée de la Bible des Mormons, ainsi que des principes d'écriture ébauchés sur un papier gras et commun, complétaient toute l'éducation.

Pour assurer leur indépendance future, les chefs voulurent avoir une banque dont les actions ne devaient avoir cours que

parmi eux. Malgré leur mépris pour les païens, ils souhaitaient fort de paraître riches à leurs yeux. Ainsi donc, dès que le bâtiment destiné à servir de banque fut prêt, ils firent marché avec un *infidèle*, qui les aida à transporter leurs espèces dans les caveaux. Le numéraire était contenu dans des barriques très-lourdes; les couvercles de quelques-unes s'étant dérangés pendant le transport, l'infidèle put apercevoir des monceaux d'or. On se convainquit par la suite que l'or couvrait seulement la superficie, et que les barriques étaient remplies de plomb.

Mistriss Bradish prenait une part active à toutes les affaires publiques; elle dirigeait la banque et surveillait l'école. Je pensai même que son aversion pour la spéculation du magasin venait de ce que son nom ne figurait pas sur la liste des actionnaires. Du reste, mes affaires domestiques m'occupaient trop, pour que je me souciasse de ce qui se passait au dehors.

J'avais une amie dans le village. C'était une bonne et aimable femme qui avait quitté depuis un an sa maison de New-York pour se faire Mormon. Elle avait été accoutumée toute sa vie au confort et à l'élégance que procure la richesse, mais elle supportait ses revers avec une grande résignation. Sa demeure, quoique aussi incommode et aussi délabrée que les autres, était tenue avec un soin scrupuleux. Elle lessivait chaque jour les tables et les bancs, et ses enfants, quoique pauvrement vêtus, étaient toujours fort propres.

Nous causions souvent ensemble, et je m'aperçus bientôt qu'elle était loin d'être satisfaite de la morale, ou plutôt des pratiques immorales des Mormons. Son mari et elle avaient été du nombre des premiers convertis. Les artifices de Smith et sa prétendue faculté d'opérer des miracles les avaient trompés tous deux. Hélas! ils reconnurent trop tard leur erreur et le danger qu'ils couraient. Le mari devint ambitieux; il aspira à être nommé parmi les anciens et les chefs, car il s'imaginait aussi être le dépositaire de l'inspiration divine.

— Oh! Murray, lui dit un jour sa femme devant moi, après qu'il nous eut fait part des divagations de son esprit, il me semble que vous vous trompez!

— Est-ce qu'une femme comprend ces choses-là? riposta l'époux avec hauteur.

Mistriss Murray avait le cœur trop bien placé pour s'offusquer devant moi du ton de mauvais goût pris par son mari : ce fut moi qui me chargeai de le mettre à sa place, et je lui dis au moment où il sortait :

— M. Murray parle un peu légèrement des femmes.

— C'est une habitude qu'il a prise depuis quelque temps, répondit la pauvre dame, et souvent je pense que mes beaux jours sont finis. Notre position actuelle est si différente de ce qu'elle était autrefois! fit-elle en s'efforçant de sourire. — Je songe fréquemment, reprit-elle, à ce que me disait à New-York notre bon vieux pasteur. C'était un vieillard vénérable, qui avait près de quatre-vingts ans. Il m'avait souvent portée dans ses bras lorsque j'étais enfant. Mon mari et moi avions été baptisés le même jour par lui. Nous étions depuis des années membres de sa paroisse, recevant de ses mains le pain des anges. Oh! comme il pleura, le saint homme, lorsqu'il apprit que nous partions avec les Mormons! « Par pitié pour vous-même, Marie, me dit-il, lorsqu'il vint me faire ses adieux, pour le salut de votre âme, et plus encore pour celle de votre mari, ma chère fille égarée, réfléchissez à ce que vous allez faire. Une fois au milieu de ces réprouvés,—car je ne saurais les appeler autrement, — votre mari sera exposé à des tentations que vous ne pouvez prévoir, et dont vous n'avez pas même l'idée; je crains fort que ce jour ne soit votre premier jour de douleur. » — Hélas! mon mari n'est plus pour moi ce qu'il était. Je le vois mécontent de tout, continua-t-elle; il gronde constamment les enfants, sans que je puisse deviner en quoi nous lui déplaisons; il passe presque tout son temps hors de chez lui, et souvent même il s'absente pendant deux ou trois nuits de suite.

Une pensée me vint à l'esprit, comme un coup de foudre :

— Mistriss Murray, lui dis-je, pardonnez-moi la question que je vais vous adresser : votre mari croit-il à la théorie des femmes spirituelles?

— En vérité, je ne sais, mistriss Ward; mais je le crains fort. J'y avais déjà pensé, mais je n'avais aucun moyen de

m'assurer du fait. Oh! mon Dieu! se pourrait-il que je n'eusse plus désormais que la seconde place dans les affections de mon mari! Une pareille doctrine doit venir de l'enfer!

— Aussi bien que toutes les autres doctrines des Mormons.

— Autrefois, reprit mistriss Murray, j'attribuais à Smith un pouvoir divin; mais les ténèbres qui recouvraient mes yeux se sont dissipées, et je le tiens pour un vil imposteur.

— Serait-il prudent de parler de lui en ces termes ouvertement? Et lorsqu'on s'aperçoit que l'un des membres de la secte connaît toute la vérité et n'a plus de foi, ne l'excommunie-t-on pas?

— Son sort est bien plus terrible, me dit-elle presque à l'oreille.

Je pensai alors à l'enfant assassiné de la pauvre Ellen, et je renouvelai ma question : — Que lui arrive-t-il donc, mistriss Murray?

— Il disparaît.

— Vous m'épouvantez!

— Oui! je vous le répète, il disparaît... Et de quelle manière? Personne ne saurait le dire.

— Et vous êtes sûre de ce que vous avancez?

— Écoutez, mais souvenez-vous de ne jamais confier ce que je vais vous raconter à qui que ce soit au monde. Un jeune homme, nommé Harrisson, arriva chez les Mormons il y a quelque temps. Il était brave, loyal, et d'une intelligence extrême; je m'aperçus promptement qu'il avait été trompé par leur hypocrisie, et je méditais tristement sur ce qui lui arriverait, lorsqu'il découvrirait leurs ruses. Tout alla bien d'abord pendant un mois environ; puis, tout à coup, une discussion sérieuse s'éleva. Harrisson vint me voir; il entra chez moi, pâle et agité; on voyait qu'il maîtrisait sa colère; il me parla même avec assez de calme. A la fin, je lui demandai ce qu'il pensait des Mormons, à cette heure surtout qu'il les connaissait davantage. « Je les hais, eux et leur secte, mistriss Murray, et je suis décidé, non-seulement à les quitter pour toujours, mais encore à dévoiler leurs turpitudes au monde entier. Smith et moi avons eu hier une altercation sé-

rieuse; je lui ai déclaré que je le tenais pour un misérable et un fourbe : en un mot, je lui ai dit son fait sans rien lui cacher. Il s'est mis à rire, mais d'un rire qui m'a fait frissonner. — Oh! vous pouvez rire, lui ai-je répliqué, vous ne serez pas si fier lorsque j'aurai divulgué vos infamies. Je dévoilerai publiquement ce que sont vos prétendus miracles, vos trésors en lingots de plomb, vos débauches, et toutes vos viles impostures. — Vous attendrez pour cela une occasion favorable de le faire, n'est-ce pas? m'a dit Smith. — L'occasion se présentera bientôt, lui ai-je répondu. Smith alors a marmotté entre ses dents quelques mots incohérents, et je lui ai tourné le dos.

— Où irez-vous, Harrisson? demandai-je au jeune homme.

— Chez mon père. »

J'avais grand désir de le prémunir contre le danger qu'il courait; aussi je lui dis : « Tâchez d'éviter d'offenser Smith, et prenez garde à vous. — Oh! soyez tranquille! »

Il prit congé, et partit le lendemain pour retourner chez son père; et maintenant, chère mistriss Ward, lisez ceci.

Et elle tira un petit bout de papier de sa poche. — J'ai ramassé cela dans la rue.

Je jetai les yeux sur cet imprimé :

On a trouvé avant-hier, mort dans la forêt, un jeune homme nommé Harrisson. Tout porte à croire qu'il a été tué d'un coup de feu. On n'a aucun indice sur les meurtriers.

Je rendis le papier à mistriss Murray sans proférer une parole.

Nous en étions là de notre conversation, lorsque d'autres visites arrivèrent, et je pris congé de ma nouvelle amie.

Quelques jours plus tard mistriss Murray vint me voir. Après un échange mutuel de compliments d'usage, elle me dit en soupirant :

— J'ai tout découvert; je connais la femme spirituelle de mon mari.

— Ainsi mes soupçons étaient justes.

— Oui; il me l'a annoncée lui-même, et m'a proposé de la laisser venir résider dans notre maison.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que je quitterais le toit conjugal. « Oh! non, m'a-t-il dit, vous ne vous en irez point, madame, les maris sont maîtres absolus chez les Mormons; ils ont le droit de punir les femmes désobéissantes et de les forcer à la soumission. »

— Avec qui votre mari a-t-il formé cette liaison?

— Avec une des femmes amenées par Smith, une certaine mistriss Cook.

— Est-il possible?

— Hélas! rien n'est plus vrai! Ai-je donc vécu jusqu'à ce jour pour me voir au second rang dans le cœur de mon mari?

— Ne pourriez-vous pas aller rejoindre vos amis?

— Je le ferais avec joie, si j'en avais les moyens; mais le système des Mormons est de mettre leur argent hors de la portée des femmes, et d'ailleurs, si j'essayais de fuir, ne serais-je pas menacée du sort de Harrisson?

— Cela est fort probable.

— Et puis, voyez-vous, je ne saurais me résoudre à abandonner mes enfants, dit-elle. Oh! je suis cruellement punie; mais c'est justice, je suis traitée selon mes œuvres : c'est la juste récompense de mon fatal égarement. Que n'ai-je écouté la voix de mon pasteur! Il avait prévu le sort qui m'était réservé.

VIII

Religion et Culte des Mormons.

L'espoir de vivre mille ans après le jugement dernier est une des bases les plus importantes du Mormonisme; c'est, du moins, celle qui flatte le plus ses adhérents. Ils en parlent à tous propos, et se bercent des illusions les plus absurdes sur le bonheur dont ils jouiront alors. Il est facile de juger un

peuple sur ses opinions et sur ses espérances. Ainsi, les belliqueux Scandinaves plaçaient les âmes des héros dans le Valhalla, où ils jouissaient de la vue d'une gloire et d'une victoire perpétuelles, sans jamais se lasser de boire l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis. Les Mahométans ne s'attendent-ils pas à trouver dans leur paradis des ombrages embaumés, de limpides ruisseaux et des houris aux yeux noirs? tandis que les Indiens sont assurés qu'ils se livreront à une chasse éternelle et qu'ils poursuivront le daim sauvage, à l'aide de chiens plus rapides que le vent. Les Mormons, qui ont le goût de l'agriculture, se croient certains de voir cesser un jour la malédiction qui pèse sur la terre. Selon eux, les hommes méchants, les bêtes malfaisantes et les insectes venimeux disparaîtront alors, les plantes dangereuses et les poisons seront anéantis, et la nature produira spontanément et en abondance tout ce qui est bon et savoureux.

Les autres notions de leur croyance ne sont pas moins absurdes. Un des actes les plus méritoires de leur religion est de donner de l'argent à l'Église, de prêcher l'Évangile et d'avoir des songes et des visions. A les croire, ils sont tous justes; ils ont tous des révélations, mais les chefs, les anciens ont seuls le privilége d'interpréter les songes. Smith, pendant sa vie, avait le monopole de cette partie. Les sermons des prédicateurs sont incohérents. Ils roulent invariablement sur la bienheureuse assurance de vivre et de régner mille ans avec le Christ. Le culte mormon est un singulier mélange de cérémonies juives et chrétiennes, et leurs lois ressemblent fort à celles des Hébreux. Le chef de leur Église est gouverneur temporel, et l'on ne reconnaît chez eux d'autres lois que celles qu'il a faites.

Le Mormonisme subit chaque jour des changements divers, et plusieurs doctrines qui sont en vigueur aujourd'hui étaient inconnues aux fondateurs de la secte. Dans les premiers temps, la polygamie n'était pas ouvertement tolérée; la femme spirituelle était alors censément unie à son mari par un lien purement spirituel, détaché de toute intimité charnelle. Ceci une fois admis, le reste vint ensuite.

Le temple destiné à être le siége du culte dans les siècles à

venir, et que l'on avait bâti au centre de ce qu'il leur plaisait d'appeler *la terre promise,* devait, pareil au tombeau de la Mecque, être le but des pèlerinages des générations futures.

La divination des rêves était pour Smith d'un grand profit, car elle était payée d'avance, et la rétribution était proportionnée à l'opulence du rêveur. Dans le même but, je suppose, il essaya de propager la croyance aux sortiléges. Les tendances superstitieuses de la nature humaine sont trop connues, pour que personne puisse être étonné du succès qu'il obtint. Au bout d'un certain temps, un grand nombre d'enfants se trouvèrent ensorcelés, ou du moins leurs parents et leurs amis se persuadèrent qu'on leur avait jeté un sort. Smith *entreprenait* toujours leur délivrance, mais au prix d'une forte offrande.

Les extases n'étaient point rares, il était même fort à la mode d'en avoir; presque tout le monde se croyait obligé de faire la description du ciel, de photographier en parole les traits du visage d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la place qu'ils occupaient autour du trône de Dieu, et de désigner la couleur comme aussi la matière de l'étoffe dont leur robe était faite.

Ces descriptions étaient souvent bien amusantes. Une vieille femme, appartenant à la classe ouvrière, déclara que le ciel, au moment où il s'était ouvert pour elle, était une vaste chambre très-fraîche et très-aérée, où on ne travaillait pas, et que le local était rempli de biscuits. Une autre avoua qu'elle n'avait pas vu de gâteaux, mais qu'elle s'était trouvée avec des gens très-richement vêtus. Elle poussa même la plaisanterie jusqu'à dire qu'elle s'était assise toute la journée sur une chaise à bascule (*a rocking chair*).

— Qui avez-vous vu là, Rebecca? lui demanda quelqu'un.

— Beaucoup de personnes, mais rien que des Mormons.

A ces paroles, Smith s'approcha et dit « que probablement, avant que le Mormonisme eût été révélé au monde, il y avait eu d'honnêtes gens qui étaient allés au ciel. Il s'en était convaincu lui-même, parce que, peu de temps après que la bienheureuse révélation lui avait été accordée, un jour, tandis qu'il traversait seul un bois, il s'était entendu appeler

par son nom. Se retournant alors, il avait vu un ange dont la mission était de l'emporter au ciel, afin d'y prêcher la doctrine nouvelle. Naturellement il avait consenti à suivre son guide; et dans l'espace de deux jours, par le pouvoir de sa parole, le Mormonisme comptait tous les habitants du ciel parmi ses adeptes.»

De toutes les religions du monde, le Mormonisme est, sans contredit, celle qui change le plus souvent d'aspect. Cette religion n'a pas de dogmes immuables; on n'y enseigne nulle part à la jeunesse une doctrine positive; on n'impose d'autres articles de foi que ceux de la mission de Smith, le vrai prophète, de l'authenticité du livre de Mormon et de l'unité religieuse du peuple mormon, qui forme à lui seul la seule véritable Église. On ne demande jamais aux croyants ce qu'il y a de plus coupable de l'action ou de l'omission; si le cœur humain est entièrement ou partiellement dépravé; si la grâce est libre ou restreinte; si un saint peut faillir, ou si on exige de lui la persévérance jusqu'à la fin. Tout cela n'est pas utile à connaître. Bref, si l'on ôte du Mormonisme les rêves, les visions et les miracles, què reste-t-il? Le fondateur de cette secte n'a pas eu assez de génie pour inventer un système grand et noble, qui pût devenir pour l'avenir un monument précieux de la science humaine; il s'est adressé aux passions des hommes; il a flatté leurs superstitions, encouragé leurs vices, et voilà tout le secret de sa force.

IX

L'Église des Mormons.

Depuis le temps où Saül fut trouvé parmi les prophètes, je doute que jamais on ait rencontré, autre part que chez les Mormons, une société aussi hétérogène d'individus inspirés, ou tout au moins croyant l'être. On voyait parmi eux des hommes grands et gras, d'autres petits et chétifs; ceux-ci

avec des figures d'autruches, ceux-là avec de petites têtes contenant peu d'intelligence, ou bien de grosses têtes vides de sens commun. Certains d'entre eux étaient fort bien mis, d'autres vêtus de haillons; ceux-ci avaient les lèvres, ceux-là le nez barbouillés de tabac, et presque tous sentaient affreusement l'eau-de-vie. Chaque nation était dignement représentée. On voyait là un gros Hollandais, aux larges épaules, ne cessant jamais de parler et de jouer un rôle, s'irritant contre tous ceux qui ne pouvaient pas le comprendre. Non loin de lui, un Français bavardait et gesticulait comme un Français peut seul le faire, tandis qu'un Irlandais efflanqué l'écoutait bouche béante. Tous ces gens étaient des *patriarches* et des *prophètes.*

Le gouvernement de l'Église des Mormons a beaucoup de rapports avec la hiérarchie catholique. Smith, de son vivant, était pape; il donnait au livre sacré l'interprétation qu'il lui plaisait; il fabriquait et propageait comme articles de foi tout autant de dogmes nouveaux qu'il lui convenait d'en créer, et je ne sache pas qu'aucun de ses adhérents se soit jamais opposé à ses volontés. Quoiqu'il affectât d'accorder aux prophètes et aux anciens une voix délibérative dans les affaires ecclésiastiques, il dirigeait lui-même les véritables affaires de l'Église avec l'assistance de trois patriarches. M. Murray avait aspiré à une place d'honneur dans l'assemblée des Mormons, mais il fut repoussé. Loin de se décourager, il essaya de se former un parti, et peut-être en fût-il résulté un schisme dans l'Église, si les Mormons n'avaient pas été contraints de s'unir contre l'ennemi commun et par conséquent d'oublier, pour un temps, leurs querelles intestines.

Les personnes converties au Mormonisme étaient, généralement parlant, issues des plus basses classes de la société. Il y en avait fort peu, parmi les anciens et les prophètes, qui eussent reçu les principes de l'éducation la plus ordinaire. Bon nombre d'entre eux avaient appartenu à cette secte d'illuminés, si importante il y a quelques années. Leur seule ambition était de prêcher. J'ai connu plusieurs de ces fous religieux, et, entre autres, un jeune homme à moitié insensé et ayant achevé de perdre la raison parmi les méthodistes. Il

parcourait le pays, cherchant à s'introduire dans les salles d'école, pour y organiser des meetings; souvent il s'arrêtait chez les particuliers afin de les haranguer; d'autres fois il s'installait au beau milieu des villages, criant à tue-tête et exhortant les passants. Lorsque les Mormons arrivèrent, tous ces prédicateurs se joignirent immédiatement à eux.

« Les voies de la vérité sont si droites, disait Smith, qu'un sot peut les indiquer aussi bien qu'un homme d'esprit. Que ceux que leurs parents appellent des imbéciles embrassent notre foi, nous en ferons des rois et des prêtres. » Et sur ces parolés une foule d'aliénés acceptaient l'invitation. Il disait encore: « Qu'un homme vienne à moi, qu'il croie mon Évangile, qu'il prêche ses vérités, et tous ses péchés lui seront remis; il aura des richesses, des honneurs, autant de femmes dans ce monde qu'il en pourra désirer, et dans l'autre la vie éternelle. » Et les voleurs, les chevaliers d'industrie et les assassins arrivaient en masse.

Mistriss Murray me fit un jour la biographie de plusieurs chefs mormons de cette dernière catégorie. L'un avait été détenu deux ans dans une prison d'État, convaincu d'avoir arrêté et dévalisé la diligence. Mais, avant d'être pris, il avait eu le temps de cacher l'argent; de façon que lorsque son temps expira, il rejoignit les Mormons en emportant son butin. On était toujours le bienvenu avec Smith, dès qu'on remplissait d'or les coffres de l'Église; aussi cet échappé du bagne fut-il admis sans contestation parmi les fidèles, et on lui donna pour femmes spirituelles deux ou trois jeunes filles charmantes, ou tout au moins qui eussent été telles avec des vêtements et des parures convenables.

Cet autre avait été convaincu de meurtre, et gracié par le gouverneur des États-Unis, et la plupart avaient été punis pour toutes espèces de crimes; mais il était défendu de faire allusion à ces délits, et il fallait au contraire respecter ceux qui s'en étaient rendus coupables.

— Comment est-il possible, monsieur Ward, que vous puissiez traiter de pareilles gens sur un pied d'égalité? Je vous prie de ne plus en amener dîner ici, dis-je un jour à mon mari.

— Vous êtes déraisonnable, madame, me répondit-il; ce sont pour nous de précieux instruments.

— Je ne vous comprends pas, répliquai-je.

— Vous me comprendrez lorsque nous aurons conquis un royaume, et que nous prendrons rang parmi les nobles et les grands de la terre.

— Conquérir un royaume? Votre langage est énigmatique, dis-je, veuillez vous expliquer.

— Croyez-vous que nous voudrons toujours marcher tenus par des lisières, nous, les propagateurs d'une nouvelle foi? Notre but est de nous rendre indépendants des païens, aussi bien en matière civile qu'en matière sociale; nous aurons nos lois, nos institutions et notre gouvernement.

— Comment cela s'accomplira-t-il?

— En tolérant parmi nous tous ces individus, qui, plus tard, nous seront utiles lorsque la lutte commencera.

— Mais vous ne méditez pas, j'espère, d'agir avec félonie contre le gouvernement des États-Unis? Si cela était, prenez garde!

— Que m'importent, à moi, les États-Unis?

— Mais vous êtes sous la juridiction immédiate de ce gouvernement, et vous devez obéir à ses lois.

— C'est possible pour le présent; mais il n'en sera pas toujours ainsi, répondit-il. Nous voulons obtenir une complète indépendance sans coup férir, si cela se peut, ou bien, au cas échéant, à l'aide de la force. Dieu nous l'a promis, et nous y comptons.

Un plan aussi extravagant et aussi téméraire n'avait pu éclore que dans la cervelle de fous et de fanatiques; j'obtins par la suite de plus amples informations relativement à leurs projets et aux développements qu'ils espéraient donner au Mormonisme. M. Ward et mistriss Bradish s'encourageaient mutuellement à persévérer dans la foi par la perspective de ce bonheur à venir. J'appris que d'après leur manière de voir, le gouvernement civil serait administré par l'Église; que les ministres du culte seraient considérés comme les premiers nobles du pays; que les dignités ecclésiastiques seraient héréditaires dans certaines familles; que les seuls crimes punis de la

peine de mort seraient la trahison envers l'Église, ou l'assassinat d'un frère de la foi; qu'un Mormon ne pourrait en aucun cas être l'obligé d'un païen, parce que le monde et tout ce qu'il contient ayant été originellement destiné aux saints, ils avaient le droit de s'approprier ce qui leur convenait. Ces abominables doctrines portèrent promptement leurs fruits. Un criminel fuyait-il la justice, il était à l'instant recueilli et protégé par les Mormons. Par eux, les enfants étaient poussés à quitter leurs parents. Pour se joindre à eux, des femmes folles et égarées abandonnaient leurs maris et leurs familles. Tout enfant né d'un Mormon était de droit membre de l'Église; les peines les plus sévères empêchaient les femmes d'épouser des infidèles. Elles étaient d'ailleurs, suivant les principes du Mormonisme, considérées comme des êtres tout à fait inférieurs, créés pour servir les hommes et satisfaire leurs passions; enfin, elles ne participaient à la communion des fidèles, dans ce monde et dans l'autre, qu'en considération de la foi de leurs maris. En conséquence, les femmes étaient traitées en esclaves, chargées des travaux les plus grossiers, et passibles de châtiments corporels. On les maltraitait de mille manières, afin de bien les convaincre de leur infériorité.

J'eus occasion, un jour, de passer à côté de la maison occupée par le prophète, mistriss Clarke et Irène. Je vis le premier assis paresseusement sur un banc de pierre devant sa porte, se réchauffant au soleil, tandis que les deux femmes travaillaient dans un champ voisin. Je m'approchai de l'enclos et m'arrêtai pour leur parler. Irène, avec une expression de découragement et de bouderie, continua son labeur; mistriss Clarke le suspendit un instant, jeta un coup d'œil timide sur son maître et me dit qu'elle était fort pressée : elle ajouta qu'elle avait voulu me venir voir, mais que cela lui avait été défendu; puis, elle se remit à la besogne. Quelques jours après, j'étais seule lorsque mistriss Clarke entra, pâle et désespérée. Elle me prit les mains et fondit en larmes : — Oh! mistriss Ward, je suis la plus malheureuse créature qui existe sur terre! s'écria-t-elle. Oh! mon Dieu! pourquoi ai-je quitté mon mari? pourquoi ai-je écouté cet infâme imposteur? je suis perdue corps et âme, perdue sans ressource! — J'espère que

vous vous trompez, mistriss Clarke. — Hélas! répondit-elle, comment pourrais-je vous dire tout ce que je souffre, tout ce que j'ai souffert? comment vous décrirais-je l'horreur des remords incessants dont je suis dévorée? Le souvenir du désespoir de mon mari me poursuit sans cesse, les pleurs de mes enfants retentissent sans relâche à mes oreilles. Oh! si vous connaissiez toutes les cruautés de cet homme pour qui j'ai tout quitté, et la haine implacable d'Irène, dont tous les efforts tendent à augmenter ma misère! Croiriez-vous que cette infâme créature se flatte de l'espoir de devenir l'unique épouse et la seule favorite du prophète dès que je ne serai plus là? Grâce à ses intrigues, Smith a résolu de trouver un nouveau mari pour mistriss Cook. Cette méchante créature a inventé contre sa rivale les plus horribles mensonges. Elle prétend qu'elle est paresseuse, qu'elle vole en secret les friandises que son mari faisait conserver pour lui-même. Smith a essayé de la châtier avec un nerf de bœuf, mais elle l'a égratigné et mordu, et lui a meurtri un œil par-dessus le marché. Je crois bien qu'il ne s'en serait pas tiré à si bon compte, si Irène n'était accourue à son secours. L'un aidé par l'autre est alors parvenu à lui lier les mains, et ils ont transporté cette pauvre femme dans le grenier où elle est restée jusqu'à ce que Smith eût décidé M. Murray à se charger d'elle.

— Quelles abominations! m'écriai-je.

— Irène me hait, et j'ai peur d'elle; j'ai souvent frissonné devant l'expression féroce de son regard. Et pourtant cela n'est rien encore en comparaison de ce qu'il me faut endurer de Smith. Voyez! me dit-elle en me montrant sur ses bras et sur sa poitrine des contusions bleuâtres, voici la trace des coups qu'il m'a donnés!

— Oh! mais c'est affreux! Que lui aviez-vous donc fait?

— J'étais malade, exténuée, et il m'était impossible d'achever ma tâche habituelle. Oh! mon cher époux, vous que j'ai abandonné et méconnu, que diriez-vous si vous connaissiez ma détresse?

— Ce n'est pas lui qui vous eût traitée ainsi? dis-je à cette infortunée.

— Oh! non! je le sais bien; je n'ai jamais été assujettie à au-

cun ouvrage manuel, tandis que je suis maintenant contrainte, à force de mauvais traitements, à accomplir les travaux les plus fatigants. Je croyais sincèrement, l'hiver dernier, ne pouvoir jamais vivre jusqu'au printemps. Je ne saurais vous dire combien j'ai souffert du froid, de la fatigue et des privations ! Irène m'avait pris mes meilleurs vêtements, et Smith me faisait porter ses vieux effets; je n'avais pas de souliers, et pourtant, quelque mauvais que fût le temps, il me fallait aller ramasser du bois et le rapporter à la maison sur mon dos. J'étais contrainte à aller mendier un peu de foin pour notre vache affamée, car Smith ne voulait prendre aucune peine pour se procurer les articles les plus indispensables à l'existence.

— Ma pauvre mistriss Clarke, je vous conseille d'aller retrouver vos amis; ils vous accueilleront, j'en suis certaine, comme l'enfant prodigue fut reçu par son père.

— J'en suis convaincue, répondit-elle, et Dieu sait avec quelle ardeur je le désire. Je pourrais presque pleurer des larmes de sang, tant mon repentir est sincère; mais, hélas ! la fuite est impossible !

Je regardais cette pauvre femme en me rappelant les prédictions que lui avait faites son mari, lorsqu'il lui avait parlé avec douleur, sans colère ni animosité.

Mistriss Clarke prit congé de moi, et pendant quelque temps je n'entendis plus parler d'elle.

L'hiver arriva, le froid devint excessif et la neige tomba en abondance. Je n'avais parlé à personne des souffrances de mistriss Clarke, dans la crainte que si Smith apprenait ses indiscrétions, ce qui devait infailliblement arriver, il ne redoublât de cruauté envers elle. Une fois je l'avais aperçue marchant péniblement sur la neige fondue et le verglas, portant sur ses épaules un lourd fardeau qui me parut être un sac de farine de maïs.

— Je m'étonne que votre prophète n'ait pas honte de traiter cette pauvre femme en esclave, c'est vraiment trop fort ! dis-je à mistriss Bradish.

— A quoi pourrait-on mieux l'employer? répondit celle-ci avec sécheresse; elle n'a rien apporté à l'Église, elle n'est pas

jolie, il ne la garde donc que pour les services domestiques qu'elle peut lui rendre.

— Et cependant, m'écriai-je avec chaleur, c'est Smith qui l'a engagée à abandonner sa maison, où elle jouissait de tout le confort possible, à quitter un mari dont elle était idolâtrée, et à briser le cœur de ses jeunes enfants!

— Pourquoi a-t-elle été assez folle pour l'écouter? fit mistriss Bradish avec un ton d'insouciance navrante. Je n'ai aucune pitié de ces faibles et sottes créatures qui ne savent pas se gouverner elles-mêmes, et qui se lamentent lorsqu'il n'est plus temps. Du reste, mistriss Clarke ferait mieux de ne pas trop se plaindre. Toutes choses ne sont pas bonnes à dire; vous devez le comprendre, me dit-elle en sortant brusquement.

Environ une semaine après cet entretien, mistriss Murray vint chez moi, certain matin, m'apprendre l'effroyable nouvelle de la disparition de mistriss Clarke. — Cette pauvre femme est venue me voir hier, me disait-elle, et j'ai cru deviner que sa raison était égarée; elle voulait aller demander pardon à son mari et puis mourir. Je lui objectai que la route était longue, mais elle répliqua en souriant avec tristesse qu'il y avait encore bien plus de distance « du camp mormon jusqu'au ciel. » J'ai fait de vains efforts pour la retenir, elle ne m'a pas écoutée. Irène, que je viens de voir, m'assure qu'on n'a trouvé cette malheureuse nulle part.

— Ah ! dis-je avec ironie, cette nouvelle doit avoir rempli de joie le cœur d'Irène ?

— A vrai dire, elle n'a pas l'air d'être très-affligée, poursuivit mistriss Murray. Au reste, je commence à me demander, ajouta-t-elle en soupirant, ce que nous autres femmes allons devenir, toutes tant que nous sommes. Mon mari n'est pas revenu à la maison depuis plus d'une semaine. Depuis quelque temps il avait cessé de faire des provisions : je n'ai ni viande, ni lait, ni beurre; il me reste à peine quelques livres de farine et deux ou trois œufs.

— Mais où donc est votre époux? demandai-je.

— Il vit avec mistriss Cook. Lorsque je l'ai vu pour la dernière fois il m'a dit avoir promis à Smith de prendre soin de

cette femme : il devait donc tenir sa parole, et puisque je ne voulais pas lui permettre de l'amener dans ma maison pour qu'elle y vécût avec moi, il allait me quitter tout à fait. Je lui ai répondu qu'il avait le droit d'agir comme bon lui conviendrait, mais que j'étais sa femme devant Dieu et devant les hommes. « C'est une erreur, » fit-il ; et lorsque je le priai de m'expliquer ce qu'il voulait dire, il prétendit que notre mariage était nul, parce qu'il avait été contracté dans un temps où nous étions tous deux infidèles ; aussi avait-il le droit de me répudier. J'ai appris que mistriss Cook avait de lui un fils, auquel on a donné le nom du prophète.

— Tout me porte à croire qu'ils ne vivront pas longtemps heureux ensemble, observai-je en manière de consolation.

— Oh ! je ne leur souhaite pas de mal, dit-elle, car je ne saurais oublier qu'il est mon mari, le père de mes enfants, et que jadis il était bon et affectueux pour moi.

X

Déprédations des Mormons.

Les Mormons se proposaient de s'emparer d'une portion considérable de terrain ; mais au lieu de s'établir dans les régions inhabitées, ils prirent possession d'un canton sur lequel d'autres pionniers avaient, avant eux, défriché de nombreuses fermes. C'est au milieu de ces établissements que les Mormons vinrent placer les leurs ; ils organisèrent des communications régulières entre eux, et formèrent par ce moyen une espèce de cercle dans lequel les fermes appartenant aux infidèles se trouvèrent enclavées. Les Mormons conçurent alors le désir de déposséder leurs voisins, car, suivant leur maxime ordinaire, il n'y avait aucun mal à expulser les païens. Quelques-uns des plus zélés insinuèrent au prophète de les frapper de mort, comme l'avaient été jadis tous les premiers-nés d'Égypte. Il refusa prudemment d'accéder à cette

demande. On proposa ensuite d'essayer de les convertir; mais ceci n'ayant pas réussi, il fut décidé, en dernière analyse, qu'il fallait piller et détruire, jusqu'à ce que, afin d'obtenir le repos, les voisins s'en allassent ailleurs. Smith déclara savoir par la révélation que toutes les propriétés, de quelque nature qu'elles fussent, se trouvant comprises dans le cercle des établissements des Mormons, appartenaient aux saints, et qu'ils pouvaient s'en emparer. Quelques-uns des fermiers, du nombre de ceux qui étaient compris dans la spoliation, étaient immensément riches. Ils avaient été, pour la plupart, très-bienveillants pour les Mormons; mais ces considérations n'avaient aucune valeur pour ces fanatiques : le devoir de la reconnaissance leur était aussi étranger que toutes les autres vertus. Les vols devaient être commis la nuit, et avec le plus grand mystère. Les pillards avaient juré de garder un silence complet et s'étaient promis solennellement aide et protection; ils ne devaient en aucun cas porter témoignage devant les tribunaux. C'était tout simplement une bande de voleurs dont Smith était le chef.

Mistriss Bradish était enchantée de cette vie de rapine et de pillage : c'était pour elle un acheminement vers ses projets ambitieux.

— Je serai pour les Mormons, me dit-elle un jour, ce que fut Débora pour les enfants d'Israël.

— Est-ce que les Mormons se laisseraient juger par une femme, comme les Israélites par Débora? répondis-je.

— En temps ordinaire, ils s'y refuseraient probablement. Cependant la fortune considérable que j'ai apportée à l'Église me donne le droit d'y occuper la première place parmi les chefs.

— Les grades dans l'Église des Mormons sont-ils accordés en proportion de la valeur des biens offerts par les candidats aux dignités ecclésiastiques? lui demandai-je.

— Sans doute, répondit-elle; mais nous ne pourrons jamais obtenir l'importance que nous désirons, tant que les païens n'auront point été dépouillés et chassés bien loin de nous.

Le pillage commença donc régulièrement; toutes les nuits, surtout lorsque le temps était sombre et orageux, une troupe

choisie parmi les plus audacieux et les plus déterminés partait pour accomplir sa mission. Ils s'abattaient sur les propriétés de leurs voisins comme une compagnie d'oiseaux de proie sur un cadavre. Quelquefois ils revenaient chargés de butin, mais le plus souvent ils avaient glané peu de chose : maintes fois ces misérables commettaient des assassinats, des attaques sur les grands chemins, et des horreurs plus ténébreuses encore. Les habitants ne tardèrent pas à être alarmés. Les journaux publièrent des récits effrayants, et les autorités offrirent en vain de fortes récompenses à qui appréhenderait les coupables.

Aucun soupçon ne planait sur les Mormons; on leur proposa même de se joindre à ceux qui recherchaient les malfaiteurs, et ils acceptèrent sans hésiter, dans l'espoir d'éviter plus facilement les piéges en connaissant les plans de défense.

On décida, dans une assemblée générale, qu'une sentinelle veillerait désormais devant chaque habitation; naturellement les Mormons proposèrent leur concours, qui fut agréé. On comprend aisément que les gardiens furent désappointés; aucun voleur ne parut, aucun maraudeur ne fut signalé. Mais lorsque ceux qui étaient venus de loin retournèrent chez eux, quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils trouvèrent la localité bouleversée, les granges vides, les femmes effrayées et les maisons dévalisées! Ici, on avait pris une barrique de porc salé; là, un sac de farine; plus loin, des pommes de terre; une vache grasse avait été entraînée et massacrée dans un bois voisin; de nombreux cochons, des moutons, des brebis avaient subi le même sort. L'agitation et la frayeur étaient à leur comble, et on ne pouvait parvenir à découvrir les auteurs de ces déprédations. Pendant ce temps-là, les Mormons vivaient aux dépens d'autrui et riaient de la mystification de leurs victimes, car ils se flattaient qu'un si beau commencement aurait une fin plus brillante encore.

Un événement imprévu vint détruire l'espoir de leurs rêves dorés. Un fermier du pays, nommée Mac-Davit, gentleman aussi riche qu'honorable, surprit, au milieu de son poulailler, un Mormon occupé à tordre le cou à ses volailles. M. Mac-

Davit essaya de le retenir prisonnier, mais le Mormon fit feu sur lui avec un pistolet, le blessa dangereusement et prit la fuite. Pendant le cours du procès qui fut intenté au Mormon, l'accusé nia effrontément, se prétendit persécuté pour la bonne cause, et parut devant la cour, accompagné d'une multitude de témoins qui tous certifièrent que pendant cette nuit dont il était question, leur ami assistait à une séance religieuse. Il fut donc acquitté; mais, comme d'autres faits du même genre corroborèrent celui-là, les Mormons devinrent suspects à tout le monde. L'impossibilité d'obtenir justice par la voie ordinaire exaspéra les Régulateurs, compagnie de jeunes gens tous plus robustes et plus courageux les uns que les autres, qui avaient formé entre eux une compagnie militaire à la tête de laquelle se trouvaient des officiers choisis par eux. Leur spécialité était de rechercher et de punir les crimes qui se trouvaient hors de l'atteinte des lois. Quoi qu'on puisse penser et dire de l'illégalité de leur manière d'agir, il est certain que leur présence était un frein puissant pour les malfaiteurs.

Un jour, j'étais assise devant ma porte, causant avec mistriss Bradish quand tout d'un coup elle s'écria :

— Que vois-je? c'est le frère Clayton, aussi vrai que le soleil nous éclaire.

Le frère Clayton revenait d'une excursion entreprise pour convertir les récalcitrants au Mormonisme.

— Eh bien! frère, j'espère que vous nous apportez de bonnes nouvelles? Cela va assez mal ici, les païens ne veulent pas se laisser convertir : ils refusent de croire que les saints ont seuls le droit de jouir des produits de la terre. J'aime à penser que vous avez fait de nombreuses conversions?

— A parler vrai, répondit le frère Clayton en se rengorgeant, j'ai eu assez de succès. Les païens se montraient avides d'entendre la vérité; je n'ai été sérieusement menacé qu'une seule fois.

— Comment cela?

— Cela s'est passé à vingt milles d'ici. Je m'étais arrêté dans un petit village, et j'avais fait annoncer pour sept heures du soir une assemblée dont j'indiquai le lieu et le but. Aucun

indice n'avait pu me faire pressentir des désordres, lorsque, environ deux heures avant celle fixée pour la réunion, une bande d'individus entra de force chez moi, et malgré ma résistance, ces misérables m'emportèrent et me hissèrent sur un mauvais cheval qu'ils chassèrent devant eux, jusqu'à un mille en deçà du village.

— Quelle chance, mon frère, d'avoir ainsi été persécuté pour la bonne cause! dit mistriss Bradish.

— Assez longtemps ils refusèrent de m'écouter et de me répondre; à la fin, l'un d'eux, plus compatissant que les autres, s'adressa à moi en ces termes : « Vous ne nous avez rien fait, et vous pouvez être un brave homme : du moins nous le présumons. Mais, il y a quelques mois, un de nos amis qui voyageait assez tard le soir entendit une voix gémissante sur un des bas côtés de la route. Il s'approcha, et trouva étendue sur le sol une pauvre femme épuisée et presque mourante. L'aider à se relever et la conduire dans sa maison, tout cela fut fait de bon cœur, sans hésiter. La malheureuse paraissait avoir la tête perdue; elle raconta pourtant très-clairement son histoire, et nous dévoila la cause de sa position désespérée. — Ceci n'a aucun rapport avec le traitement que vous me faites subir, dis-je à cet homme. — Écoutez la fin, poursuivit-il. Les Mormons avaient engagé cette pauvre créature à quitter son mari pour les suivre; elle avait vécu avec votre prophète comme une femme avec son époux; la seule différence, c'est qu'elle partageait cet honneur avec deux autres. Votre Joseph Smith se lassa bientôt d'elle et la maltraita indignement. L'infortunée portait encore sur sa personne les traces cruelles des coups qu'elle avait reçus de lui. Le résultat de tant de souffrances fut une espèce d'aliénation mentale, à la suite de laquelle elle partit pour aller, disait-elle, implorer le pardon de son mari et mourir à ses pieds. Ceci nous a parfaitement édifiés sur le Mormonisme; nous ne voulons rien avoir à démêler avec ceux qui professent cette religion, et vous allez, monsieur, nous jurer que vous ne remettrez jamais le pied sur notre territoire et dans notre village. » — J'hésitais à faire ce serment. — « Jurez, dit mon interlocuteur, c'est ce que vous avez de mieux à faire; je suis d'un naturel paci-

fique et ne cherche querelle à personne. Si vous faites ce que nous exigeons de vous, tout ira bien : dans le cas contraire, nous allons vous enduire de goudron des pieds à la tête et vous rouler dans des plumes ; choisissez ! » — J'acquiesçai donc à leur désir.

— Et ils vous délivrèrent sans plus de violences ? dit mistriss Bradish. Eh bien ! la belle affaire !

— Avez-vous su ce qu'était devenue cette pauvre femme ? demandai-je au Mormon.

— Je crois qu'on a écrit à son mari, mais je n'en suis pas très-sûr, dit Clayton en nous quittant.

— Pauvre mistriss Clarke, quelle cruelle destinée que la sienne ! m'écriai-je.

— C'est sa faute, dit mistriss Bradish ; pourquoi n'a-t-elle pas su tirer le meilleur parti possible des circonstances ? Quand notre prophète Smith n'a plus voulu d'elle, il fallait accepter un successeur, ou le prendre elle-même ; au lieu de cela, on l'entendait toujours gémir au sujet de son mari. Son mari ! puisqu'il occupait tant de place dans son cœur, pourquoi avait-elle quitté M. Clarke ? La première fois que je vis cette femme, j'avais prédit à Joseph Smith que c'était là une sotte qui changerait d'avis sans motif et qui nuirait à notre cause ; vous voyez bien maintenant que ma prophétie s'est accomplie.

XI

Les Régulateurs.

Un des patriarches de l'Église des Mormons, nommé Hyde, avait enlevé une charmante jeune fille, nommée Cornelia Cornish. Cette manière d'agir ne plut point au père, au cousin et au fiancé de Cornelia, qui essayèrent à différentes reprises de l'arracher des mains de son séducteur, sans recourir à la violence. Mais le vieux drôle se tenait sur ses gardes et déjouait les plans de la famille de sa victime. Chaque échec redoublait

l'irritation des parents de Cornelia. On nous avertit mainte et mainte fois de l'orage qui grondait sur notre tête ; mais M. Ward et mistrîss Bradish traitaient cette menace avec le plus profond dédain. Il était pourtant évident qu'ils éprouvaient au fond du cœur plus d'inquiétude qu'il ne leur convenait d'en laisser paraître. Je ne me gênais point pour exprimer mes sentiments, et je disais ouvertement que je m'attendais à tout moment à une attaque nocturne. Je savais que les Mormons s'étaient attiré des haines mortelles dans le pays, et je devinais que, pour s'être fait attendre, la vengeance n'en serait pas moins terrible.

Une nuit du mois de juin, nous fûmes réveillés par un bruit de pas de chevaux.

— Voici les Régulateurs ! murmurai-je à l'oreille de M. Ward.

— Il s'élança hors du lit, s'habilla à la hâte, et se disposa à sortir. J'essayai de le retenir.

— Quoi ! s'écria-t-il, je me cacherais comme un poltron, lorsque mes amis et mes frères vont être égorgés ? c'est impossible ! laissez-moi voler au secours de mes coreligionnaires.

Mistriss Bradish sortit à son tour de la chambre qu'elle occupait, armée comme un soldat. — Qui vive ? demanda-t-elle. — Nos ennemis, répondit M. Ward. — Allons voir ce qu'ils veulent et ce qu'ils cherchent, ajouta cette femme héroïque.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un violent coup de bâton fit voler notre porte en éclats, et une douzaine d'hommes armés de mousquets, de pistolets et de couteaux entrèrent dans l'appartement. M. Ward fit un signe imperceptible à mistriss Bradish, et s'avança gaiement à la rencontre de ces individus.

— Eh bien, mes amis ! dit-il, quel est le but de votre visite à pareille heure de la nuit ?

— Nous voulons qu'on nous livre Joë Smith, ce mécréant d'Hyde, vous-même, et tous les vagabonds de Mormons. Nous les voulons, et nous les aurons !

— Fort bien. Emparez-vous de ceux que vous pourrez saisir ; et en disant ces mots, M. Ward sauta par la fenêtre.

Les Régulateurs se précipitèrent à sa suite en poussant un hurrah retentissant. Mistriss Bradish voulait courir après eux.

— Où irez-vous? lui dis-je.

— Je veux voir ce qu'ils vont faire! répliqua-t-elle.

Après quelques instants de réflexion, je me décidai à l'accompagner; j'étais inquiète de mon mari, et d'ailleurs, je savais que les Régulateurs ne pouvaient avoir aucun motif de me molester. Aussi je me décidai à prendre son bras, et nous nous mîmes en marche. La lune était cachée; à peine apercevait-on au ciel l'éclat de quelques pâles étoiles; je distinguai des lumières dans le lointain et j'entendis des cris affreux, mêlés à des blasphèmes et à des rires sauvages. Dès que nous fûmes près des Régulateurs, nous vîmes Smith et Hyde emmenés prisonniers. Cornelia Cornish avait été placée en croupe sur le cheval d'un jeune homme au visage farouche; ses mains étaient liées, et elle était attachée à la selle.

— Nous avons déjà pris deux de ces oiseaux de proie, criait un des Régulateurs; cherchons maintenant le fripon qui a volé les poules de Mac-Davit.

— Nous ne trouverons plus personne cette nuit, lui répondit un autre : ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus ici que les femmes et les enfants? Il ne faut pas leur faire de mal; leur sort est assez misérable sans que nous ajoutions à leurs maux.

En effet, convaincus à l'avance de l'honneur de leurs ennemis, tous les Mormons s'étaient enfuis, laissant leur famille derrière eux.

— Non! nous ne ferons rien aux femmes et aux enfants; mais ces deux coquins vont payer pour tous. Où est le goudron?

— Emmenons-les dans les bois, fit l'un d'eux.

— Non! non! dit un autre, il faut que ces dames voient leur prophète transformé en coq d'Inde.

— Miséricorde! s'écria Hyde avec terreur, en voyant un de ces hommes s'avançant porteur d'un chaudron rempli de poix-résine liquide.

Mistriss Bradish, incapable de maîtriser plus longtemps sa colère, ajusta son pistolet, toucha la détente d'un doigt nerveux; le coup partit et la balle fit sauter la cervelle de l'homme qui tenait le chaudron. Il chancela, puis tomba lourdement

sur le sol, inondé par la résine qui s'était répandue sur lui. Les Régulateurs furent abasourdis.

— Qui a fait cela ? crièrent-ils tous d'une voix unanime.

— Moi ! vociféra mistriss Bradish, c'est moi qui ai tiré !

Il y avait quelque chose de sublime dans l'attitude de cette femme qui tenait encore son arme d'une main crispée : sa tête était découverte, ses cheveux noirs agités par le vent, et son front restait calme au milieu des ennemis qui la menaçaient de toutes parts.

Les Régulateurs l'entourèrent en foule. Ils avaient allumé un feu de fagots, et la lueur vacillante des flammes éclairait le visage de l'homme qui était mort. Les survivants grinçaient des dents avec une rage concentrée.

— Arrière ! cria mistriss Bradish, en s'adressant à un homme qui s'approchait pour la saisir ; arrière ! ou j'envoie votre âme rejoindre celle du scélérat que ma main a puni. Vous lui enseignerez la route de l'enfer.

Sa voix et son regard étaient vraiment terribles.

— Croyez-vous nous faire peur ? dit l'un d'eux d'une voix qui fut couverte par le bruit tumultueux des assistants.

La foule se resserrait autour de la coupable. — Prenez-lui son pistolet, dit le premier.

— Enduisons-la de goudron, ajouta le second. — Non, non, tuez-la, comme elle a tué, cria un troisième. — Le désordre et les cris étaient à leur comble. Tout à coup, la physionomie de mistriss Bradish s'illumina, ses yeux brillèrent, elle fit entendre un rire de défi et de haine...

— Imbéciles ! brigands ! s'écria-t-elle, où sont vos prisonniers ? où sont les hommes pour lesquels vous aviez préparé votre goudron ? Ah ! vous êtes d'habiles soldats ! Vous cherchez à maltraiter une pauvre femme, et pendant ce temps-là vous avez laissé échapper les victimes que vous aviez choisies !

Rien n'était plus vrai ! Irène, profitant de la confusion générale, s'était glissée auprès des prisonniers. A l'aide d'un couteau bien tranchant, elle avait coupé leurs liens, et ils s'étaient enfuis dans les bois.

— A la forêt ! à la forêt ! crièrent les Régulateurs d'une voix unanime, il s'agit de les rattraper, morts ou vivants !

Et ils se précipitèrent vers les bois, en poussant d'étourdissantes clameurs.

Le frère de Cornelia Cornish enfourcha le cheval sur la selle duquel sa sœur était attachée, et s'éloigna au galop.

Rien ne saurait donner une juste idée du trouble de mon esprit en cette occasion. Les bois étaient très-près du village, et nous entendions distinctement les vociférations des Régulateurs. Nous pouvions même apercevoir les lueurs de leurs torches, tandis qu'ils donnaient la chasse à leurs ennemis, si extraordinairement échappés de leurs mains. Je m'inquiétais peu du sort de Smith : il avait indignement outragé toutes les femmes en général, dans la personne d'Ellen et de mistriss Clarke; je songeais même que si une balle mettait fin à son existence, ce serait un acte de justice éclatant. Mais mon mari était absent, et lui, quoique Mormon, avait toujours été bon pour moi. Je me le représentais errant dans la forêt, traqué par ses ennemis. Il pouvait tomber en leurs mains : cette pensée était horrible; l'incertitude me torturait. Bientôt les menaces se perdirent dans l'éloignement; le bruit et les lumières s'éteignirent, il nous fallut rentrer dans nos demeures.

La nuit et le jour suivant s'écoulèrent dans les plus cruelles angoisses : mistriss Bradish était encore plus accablée de tristesse et de découragement que je ne l'étais moi-même. Je tremblais pour mon mari, tandis que toutes les craintes de cette femme étaient en faveur du prophète, des anciens et de l'Église. Elle avait peur de voir s'écrouler les châteaux ambitieux de son imagination romanesque. Nous fûmes informés, dans le courant de la journée, que les Régulateurs erraient encore aux alentours, et cernaient le bois dont ils gardaient toutes les issues.

— Il n'y a plus d'espoir ! dis-je avec amertume.

— L'espérance ne meurt jamais ! répliqua mistriss Bradish.

A vrai dire, cette femme était un de ces êtres singuliers qui unissent à une rare intelligence et à une grande résolution des tendances très-décidées vers le fanatisme religieux. De semblables caractères ne sont pas rares parmi les hommes comme parmi les femmes. Mistriss Bradish était ambitieuse; elle aspirait à une haute position dans l'Église. Or, que peut-

on opposer à la force de volonté et à l'invincible persévérance qui prennent leur source dans le fanatisme uni à l'ambition?

Les heures s'écoulèrent et la nuit vint, triste et sombre. Nous nous séparâmes plus tôt que de coutume, mais le sommeil ne ferma point nos yeux. J'éprouvais des terreurs inconnues, et il me sembla entendre des bruits étranges, des murmures, des plaintes et de funèbres appels; plus d'une fois je m'imaginai que des cris troublaient le silence de la nuit. Vers le matin, vaincue par la fatigue, je m'assoupis; mais je fus bientôt réveillée par une voix vibrant sous ma fenêtre : celle-là était une voix véritable, une voix humaine; l'accent m'en était familier. J'avais reconnu mon mari.

— Ne faites pas de bruit, me dit-il bien bas; les Régulateurs sont à mes trousses; descendez.

— Je vais ouvrir la porte?

— Non, ce serait dangereux; j'entrerai par la croisée du côté du midi, répliqua-t-il.

Je lui obéis. Il fit un bond et vint se jeter dans mes bras.

— Où êtes-vous allé? que vous est-il arrivé? pourquoi ces gens vous poursuivaient-ils?

— Ma bonne Maria, je ne puis parler, répondit-il, car je meurs de faim et je n'ai rien mangé depuis hier.

— Votre appétit va trouver de quoi s'apaiser, lui dis-je. Dans l'espoir de votre retour, j'ai préparé un excellent repas. Et en disant ces mots, je servis quelques mets savoureux à mon pauvre mari.

XII

La Forêt.

— Ma chère amie, dit M. Ward dès qu'il fut rassasié, je vais satisfaire votre curiosité. Il y a eu, il est vrai, effusion de sang; mais nous avons tué plus de Régulateurs que nous n'avons perdu de Mormons. Deux ou trois des nôtres, que

vous ne connaissez pas, ont été tués, et M. Murray a été grièvement blessé. Nous l'avons laissé dans la forêt; il est impossible de le transporter chez lui, et d'ailleurs il n'y serait pas en sûreté.

— Sa femme connaît-elle ce triste événement? demandai-je.

— La nouvelle le sait, mais l'ancienne l'ignore. Il m'avait prié d'avertir Sally, et quoiqu'il y eût danger à le faire, j'ai passé par là avant de venir ici.

En ce moment, mistriss Bradish, qui s'était levée et habillée à la hâte, entra dans notre appartement.

— Le Seigneur a entendu mes prières, dit-elle dévotement; que son nom soit béni! La foi et la ferveur peuvent faire des miracles. Maintenant, dites-nous tout ce que vous avez vu et entendu. D'abord, où êtes-vous allé lorsque vous avez pris la fuite?

— Je courus dans la direction de la forêt, qui est le seul refuge assuré qui nous reste; les Régulateurs me poursuivirent quelques instants, puis ils s'en retournèrent. J'étais inquiet à votre endroit; aussi je me mis à ramper derrière eux, et je parvins à me cacher dans une touffe d'églantiers, d'où je pus voir tout ce qui se passait sans être aperçu.

— Vous étiez présent lors de la fuite de Smith et du diacre Hyde? dit mistriss Bradish.

— J'ai été témoin de votre bravoure en cette occasion, et certes si jamais une femme a mérité une couronne, c'est bien vous. Mais vous l'aurez un jour, allez; vous serez prêtresse du Tout-Puissant. — Cet avénement m'a été révélé par la grâce suprême, dit M. Ward entre deux parenthèses. — Lorsque le prophète et son compagnon eurent été délivrés, je les suivis, continua-t-il; nous nous enfonçâmes promptement dans la partie la plus sauvage du bois; je connaissais au milieu du fourré un asile impénétrable, formé par une pile d'arbres déracinés par l'ouragan. Nous nous glissâmes dans les cavités de ces troncs renversés couverts de lianes et de branchages entrelacés, et, n'osant ni remuer ni respirer, nous épiâmes de là les évolutions de nos ennemis. Du fond de notre retraite, nous les vîmes courir çà et là, s'épuisant en imprécations

inutiles. Nous eûmes aussi la douleur d'assister au meurtre d'un des nôtres, sans pouvoir prudemment lui porter secours.

— Comment avez-vous pu rester calmes, alors qu'on assassinait un de vos frères? dit mistriss Bradish.

— Nous eussions partagé son sort, sans avoir la chance de le sauver, répondit M. Ward. Oh! si les ennemis du Seigneur pouvaient tous être chassés de la terre!

— Amen! répondit mistriss Bradish d'une voix agitée par la colère.

— Vous avez sans doute entendu parler de Harry Hastings, qui s'est montré si acharné contre nous devant la cour de justice?

— Certainement.

— Eh bien! ce Hastings est le chef des Régulateurs; je l'ai reconnu, malgré son déguisement, et j'ai deviné, à l'expression de ses yeux, quels étaient ses sanglants projets. Mais j'étais persuadé que le Seigneur protégerait les siens. Je savais aussi que ce Hastings avait juré de se venger du frère Wilson, qu'il accusait de lui avoir volé sa femme.

— Comme si les Mormons pouvaient être coupables de vol! interrompit mistriss Bradish; comme si la terre promise et tout ce qu'elle contient ne leur appartenait pas légitimement!

— Nous espérons, du moins, qu'elle sera bientôt à nous sans partage, dit M. Ward d'un air pensif. Comme je vous le disais, continua-t-il, je côtoyais la forêt avec précaution pour revenir ici, jetant les yeux à droite et à gauche à travers l'obscurité, et m'arrêtant de temps à autre pour écouter les bruits d'alentour, quand soudain j'aperçus à quelques pas devant moi un homme assis sur une souche. Les ténèbres m'empêchèrent de vérifier si c'était un ami ou un ennemi, et je me retirai prudemment dans l'ombre d'un arbre voisin. Peu de temps après, des voix bruyantes retentirent, et à la lueur éclatante des torches que portaient les nouveaux venus, je pus distinguer les traits de Wilson; un groupe de Régulateurs l'avait rejoint. Ils étaient travestis, suivant leur usage, mais je reconnus aisément la voix de Hastings.

— Si je ne te brûle pas la cervelle, promettras-tu de quit-

ter le pays pour toujours? s'écria-t-il impérieusement en s'adressant à notre frère.

— Je ne puis rien promettre, répondit Wilson, car rien ne m'a été révélé.

— Révélé! en vérité!... Je me charge, moi, de te faire des révélations! Et, à ces mots, il appliqua à Wilson un vigoureux soufflet.

— Tenez-le bien! dit un autre, je vais préparer un aiguillon, et nous verrons ce qu'il dira.

Hastings saisit alors Wilson, et son camarade commença à le frapper avec un long bâton. Wilson, quoique moins fort que son adversaire, était néanmoins agile et nerveux; il s'arracha à l'étreinte de Hastings, et exaspéré par la douleur des contusions et des blessures qu'il avait reçues, il accabla son gardien d'injurieuses épithètes, et lui dit qu'il espérait vivre assez pour le voir aller en enfer. A ces mots, les Régulateurs poussèrent une exclamation de rage, et Wilson, comprenant l'étendue de son danger, prit sa course comme un daim effarouché. Hastings le poursuivit de près, armé d'un grand couteau. La folie de la colère animait l'un, tandis que la peur donnait des ailes à l'autre. Les autres Régulateurs voulurent les suivre, mais ils furent bientôt distancés. Je m'élançai, de mon côté, afin de barrer le passage, dans l'espoir de sauver mon ami à l'aide de cette diversion.

— Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée! fit mistriss Bradish.

— J'entendis le bruit de leur course, le craquement des broussailles, puis la chute d'un corps pesant; et mes cheveux se dressèrent sur ma tête, quand, à une lamentable supplication précédée de cris de terreur, succéda un hurlement de vengeance et de triomphe. Au même instant, sans trop réfléchir à ce que je faisais, je me précipitai sur Hastings et le saisis à la gorge; nous luttâmes longtemps... Mais là s'arrêtent mes souvenirs.

— Ainsi, Wilson avait été massacré? dit mistriss Bradish.

— Hélas! oui. Lorsque je repris connaissance, je crus d'abord avoir rêvé; les terribles incidents de la demi-heure précédente avaient presque égaré ma raison. J'étendis la main,

et je rencontrai à côté de moi un corps froid et roide; un frisson d'horreur me fit tout deviner. Je me levai, et tâtonnant au milieu de l'obscurité, je découvris bientôt un second cadavre. Les deux ennemis mortels avaient comparu ensemble devant le juge suprême. Je ne pouvais plus rien pour eux, et je m'enfuis éperdu.

— N'avez-vous pas dit que M. Murray était blessé? demanda mistriss Bradish.

— Oui, il reçut hier une blessure au côté, en combattant corps à corps avec un Régulateur; cependant, son ennemi tomba poignardé, et notre frère parvint à nous rejoindre. Nous pansâmes ses plaies du mieux que nous pûmes, et nous l'étendîmes sur un lit de feuilles mortes; tout me porte à croire qu'avec de bons soins il se rétablira bientôt.

— Vous n'avez donc pas de provisions? dit mistriss Bradish à mon mari.

— Pas beaucoup, en effet. Une source nous fournit de l'eau très-fraîche.

— Mais l'eau ne suffit pas, dit-elle en l'interrompant, il faut que vous ayez ce qui vous manque. Les bois sont cernés, dites-vous?

— Très-strictement; c'est un miracle si j'ai pu m'échapper.

— Pourquoi Smith n'use-t-il pas du miraculeux pouvoir qu'il se vante de posséder, pour vaincre ses ennemis? demandai-je en souriant.

— Notre prophète est miséricordieux, dit mistriss Bradish.

— Pas envers ses amis, du moins! répondis-je.

— On tolère les crimes des méchants, afin que plus tard leur punition soit complète, fit mistriss Bradish. Mais il ne s'agit point de cela; il faut pourvoir aux besoins de nos amis. — Et en disant ces mots, elle s'assit, perdue dans de profondes réflexions.

— M. Ward, dit-elle enfin, vous allez vous procurer deux bons chevaux. Le premier sera chargé de toutes les provisions qui peuvent vous être nécessaires, vous le conduirez et mistriss Ward vous accompagnera. Je monterai sur le second, vêtue de vos habillements. Mon projet est d'attirer les sentinelles sur une fausse voie. Par quel côté entrerez-vous dans le bois?

— Du côté du nord, répondit-il.

— Et où sont les gardes?

— A l'endroit où se cachait jadis Jim le fou.

— Très-bien; vous cheminerez à quelque distance derrière moi, et je vais me diriger de ce côté. Dès qu'ils m'apercevront, je piquerai des deux : ils me poursuivront, et pendant ce temps-là vous entrerez dans le bois.

— En quoi mon assistance vous sera-t-elle nécessaire? demandai-je à mistriss Bradish.

— Pour ramener le cheval; sans cela il tomberait au pouvoir de l'ennemi.

— Votre stratagème peut réussir, dit M. Ward, mais la difficulté est d'avoir des chevaux : le village est surveillé, et il est impossible de sortir de son enceinte sans être signalé à l'instant.

— Eh bien! il s'agit alors de détourner l'attention de ces gens-là. Restez ici et attendez-moi. — Et en disant cela, mistriss Bradish mit sur sa tête le chapeau de mon mari, et jeta sa redingote sur ses épaules; puis, ouvrant la porte, elle sortit malgré l'obscurité. Je voulus la suivre des yeux, mais je la perdis bientôt de vue, au milieu des ténèbres de la nuit.

— Quelle femme! observai-je en fermant la porte.

— Une noble et courageuse femme, capable de tout pour les intérêts de l'Église, répondit M. Ward.

Le temps s'écoulait, et mistriss Bradish ne revenait point. Je m'approchai de la fenêtre, et j'aperçus à peu de distance une faible clarté dont l'intensité augmenta de minute en minute; je finis par en être effrayée.

— Venez ici, monsieur Ward, fis-je à mon mari. Que pensez-vous de cette lueur que nous voyons-là-bas?

Il secoua la tête d'un air d'anxiété.

— C'est une maison qui brûle! voyez les flammes qui rougissent le ciel et envoient dans l'espace des myriades d'étincelles.

— L'incendie ne peut pas être bien loin d'ici : je distingue des individus qui s'agitent en tous sens. Mais voici quelqu'un qui accourt de ce côté.

C'était mistriss Bradish, revenant avec deux chevaux.

— Vite, vite! s'écria-t-elle en maîtrisant sa voix, dépêchons-nous, tandis que ces misérables sont occupés ailleurs; je leur

ai donné une tout autre occupation que celle de nous surveiller. Le feu est bien allumé! deux minutes ont suffi pour le faire prendre. Rien n'était plus drôle que de voir courir et d'entendre crier tout ce monde-là.

— Et ces chevaux, dit M. Ward, à qui sont-ils?

— Ils appartiennent aux Régulateurs. Ces mécréants étaient si affairés, qu'ils ne m'ont point vue.

Mistriss Bradish rassembla à la hâte effets et comestibles, les entassa sur un des chevaux, et monta sur l'autre.

— Allons, monsieur Ward, suivez-moi avec précaution.

— Est-il absolument nécessaire que je vous accompagne? dis-je en frémissant à l'idée du danger, doublé à mes yeux par l'obscurité.

M. Ward répondit négativement, et il ajouta que puisque les chevaux étaient la propriété des Régulateurs, il leur rendrait la liberté lorsqu'il n'en aurait plus besoin.

— Au revoir! fit mistriss Bradish en me serrant les mains; je serai de retour dans deux heures.

— Au revoir! ajouta M. Ward en m'embrassant avec affection. — Et quelques instants après je me trouvai seule avec les enfants endormis. Je poussai la porte de la maison, et la fermant soigneusement, je m'assis pour attendre le retour de mistriss Bradish. Je demeurai alors ensevelie dans une triste rêverie, absorbée par les souvenirs du passé et les funestes prévisions de l'avenir. Les heures s'envolèrent, le jour parut, le soleil perça les nuages, et mistriss Bradish ne revenait point. J'éprouvais de l'impatience, de l'inquiétude même, et enfin j'eus peur. Où pouvait-elle être? Je me perdais en conjectures.

Vers le soir, mistriss Murray se présenta à ma porte.

— Avez-vous eu des nouvelles de mon mari? me demanda-t-elle. Hélas! je ne puis m'empêcher de lui donner ce titre. Quoiqu'il m'ait abandonnée pour une femme plus jeune et plus belle que moi, je ne saurais oublier que nous avons été heureux jadis et animés l'un pour l'autre d'une profonde affection!

Je lui appris ce que je savais et conclus en lui demandant si elle n'avait pas entendu parler de mistriss Bradish.

— Quoi! mon mari est blessé? dit-elle; je m'y attendais. Sa

concubine n'a pas l'air d'en être affectée. Elle ne l'a jamais aimé comme je l'ai aimé, comme je l'aime encore; ce n'est pas dans sa nature.

Tandis que nous causions ainsi, mistriss Murray et moi, un homme entra dans ma maison; je reconnus sur-le-champ qu'il était Mormon. Il nous apprit qu'il arrivait de l'un de nos établissements, éloigné de cinquante milles.

— J'avais à causer d'affaires avec les prophètes et les anciens, dit-il; mais j'ai su que les saints avaient été persécutés par les païens.

— Quelques-uns de nos amis ont été massacrés, répliquai-je; avez-vous appris qu'il y en ait eu de jetés en prison?

— J'ai entendu ce matin dans une salle d'auberge une conversation qui me porte à croire qu'un des chefs (dont on n'a point prononcé le nom) était entre les mains des ennemis. « Un de ces oiseaux de nuit, disait un des Régulateurs à un ami qui se tenait debout avec lui devant le *bar room*, est tombé entre nos mains ce matin avant l'aube. Il cherchait à faire passer à ses frères de la nourriture et des effets. Au moment d'atteindre la forêt, il a été aperçu par les sentinelles, qui lui ont donné la chasse. Malgré l'agilité de son cheval, il a été pris et conduit en prison. »

— C'est assurément mistriss Bradish! dis-je au narrateur.

— Ce n'est pas une dame.

— Elle n'a sans doute pas été reconnue, car elle était habillée en homme.

L'individu avec qui je m'entretenais s'appelait Hale; il paraissait avoir une confiance illimitée en Smith, et racontait des exemples de sa miraculeuse puissance. Il me proposa ensuite de retourner au village pour avoir une entrevue avec la prisonnière et lui offrir ses services dans le cas où mes soupçons se confirmeraient. Je lui répondis qu'il rendrait par là un important service à son Église, et que les amis de la dame lui auraient une éternelle obligation. Après avoir accepté quelques rafraîchissements, il partit en nous promettant, à mistriss Murray et à moi, de revenir le lendemain matin.

XIII

Retour du Messager.

Je restai seule toute la nuit, et M. Hale se présenta au point du jour.

— Vos soupçons étaient fondés, me dit-il en s'asseyant : c'est bien la dame dont vous m'avez parlé qui est prisonnière; j'ai à grand'peine obtenu de la voir; elle m'a conté son histoire, qui est très-romanesque.

— Elle a donc été faite prisonnière par les Régulateurs?

— Oui, madame, au moment où elle essayait de détourner leur attention du frère Ward, qui portait des provisions aux blessés et aux fugitifs de la forêt. On lui donna la chasse, elle s'enfuit; mais, par malheur, son cheval fit un écart : ils l'atteignirent alors, la garrottèrent, et lorsqu'on a eu découvert son sexe et surtout son nom, on l'a accusée de meurtre et on l'a jetée dans un cachot. Elle supporte son adversité avec beaucoup de calme et de dignité. Néanmoins je crois qu'il faut essayer de la délivrer. Rien n'est plus affreux que de paraître devant un tribunal, où les juges, le jury et le public sont vos ennemis. Elle n'aurait aucune chance d'être acquittée, d'autant plus que notre sœur ne nie pas le fait du meurtre; toutefois elle prétend que, vu les circonstances, cette action a été louable. Elle m'a prié d'avertir ses amis de la position dans laquelle elle se trouve. Je le lui ai promis, pourriez-vous m'indiquer qui ils sont?

— Je ne saurais le faire avec exactitude; mais M. Ward sera, je crois, ce soir ici. Je ne vous cacherai pas qu'il a blâmé l'homicide commis par mistriss Bradish.

— Il prévoyait sans doute ce qui pouvait en advenir.

— Et moi, j'en étais sûre, car j'avais entendu un de ceux qui emportaient le cadavre faire le serment solennel de tirer d'elle une éclatante vengeance.

— J'ai entendu des gens se réjouir à l'avance du plaisir qu'ils éprouveraient à la voir pendre, et les agents de police ne sont parvenus qu'à grand'peine à la protéger contre les fureurs de la populace exaspérée. Son procès commencera dans trois semaines. J'espère que ce temps suffira pour la sauver. D'ailleurs il faut essayer, répondit-il, les Régulateurs se sont relâchés de leur vigilance.

— Ces gens-là, dit M. Hale, sont très-exaltés, mais ils se rebutent vite; lorsque leurs démarches sont sans résultat, ils s'en retournent alors chez eux. Avant peu vous serez complétement débarrassés de ce dangereux voisinage.

M. Ward revint le soir même, comme je le prévoyais. Il nous apprit que les Régulateurs s'étaient dispersés, mais qu'il se pourrait que leur départ ne fût qu'une ruse de guerre.

— Ce serait possible, répliqua M. Hale; mais, à mon avis, ces gentlemen ont trop de fougue pour être persévérants. Ils n'agissent que sous l'impulsion du moment. Ils ont retrouvé la femme qu'ils cherchaient, et se sont emparés de mistriss Bradish : j'ai donc tout lieu de penser qu'ils vont vous donner du répit.

— Il faut pourtant essayer de la sauver, dit M. Ward, et le meilleur moyen pour cela c'est, à mon avis, de nous déguiser en Indiens; puis, tandis que quelques-uns des nôtres attaqueront le village et mettront le feu aux meules de blé, afin d'occuper les habitants, le reste de nos amis forcera la prison et enlèvera la prisonnière.

— Ce moyen me paraît bien dangereux, m'écriai-je. Ne peut-on faire en sorte de la secourir sans risquer la vie de tous ?

— La prison est trop bien gardée, dit M. Ward. Mistriss Bradish a beaucoup fait pour notre cause, nous ne devons donc rien négliger pour la sauver. Ce serait une honte de laisser notre sœur exposée à la mort.

M. Ward passa la nuit avec moi sans être inquiété, et le lendemain tous les Mormons revinrent chez eux. Quant au frère Murray, mistriss Cook refusa positivement de le recevoir, et il fut obligé de retourner auprès de sa première femme. Celle-ci vint me voir de grand matin.

— Oh! que je suis heureuse! me dit-elle. Mon mari est de retour; il a pleuré en me demandant pardon, et je lui ai tendu les bras. D'ailleurs, c'est ma faute s'il m'a jamais quittée, je n'ai pas su lui plaire! Adieu! je me hâte de rentrer pour le soigner, vous comprenez mon embarras, n'est-ce pas? Et avant que j'eusse pu répondre à cette brave femme, elle avait disparu.

— J'espère au moins, dis-je à M. Ward, que son mari saura apprécier tant d'amour et d'abnégation!

— Tout me porte à croire, répondit mon mari, qu'il n'a jamais cessé de l'aimer; et s'il avait pris une autre femme, c'est que la révélation...

Je l'interrompis en lui disant :

— La révélation a eu tort de ne pas mieux diriger son choix.

M. Ward sourit d'une façon particulière et me parla de mistriss Bradish.

— Il faut, me dit-il, que nos frères soient désormais bien prudents; nous avons fait des pertes déplorables lors de notre combat avec les Régulateurs; il est vrai que ces amis revivront et régneront mille ans avec le Christ, car ils ont été martyrisés pour la foi; mais il ne faut pas courir inutilement au-devant du danger. Ainsi donc, je le répète, soyons circonspects; vous savez qu'il y a, à trente milles d'ici, certains Indiens qui ont eu des discussions avec les blancs? Je sais qu'ils se proposent d'attaquer le village où notre sœur est emprisonnée : ce serait une fort heureuse diversion, car alors on ne songerait plus à nous.

— Ne craignez-vous pas de participer à tant de crimes horribles?

— Des crimes? mais il n'est pas question de crimes, répondit-il. Nous sommes en guerre avec les païens, et tout stratagème est permis. Les intérêts de l'Église et de notre parti doivent passer avant toute autre considération.

Il y eut cette nuit-là une assemblée secrète de Mormons à laquelle quatre ou cinq chefs seulement furent admis. M. Hale fut expédié en grande hâte au village de Hawthorn, chargé d'un message pour mistriss Bradish. Il revint auprès de mon

mari porteur d'une lettre de cette dame, dont la teneur me glaça d'épouvante; elle était conçue en ces termes :

« M. Hale m'assure que vous vous occupez de ma délivrance; le ciel m'est témoin que je ne veux pas être jugée sans avoir un ami qui prenne ma défense. Mais il faut empêcher à tout prix que notre prophète fasse partie d'une expédition quelconque. S'il n'écoute pas cet avis, il périra. Le mari de mistriss Clarke est ici, et ses menaces de vengeance m'ont fait frémir. La femme du geôlier vient quelquefois me tenir compagnie, et elle m'a conté hier des choses horribles. J'ai feint de n'avoir jamais entendu parler de mistriss Clarke; mais comme je sais que votre femme a pris son sort en pitié, je vous raconterai ce que j'ai appris à son sujet. Mistriss Ward se rappellera ce que nous dit le frère Clayton: il pensait que les habitants du village où cette femme s'était arrêtée avaient écrit à son mari : cela était exact en effet, et M. Clarke se rendit immédiatement auprès de sa malheureuse femme. Il la trouva mourante et dans un dénûment complet. Il accuse donc les Mormons en général et Smith en particulier du malheur de sa femme, au lieu d'attribuer ce malheur à son extravagance. Il jure de brûler la cervelle à Smith à la première occasion, et je crains qu'il ne réussisse, si une circonstance fortuite n'entrave ses projets. La perte de notre chef serait en ce moment un coup terrible pour nos affaires. »

— Celui qui sème récoltera, dis-je comme péroraison, en achevant la lecture de cette lettre. Je ne serais point surprise que quelque effroyable punition ne fût réservée à votre Smith.

— Par malheur, cet avertissement me parvient trop tard, répondit mon mari avec consternation.

Huit jours après, M. Ward m'annonça qu'il allait s'absenter pour un jour et une nuit, peut-être même pour plus longtemps. Il m'exhorta à prendre patience, à avoir bon courage et à mettre toute ma confiance en Dieu, sans vouloir me donner aucun détail sur les causes de cette absence ; mais je compris bien qu'il s'agissait de la délivrance de mistriss Bradish.

XIV

Meurtre du prophète Smith.

Deux jours après, lorsque M. Ward revint, je lui trouvai la physionomie si bouleversée que je ne pus m'empêcher de lui demander quelle était la cause de son trouble.

— Êtes-vous blessé? Mistriss Bradish serait-elle morte?

— Hélas! notre prophète n'est plus!

— M. Clarke l'aura tué, sans doute!

— Oui! — et en disant ces mots, M. Ward couvrit son visage de ses mains et sanglota amèrement. Après un assez court silence, il ajouta :

— Je vais tout vous raconter, Maria; d'ailleurs, ne le sauriez-vous pas tôt ou tard? Il faut faire sans délai nos préparatifs de départ, toute la contrée est soulevée contre nous. Voici ce qui est arrivé :

Dans le but de délivrer mistriss Bradish, notre prophète, qui avait des amis parmi les Indiens, alla réclamer leur assistance, il s'efforça par la même occasion de faire des prosélytes parmi eux. Pendant ce temps-là, j'avais reçu la mission de rassembler et d'équiper nos frères; les bords du fleuve étaient le lieu du rendez-vous général d'où nous nous serions dirigés ailleurs suivant les circonstances. J'ignore comment la nouvelle de l'attaque projetée par les Indiens fut connue à l'avance; cet avertissement, qui avait l'avantage de détourner de nous l'attention, eut l'inconvénient de mettre les villageois sur leurs gardes. La nuit que nous avions choisie pour l'expédition était noire et pluvieuse. A la faveur de cette obscurité, nous arrivâmes silencieusement jusqu'à la première palissade du village, sans que rien eût signalé notre approche. Nous nous flattions de remporter une facile victoire, et nous fîmes la répartition de nos hommes. La première division se dirigea vers la prison; la seconde resta en arrière.

il était convenu qu'à la moindre alarme on tirerait un coup de fusil, et qu'à ce signal nos frères de l'arrière-garde incendieraient les clôtures et les bâtiments les plus proches. Je fus désigné pour rester avec les derniers, Joé Smith voulut se mettre à la tête de l'expédition. Je protestai énergiquement contre cette combinaison, mais notre prophète se moqua de ma crainte et persista dans ses projets.

Aucun bruit ne se fit entendre pendant plusieurs minutes; mais tout à coup une épouvantable décharge de mousqueterie nous apprit que notre ruse était découverte. — Mettez vite le feu! m'écriai-je; vite! vite! — L'incendie éclata avec une rapidité sans pareille. — Nos ennemis seront ici tout à l'heure, ajoutai-je. Dirigeons-nous du côté de la prison. — Nous nous avançâmes alors, et nous rencontrâmes bientôt une troupe nombreuse. L'incendie nous éclairait de part et d'autre; leurs armes meurtrières devancèrent les nôtres, et je sentis aussitôt une vive douleur à la tête.

— C'est horrible! m'écriai-je; vous étiez blessé!

— Lorsque je revins à moi, j'étais prisonnier, garrotté et placé sous la garde de deux hommes. Je me mis à faire le mort, afin de laisser mes gardiens s'enhardir à causer, et pour que leurs discours m'apprissent des nouvelles. — « Nous n'étions pas préparés aujourd'hui à recevoir la visite de ces démons-là, dit l'un d'eux : sans cela ils auraient été différemment accueillis; mais ils sont arrivés si doucement que, sans mon chien, nous n'eussions pas été prévenus du danger. Watch est une bête vigilante; il a probablement entendu forcer la porte de la prison, car il s'est mis à aboyer comme un enragé, et juste, au même instant, Jim est accouru pour nous annoncer l'arrivée des Indiens. Le temps était orageux, on ne voyait pas à deux pas devant soi. Cependant, lorsque j'ai reconnu que le bruit venait du côté de la prison, j'ai sur-le-champ compris que l'attaque était dirigée par nos ennemis. Aussitôt je m'élançai dans la rue en criant de toutes mes forces : « Les Mormons! les Mormons! » et en moins d'un instant tous nos camarades arrivèrent près de moi. Clarke était à leur tête et me demanda avec une rage concentrée où étaient ces misérables.

— Devant la prison, lui répondis-je.

— Qu'on apporte de la lumière pour savoir ce que l'on fait! cria quelqu'un.

On apporta un flambeau.

— Qui de vous connaît Joé Smith? s'écria Clarke.

— Le voilà là-bas, à cheval, et de par l'enfer, il a la prisonnière en croupe. — Les Mormons ont enfoncé les portes de la prison pour la délivrer; c'est leur grande prêtresse, dit un homme qui était à côté de moi.

— Voici pour venger ma femme, mon infortunée Laure, dit Clarke en ajustant Smith; le coup partit, j'entendis un cri terrible, et je vis le prophète renversé de cheval.

Un hurrah de triomphe se fit entendre : nous songeâmes ensuite à la fugitive, mais cette énergumène se défendit comme une panthère, elle éperonna sa monture, et, avant qu'on eût pu la saisir, elle disparut à tous les yeux. Je crois qu'elle s'est sauvée, grâce à l'aide du diable; mais, enfin, nous avons pris plusieurs autres chefs mormons, et nous ne leur rendrons la liberté que s'ils nous promettent formellement d'évacuer le pays. — Smith est-il réellement mort? fit le second de mes gardiens. — Mort comme une charogne! — Avez-vous vu le corps? — Vu de mes yeux, vu : et cela prouve bien qu'il n'était pas plus prophète que vous et moi. »

Je n'ai pas besoin, continua M. Ward, de vous raconter le reste de leur conversation; ma douleur était poignante. Je pris enfin la parole, et je demandai à mes gardiens combien de prisonniers ils avaient faits?

— Oh! oh! vous voilà réveillé, vieux enragé? dit l'un. Eh bien! il était temps; je commençais à croire que vous dormiez de votre dernier sommeil. — Je renouvelai ma demande : — Vos prisonniers sont-ils nombreux? — Vous vous en assurerez vous-même demain matin; car vous serez amenés ensemble pour jurer de décamper tous jusqu'au dernier, et si vous refusez, vous serez pendus sans rémission. — Ma nuit fut une longue insomnie, Maria; car je méditais en silence sur la possibilité de m'échapper. D'un autre côté, un instinct secret me disait que je devrais rester même si la fuite eût été possible, d'abord pour connaître notre sort, ensuite parce que ma

présence serait une consolation pour nos frères captifs, qui, désormais privés de leur chef, allaient être comme un troupeau sans berger. Au point du jour, nous fûmes transférés dans la salle destinée aux séances du tribunal, et nous y apprîmes le sort que l'on nous réservait. Nous étions à peu près vingt, dont douze chefs. Nos vainqueurs nous ordonnèrent de lever la main, et de répéter après eux un serment horrible, qui donnait nos âmes à Satan et les vouait aux tortures éternelles, si nous n'étions pas tous sortis du pays dans l'espace d'un mois. Hélas! nous étions à leur merci, dépouillés, blessés, honnis et désespérés; il nous a fallu céder.

— Ainsi, vous avez juré?

— Il l'a bien fallu, sous peine de voir nos enfants massacrés, nos femmes insultées, nos maisons brûlées, et d'être pendus par-dessus le marché.

— N'avez-vous point eu de nouvelles de mistriss Bradish?

— Aucune; je sais seulement qu'elle s'est sauvée, et probablement elle nous rejoindra bientôt.

— Allons, ma chère Maria, poursuivit M. Ward, ne vous laissez pas abattre par le chagrin; le voyage que nous allons entreprendre sera très-intéressant et moins dangereux qu'on ne pense.

— Où est donc le pays où nous irons? demandai-je.

— Bien loin du côté de l'ouest, près de la grande chaîne de rochers, sur les bords du lac Salé.

— Mais pensez-vous que nous pourrons jamais atteindre cette contrée lointaine?

— Certainement! A l'exemple des Israélites qui ont passé la mer Rouge, nous traverserons les fleuves; comme ils ont franchi les déserts, nous cheminerons à travers les steppes, et nous arriverons enfin comme eux dans cette terre promise où coulent partout des ruisseaux de miel et de lait.

— Dieu le fasse! ajoutai-je; mais à présent qui va remplacer votre chef?

— Nous devons le choisir parmi les anciens, répondit mon mari : nous nous rassemblerons dans ce but ce soir même; et comme c'est un poste qui rapporte profit et honneur, espérons que le ciel daignera nous guider dans notre choix.

— Amen ! — dit une voix grave derrière nous. Je me retournai : deux ou trois Mormons venaient d'arriver, sans doute pour s'entendre à l'avance sur cette importante affaire ; je les laissai avec mon mari et j'allai trouver mistriss Murray.

XV

Le nouveau Chef.

Rien ne pourrait donner une juste idée du désespoir et de la consternation des Mormons lorsqu'ils apprirent la mort de leur chef. Les anciens et les prophètes, directement intéressés dans la question du choix d'un successeur, supportaient cette catastrophe avec assez de calme. J'appris que la réunion avait été orageuse. A la fin, cependant, toutes les prétentions se réduisirent à la rivalité de deux aspirants. L'un et l'autre de ces deux saints prétendaient avoir eu une révélation spéciale relative à son élection ; comme à l'ordinaire, l'assemblée se divisa en deux parties décidées à ne point céder sous aucun prétexte.

L'on se sépara vers minuit, et M. Ward amena chez nous le candidat qu'il soutenait. Ce fut alors que je vis pour la première fois Brigham Young, devenu depuis si célèbre. Sa taille était moyenne et bien prise, sa figure eût été agréable s'il avait eu l'air bon ; mais, bien au contraire, sa physionomie avait une expression sinistre. Il ne cessait pas de faire lui-même son éloge ; il prétendait avoir le don des miracles, et assurait que Dieu lui avait parlé à haute voix, comme autrefois à Moïse, pour lui commander de guider son peuple. L'adversaire d'Young se nommait White, et valait mieux que lui sous tous les rapports. Il est allé plus tard s'établir au Texas avec ses partisans, et ils vivent heureux dans un pays fertile.

— Ce White, disait Young en parlant de son rival, est le prophète de Satan et non celui du Seigneur. Un ange m'a ouvert les yeux et me l'a fait voir tel qu'il est. Aussi, je ne le

crains pas, car une voix du ciel m'a dit : « Brigham, tu seras le chef et le prophète des Mormons, et aucun homme ne l'emportera sur toi. »

A mes yeux, il était évident qu'Young n'avait qu'un but, celui de conquérir une position élevée, d'obtenir une importance sociale et de jouir d'une fastueuse abondance. Son éducation première et ses habitudes n'avaient rien eu de remarquable, si ce n'est peut-être une tendance prononcée vers le fanatisme, et un mépris total de la morale. Dès son enfance, il s'était montré enclin au mensonge. Plus tard, lorsqu'il devint marchand, il déploya dans son commerce des talents de friponnerie inconnus jusqu'alors. Ses poids étaient faux, ses mesures inexactes; il falsifiait ses épices, vidait de l'eau dans ses barriques de rhum, et mêlait du sable à sa cassonade. Il se fit ensuite colporteur et parcourut les campagnes avec une pacotille de merceries fanées, de méchants colifichets, de billets de loterie et autres articles du même genre. Il avouait lui-même qu'il n'avait jamais pensé qu'à tromper ses pratiques. Après, il devint méthodiste, chanta des psaumes, exhorta les pécheurs et présida des réunions religieuses. Un égoïsme personnel guidait toujours ce misérable, bien plus que l'amour de la vertu et de la vérité, car il avait peur des châtiments éternels, et c'est pour cela qu'il travaillait à sa manière à l'œuvre de son salut.

A l'époque où Young était méthodiste, on voyait tous les soirs à ses côtés, pendant l'instruction religieuse, une jeune et charmante créature, fille d'une veuve des environs, qui paraissait si pure et surtout si naïve, qu'il ne fût pas même venu à l'un de nous la pensée de souiller sa virginité. Mais, hélas! l'innocence n'est jamais à l'abri des machinations du vice. Tout en ayant l'air de consoler la veuve, le serpent cherchait à obtenir les sympathies de sa fille. La vieille dame ne supposa jamais qu'un homme si pieux pût être un hypocrite : aussi, lorsque Young lui demanda sa fille en mariage, elle la lui accorda avec joie.

— Il faut à Henriette une belle robe de soie et un voile de noce, dit-il à la vieille femme; avec votre permission je la conduirai à la ville pour choisir elle-même ce qui lui conviendra.

La pauvre mère, sans défiance, consentit à ce voyage, et elle ne revit jamais ni sa fille ni son ravisseur. Son cœur ne put supporter ce coup fatal. La fièvre s'empara d'elle ; une toux sèche détruisit son sommeil, et avant la fin de l'automne, l'infortunée mourut subitement.

Le jour suivant, la majorité des Mormons résolut d'accepter Brigham Young pour chef, prophète et gouverneur spirituel, et on lui décerna tels insignes d'autorité qu'il lui plut d'exiger. Cet homme avait une démarche majestueuse, il aimait le faste, et plus d'une fois j'ai soupçonné que de secrètes pensées de royauté avaient germé dans sa tête. En tous cas, il remplissait admirablement le rôle de souverain pontife, et il dirigeait les cérémonies du culte mormon avec une dignité inconnue jusqu'alors.

Un jour, il vint chez mon mari et lui dit qu'une révélation céleste lui avait ordonné de retirer le corps du défunt prophète des mains des païens et de le porter en guise de palladium, pour assurer la sécurité du voyage jusqu'à la terre promise. Dans la terreur de leur défaite, les Mormons avaient abandonné les restes mortels de leur chef, et il paraît que les ennemis avaient tout simplement creusé un trou pour y jeter le cadavre. La corruption de ces restes dut rendre l'exhumation impossible, et après de nombreuses discussions, il fut convenu qu'un cercueil, revêtu d'ornements et d'inscriptions adaptés à la circonstance, serait rempli de tout ce qui avait appartenu au saint martyr de son vivant ; car ces reliques auraient autant d'efficacité que sa chair et ses os.

XVI

Le Départ.

Un mois s'était écoulé, dont chaque jour était marqué par l'inquiétude et le tourment ; nos préparatifs de départ étaient terminés, et nous n'avions point encore entendu parler de

mistriss Bradish. Brigham Young prétendit savoir par une révélation que notre sœur était en bonne santé, mais qu'elle préférait vivre dans la solitude. Mistriss Murray refusait de s'éloigner davantage du lieu de sa naissance, et suppliait son mari de lui permettre de retourner chez ses parents avec ses enfants; mais il s'y opposa formellement. C'était, du reste, un homme d'un caractère fort capricieux : tantôt aimable et affectueux, tantôt aigre, impatient et morose, et cela surtout dès que quelque chose lui déplaisait; sa femme devait nécessairement supporter les effets de sa mauvaise humeur. Le temps était-il trop chaud ou trop froid, trop sec ou trop pluvieux; éprouvait-il quelque déception, sa pauvre femme était là pour subir sa mauvaise humeur. Mais tout allait-il au gré de ses désirs, ce mari modèle se montrait d'une douceur angélique. Mistriss Murray m'avoua confidentiellement qu'il devenait tous les jours plus déraisonnable, et elle attribuait son irritation au désappointement de n'avoir point été choisi pour remplacer Smith. L'infortunée ne l'aimait pas moins tendrement, et se trouvait la plus heureuse des femmes lorsqu'il lui témoignait quelque bonté. Mais, hélas! ses caprices et ses accès de colère la jetaient dans le découragement le plus profond.

Notre nouveau chef se pavanait en public, vêtu de son costume sacré, et se prélassait avec toute la pompe imaginable. Il avait laissé Irène en possession de la maison de l'ancien prophète; elle sollicita et obtint la faveur de demeurer gardienne des saintes reliques du défunt, et ce privilége lui donna bientôt une certaine importance.

Deux jours après l'expiration du délai qui nous avait été accordé, nous fûmes prêts pour le départ. On s'était donné rendez-vous sur le bord d'une petite rivière, où plusieurs autres compagnies devaient nous rejoindre. Hélas! nous quittions nos maisons pour entreprendre un long et périlleux voyage au milieu des déserts. Notre caravane se composait de gens à cheval, d'autres traînés en chariot; mais la plupart marchaient à pied. Après avoir franchi environ vingt milles, nous dressâmes notre camp pour la première fois dans une solitude charmante, au milieu d'un petit bois de cotonniers; nous avions été devancés par d'autres émigrants, et pendant

vingt-quatre heures leur nombre augmenta considérablement. Brigham recevait tout le monde avec la plus gracieuse condescendance, donnait le baiser de paix aux sœurs, caressait les enfants et flattait les hommes. Je prévis dès ce moment qu'il deviendrait très-populaire, car il se trouva bientôt l'objet de toutes les préoccupations. Une femme laissait crier ses deux enfants pour lui broder à la hâte une paire de pantoufles; une autre sacrifiait pour lui faire une robe une étoffe de soie qu'elle avait mise en réserve. Young recevait continuellement des présents de poisson, de viande, de volaille, de fruits, et, de la part des nouveaux arrivants, des gâteaux et des bonbons.

Le jour où nous comptions continuer notre route, nous aperçûmes un cavalier qui s'approchait à toute bride en agitant un mouchoir. Tout à coup, je crus reconnaître certains indices dans l'attitude du personnage; je regardai plus attentivement : je ne m'étais point trompée, c'était mistriss Bradish habillée en homme.

— Soyez la bienvenue, chère et vaillante amie! s'écria M. Ward en lui tendant la main; nous commencions à vous croire morte ou tout au moins prisonnière. Où étiez-vous donc, vraie sœur de notre Église?

— Oh! dit-elle, j'ai fait beaucoup de besogne depuis que nous ne nous sommes vus. Voici venir derrière moi deux ou trois chariots qu'il faut attendre. Ceux qui s'y trouvent sont de nouveaux convertis. J'ai pris les devants, car j'ai pensé qu'ils n'allaient pas assez vite pour vous atteindre.

En attendant l'arrivée des chariots, mistriss Bradish nous raconta ses aventures, et, certes, toute la compagnie était avide de les connaître. Brigham lui-même s'avança vers elle d'un pas imposant, se fit présenter à son illustre sœur, et s'asseyant à ses côtés, malgré l'extrême dépit des sœurs non mariées, il la pria de commencer.

— Dans cette horrible nuit, dit-elle, où mes yeux furent témoins de la chute de notre saint prophète égorgé par les païens; lorsque je vis les enfants de Bélial m'entourer en foule en proférant des menaces et des imprécations, les uns s'efforçant de saisir les rênes de ma monture, les autres de

m'arracher à ma selle, l'instinct secret de ma conservation m'inspira la pensée de fuir. Ce n'est pas que j'approuve qu'un Mormon se dérobe jamais au martyre par des motifs purement personnels; mais je songeai à notre Église inopinément privée de son chef, et je résolus de vivre, afin d'aider mes frères de mes humbles lumières au milieu des dangers qui les environnaient.

— Noble femme! s'écria Brigham.

— Mon cheval était excellent; je le poussai droit sur les assaillants, et passant comme un éclair, je m'élançai avec la rapidité du vent. Au milieu de mon trouble, — bien naturel dans un pareil moment, — il ne me vint pas même à la pensée qu'au lieu d'éviter nos ennemis, je pourrais faire fausse route et retomber en leur pouvoir. Mon cheval volait avec la rapidité d'un boulet de canon: j'aperçus enfin une lumière dans le lointain, et me dirigeant vers ce phare de salut, j'arrivai en vue d'une petite ferme. Je mis pied à terre, et je frappai à la porte. Une femme encore jeune parut sur le seuil.

— Ma chère dame, lui dis-je, veuillez être assez bonne pour me dire en quel endroit je me trouve. Je crois m'être égarée.

— Dans ce cas, dit-elle avec bonté, vous feriez mieux d'entrer chez moi et d'y rester jusqu'au matin; je veille mon enfant malade, et voilà pourquoi vous me trouvez debout à cette heure de la nuit. Entrez, je serai heureuse de pouvoir vous être utile.

Je la remerciai avec effusion et j'acceptai son hospitalité. Mon cheval était resté devant la barrière.

— Nous pourrons aussi donner un gîte à votre monture, me dit la bonne femme, quoiqu'il n'y ait personne que moi à la maison, car mon mari est absent pour affaires.

Mon bon cheval et moi nous fûmes parfaitement traités, et lorsque mon hôtesse m'engagea à me coucher, je la priai de me laisser veiller avec elle, car je n'avais aucune envie de dormir.

— Faites comme il vous plaira, me dit-elle en souriant. Puis elle me demanda qui elle avait l'honneur de recevoir chez elle.

Je lui dis franchement mon nom. Elle tressaillit et me fixa attentivement.

— Connaissez-vous les Mormons? dit-elle après un court silence. Mais, excusez-moi, madame, ma curiosité vous paraîtra indiscrète peut-être; êtes-vous la personne qui a tué un Régulateur il y a quelques jours?

— C'est moi-même, répondis-je sans hésiter.

— Je dois alors vous avertir que vous ne seriez plus en sûreté chez moi passé demain matin. L'homme que vous avez tué était le frère de mon mari; ce dernier est en course avec les autres Régulateurs; il sera de retour au lever du soleil, et s'il vous trouvait ici, je ne répondrais pas de ce qu'il en adviendrait.

Je cherchai à tranquilliser cette brave femme; nous nous mîmes ensuite à causer sur différents sujets, et enfin sur les Mormons.

— J'ai beaucoup entendu parler de Mormonisme, dit-elle, dans l'État de New-York où je suis née. Deux ou trois familles du voisinage ont même embrassé cette religion; mais nous ne nous visitons pas, quoiqu'elles demeurent très-près d'ici.

— Comment nommez-vous ces gens-là? demandai-je à mon hôtesse.

— Les Stillman! je ne crois pas qu'ils aient professé publiquement leur croyance, quoiqu'ils fussent fort attachés au Mormonisme.

— Merçi du renseignement, lui dis-je; j'irai leur faire visite.

— Vous n'aurez pas loin à aller: ils demeurent à cinq milles d'ici, en suivant le grand chemin. — Le lendemain matin, grâce aux indications de mon obligeante hôtesse, je trouvai facilement la résidence de M. Stillman. La maison, vue de la route, était simple; mais tout annonçait l'abondance et le bien-être. Plusieurs enfants, qui folâtraient sur la pelouse, quittèrent leurs jeux à mon approche et se précipitèrent dans la maison. Au même instant, une dame parut sur le perron; et jugez de ma suprise, mes amis! c'était Louisa Beardsley, mon ancienne camarade de pension. Nous nous reconnûmes mutuellement; elle sourit à travers ses larmes, et me tendit les bras.

— Oh! Louisa! m'écriai-je, c'est le ciel qui m'avait réservé cet immense bonheur!

— Je suis en vérité ravie de vous voir! Entrez donc, fit-elle; ma famille, comme vous le voyez, se compose de moi, de mon mari, de ces trois garçons (elle m'indiqua trois petits diables, frais et robustes) et de cette jeune fille (une délicieuse enfant qui travaillait près de la fenêtre, qui, à cette allusion, rougit et me salua). L'histoire de cette enfant est très-romanesque; nous vous la dirons un de ces jours. — A ces mots, la jeune fille rougit encore plus et devint toute tremblante; Louise s'aperçut de son émotion et changea subitement de conversation.

— Voyez-vous cette maison au bas de la colline? me dit mon amie, c'est la demeure de mon beau-père, qui est, lui et sa famille, fort zélé pour le Mormonisme. De ce côté, dit-elle en m'indiquant une autre maison, est l'habitation de ma mère. Vous ferez connaissance, quoiqu'elle soit assez hostile aux Mormons. Je ne sache pas toutefois qu'aucun d'eux l'ait jamais offensée. — M. Stillman était d'un caractère fort doux : il obéissait en toutes choses à sa femme. A vrai dire, Louise n'aspirait pas à dominer son mari; mais celui-ci trouvait plus facile d'accéder aux désirs de sa moitié que d'être obligé de prendre une décision. Le père de Louise avait le même caractère; il aimait tendrement sa femme. Cette dernière avait lu de nombreuses publications sur le Mormonisme, et comme elle était fort exaltée dans sa jeunesse, elle avait conservé dans l'âge mûr une teinte de romantisme qui lui faisait accepter avec enthousiasme toutes les idées nouvelles. Lorsque nous apprîmes que les Mormons allaient être expulsés, je dis à mes hôtes :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous, vous tous et Louise?

— Miséricorde! est-il donc possible de voyager au milieu de ce grand désert, parmi les Indiens et les bisons? me répondit-on en chœur.

— Les bisons font de très-bons beefsteaks. Pour ce qui est des Indiens, ils ne sont pas si redoutables qu'on veut bien le dire.

— Si ce n'était l'ennui des paquets, dit la vieille mistriss Stillman, j'aurais envie de vous accompagner.

— Oui, c'est à cause des paquets, dit le vieux bonhomme, qui avait pris l'habitude de répéter tout ce que disait sa moitié.

— Oh ! ce serait bientôt fait, dit Louise; mais, voyez-vous... on m'a dit que les Mormons avaient plusieurs femmes?

— C'est vrai : ils imitent en cela Abraham, Jacob et David, les élus du Seigneur. Si la conduite de ces sages qui servent d'exemple aux générations est louable, comment ceux qui les imitent seraient-ils blâmables aujourd'hui?

— Tout cela est fort bien, dit Louise; mais je deviendrais folle si jamais mon mari prenait une autre femme que moi!

— Je suis sûre que vous vous y habitueriez; jugez donc, chère Louise, combien les devoirs du mariage sont simplifiés, lorsqu'on est deux ou trois pour les partager! Du reste, que craignez-vous? lui dis-je; votre influence est trop entière pour que votre mari puisse jamais en venir là, à moins que ce ne soit à votre instigation.

Les deux femmes se laissèrent enfin persuader, et à l'aide de quelques cajoleries, je parvins à convaincre leurs maris. Mistriss Beardsley, néanmoins, s'opposa longtemps à ce projet, aussi eut-elle de fréquentes altercations avec sa fille Louisa.

Mais celle-ci avait résolu de persuader à sa mère d'être de la partie.

Mistriss Beardsley était veuve; elle vivait avec trois domestiques dans une petite maison qu'elle parlait toujours de vendre, et pour laquelle d'avantageuses propositions lui avaient été faites. Elle tricotait avec un rare talent, et depuis l'aube jusqu'à la nuit, on la voyait l'aiguille à la main. Elle fabriquait des bas en laine, en coton, ou en soie, qu'elle vendait ou donnait; et les ministres des environs, les maîtresses d'école, et beaucoup d'enfants portaient à leurs pieds les preuves de son industrie et de sa générosité. Elle avait un cabinet rempli de bas qu'on mettait à l'air régulièrement une fois par mois. On en trouvait là de toutes les dimensions et de toutes les couleurs. La vieille dame était fière d'avoir à montrer ses trésors, et plus encore d'être toujours prête à répondre aux appels faits à sa charité. Un mendiant lui deman-

dait-il l'aumône, elle lui donnait une paire de bas, sans faire attention à ses murmures et à son mécontentement. Une fois cependant un de ces misérables lui jeta à la figure, en proférant un blasphème, les bas qu'elle lui offrait. Un missionnaire venait-il quêter chez elle, la bienheureuse pile de bas fournissait à l'instant une donation convenable. Un jour, un de ces dignes personnages lui dit, en lui rendant son présent, que comme les bas étaient noirs, cela ressemblait trop « à un présent du diable » pour faire son affaire, et il ajouta qu'il aimait mieux de l'argent.

Un jour, les trois familles étaient réunies chez M. Stillman fils ; ce dernier jouait avec son plus jeune garçon ; Louise allait çà et là dans la chambre ; la belle Émily, dont j'ai déjà parlé, cousait près d'une croisée ; mistriss Stillman la mère, enfouie dans un large fauteuil à bascule, douillettement rembourré, faisait de la dentelle, tandis que son vieux mari, placé près d'elle sur une chaise, la contemplait avec admiration. Mistriss Beardsley maniait ses aiguilles à tricoter avec plus de prestesse qu'à l'ordinaire ; ses yeux noirs brillaient comme des escarboucles, et il était facile de prévoir qu'elle allait aborder un sujet de conversation hérissé de difficultés.

— Vous êtes ma fille unique, Louise, dit mistriss Beardsley, vous le savez, et si vous préférez aller vivre chez les Mormons plutôt que de rester avec moi, je n'ai plus rien à dire. J'irai demeurer auprès de votre frère : mais rappelez-vous que vous n'aurez jamais rien de moi !

— Mais, ma mère, n'avez-vous pas vous-même quitté vos parents ?

— C'est vrai ! votre grand-père donnait sa fortune entière à ses fils ! Je l'avais prévenu que s'il voulait consentir à me donner un transfert de dix arpents de terre boisée, je ne le quitterais jamais ! riposta mistriss Breadsley.

— Eh bien, dit la fille à sa mère, cela prouve que vous teniez plus aux dix arpents de terre boisée qu'à votre père !

Mistriss Beardsley eut l'air surprise de cette repartie, elle n'avait jamais envisagé la question sous ce point de vue.

— Voyons ! ma mère, dit M. Stillman fils, faites vos préparatifs et partez avec nous : je m'imagine qu'il y a chez les Mor-

mons bon nombre de veufs et de célibataires : qui sait? vous ferez peut-être un bon mariage!

— Il se pourrait aussi, ajouta mistriss Beardsley, que vous rencontrassiez des hommes mariés pour qui une vieille femme serait utile, ne fût-ce que pour élever de petits enfants.

— Et pour tricoter des bas, fit mistriss Stillman la mère.

— C'est décidé, dit Louisa, il faut que vous veniez avec nous.

— Oh! oui, dit la vieille mistriss Stillman, partez!

— Oh! oui, partez! répéta le vieillard en faisant l'écho.

On apporta en ce moment une lettre à mistriss Beardsley.

— C'est mon fils qui m'écrit, dit-elle en brisant le cachet, et la bonne dame, après avoir lu quelques lignes, jeta la lettre avec dépit et se remit à tricoter. Louisa ramassa le papier, y jeta les yeux et s'écria :

— Ah! mon Dieu! voici de fameuses nouvelles! Mon frère Henry qui se joint aux Mormons et qui va émigrer avec eux! Maintenant, ma mère, vous n'avez plus d'objections à faire.

Et voilà comment, ajouta mistriss Bradish, j'ai amené ici une dizaine de nouveaux amis. J'aperçois là-bas les chariots qui leur appartiennent, et je vais à la rencontre de nos coreligionnaires.

XVII

Histoire d'Emily.

Je ne raconterai pas en détail les incidents des premiers jours de notre voyage, je dirai seulement que nous avions force enfants criards, beaucoup de grands garçons laids et malpropres, et des petites filles très-effrontées. Les mères passaient leur temps à gronder, les hommes causaient en fumant, les prédicateurs péroraient. Mistriss Bradish m'avait présentée à ses amis; j'étais charmée de me trouver avec Emily, dont les traits me paraissaient extrêmement beaux.

C'était aussi l'opinion de notre prophète, il avait pour cette jeune fille une admiration qu'il ne déguisait nullement. En vain les femmes d'un certain âge s'efforçaient-elles d'attirer son attention, il n'avait d'yeux que pour Emily. Devant elle son orgueil s'était abaissé; il la menait à la promenade et lui tenait compagnie; aussi je tremblais pour l'innocence de cette naïve enfant qui ignorait jusqu'à l'existence du danger qu'elle courait. Mistriss Bradish m'avait dit qu'il y avait un mystère attaché à sa naissance, j'avais tout lieu de la croire orpheline, n'était-ce pas mon devoir de la protéger ?

Un soir, dès que nos feux eurent été allumés et notre souper achevé, je vis Emily qui allait s'asseoir à l'écart. Je m'approchai d'elle, et je la décidai facilement à me confier l'histoire de sa vie.

— Mes plus anciens souvenirs, dit cette chère enfant, me reportent dans une maison spacieuse, autour de laquelle erraient des enfants malpropres, comme aussi des hommes et des femmes à l'aspect misérable. Nous étions tous surveillés par une vieille femme qui nous faisait coucher le soir, nous aidait à nous habiller le matin, et nous donnait dans la journée des ordres auxquels nous n'obéissions pas. Notre temps se passait à courir dans les champs, à cueillir des mûres et à grimper dans les arbres pour dénicher des oiseaux. Nous n'allions pas à l'école, on ne nous enseignait ni à prier Dieu ni à être sages. Et pourtant, deux petites filles, qui faisaient aussi partie de l'établissement, étaient instruites avec soin; j'appris un jour que la maîtresse de la maison était leur mère. Il ne nous était point permis de manger ou de jouer avec elles; du reste, nos vêtements grossiers contrastaient étrangement avec leurs robes de mousseline brodée et garnie de dentelles. Cependant, à mesure que j'acquis de la raison, j'éprouvai au fond du cœur un douloureux vide que je ne pouvais analyser. Je désirais savoir quelle était ma famille, et mille fois je voulus interroger la vieille femme. Mais au moment de parler, le courage me manquait toujours. Ma timidité se dissipa en grandissant et je me présentai un jour brusquement devant elle.

— Je veux savoir si j'ai une mère, lui dis-je sans préambule.

— Comment? mais sans doute! tout le monde a une mère.

— Où est mon père?

— Bon Dieu! mon enfant, que vous prend-il donc?

— Veuillez me répondre, j'ai besoin d'avoir quelqu'un à aimer, comme aussi d'être chérie par quelqu'un. Je veux aussi savoir pourquoi la maîtresse ne nous permet pas de parler à Hélène et à Julie, pourquoi on leur donne des friandises et des gâteaux, sans jamais nous faire participer à ces largesses. Dites-moi aussi pourquoi...

— En vérité, mon enfant, vous m'effrayez, allez donc courir et jouer.

— Mais vous ne m'avez pas répondu...

— Je ne puis rien vous apprendre et vous ne devez pas me questionner.

— En tous cas, vous pouvez bien me dire pourquoi on amène continuellement ici des personnes laides, boiteuses, ou malades, comme s'il n'y en avait pas déjà assez?

— Eh! mon Dieu! parce que c'est tout simplement la « maison des pauvres, » autrement dit l'endroit où les malades, les pauvres et les infirmes viennent se faire soigner.

— Et moi, m'a-t-on apportée ici?

— Je crois que vous y êtes née, me répondit la femme en me tournant le dos.

A dater de ce jour, mes anciennes compagnes de jeu me devinrent peu à peu odieuses; les idiots surtout m'étaient particulièrement antipathiques; je n'avais pas encore l'esprit assez développé pour avoir compassion de leurs misères. Une femme de la maison possédait un miroir et je m'y regardais quelquefois.

— Savez-vous, petite, me dit-elle un jour, que vous êtes ravissante?

— Ravissante! qu'est-ce que cela signifie? Je ne vous comprends pas.

— Voyons! vous êtes jolie, gracieuse, charmante, comme l'est un oiseau, une fleur.

— Non, non, cela n'est pas et ne peut pas être, ma robe est déguenillée et mes cheveux sont emmêlés.

— Eh bien, malgré cela, vous êtes mille fois plus belle que les filles de mistriss Bassett, avec leurs tire-bouchons et leur

robe de soie. Asseyez-vous là, je veux essayer de faire friser vos cheveux.

J'obéis de grand cœur à ces tentations mondaines, mais la tâche qu'elle avait entreprise n'était pas aisée à accomplir, car mes cheveux n'avaient point été peignés depuis un mois.

— Voilà qui est trop fort ! dit cette femme, après m'avoir tiré et arraché une quantité de cheveux; n'avez-vous donc jamais été peignée? Allons, ne pleurez pas, mon enfant, ou je n'aurai pas le courage de continuer : oncques de la vie je n'ai vu pareille crinière.

Je me calmai, et décidée à être frisée, ne fût-ce qu'une fois en ma vie, je supportai la souffrance en héroïne, me faisant une vraie fête d'entendre ce que diraient mes compagnes, lorsqu'elles me verraient ainsi attifée. Au bout d'une heure, ma coiffure fut terminée, un peu de savon et d'eau suffit pour laver mon visage et mes mains, et je pus jouir de ma toilette en jetant les yeux dans un petit miroir : un cri de joie s'échappa de ma poitrine.

— J'ai grand plaisir à vous voir ainsi, me dit alors la femme; descendez maintenant et montrez-vous.

J'hésitai l'espace d'une seconde. Une espèce d'idiote traversait en ce moment la salle, une cruche d'eau à la main ; elle tressaillit de surprise en m'apercevant, la cruche lui échappa et son contenu éclaboussa la belle robe de la maîtresse, qui sortait précisément du parloir en compagnie d'une dame. La servante parut consternée, lorsque mistriss Bassett jeta les yeux de notre côté et m'aperçut; mais la visiteuse avait devancé ses regards, et une expression de pitié, d'admiration et d'étonnement se lisait sur ses traits.

— Oh ! c'est vous, drôlesse !... Je ne m'étonne pas que vous ayez fait peur à Sally, avec vos cheveux arrangés comme... Enfin !... peu importe; mais ne paraissez jamais devant moi accoutrée de cette façon.

— Mais pourquoi donc? dit la visiteuse; quant à moi, je serais enchantée d'avoir souvent, toujours même auprès de moi une aussi délicieuse enfant ! Regardez-moi, mon ange, je n'ai jamais vu d'yeux si tendres et si expressifs, et des boucles aussi soyeuses.

Cette dernière remarque fut un malheur pour moi, car au même instant les deux petites filles de mistriss Bassett venaient de s'approcher de leur mère ; celle-ci me regarda avec rage et me dit d'un ton sévère : « Remontez, et attendez que je vous fasse appeler. » Je me hâtai d'obéir.

Quand le soir fut venu, j'entendis pleurer et et sangloter dans le salon, je me glissai jusqu'à la porte pour écouter, et je reconnus la voix de Julie qui disait à sa mère : « Quelle insulte, vraiment! avez-vous entendu cette dame qui assurait n'avoir jamais vu des yeux et des cheveux aussi beaux que ceux d'Emily?

— Séchez vos larmes, Julie, vous ne serez plus insultée de cette façon, je vous le promets! » Et s'avançant vers l'escalier, elle m'appela d'un ton brusque. Je m'avançai toute tremblante.

— Comment osez-vous paraître en ma présence, frisée comme ma fille Julie? Ne savez-vous pas que cela est inconvenant pour une enfant de votre espèce?

— Je l'ignorais, madame.

— Eh bien! pour vous l'apprendre, je vais vous couper les cheveux. Julie, donnez-moi des ciseaux. — La fille de mistriss Bassett ne se fit pas répéter deux fois cette demande. Sur l'ordre de la dame, je m'assis en tremblant, et cinq minutes après j'avais les cheveux coupés ras de la tête, tandis que Julie riait aux éclats.

— Allons! fit enfin mistriss Bassett, voilà qui convient mieux à une fille dont la mère était uue... elle n'acheva pas.

— Qui était ma mère?... demandai-je avec anxiété.

— Cela ne vous regarde pas; allez vous coucher sur-le-champ.

Je me retirai, tandis que Julie disait de manière à ce que je l'entendisse : « Elle ne paraîtra plus si belle à mistriss Burney. » Je montai et rencontrai Betsy qui portait un bougeoir à la main.

— Juste ciel! mon enfant, qui vous a coupé les cheveux? s'écria-t-elle.

— La maîtresse!...

— Pourquoi cela?...

— Elle m'a dit qu'il était inconvenant qu'une personne dans ma position fût coiffée comme l'est miss Julie.

— Sa position!... en vérité!... Il lui convient de parler à elle dont le père est mort en prison, et dont la mère a été nourrie d'aumônes pendant toute sa vie. Ah! ah! mistriss Bassett, qui parle aujourd'hui de sa position, travaillait en journée dans les villages, jusqu'à ce qu'enfin un nommé Bassett, un veuf très-vieux qui possédait une petite maison et une grande famille, la prit en pitié...

J'écoutais ce discours sans trop le comprendre.

— Que dites-vous donc, Betsy? s'écria mistriss Bassett du bas de l'escalier.

— La vérité, répliqua la servante.

— N'ayez jamais l'audace de répéter ce que vous venez de dire, je ne le souffrirais pas!

— Il faudra bien que vous le souffriez, repartit Betsy dont la tête était montée, et je le dirai autant de fois que cela me plaira. Vous avez coupé les cheveux de cette pauvre enfant, uniquement parce que mistriss Burney l'avait remarquée et trouvée jolie; c'est un miracle que vous ne lui ayez pas arraché les yeux et barbouillé le visage avec du vitriol, afin de la rendre affreuse comme le sont vos laiderons, au nez camard et aux joues bouffies.

Mistriss Bassett avait vainement essayé de prendre la parole. l'éloquence de Betsy étouffa sa voix; tous les gens de la maison étaient accourus sur le lieu de la scène et s'informaient de ce qui était arrivé.

— Voyez! voyez! criait Betsy en me mettant en évidence, elle a coupé à cette pauvre enfant tous ses cheveux, parce qu'ils étaient plus beaux que ceux de sa Julie!

Mistriss Bassett, armée d'une longue lanière, se mit alors à frapper de droite et de gauche et finit par disperser la foule.

Le lendemain, mistriss Burney revint et me fit appeler : j'entendis sa douce voix et la réponse de mistriss Bassett.

— Mais, madame, dit-elle, que voulez-vous à cette enfant?

— L'emmener avec moi, j'en ai la permission. Je veux l'adopter pour en faire ma fille et mon héritière.

— Eh quoi! vous adopteriez une enfant dont la mère était

une... — Le reste de la phrase ne parvint pas jusqu'à mon oreille.

— Mistriss Bassett, mon parti est pris; l'enfant est d'un bon caractère, pure et belle comme un ange : veuillez l'appeler, je vous prie!

Mistriss Bassett hésitait et cherchait une excuse; enfin, n'en trouvant pas, elle m'envoya l'ordre de me rendre au parloir. A la vue de ma tête rasée, mistriss Burney, ne pouvant maîtriser son émotion, se retourna vers mistriss Bassett.

— Ah! je vois, fit celle-ci avec audace, vous vous étonnez qu'elle n'ait plus de cheveux? c'est moi qui les ai coupés : il m'a paru inconvenant qu'un enfant trouvé fût frisé comme un enfant légitime.

Les larmes perlèrent les yeux de mistriss Burney, qui s'écria : — Oh! madame, comment avez-vous pu vous montrer si cruelle? Venez, mon ange, heureusement vos belles boucles repousseront.

— Oh! emmenez-moi! dis-je en me jetant dans les bras de ma bienfaitrice.

— Oui, mon cœur, oui! vous vous en irez avec moi, et vous serez ma fille.

— Vraiment? m'écriai-je en dansant autour de la chambre; oh! que je suis heureuse! — Je n'avais jamais connu les soins et l'amour d'une mère, mais l'instinct de la nature me disait que ce devait être du bonheur.

Je raconterai plus loin ce qui se passa pendant le séjour d'Émily chez mistriss Burney.

XVIII

Mort d'une mère et de ses trois enfants.

La mort de Smith introduisit une nouvelle phase dans le Mormonisme, et cette différence avait pour cause l'opposition de caractère entre l'ancien chef et le nouveau. Quoique

Brigham affectât de croire aux miracles, il essayait rarement d'en faire, et il finit par n'en plus jamais parler. Smith n'avait admis le mariage spirituel que comme une affection purement platonique; Brigham protégeait ouvertement la polygamie, et pour que ses pratiques fussent en harmonie avec sa théorie, il avait épousé trois femmes dans la même journée. Du reste, à part cette exception, les embarras du voyage laissèrent en général peu de temps aux saints pour songer à contracter des mariages.

Celui qui nous servait de guide dans le désert était un jeune homme nommé Harmer. Il portait le titre de capitaine, car il avait rempli ces fonctions dans la légion des Mormons à l'époque où ils avaient été envoyés par les États-Unis pour explorer la contrée du grand lac Salé. Grâce à ses avis, les Mormons s'étaient décidés à émigrer dans ce pays, dont il avait vanté la beauté, la fertilité et la salubrité. Harmer était robuste, énergique et infatigable, doué de beaucoup d'empire sur lui-même, et il avait promptement acquis la plus grande influence sur ses coreligionnaires.

La contrée que nous traversions était habitée par des blancs; on apercevait à perte de vue de vastes prairies au milieu desquelles s'élevaient çà et là de toutes petites maisons pareilles à un vaisseau perdu au milieu d'un océan sans bornes. Nous côtoyions les rives fangeuses de fleuves marécageux, ombragés par d'énormes cotonniers. Du reste, les incidents étaient rares et se bornaient au bris d'un chariot, aux écarts d'un cheval. La seule harmonie qui frappât nos oreilles était celle de ces *orgues* de famille qu'on appelle des enfants. Quelquefois aussi une vache s'échappait du troupeau; mais toutes ces contrariétés étaient peu de chose en comparaison de celles qui nous attendaient plus loin.

Notre caravane se composait de cent vingt chariots, tous attelés de quatre mules : nous comptions aussi cinquante cavaliers et vingt-cinq chevaux de main. Il y avait encore un bétail considérable, des cochons, des brebis dont la viande devait au besoin nous servir de nourriture le long de la route et plus tard à faire souche, lorsque nous arriverions à notre destination.

Nous rencontrâmes encore à Saint-Louis des chariots qui nous avaient devancés; et après avoir traversé le Mississipi, nous nous trouvâmes bientôt au milieu de vastes prairies inhabitées.

Nous suivions la route de Santa-Fé, et sur le soir nous campâmes le long d'une petite rivière : notre habitude pendant le voyage était de faire halte une heure avant le coucher du soleil. On rangeait alors les chariots de manière à ce qu'ils formassent une espèce de barricade de forme circulaire, puis on plantait les tentes au milieu comme dans un camp de soldats. Les mules et les chevaux paissaient en liberté avec le bétail, sous la garde de sentinelles qui se relevaient l'une après l'autre. A la chute du jour, les chevaux, les mules et les bœufs étaient rassemblés, mis au piquet, et le reste du bétail réuni dans l'enceinte; le lendemain matin, dès l'aube, tout le monde était sur pied, les animaux retournaient au pâturage et on préparait le déjeuner.

Le second jour de notre voyage, nous passâmes à gué une petite rivière et nous fîmes halte vers midi, pendant deux heures environ, pour nous reposer et pour dîner. Le soir, pendant qu'on dressait le camp, une femme fut piquée par une grosse araignée. Ses cris effrayèrent les chevaux, qui, après s'être cabrés, rompirent leurs liens et s'enfuirent au grand galop du côté des montagnes. Harmer et plusieurs autres les poursuivirent et ne les rattrapèrent qu'au matin.

Ce même jour, il commença à pleuvoir à verse, et comme nos tentes étaient faites d'étoffe légère, elles offraient peu de résistance à l'orage : aussi fûmes-nous bientôt tous dans un état déplorable; l'eau ruisselait de tous les vêtements, et quoique je fusse dans la même position que les autres, je ne pouvais m'empêcher de rire en entendant les lamentations générales. Quelques-uns de mes camarades de route avaient fait comme moi, d'autres pleuraient, les enfants criaient à tête fendre, et la plupart des hommes proféraient d'affreux blasphèmes.

Vers midi, le temps se remit au beau, le soleil devint très-chaud, ce qui nous procura le moyen de faire sécher nos effets mouillés. On tua un bœuf, dont la viande fut partagée par portions égales entre tous les voyageurs.

Par malheur, les résultats de cette pluie furent assez fâcheux, plusieurs enfants et quelques femmes tombèrent malades. J'avais fait à Saint-Louis une petite provision de médicaments, ce qui me permit de soulager ces infortunés. Mistriss Murray était fort souffrante, et cette malheureuse, qui avait si tendrement soigné son mari, eut la douleur de le voir s'occuper fort peu d'elle, car il passait tout son temps auprès de mistriss Cook.

Cet abandon, joint à l'insolence de sa rivale, blessa cruellement mistriss Murray et abrégea sa vie. A vrai dire, sa maladie devait être attribuée au chagrin plus encore qu'à toute sensation. On la voyait souvent passer une journée entière sans parler. Un de ses enfants ayant été attaqué d'une dyssenterie pernicieuse, la mère se mit à sourire en disant : « Mes enfants sont les seuls liens qui m'attachent à la terre ; je remercie mon Père céleste, il a entendu mes prières et va me les rappeler à lui avant moi. »

Les autres enfants tombèrent aussi malades pendant la nuit, et avant que le jour eût reparu, les pauvres petits êtres avaient tous trois succombé. La mère ne murmura point. Elle oublia même de pleurer, et se montra au contraire animée d'une sainte joie. Je me chargeai des soins pieux des funérailles de ces trois dépouilles mortelles, qui furent enfouies dans leur dernière demeure, le soir même, à la lueur des étoiles, par un admirable clair de lune. Leur tombe fut creusée au pied d'une verte colline, près d'une source ombragée de peupliers majestueux. Tous les Mormons, deux par deux, suivirent le funèbre cortége précédé par trois hommes, portant en main des torches allumées. M. Murray s'approcha de la fosse, donnant le bras à la mère de ses enfants morts. A n'en pas douter, sa conscience le torturait, car ses genoux fléchissaient sous lui. Tout d'un coup il se jeta la face contre terre auprès de ses enfants et poussa de douloureux sanglots. La pauvre mère affligée resta calme ; elle se recueillit un instant ; puis on la vit s'incliner, baiser les fronts glacés de ses trois fils chéris, et caresser les boucles soyeuses de leurs cheveux décolorés par la maladie et la mort. Elle entonna ensuite d'une voix claire un cantique d'action de grâces pour re-

mercier Dieu de ce que ses bien-aimés étaient partis et pour le prier de l'appeler bientôt à lui. Ce spectacle était vraiment étrange et saisissant. Ces torches, dont la flamme vacillante éclairait à peine la foule rassemblée près d'une fosse ouverte, es trois cadavres, le père fondant en larmes, et la mère en délire chantant ses espérances immortelles, tout cela déchirait le cœur.

Dès que la cérémonie fut achevée, je m'approchai de mistriss Murray pour lui serrer la main. Elle me demanda à voix basse « si je voulais rester la nuit suivante avec elle. »

Je prévins M. Ward de ce désir, et je suivis cette infortunée sous sa tente.

M. Murray arriva derrière nous et alla s'asseoir dans un coin, sans être vu de sa femme. Elle était couchée sur un grabat, la douleur avait remplacé l'exaltation, et elle versait d'abondantes larmes.

— J'ai voulu, me dit-elle dans l'intervalle de ses sanglots, que vous fussiez présente à ma dernière heure. J'ai depuis longtemps le pressentiment de ma mort prochaine, et je m'en suis réjouie, car ma vie n'était nécessaire qu'à mes enfants. Les voilà morts aujourd'hui, et je remercie Dieu de me les avoir repris.

Elle ajouta ensuite : — Vous avez eu pitié de moi, chère dame, dans mes grandes douleurs; mon affliction profitera à mon salut éternel. Il fut un temps où j'avais foi dans le Mormonisme. J'ai cru devoir renier la religion de ma famille et oublier les dernières recommandations de ma mère; mais l'abandon de mon mari m'a ouvert les yeux : j'ai compris, maintenant, qu'une croyance qui sanctionne des pratiques coupables ne peut venir que du démon.

— Ne vous fatiguez pas ainsi, mistriss Murray, goûtez à cette potion calmante, lui dis-je en lui tâtant le pouls, dont les battements étaient imperceptibles. — Je m'aperçus bien vite qu'elle s'affaiblissait et entrait en agonie.

— Quelle joie! fit-elle, je m'en vais!

M. Murray ne put se contraindre plus longtemps. Il se leva et s'approcha du lit.

—Sarah, ma femme, dit-il, me quittez-vous donc sans regret?

Elle ouvrit ses yeux demi-clos, lui tendit sa main décharnée et murmura faiblement ces paroles : — Je vous plains, mon mari, et je vous pardonne.

— Malheur sur moi ! s'écria-t-il en gémissant. Pourquoi ne vous suis-je pas resté fidèle?

Mistriss Murray, sans plus faire attention à son mari, me fit signe d'approcher. Je me penchai vers elle.

— Je veux être enterrée près de mes enfants; mais ne permettez pas à Brigham de m'approcher. Je m'oppose à ce qu'il assiste aux funérailles de mes petits anges; je vous conjure d'empêcher qu'il y paraisse ! Oh ! je ne désire pas mourir dans la foi des Mormons, mais dans la religion où je suis née; et voici une lettre que je vous prie, à la première occasion, d'envoyer à mon vénérable pasteur, fit-elle en tirant de son corsage une feuille de papier couverte d'une écriture fine et serrée. Vous remplirez mes dernières volontés, n'est-ce pas? — J'inclinai la tête, et elle ajouta : — Et maintenant, ma bonne amie, lisez-moi les prières des agonisants.

J'ouvris la vieille Bible posée sur son lit, et je commençai cette funèbre lecture. A deux ou trois reprises, elle essaya de parler, mais la voix expira sur ses lèvres. J'arrivai enfin à cet admirable passage : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur; celui qui croit en moi, revivra alors même qu'il serait mort, et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais.»

Mistriss Murray, rassemblant toutes ses forces, répondit distinctement : « Amen! amen! Seigneur Jésus, recevez mon âme! » Et au même instant le râle de la mort sortit de sa bouche, un frémissement fit vibrer son corps de la tête aux pieds : elle était morte!

Le mari se releva au cri que je jetai tout d'un coup : il fixa tristement le cadavre et se prépara à sortir.

— Voulez-vous, monsieur, prévenir mistriss Stillman pour qu'elle vienne m'aider? dis-je à ce malheureux. — Il fit un signe d'assentiment et disparut. Nous passâmes la nuit, cette dame et moi, à veiller la morte, et au point du jour la fosse des enfants fut ouverte de nouveau pour recevoir le corps de leur mère. En l'absence d'un ministre, ce fut moi qui lus service des morts de l'Église réformée.

M. Murray paraissait profondément affecté; mais, grâce à la légèreté de son caractère, il oublia bientôt l'impression de la cruelle perte qu'il venait de faire.

XIX

Le Gué de la rivière.

Nous n'avions pas encore éprouvé de difficultés à traverser les rivières dont les eaux étaient peu profondes et le sol caillouteux, ce qui permettait aux mules de tirer facilement les chariots, mais nous parvînmes un jour sur les bords d'un fleuve très-rapide. Le lit de ce courant d'eau paraissait être rocailleux et avait au moins deux cents mètres de large. Nous fîmes halte, afin de prendre une décision. Les uns proposaient de décharger et de démonter les chariots pour les traverser pièce à pièce dans une barque indienne que nous avions parmi nos bagages; d'autres disaient qu'il fallait construire un radeau capable de porter les chariots entiers, tandis que certains d'entre nous assuraient que les mules nageraient très-bien et conduiraient les chariots.

Harmer proposa, comme seul moyen de prudence, de faire un radeau; et, saisissant une hache, il s'élança dans un massif de peupliers, où plusieurs autres le rejoignirent afin de l'aider.

Mistriss Bradish résolut de traverser la rivière à cheval; aussi s'habilla-t-elle en homme pour aller explorer la rive et chercher l'endroit le plus favorable. Elle aurait voulu que chaque cavalier prît une femme en croupe pour traverser la rivière; ce moyen de transport étant, à son avis, le plus expéditif et le plus sûr.

— Ayez la foi, et tout ira bien, criait Brigham. Si je le voulais, mes femmes et moi nous pourrions passer le fleuve à pied sec; mais je ne le veux pas.

— J'en suis fâchée, car alors vous nous eussiez emmenés

avec vous de la même manière, dit mistriss Beardsley. Je n'ai pas envie d'être mouillée pour la seconde fois; il m'a fallu deux jours pour me faire sécher, et en deux jours j'aurais pu tricoter un bas.

Le radeau fut bientôt terminé; on l'avait construit à l'aide de pièces de bois de moyenne grosseur attachées ensemble avec de fortes cordes et des chaînes, et l'on avait fixé sur ce train mouvant des planches épaisses au moyen de chevilles de fer. Il n'y avait place là-dessus que pour un seul chariot, et on procéda sur-le-champ à la traversée. Vingt-cinq hommes devaient aller en avant, afin de porter sur l'autre rive les cordes nécessaires à former le bac. Mistriss Bradish déclara qu'elle irait avec eux, et insista beaucoup pour que vingt-cinq femmes traversassent en croupe avec un cavalier de leur choix.

— Ne faites pas cela, s'écria un nommé Randolph, qui nous avait rejoints à Saint-Louis, et qui était possédé de la rage de conduire, de diriger et de donner des conseils. Ne pensez pas à cela, mesdames; si vous restez dans les chariots, vous ne courrez pas au moins le risque d'être mouillées.

Mistriss Bradish lui adressa un regard qui eût pu le foudroyer et lui dit d'un ton dédaigneux : —Je ne sais pas pourquoi les hommes se mêlent toujours des affaires des femmes. Je persiste à passer la rivière à cheval.

— Allons, Emily, venez avec moi, je vous porterai de l'autre côté aussi facilement qu'une plume, dit Harmer à la jeune fille.

Au même instant, Brigham s'approcha d'Emily et lui recommanda de ne pas se confier à d'autre qu'à lui.

— Merci, répondit celle-ci, je préfère suivre M. Harmer.

Les deux rivaux échangèrent un regard qui chez l'un était un défi et chez l'autre une menace. A dater de ce jour ils se haïrent cordialement.

Les jeunes femmes se décidèrent donc à monter en croupe derrière les hommes. Ce mode de passer l'eau leur parut très-romanesque; quant à moi, je préférai rester dans notre chariot avec mon mari et ses enfants. Mistriss Bradish s'élança sur son cheval, dont la queue et la crinière ondulaient au gré

du vent, et entra la première dans les eaux du fleuve. Harmer et Emily suivirent son exemple, qui fut imité par tous les autres. Quelques instants après, plusieurs chevaux se cabrèrent, car ils ne pouvaient résister à la force du courant, et de ce nombre fut celui que montait mistriss Bradish. L'animal eut peur et devint presque fou : on le voyait plonger et frapper les rochers de ses pieds, puis il s'élançait au-dessus de la surface et disparaissait ensuite sous la vague déplacée par le poids de son corps. Mistriss Bradish resta courageusement en selle. Nous comprenions tous le danger qu'elle courait, mais aucun de nous ne pouvait aller à son secours ; les cavaliers étaient trop occupés de leurs propres montures et de leurs compagnes pour être en état de la tirer d'embarras. Nous poussâmes un cri d'effroi, lorsque nous vîmes cette hardie amazone enlevée de dessus la selle par une vague furieuse ; elle eut heureusement la présence d'esprit de se soutenir un instant sur l'eau, puis elle saisit son cheval par le cou, et ne le lâcha que lorsque tous deux parvinrent sains et saufs sur la berge. Avant de songer à secouer ses vêtements mouillés, mistriss Bradish se mit à agiter son mouchoir afin de nous annoncer son succès. On lui répondit par un hurrah, et peu d'instants après, nous eûmes la satisfaction d'apercevoir tous les autres cavaliers arriver sur l'autre rive. On s'occupa sur-le-champ à faire passer les chariots l'un après l'autre à l'aide du radeau, mais cette opération ne se fit pas sans danger, à cause de l'impétuosité du courant.

Tout à coup un cri terrible se fit entendre. Le radeau avait touché sur une pointe de rocher, et Randolph se mit à dire que cet accident arrivait parce qu'on n'avait pas suivi ses avis.

— Au lieu de parler de la sorte, vous feriez bien mieux, Randolph, dit un des hommes d'équipe, de monter sur cette mule, de prendre ce pieu, et de vous jeter à l'eau afin d'aider à décrocher le radeau.

Randolph déclara qu'il n'en ferait rien, et cela parce qu'on n'avait point voulu l'écouter.

— Eh bien ! dans ce cas, lui dit son interlocuteur, vous passerez votre chariot comme vous pourrez, mais, de par le diable, je ne m'en mêlerai point.

— Ni moi non plus! dit un autre.

— Ni moi! ni moi! s'écrièrent tous les Mormons.

Afin de mettre un terme à ces récriminations, Randolph saisit le pieu en maugréant, et obéit aux injonctions de ses camarades. Enfin, après mille efforts, le radeau fut dégagé et le chariot parvint vers l'autre bord.

— Ah! dit mistriss Stillman en se frottant les mains, que je suis heureuse d'en être quitte pour la peur! je m'attendais à tout moment à aller au fond de l'eau.

— C'est vrai, nous nous attendions à tout moment à aller au fond de l'eau, répéta son mari suivant son habitude.

— Allons, ma mère, dit Louise, chauffez-vous devant ce bon feu, et prenez cette tasse de café.

Mistriss Beardsley avait obtenu que son chariot fût passé le dernier, « parce que, disait-elle, si tous les autres sont parvenus sans accident sur l'autre rivage, je serai sûre de ne courir aucun risque. » Mais comme le jour baissait rapidement, et que l'on avait le désir de terminer la traversée avant la nuit, on se décida à transporter les deux derniers chariots ensemble et avec leur charge. Le radeau avait sans doute été endommagé sur les rochers, car dès qu'il fut lancé, il s'ouvrit dans le milieu et le chariot de mistriss Beardsley fut précipité à l'eau et submergé à l'instant. Un cri perçant se fit entendre, auquel répondit une effroyable clameur poussée du rivage.

— Ma mère! ma mère! s'écriait Louise, ma mère qui se noie! Hélas! elle n'a pas voulu traverser le fleuve avec moi, mon Dieu! mon Dieu! — et s'élançant, elle se serait jetée à l'eau, si son mari ne l'eût retenue. Vingt hommes l'avaient devancée, et Louise eut l'indicible bonheur de voir sa mère rapportée par l'un d'eux.

— Elle n'est qu'évanouie, fit ce dernier, et avec un peu de soin elle reprendra bientôt ses sens.

Nous nous hâtâmes d'ôter les vêtements mouillés de la bonne femme, nous l'enveloppâmes de flanelles chaudes, nous bassinâmes son visage avec du camphre, et on lui brûla de la corne de bœuf sous le nez.

Mistriss Beardsley revint enfin à elle et ouvrit les yeux.

— S'il lui arrivait malheur, je ne me pardonnerais jamais de lui avoir persuadé de nous accompagner, dit sa fille en essuyant une larme.

Pendant que tout ceci se passait, nos hommes avaient réussi à faire traverser le fleuve à tout le bétail, et notre camp se trouva dressé avant que la lune eut paru derrière les collines.

M. Stillman vint bientôt nous apprendre que nos éclaireurs avaient aperçu une troupe considérable d'Indiens campés sur une colline à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions.

— Appartiennent-ils à des tribus amies des Américains? demanda mistriss Bradish.

— Je ne saurais vous dire si ce sont des amis ou des ennemis, répondit M. Stillman. Dans ce dernier cas, ils attaqueront probablement notre camp cette nuit. Nous allons doubler nos sentinelles et nous tenir prêts à tout événement.

— Ah! grand Dieu! j'ai toujours eu le pressentiment de ne jamais arriver à notre destination! s'écria mistriss Beardsley.

En rentrant sous notre tente, nous trouvâmes M. Ward inquiet de la présence des Peaux-Rouges : il croyait que ces Indiens faisaient partie de la tribu des Sioux qui était en guerre contre les Crows.

Nous ne dormîmes pas de la nuit : le voisinage de ces maraudeurs sauvages n'avait rien de rassurant, et lorsque je songeais à tous les crimes dont ils étaient capables, la terreur me faisait dresser les cheveux sur la tête. A deux ou trois reprises différentes dans le courant de la nuit, nous fûmes réveillés tantôt par le cri des hiboux, tantôt par le hurlement lointain des coyotes, et cependant lorsque le jour parut, aucun Indien n'avait paru dans le camp.

XX

Les deux Prisonnières des Peaux-Rouges.

— Grâce au ciel, dit mistriss Beardsley, tandis que nous préparions le déjeuner, nous sommes encore en vie.

— J'étais certain, moi, que nous ne serions point attaqués; j'avais demandé instamment au Seigneur la défaite des fils de Bélial, et la prière fervente du juste est toujours efficace, dit Brigham, qui avait entendu ces paroles.

— Bah! répondit Harmer, je sais, moi, ce qui a empêché les Indiens de nous attaquer : ils se sont aperçus que nous avions découvert leur présence, et ils se sont éloignés; mais ils vont rôder aux alentours, dans le but de nous attaquer à l'improviste, au moment où nous songerons le moins à eux. Ces maudits Peaux-Rouges sont experts en ruses de ce genre.

— Je me moque de vos Indiens, dit mistriss Bradish; je n'ai pas la moindre peur d'eux, et maintenant qu'ils sont partis, j'ai l'intention de faire une excursion dans la campagne. La matinée est belle, et je suis sûre que cet exercice me fera grand bien, surtout après mon bain d'hier. Emily, voulez-vous venir avec moi?

— Vous ferez bien de ne pas vous éloigner, lui dit Harmer, vous pourriez vous repentir de votre imprudence; les Indiens ne sont pas loin, et ils cherchent toujours à s'emparer des traînards. Aussi, en vous voyant seule...

— Je ne serai point seule, puisque Emily viendra avec moi, objecta mistriss Bradish.

Nous fîmes tous de vains efforts pour dissuader mistriss Bradish de sa périlleuse résolution; nos instances ne firent qu'affermir la détermination de cette femme obstinée.

— Mon cheval porte aisément une double charge, il est aussi rapide qu'un cerf, et au besoin il échappera aux Indiens, en supposant que nous les rencontrions, ce dont je doute.

— Peut-être allez-vous en avoir la preuve plus tôt que vous ne le pensez, répondit Harmer. Emily, croyez-moi, restez avec nous!

— Ah! c'est Emily qui vous inquiète?

— M'est avis que vous courez au-devant d'un danger inutile, dit Randolph à son tour; qu'en pensez-vous, frère Brigham?

— Les païens ont déjà été défaits par un ange du Seigneur, répondit le successeur de Smith, et j'ai la conviction que nos sœurs peuvent partir en toute sécurité.

— Allons! Harmer, dit gaiement mistriss Bradish, soyez galant, et amenez-moi mon cheval.

— Mistriss Bradish, puisque vous persistez dans votre projet, au moins permettez-moi de vous donner une garde pour vous accompagner et vous défendre au besoin.

— Pour me défendre? répondit-elle avec mépris; en vérité, monsieur Harmer, vous avez bien plus besoin que moi d'une garde; les gens pusillanimes (j'allais dire les poltrons) s'imaginent toujours être en danger.

Le rouge monta au visage de Harmer, qui s'éloigna sans mot dire: cinq minutes après, les deux dames disparaissaient derrière un monticule couvert de cotonniers.

— Elle court à sa perte, et je ne puis l'empêcher! dit tristement Harmer.

— En vérité, s'écria mistriss Beardsley, jamais aucun voyageur n'a éprouvé plus de désastres que nous.

— Songez aux enfants d'Israël lorsqu'ils marchaient vers la terre promise, lui répondit Brigham.

— Oui! reprit la vieille dame; mais les Israélites n'avaient pas à subir la pluie, et chacun sait que la mer Rouge, — cette misérable lagune, — s'était desséchée comme par miracle, afin de permettre aux enfants de Moïse de la traverser à pied sec. Nul parmi eux ne fut noyé comme je l'ai été, nul n'est mort comme la pauvre mistriss Murray et ses enfants.

— Mais il ne vous est rien arrivé, objecta le prophète; on m'a assuré que vous n'aviez perdu aucun objet de valeur.

— Qui vous a dit cela? N'est-ce donc rien que la perte d'un grand sac rempli de sucre, et du sucre de première qualité

encore, uniquement réservé pour mon café? Ne comptez-vous donc pour rien le désagrément d'avoir toutes ses hardes mouillées? et ma provision de bas, et les petites provisions de Louise?...

— Tout cela vous sera rendu au centuple; du moins je le demanderai à Dieu, dit Brigham en s'en allant.

Mistriss Beardsley n'avait pas l'air de se soucier beaucoup des prières de notre prophète.

Nous nous arrêtâmes pour dîner au bord d'une source. Le pays environnant était couvert de bois de haute futaie, et l'atmosphère embaumée du parfum des fleurs sauvages. L'absence prolongée de mistriss Bradish m'inquiétait fort, et je ne pus dissimuler mes craintes. A mes sollicitations et à celles de plusieurs autres Mormons, un détachement de volontaires fut envoyé à la poursuite des promeneuses, mais ils revinrent le soir nous rejoindre au camp sans apporter aucunes nouvelles certaines. Au fond d'une petite vallée, située environ à cinq milles de distance, nos camarades avaient découvert, à certains indices, qu'une escarmouche avait eu lieu; le gazon était foulé par le piétinement des chevaux; ils avaient même ramassé un couteau souillé de sang. Harmer ne pouvait maîtriser sa rage, et Louise pleurait à chaudes larmes.

— J'étais bien sûre que ce malheur arriverait! s'écria mistriss Beardsley; je ne suis étonnée que d'une chose, c'est que nous n'ayons pas été tous enlevés; allons! je ne fermerai pas l'œil de la nuit.

— Vous n'avez plus rien à redouter, fit Harmer; les Indiens ne nous attaqueront plus maintenant. A l'heure qu'il est, ils ont, sans aucun doute, déjà dansé leur grande ronde de triomphe autour du crâne de la pauvre Emily.

— Mais rien ne nous prouve que nos deux amies aient été prises par les Indiens, dis-je à mon tour; elles se sont peut-être égarées dans les bois; il faut espérer qu'il ne leur est rien arrivé.

— Dieu fasse que cela soit ainsi! s'écria Louise.

— Pourvu qu'elles ne meurent pas de faim, ou qu'elles ne soient pas dévorées par les bêtes féroces! reprit mistriss Beardsley.

Tandis que tous ces vains propos s'échangeaient entre nos amis, j'observais attentivement Brigham, et je m'aperçus que malgré l'affliction qu'il éprouvait sur le triste destin d'Emily, il prenait pourtant un malin plaisir à voir les angoisses de Harmer. Le jour suivant, nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée d'une troupe amie d'Indiens Cheyennes; plusieurs d'entre eux nous apportaient d'excellents légumes. Harmer seul comprenait leur langage, et ils causèrent quelque temps avec lui. Aussitôt qu'ils furent partis, l'amoureux d'Emily vint à moi : une joie indicible se lisait dans ses yeux.

— Ces Indiens m'assurent, me dit-il, que la tribu des Sioux, au pouvoir de laquelle sont nos deux amies, est campée à dix milles d'ici, sur les bords de la rivière Vermilion. Si cela est ainsi, nous pourrons sans peine les atteindre cette nuit.

— S'ils allaient nous échapper?

— Je ne le crois pas; ils attendent une bande d'Indiens Crows qui est allée piller les Snakes, et qui, d'après leur calcul, doit repasser par le même chemin. Je veux aller consulter M. Ward et quelques autres amis; mais surtout que Randolph ne sache rien, nous n'avons pas besoin de ses avis.

La journée était fort avancée; on dressa le camp dans une grande vallée couverte d'un pâturage excellent pour nos troupeaux, et on se décida à envoyer un éclaireur pour reconnaître. Harmer lui-même se chargea de cette mission, car son plus grand désir était de sauver Emily, et il le disait à qui voulait l'entendre.

— Souvenez-vous, lui dit M. Ward, que la délivrance de mistriss Bradish est aussi très-importante pour nous.

— J'espère les sauver toutes deux, répondit le hardi jeune homme, et enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il disparut bientôt à nos regards.

— Où donc va Harmer? demanda Louise.

— Découvrir la trace de nos amies.

— Que Dieu bénisse ce brave garçon, puisqu'il aime mon Emily!

— J'espère aussi que cette circonstance préservera d'un piége l'enfant qui vous est cher.

— Que voulez-vous dire?

— Ne savez-vous donc pas que Brigham aime aussi votre fille adoptive?

— C'est impossible! il a déjà trois femmes.

— Et il serait ravi d'en prendre une quatrième, à la condition qu'elle serait jeune et belle.

A cette révélation inattendue, Louise rougit et pâlit à la fois, puis elle ajouta : — Mais cet usage infâme n'est-il pas une dangereuse tentation pour les hommes?

— Je le crois, répondis-je.

— Et moi, j'en suis sûre! s'écria-t-elle avec véhémence; si mon mari prenait une autre femme, j'en mourrais!

Harmer revint bientôt et nous annonça que les sauvages étaient en fort grand nombre, qu'il faudrait user de précautions infinies afin d'éviter un combat général. Il avait vu Emily liée à un arbre et paraissant plutôt morte que vivante; quant à mistriss Bradish, elle était attachée aussi, mais elle avait sur la tête une petite planchette qui servait de but pour les flèches des Indiens.

— Les Peaux-Rouges ne m'ont pas vu; j'avais laissé mon cheval au milieu d'un bois fort épais, à deux milles de distance de leur wigwam, et je m'étais approché silencieusement à pied. Ces mécréants paraissent être bien montés et bien armés, et nous aurons une rude besogne pour les vaincre.

— C'est probable! A quelle heure partirez-vous cette nuit?

— Dès que la lune aura disparu, quand la nuit sera obscure; du reste, je veux choisir mes hommes et conduire l'expédition. Je suppose que dorénavant mistriss Bradish ne nous traitera plus de poltrons!

Suivant les recommandations de Harmer, nous gardâmes pour nous ces bonnes nouvelles, qui ne furent connues que de Louise et de ceux qui devaient faire partie de l'expédition.

Deux heures après minuit, quand le silence le plus profond régna dans le camp, une troupe de quinze cavaliers, armés jusqu'aux dents, sortit à petit bruit d'un bois de saules touffus et disparut immédiatement dans l'ombre. Ces cavaliers cheminèrent pendant plusieurs milles à travers monts et vallées; mais, parvenus à l'entrée d'une forêt d'ébéniers, celui qui

paraissait être leur chef arrêta son cheval et dit à ses compagnons à voix basse :

— Nous allons laisser ici nos chevaux et continuer notre route à pied, nos ennemis sont campés au sommet de la colline. Ne parlez point, soyez prudents, que rien ne puisse leur donner l'éveil. Ils dorment sans doute, et s'il en est ainsi, peut-être pourrons-nous trouver le moyen de leur reprendre leurs prisonnières sans coup férir.

Nos amis mirent alors pied à terre, attachèrent leurs chevaux aux arbres et s'avancèrent à travers la forêt. Leur marche fut souvent interrompue, tantôt par le rugissement éloigné d'une panthère, tantôt par le cri d'une orfraie qui, troublée par leur approche, s'envolait à tire-d'aile. Ils arrivèrent enfin au sommet de la colline : Harmer fit signe à ceux qui le suivaient de rester en arrière, et il se mit à ramper à plat ventre. Après s'être assuré de la position, il appela du geste ses compagnons; ceux-ci obéirent et s'avancèrent sans bruit au milieu des hautes herbes.

Les Indiens étaient tous endormis autour des débris d'un feu mourant; leurs bras étaient enlacés les uns dans les autres, et ils avaient placé leurs prisonnières au centre du cercle. On apercevait aussi deux ou trois barriques contenant ou ayant contenu de l'eau-de-vie, et tout faisait penser qu'ils avaient passé la soirée à boire. On voyait les uns la face tournée contre terre, les autres couchés sur le dos, plusieurs même avaient adopté des postures fort incommodes. Celui-ci avait les pieds presque dans les cendres, tandis que les cheveux de celui-là couraient risque d'être roussis.

Un bruit léger, causé par l'éclat d'un morceau de bois, fit lever la tête à une des deux femmes, qui regarda autour d'elle. Harmer était alors pleinement en vue : la situation était critique, car un cri de surprise eût suffi pour réveiller tout le camp. Il recommanda le silence à l'aide d'un geste rapide, puis, se traînant jusqu'à l'Indien qui était étendu entre lui et les femmes, il s'empara brusquement du tomahawk placé à ses côtés, et, d'un seul coup de cette arme terrible, il étendit le Peau-Rouge mort à ses pieds. Il se hâta alors de couper les liens des prisonnières, les aida à se lever, et tous trois s'éloi-

gnèrent du camp indien avec la plus grande précipitation.

— Harmer, lui dit mistriss Bradish, je ne veux pas m'en aller sans mon cheval; je connais l'endroit où il est attaché, allons le chercher!

— Pour l'amour du ciel, silence! dit Emily d'une voix basse empreinte de terreur.

— Ce n'est pas moi, en tous cas, qui irai chercher votre bête, répondit Harmer du même ton; faites ce que vous voudrez, le danger sera pour vous seule, je reste avec Emily.

— Je l'entends bien ainsi, dit mistriss Bradish. Dites-moi seulement quelle direction je dois prendre pour rejoindre votre compagnie.

— Celle de l'est, répliqua Harmer,—et mistriss Bradish disparut sans ajouter un seul mot.

— Cette femme se plaît au milieu du danger, fit un des cavaliers.

— Vous paraissez ne pas l'aimer beaucoup? ajouta Emily.

— J'en conviens! répondit Harmer, et ce n'est pas sans cause.

Il est inutile de dire que cette conversation avait lieu à voix basse, quoique Emily eût assuré que les Indiens étaient trop ivres pour être facilement réveillés. Nos amis reprirent en toute hâte le chemin qu'ils avaient suivi et atteignirent bientôt le bois où leurs chevaux étaient attachés. Se remettre en selle fut l'affaire d'un moment, et longtemps avant le lever du soleil, ils étaient de retour au camp. Mistriss Bradish arriva environ vingt minutes après eux.

Comme nous l'avions supposé, nos amies, en chevauchant dans la plaine, avaient été rencontrées par les Indiens. Mistriss Bradish, avec son courage ordinaire, avait refusé de se rendre à discrétion et avait blessé deux ou trois Peaux-Rouges. Grâce au costume d'homme qu'elle portait, ils n'avaient pas d'abord reconnu son sexe; aussi, lorsque plus tard ils découvrirent que c'était une femme, ils avaient conçu une grande admiration pour son courage.

XXI

Suite de l'histoire d'Emily.

Pendant deux ou trois jours, il ne nous arriva rien de remarquable. La monotonie de notre vie d'émigrants n'était égayée que par des incidents dont la nouveauté seule faisait le charme. Nous longions quelquefois des rivières couvertes de canards et d'autres oiseaux aquatiques; plus loin nous traversions des savanes où les antilopes bondissaient à chaque pas. La route qui traverse les prairies était admirable, mais sur les hautes herbes bourdonnaient sourdement des essaims de moustiques et de grandes mouches vertes qui tourmentaient cruellement nos chevaux et notre bétail. A peu d'exceptions près, le temps était magnifique et l'air imprégné des senteurs pénétrantes de mille fleurs aux teintes diaprées.

Un matin nous nous trouvâmes inopinément en présence d'un immense troupeau de bisons qui s'étendait dans la plaine aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Je fus frappée de surprise et de saisissement à la vue de ces innombrables quadrupèdes et au bruit étrange que produisait leur marche vagabonde. Quel curieux spectacle! Ici, une vache allaitait son veau; là, un énorme taureau se roulait sur le gazon; plus loin, des nuages de poussière annonçaient un combat acharné. Harmer et plusieurs des nôtres brûlaient d'envie de se donner le plaisir d'une chasse aux bisons, et comme midi approchait, il fut décidé qu'on ferait halte. Nos deux Nemrods ne revinrent qu'assez tard, et comme plusieurs de nos bœufs avaient pris la licence d'aller rejoindre les bisons, il nous fallut attendre toute l'après-midi. Je profitai de ces heures de loisir pour prier Emily de me raconter la fin de son histoire. Elle ne se fit point prier et commença en ces termes :

— Mon séjour auprès de mistriss Burney aurait été bien heureux si cette bonne dame n'avait pas été sous la dépendance

de ses domestiques, ou plutôt si ses domestiques avaient eu son aimable caractère et sa bonté de cœur. Lorsque j'arrivai chez ma bienfaitrice, elle me présenta à ses gens en disant qu'elle m'avait adoptée pour sa fille, et qu'elle voulait que l'on eût pour moi le respect et la considération que ce titre méritait.

— Comment! madame, vous avez adopté cette petite fille qui sort de la maison des pauvres? fit Matson, la femme de chambre.

— Oui, certes, répondit mistriss Burney, et je ne veux pas que vous fassiez une seconde fois une allusion de ce genre. M'entendez-vous?

Matson fit une vilaine grimace et quitta la chambre : je vis sur-le-champ qu'elle serait mon ennemie; elle craignait probablement que mon influence ne combattît la sienne auprès de sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, les réprimandes et les moqueries de cette femme devinrent pour moi un supplice journalier plus intolérable encore que les mauvais traitements de la maison des pauvres.

— On dit que vous ressemblez à votre mère, petite, me dit-elle un jour; ce n'est pas très-flatteur pour vous.

— Qui dit cela? demandai-je avec curiosité, car j'étais toujours possédée du plus ardent désir de connaître ma famille : Matson avait deviné cette envie, et se servait de ce prétexte pour me persécuter.

— Quelqu'un qui le sait, répondit-elle avec raillerie. Votre mère était bien connue dans toute la ville.

— De grâce! nommez-moi une seule personne parmi celles qui l'ont connue!

— Voilà précisément ce que je ne puis faire; d'ailleurs, elle avait une si mauvaise réputation, que nul n'a envie de paraître l'avoir connue.

— Qu'a donc fait ma mère?

— Oh! ce sont des choses dont on ne peut parler : mais je me dis souvent, lorsque mistriss Burney vante votre beauté et se plaît à vous parer de riches habits, que si elle avait le même dégoût que moi pour les enfants illégitimes, elle ne voudrait pas vous garder une minute dans sa maison.

Les paroles cruelles de Matson me déchirèrent le cœur et se gravèrent dans ma mémoire. Je courus à l'appartement de mistriss Burney, et m'approchant d'elle impétueusement, je la priai de me dire ce que c'était qu'un enfant illégitime.

— Qui vous a parlé de cela? me dit la bonne dame, en me regardant par-dessus ses lunettes avec un air de bonté et de curiosité.

— Matson assure que si vous méprisiez cette sorte d'enfants, comme elle le fait, vous ne me garderiez pas dans votre maison.

— Matson a grand tort de parler ainsi, et vous m'obligerez en ne faisant point attention à ce qu'elle dit.

— Mais cela est impossible, car elle me parle toujours de ma mère, et j'ai un extrême désir de savoir quelque chose sur son compte. Oh! mistriss Burney, parlez-moi de ma mère! Matson dit que c'était une mauvaise femme, mais elle était ma mère, et peut-être, après tout, son cœur était-il bon.

A ces mots, les yeux de mistriss Burney se remplirent de larmes.

— Eh bien! mon enfant, je vous dirai tout ce que je sais de votre mère, mais ce ne sont que des ouï-dire. Hélas! la connaissance du sort de votre mère ne saurait être qu'un legs amer.

— Jamais plus amer que ma poignante incertitude, répondis-je avec anxiété.

— Cette histoire pourra aussi vous servir d'enseignement salutaire, reprit mistriss Burney, car la beauté attire les voleurs bien plus encore que l'or. Votre mère était admirablement belle. Dieu lui avait fait, comme à vous, ce dangereux présent. Elle était fille d'une veuve, et vécut heureuse avec sa mère pendant de nombreuses années. Un jour, un homme aux dehors vertueux arriva dans notre voisinage et se fit présenter dans la maison de ces deux femmes. Il plut à la vieille dame, qui fut enchantée de sa bonté pour son enfant, et quand cet homme lui demanda sa fille en mariage, elle accepta cette proposition avec joie. Cet hypocrite persuada à sa fiancée de l'accompagner à la ville pour acheter ses parures de noce, elle le suivit; mais une fois seul avec elle il refusa de rem-

plir ses engagements, et s'opposa à ce qu'elle retournât près de sa mère. Bien plus, il la tint enfermée dans une maison qui appartenait à des gens de mœurs perdues, et puis ensuite il l'abandonna sans mot dire. L'infortunée n'apprit son départ que parce que l'hôtesse vint lui signifier de sortir de chez elle, en ajoutant que le monsieur qui jusque-là avait payé son *board*, avait dit qu'il ne répondait plus du loyer. Vous pouvez aisément vous figurer quel fut le désespoir de la jeune femme en se voyant ainsi délaissée dans une grande ville, sans un ami, sans un parent à qui elle pût recourir! Dans sa détresse, elle se confia à Dieu, et se levant sans proférer une parole, elle sortit de cette maison inhospitalière.

Mistriss Burney s'arrêta pour essuyer une larme, et moi, madame, suffoquée par mon émotion, je ne pus que lui dire :

— Oh! continuez! de grâce, continuez!

— Comme de raison, poursuivit la bonne dame, la malheureuse ne songea qu'à retourner auprès de sa mère. Elle savait que le monde rirait de sa chute et insulterait à son malheur, mais une mère accueille toujours son enfant avec miséricorde. Elle partit donc seule, à pied, par une pluie battante, au milieu d'une nuit profonde. Ses forces trahirent son courage; elle s'évanouit sur la route, où elle fut ramassée par un voyageur bienfaisant qui la plaça dans sa voiture et l'amena à l'auberge la plus proche. Sa maladie fut très-courte, mais elle vécut pourtant assez pour vous donner le jour, mon enfant, et pour raconter sa lamentable histoire. Elle vous pressa sur son cœur, en suppliant qu'on vous envoyât à sa mère avec une lettre qu'elle traça de sa main défaillante. On l'enterra dans le cimetière des pauvres, puis on prit des informations afin de retrouver la pauvre veuve; mais celle-ci, succombant à ses inquiétudes et à sa douleur, avait quitté la vie le même jour que sa fille. Sa fortune était passée à des collatéraux, et vous tombiez à la charge de la paroisse.

— C'est alors qu'on me porta à la maison des pauvres?

— Oui, et maintenant, chère enfant, il ne vous reste qu'un seul moyen de reconnaître votre père, si jamais vous le rencontrez : c'est à l'aide de la lettre dont je viens de vous par-

ler, et qu'on remettra entre vos mains lorsque vous serez d'âge à tout comprendre.

— Oh! pourquoi ma mère est-elle morte! m'écriai-je avec désespoir.

— Je serai une mère pour vous! dit la bonne dame en m'embrassant tendrement; ne pleurez donc plus sans motif.

Je remerciai cette excellente femme de la révélation qu'elle venait de me faire, tout en réfléchissant à ma triste position. Hélas! ma mère avait été victime de la fatalité, mais elle n'avait point été criminelle. Elle était bonne, belle et innocente, je pouvais chérir et vénérer sa mémoire. J'allais souvent m'asseoir dans quelque endroit solitaire pour regarder le ciel bleu : je rêvais alors que je voyais à travers les nuages la gloire des élus, et que j'entendais le son lointain de harpes immortelles. Puis je me figurais le bonheur que devaient éprouver à se rencontrer deux esprits longtemps séparés sur la terre, lorsqu'ils se trouvaient emportés par de célestes extases; je me jetais à terre, versant de délicieuses larmes, et je priais le Seigneur de m'admettre dans les régions éthérées.

Je ne sais vraiment pas d'où me vint la sublime pensée que les âmes dépouillées de leur enveloppe mortelle veillaient sur leurs amis vivants pour les protéger. Depuis ce moment, il m'a toujours semblé que ma mère était près de moi, que j'agissais sous sa sainte influence, que je sentais son souffle sur ma joue, et que son doux regard se reposait sur le mien.

Mistriss Burney tomba malade. C'était au printemps : les violettes fleurissaient dans les prairies, et les roitelets construisaient leurs nids dans de petites boîtes que j'avais préparées pour eux. La fraîcheur virginale de la nature contrastait avec la pâleur morbide de cette créature qui s'inclinait vers la tombe. J'éprouvais une grande douleur à la voir ainsi, et je fis un jour devant la malade une remarque à ce sujet. Elle sourit doucement et me dit :

— Ainsi, mon enfant, vous croyez donc que la mort est une horrible chose?

— Oh! oui! bien horrible! murmurai-je en cachant mon visage entre mes mains, la terre est si radieuse et la vie est si belle!

— Mais nous allons dans un lieu où la lumière est mille fois plus éclatante et plus pure que les rayons du soleil ! s'écria-t-elle avec enthousiasme ; dans un séjour où les plus saisissantes beautés de cette terre paraissent ternes et insipides ! Qu'est-ce que la vie, comparée aux ravissements immortels qui nous attendent là-haut ? Grâces éternelles en soient rendues à Dieu qui a vaincu le péché par l'entremise de Notre-Seigneur Jésus-Christ son fils !

— Que deviendrai-je quand vous serez morte ? m'écriai-je en fondant en larmes.

— J'ai songé à vous pourvoir libéralement, répondit-elle : vous aurez beaucoup d'amis ou plutôt beaucoup de personnes qui prétendront l'être, mais ne vous écartez jamais des sentiers du devoir, et n'oubliez jamais Dieu ; il ne vous abandonnera jamais.

Hélas ! la bonne dame mourut quelques jours après cette conversation. Elle s'éteignit tranquillement, et je pleurai sa perte avec amertume. Un homme que je ne connaissais pas vint prendre possession de tout ce qui lui appartenait ; je l'assurai que mistriss Burney avait fait un testament, mais il sourit avec incrédulité, et me demanda la preuve de ce que j'avançais.

— Mais, lui dis-je, en allant au bureau, j'ai vu ma bienfaitrice placer elle-même le papier dans ce tiroir.

— Cherchez, miss, dit-il, et si vous le trouvez nous verrons.

En vain je bouleversai toute la maison ; Matson se tenait près de moi, souriant d'une manière insultante, et me disant avec impertinence :

— Mademoiselle la pauvresse n'a pas envie de renoncer au titre d'héritière ; mais cherchât-elle jusqu'au jugement dernier, je suis sûre qu'elle ne trouvera pas de testament.

— Matson, répliquai-je, si le testament n'est pas là, c'est que vous l'avez pris et détruit, car vous seule aviez le privilége de toucher aux clefs de mistriss Burney.

La méchante femme devint cramoisie.

— Par quel motif aurais-je fait cela ? balbutia-t-elle.

— En haine de moi, parce que vous m'avez toujours détestée, quoique je ne vous aie jamais fait de mal.

— Peu m'importe, dit l'étranger; mais comme le testament ne se trouve point, si toutefois il est vrai qu'il y en ait eu un, je suis l'héritier légitime, en ma qualité de plus proche parent. Du reste, vous pouvez rester ici, miss, vous serez peut-être utile à ma femme.

— Ah! ah! s'écria Matson, d'héritière vous deviendrez servante.

Je n'eus pas l'air d'entendre ces mots cruels, et remerciant roidement cet homme, je lui dis que je réfléchirais. Ce fut alors que mistriss Stillman m'offrit de venir habiter près d'elle, et comme vous le pensez bien, j'acceptai sa proposition avec joie.

XXII

Un Mari repentant.

Pendant plusieurs jours notre vie fut très-calme; les hommes s'amusaient à chasser les bisons, les femmes préparaient leur repas, et comme un grand nombre d'enfants étaient tombés malades, cela donnait un surcroît d'occupation à celles qui étaient mères. Mistriss Bradish, toujours agitée, allait d'un chariot à l'autre; aussi, elle apprenait et colportait toutes les nouvelles. Nous la vîmes entrer un soir sous notre tente au moment où nous achevions de souper; j'étais seule, car M. Ward était allé assister à une assemblée de chefs de Mormons.

— Eh quoi! ma chère amie, commença-t-elle par dire, vous croyez-vous meilleure ou plus mauvaise que les autres pour fuir ainsi la société?

— Je ne fuis personne, répondis-je simplement.

— Eh bien! moi, je vous apporte des nouvelles. Nous allons avoir avant peu un mariage.

— Celui d'Harmer et d'Emily?

— Que vous êtes simple! s'écria-t-elle en riant. Brigham ne le souffrirait pas.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre, il réserve Émily pour lui-même. L'homme dont je veux parler a déjà une femme, mais il désire en prendre une seconde, ce qui est très-naturel. Notre prophète Brigham a eu une révélation qui lui annonçait que les vrais fidèles doivent suivre l'exemple des patriarches, et élever de nombreuses familles afin d'envahir la terre, et être plus tard en mesure de subjuguer les païens.

— Mais, madame, la polygamie a été inventée par le diable!

— Au contraire, je crois que c'est une institution particulièrement destinée à augmenter notre race, et plus tard notre force; je m'intéresse vivement à la prospérité de l'Église, aussi je conseille toujours aux hommes d'épouser autant de femmes qu'ils peuvent en trouver.

— Si vous étiez mariée, seriez-vous bien aise que votre mari épousât d'autres femmes?

— Je ne saurais vous dire; mais indubitablement je ferais de nécessité vertu.

— La pauvre mistriss Murray est morte de douleur, et je ne doute pas que ce sort ne soit réservé à la femme de celui dont vous parlez aujourd'hui.

— C'est fort possible, car elle est très-nerveuse!

— Mais qui est donc ce nouvel époux?

— M. Stillman le jeune.

— Quoi! le mari de Louise Beardsley?

— Lui-même. Cette nouvelle paraît vous étonner, fit mistriss Bradish en riant aux éclats. Notre frère peut fort bien avoir deux et même trois femmes; je le lui ai dit cent fois, et en vérité, je crois que c'est grâce à mes avis qu'il s'est déterminé à cette alliance.

Je restai atterrée à ces paroles, tandis que mistriss Bradish se réjouissait de mon étonnement.

— Louise connaît-elle le projet de M. Stillman?

— Je ne le crois pas, elle s'est bien souvent vantée devant moi de la certitude où elle était de la constance de son mari; j'avais peine alors à m'empêcher de rire de l'ignorance de mon amie sur la versatilité des hommes.

— Qui est la nouvelle mariée? dis-je avec un ton de raillerie.

— Une des plus jolies filles qui se puisse imaginer; elle est gaie, spirituelle, enjouée et fort coquette.

— Une personne de ce caractère ne pourra guère convenir à M. Stillman, qui paraît être un homme sérieux.

— Et la loi des contrastes? répondit-elle. Les gens sérieux sont toujours captivés par les caractères vifs et légers; d'ailleurs, cette jeune fille l'a complétement fasciné. Je vais vous raconter comment cela est arrivé. Nous nous promenions, M. Stillman, Fanny et moi; Fanny s'était montrée fort gentille, et à vrai dire, je ne l'avais jamais vue si jolie. La marche avait donné à ses yeux et à son teint un éclat surprenant; Stillman la suivait du regard, et je vis que Fanny s'ingéniait à lui plaire. Lorsqu'elle nous quitta, je demandai à Stillman ce qu'il pensait de cette jeune fille.

— C'est une des plus séduisantes créatures que j'aie jamais vues, répondit-il.

— Je crois qu'elle a de vous la même opinion.

— Vraiment? Certes, si je n'étais pas déjà marié, je profiterais de sa bonne volonté à mon égard.

— Vous êtes marié, il est vrai, mais cela ne fait rien. La loi de notre Église sanctionne et encourage la polygamie; je crois que Fanny vous aime assez pour se trouver heureuse de devenir votre seconde femme.

M. Stillman manifesta d'abord un certain contentement, puis son visage s'assombrit, et il murmura une phrase dont je n'entendis que le dernier mot : « Louise. »

— Si Louise est douée de bon sens, repris-je, elle comprendra l'urgence de votre décision. — Mais à ces mots, je le vis secouer la tête sans me répondre. — Louise, poursuivis-je, ne peut plus vous donner d'enfants, elle doit imiter Lia et Rachel, qui, en pareille circonstance, supplièrent leur mari de prendre d'autres femmes, afin d'augmenter leur postérité.

M. Stillman était trop absorbé par ses réflexions pour pouvoir me répondre, et je le quittai pour aller causer avec Fanny. Lorsque je lui appris que le mari de Louise était amoureux d'elle, elle s'écria en frappant dans ses mains :

— Amoureux de moi! Ah! mais c'est charmant! j'avais des projets sur notre prophète Brigham; mais la petite Emily m'a coupé l'herbe sous le pied, et pourtant je sais à n'en pas douter qu'elle le hait comme on hait son plus mortel ennemi.

— Voyons, Fanny, parlons sérieusement; M. Stillman vous plaît-il réellement assez pour que vous consentiez à devenir sa femme, sa seconde femme, bien entendu, car vous savez qu'il en a une autre?

— Certainement, répondit Fanny, depuis plus d'un mois je me suis décidée à n'être jamais que la seconde femme d'un Mormon, si jamais j'en épousais un.

— Et d'où vous vient ce parti pris?

— Dites plutôt cette égoïste détermination, répliqua-t-elle; en voici l'explication : Quoique j'aie peu d'expérience du monde, je suis parfaitement convaincue qu'un homme ayant le droit d'avoir deux femmes ne se contentera pas d'une seule. Il doit être fort mortifiant pour la première femme de voir introduire sous le toit conjugal une seconde épouse qui vient partager son empire; c'est par conséquent une immense satisfaction pour la vanité de cette seconde de se voir l'objet de toutes les préférences. Songez combien la première doit être jalouse, et combien cette jalousie est flatteuse pour sa rivale, puisqu'elle est en quelque sorte l'acceptation tacite de son triomphe et l'aveu de la supériorité de ses charmes.

— Je vois, Fanny, que vous ne refuserez pas M. Stillman, et je crois que c'est un très-bon parti pour vous.

— Je le pense aussi, et puis j'aurais tant de plaisir à désespérer son orgueilleuse femme! Je me complais toujours dans l'humiliation de ces créatures froides et hautaines. Ne savez-vous pas que Louise m'a insultée en face l'autre jour? J'ai juré, voyez-vous, qu'elle me payerait cet affront; le moment est venu, dit-elle en riant et en chantant comme un enfant.

— Est-il possible que vous ayez prêté les mains à une pareille transaction? dis-je à mistriss Bradish; mais Louise, votre amie, sera malheureuse pour le reste de ses jours, et je vous avoue que je ne vois pas à qui cette alliance doit procurer un vrai bonheur.

— Nous n'avons pas à attendre de bonheur ici-bas, dit la

cruelle femme en s'éloignant; nos félicités dans l'autre vie dépendent de notre abnégation dans celle-ci.

Plusieurs jours se passèrent sans que j'entendisse parler mariage, et cependant j'observai que M. Stillman et Fanny étaient souvent ensemble. Dans ces occasions-là, la jeune fille agissait de façon à ce que Louise la vît avec son mari. Un jour, mistriss Bradish entra chez moi.

— Voilà qui est fait, me dit-elle, Louise a découvert que son mari allait prendre une seconde femme.

Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir.

— Certes, vous apprenez cette nouvelle d'une manière aussi tragique que ma pauvre amie ! Fanny a déployé une méchanceté sans pareille. Afin que son triomphe sur Louise fût complet, elle est allée confier à Marguerite Shuff que M. Stillman la recherchait en mariage, et qu'elle lui avait promis de lui donner une réponse définitive ce soir même. Naturellement, Marguerite s'est empressée de porter cette nouvelle à Louise, dont le cœur était déjà dévoré de jalousie.

— Qu'ils prennent garde tous deux, a répondu celle-ci d'un air sombre; Fanny Simpkins est une trop vile créature pour mon mari : encore, s'il avait choisi une femme honorable... Elle n'acheva pas, mais il est évident de toutes manières que la pensée de voir M. Stillman prendre une autre femme lui faisait perdre l'esprit.

— Oh! mistriss Bradish! qu'avez-vous fait?

— Hier, à midi, lorsque les chariots s'arrêtèrent, continua-t-elle sans m'écouter, je suis allée voir Louise, me disant que si elle me parlait de quelque chose, je chercherais à lui faire prendre son parti. Louise était occupée à préparer son dîner, les deux vieux Stillman, mistriss Beardsley et ses enfants étaient auprès d'elle; elle me rendit à peine mon salut, et je remarquai dans ses yeux une expression si sauvage et si fixe que j'en fus effrayée.

— Où est M. Stillman? dis-je pour rompre la glace, je vois qu'il n'est point avec vous.

— Nous le voyons très-peu, répondit mistriss Beardsley en agitant ses aiguilles à tricoter plus prestement que de coutume.

— Je n'aurais jamais cru, ajout a la vieille mistriss Stillman, qu'un homme si posé, un mari si admirable, oserait jamais commettre un acte aussi diabolique.

— Oh! pour le coup, répliqua son mari, je n'admets pas que cet acte soit aussi diabolique que vous le dites.

Pour la première fois depuis vingt ans, le vieillard osait avoir une opinion contraire à celle de sa femme, et celle-ci, surprise, stupéfaite, oublia de répondre à son époux insoumis.

— De quoi s'agit-il? dis-je en simulant l'ignorance.

— Ne savez-vous pas que Fanny Simpkins, cette ignoble créature, a débauché mon mari?... s'écria Louise, qui ne répandit aucune larme et ne proféra ni cris, ni sanglots, ni plaintes, ni gémissements, mais qui regardait ses enfants comme une personne en délire.

— Il arrive à Louise ce que je lui ai prédit, reprit mistriss Beardsley; son mari ne vaut pas mieux que les autres. Elle n'a pas voulu me croire; elle prétendait qu'il lui était trop attaché! Comme si les hommes n'étaient pas tous les mêmes!

— Pas tout à fait, dit mistriss Stillman la mère, et voici grand-papa qui ne songerait jamais à désirer une jeune femme.

— Oh! non! fit le vieillard d'une voix qui était empreinte d'une nuance d'indécision qui me frappa, et je ne pus m'empêcher de dire en moi-même: « Dans un an, nous verrons! »

— Du reste, poursuivit mistriss Beardsley, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, il faut que Louise tâche de prendre son parti. Ah! si elle avait suivi mes conseils...

— Vous avez raison, mistriss Beardsley, Louise doit être raisonnable; elle ne peut pas être assez égoïste pour refuser de partager avec une de ses sœurs selon la foi le trésor qu'elle possède, c'est-à-dire un bon mari. Nous n'avons aucune raison plausible de supposer que l'affection de M. Stillman pour elle ait diminué en rien, et je pense, moi, qu'il considère comme un devoir de contribuer personnellement à la prospérité de l'Église en formant une nouvelle union.

Louise ne répondit pas une parole; je vis qu'elle avait un projet arrêté, sans pouvoir deviner quel il était. M. Stillman survint au moment où les deux familles achevaient leur dîner.

Il paraissait extrêmement joyeux ; il adressa une plaisanterie à sa mère au sujet de son bonnet, insinua à mistriss Beardsley qu'il venait de faire connaissance avec un veuf fort aimable, puis il demanda à Louise pourquoi elle paraissait triste, en ajoutant que depuis deux jours elle avait vieilli de dix ans. Aucun de nous n'osa partager l'hilarité du mari, et toutefois on ne fit en ma présence aucune allusion à son prochain mariage.

Mistriss Bradish en était arrivée à cette période de la narration, lorsque M. Ward vint nous dire que les éclaireurs signalaient, à quelques milles en avant, un camp d'Indiens, sans pouvoir préciser néanmoins si c'était celui de nos ennemis. Cette nouvelle causa la plus grande agitation parmi les femmes. On remarquait de tous côtés de nombreuses traces fraîches produites par le passage de chevaux ; çà et là se trouvaient éparses des carcasses de bisons dont les meilleurs morceaux avaient été détachés. Nous avancions avec précaution. Harmer et les autres cavaliers marchaient en tête, la carabine chargée à l'arçon de la selle. Bientôt on aperçut les Indiens qui s'approchaient au petit trot, montés sur des chevaux à moitié sauvages. Il nous parut d'abord qu'ils étaient à peine vingt-cinq à trente, mais à chaque instant un nouveau groupe apparaissait sur le sommet des collines, et trois ou quatre cents Peaux-Rouges se montrèrent dans la plaine.

Ces habitants des prairies avaient une tournure des plus pittoresques ; ils étaient maquillés et peints de toutes couleurs, parés de plumes, et portaient des crinières aussi longues que les queues de leurs chevaux. Harmer et ses compagnons armaient déjà leurs carabines. Nous nous attendions tous à une sanglante mêlée, lorsque Buckley reconnut le chef et lui adressa la parole dans son idiome. Le sauvage ne put retenir un mouvement de surprise ; il fit faire halte à ses camarades, lança devant nous son cheval au grand galop, revint sur ses pas, s'arrêta tout court et rendit enfin à Buckley son salut.

Les Peaux-Rouges qui se trouvaient devant nous étaient une tribu de Pawnees, au milieu de laquelle Buckley avait passé jadis plusieurs mois comme négociant. Ces nouveaux amis nous entourèrent, et plusieurs des nôtres comprenant

leur langage, la conversation devint bientôt fort animée. Le chef nous montra son *village* à quelque distance sur la droite et nous indiqua un troupeau de bisons qui paissait sur l'extrême limite de l'horizon. Lui et les siens venaient de faire un grand circuit afin de ne point donner l'éveil à ces animaux, qu'ils cherchaient à envelopper. Les femmes squaws les rejoignirent un quart d'heure après, montées aussi sur des chevaux; elles arrivaient pour aider les chasseurs à dépecer et à transporter la chair des bisons. Comme le vent était très-fort, le chef nous pria de vouloir bien faire halte, car il craignait que nous ne fissions fuir le troupeau. Nous consentîmes à ses désirs, et nos hommes mirent pied à terre. Du reste, la nuit approchait, et on proposa de dresser le camp. Un des anciens voulut s'y opposer, sous prétexte que la révélation lui avait prédit que le contact des Indiens nous serait nuisible. Mais Brigham affirma que les saints étaient toujours en danger, et qu'il lui avait été aussi révélé que dans la présente occasion nous étions en pleine sécurité. Son avis prévalut, et l'on fit halte pour la nuit.

Pendant que nous dressions nos tentes, les Indiens s'occupaient de leur œuvre de destruction. Ils s'étaient, suivant l'usage, séparés en deux escadrons : le premier se dirigea vers les collines, en traversant la prairie en ligne droite, et le second s'embusqua dans la direction opposée. Alors la chasse commença. Les bisons s'élancèrent sur la pente rapide des collines; mais, en apercevant les hommes qui leur barraient le passage, ils rebroussèrent chemin et rencontrèrent bientôt les chasseurs. Des nuages de poussière couvrirent la scène du carnage et nous empêchèrent d'en saisir les détails. A la fin cependant tout s'effaça dans le lointain, et chacun songea aux soins de son ménage. Tandis que j'étais occupée de mes opérations culinaires, Louise Stillman entra, et s'asseyant sur une chaise basse, elle se cacha le visage dans les mains.

— Vous avez du chagrin, mistriss Stillman?

— Oh! oui, me répondit-elle, un chagrin auquel je n'avais jamais songé, une douleur profonde, horrible, poignante, qui me déchire le cœur.

— Parlez, lui dis-je, et si je puis...

— Oh! mistriss Ward, je suis venue vous demander une grâce, une grande grâce! Vous n'appartenez pas à cette horrible secte des Mormons; aussi ai-je l'espoir que vous me comprendrez.

— Ma bonne mistriss Stillman, vous avez toutes mes sympathies.

— J'en étais sûre, et voilà pourquoi je suis venue à vous.

— En quoi puis-je vous être utile? demandai-je à cette infortunée.

— On m'a dit, poursuivit-elle, que mon mari et Fanny Simpkins ont pris rendez-vous pour ce soir afin de fixer le jour de leur mariage; je sais qu'ils doivent se rencontrer dans ce petit bosquet de peupliers que vous voyez là-bas. Je veux connaître ma destinée; mon incertitude est plus cruelle que la plus désastreuse réalité, et je suis venue vous demander de m'accompagner dans un endroit où, sans être vue, je pourrai entendre leur conversation et apprendre les projets qu'ils ont formés. Il faut absolument que je sache ce qu'il dit à Fanny. Je le veux! Et puis, s'il ne m'aime plus!... — A ces mots, elle hésita, et sa physionomie prit une expression terrible.

— Bien, mistriss Stillman, j'irai avec vous, puisque vous le désirez; mais je crains fort que ce que vous apprendrez ne détruise votre bonheur.

— Au moins, je serai délivrée de la torture du doute. — Elle versa d'abondantes larmes et ajouta: — Qui l'eût cru! mistriss Bradish, une amie que j'aimais de tout mon cœur, elle qui nous a conseillé d'émigrer, inspirer à mon mari une pareille infamie! Ah! c'est là ce qui m'est le plus douloureux!

— Je vous avouerai que cette femme est pour moi un mystère incompréhensible. Comment peut-elle avoir le cœur de contempler avec tant d'indifférence le désespoir d'une amie?

Notre souper était prêt; Louise refusa de le partager, en m'assurant qu'elle n'avait pas faim. M. Ward essaya vainement de nous distraire l'une et l'autre en nous parlant des Indiens; mais nous n'étions pas disposées à soutenir la conversation, et bientôt chacun de nous observa le silence. Je couchai les enfants, et lorsque j'eus achevé les arrangements de

la nuit, je prévins M. Ward que je désirais aller prendre l'air. Il consentit, en me recommandant de n'être pas trop long-t[illegible] absente. Louise prit mon bras, et nous sortîmes. Il fai-[illegible]uit noire, et c'est à peine si on distinguait les formes [illegible]ses de notre camp, dont l'aspect était vraiment étrange. [illegible]e et moi nous descendîmes dans un ravin profond et étroit, situé à environ cinquante mètres de notre camp. [illegible]ques minutes après, nous touchions au but de notre ex-[illegible]on. Un gros arbre que la tempête avait renversé nous [illegible]t d'abri, et là nous attendîmes les amants, qui ne tardè-[illegible]pas à paraître. Ils décelèrent leur présence d'abord par [illegible]uit de pas, puis par un éclat de rire joyeux, et enfin les [illegible] suivants arrivèrent jusqu'à nous : — Allons donc! vous [illegible]érez pas me faire accroire cela, vous, un homme marié [illegible]s dix ans!... — Louise tremblait comme la feuille.

[illegible] Vous voulez me persuader que ma présence est néces-[illegible] à votre bonheur! N'avez-vous donc jamais été heureux? [illegible] avez une femme belle, douce, aimante; vous avez des [illegible]ts charmants; ne pouvez-vous donc vous passer de [illegible]

[illegible] Fanny, répondit M. Stillman, — car c'était lui, — pouvez-[illegible]douter de mon amour? Depuis que je vous ai vue pour la [illegible]ière fois, depuis que, pour la première fois, j'ai pensé à [illegible], vous êtes devenue ma seule espérance. Votre présence [illegible]pour moi ce qu'est le soleil à la terre; loin de vous, tout [illegible]néant et obscurité. Pour votre amour, je sacrifierais ma [illegible]femme, enfants, amis! Tout ne m'est rien, si je n'obtiens [illegible]re affection!

Je frissonnai à ces paroles, dont la cruauté me navrait au-[illegible]t que la malheureuse Louise; celle-ci ne put retenir un [illegible]ri sauvage et déchirant; puis elle tomba la face contre terre. Ce cri, toujours présent à ma mémoire, ne ressemblait à aucun son humain. C'était un râle d'agonie, c'était le rugissement d'un cœur brisé par un affreux désespoir.

Les amants tressaillirent, et M. Stillman, en se retournant, m'aperçut au moment où je me baissais pour porter secours à sa femme étendue à mes pieds.

— Que signifie ceci? s'écria-t-il d'une voix irritée.

— Cela veut dire que vous venez d'assassiner votre femme, lui répondis-je avec indignation.

— Ma femme a-t-elle donc pu s'oublier au point d'espionner ma conduite? répliqua-t-il avec aigreur.

— Venez, mon ami, ajouta Fanny en lui prenant le bras, notre présence ici n'est point nécessaire...

M. Stillman allait suivre cette malheureuse, mais je lui criai d'arrêter : — Votre femme réclame vos soins, lui dis-je. Eh quoi ! préférez-vous cette coquette à la mère de vos enfants?

A ces mots, il revint d'un air abattu et consterné. Louise était encore évanouie. Je plaçai sa tête sur mes genoux, je dégrafai sa robe, et me mis à frotter ses mains brûlantes. Enfin, la pauvre femme ouvrit les yeux comme une personne qui se réveille après avoir fait un rêve horrible. Stillman s'était approché; il était penché vers elle, et j'entendis les battements de son cœur dans sa poitrine oppressée. Fanny se tenait à quelques pas; un sourire moqueur errait sur ses lèvres.

— Est-ce vous, mon ami? dit Louise d'une voix faible. J'ai rêvé que vous m'aviez quittée et que vous ne m'aimiez plus; mais cela n'est pas vrai, mon bien-aimé?

— Oh! non! non! répondit le malheureux en poussant un affreux gémissement.

— Vous savez, continua Louise, que nous sommes mariés depuis fort peu de temps. Oh! souvenez-vous comme nous avons été heureux dans cette vieille maison auprès du grand lac! C'est là que notre petite Ada est venue au monde; c'est là qu'elle est morte! Il me semble que je vois encore tout cela, la verte pelouse et le bois de sycomores avec ses jolis sentiers; vous rappelez-vous de tout cela, mon bon mari?

— Oh! oui!

— Et quand je tombai malade, comme vous m'avez veillée nuit et jour, de crainte, disiez-vous, que je ne vinsse à mourir! Que de soins, que de tendresse vous m'avez prodigués, lorsque je fus rétablie. Oh! mon ami! je n'ai rien oublié!

J'entendis le bruit d'un sanglot étouffé.

— Monsieur Stillman, dit Fanny avec un ton de hauteur, allez-vous bientôt venir? J'attends!

Louise entendit ces paroles, et se levant à demi, elle s'é-

cria impétueusement : — Laissez-le! laissez-le! vile et méchante créature!—Et puis, continuant à parler à son mari, elle lui retraça les souvenirs du passé. — Je sais que je n'étais pas digne de l'amour que vous m'avez prodigué : j'étais vive, impatiente, souvent capricieuse. J'ai peu de beauté, peu de qualités brillantes; je ne suis plus jeune, enfin; mais je vous ai aimé, mon ami, de tout mon cœur et de toute mon âme. Je n'ai appris ce que c'était que l'amour, la vie, le bonheur, que lorsque je vous ai connu; et, depuis bien des années, vous avez été tout au monde pour moi! Il y a mille femmes plus belles, plus riches et plus heureusement douées que moi; mais aucune n'aurait pu, aucune n'aurait su peut-être vous aimer comme moi!

Le pauvre homme s'inclina vers Louise, et quoique la nuit fût très-sombre, je vis leurs lèvres qui se rencontrèrent.

— Je pensais souvent, continua la femme affligée, que je n'étais pas aussi bonne que vous; mais j'ai tâché de vous créer un intérieur agréable, d'être pour vous ce qu'une femme doit être, de ne jamais vous déplaire en rien; dites, n'étiez-vous pas heureux?

— Oh! oui, le ciel en est témoin! répondit-il, et nous serons heureux encore. Fanny ne pourrait jamais vous remplacer dans mon cœur; sa beauté m'avait séduit, ma vanité avait été flattée de sa préférence; et puis, cette femme qui se dit votre amie, Louise, me conseillait de prendre une autre femme.

— Je le sais, et Dieu fasse que je trouve en mon âme le vouloir de lui pardonner!

Pendant cet entretien, Fanny s'était éloignée.

— Je ne pourrais jamais vous voir épouser une autre femme, ajouta Louise. Si jamais vous en arrivez là, tuez-moi auparavant; ce serait un acte de pitié, un bienfait généreux, que de m'empêcher ainsi d'être témoin d'un si épouvantable malheur!

— Cela n'arrivera jamais! répondit-il résolûment. Non, ma chère femme; j'ai eu tort, j'ai été faible, extravagant, ridicule; on m'a persuadé que cela vous serait égal, que vous ne vous souciiez pas beaucoup de moi, et je me suis laissé tromper.

Louise le tenait fortement embrassé.

— Et les mots cruels que je vous ai entendu prononcer? lui dit-elle bien bas.

— Qu'ai-je dit? répondit Stillman. Oh! j'ai été ensorcelé, possédé d'une folle et coupable passion; mais vos paroles ont rappelé ma raison, et l'illusion s'est dissipée. Je trouve dans votre amour une réalité solide et durable, et jamais, quoi qu'il arrive, je ne sacrifierai à cette certitude une fantaisie passagère.

— Hélas! je n'aurais jamais dû me réunir aux Mormons, moi qui connaissais leurs mœurs dissolues, et qui savais que la vie me serait odieuse si vous preniez une autre femme.

— Je sens combien je vous ai outragée, répliqua le mari, les joues inondées de larmes et le cœur oppressé. Je n'aurais jamais dû penser à me marier une seconde fois. Pour être libre d'épouser deux femmes, il faudrait que cela fût convenu d'avance; mais un homme qui a juré à celle à qui il donne son nom de n'appartenir qu'à elle seule, ne saurait, sans l'offenser grièvement, prendre une autre épouse. Croyez-moi, ma chère Louise, je vous aime plus que jamais! Mettez cet amour à l'épreuve; il n'est rien que je ne puisse faire avec joie pour vous plaire, rien que je ne sois prêt à vous promettre pour compenser le chagrin que je vous ai causé. Ordonnez-moi de jurer que je ne parlerai de ma vie à Fanny, que dans aucun cas je ne songerai au mariage, et je ferai ce serment. Jamais je n'y manquerai tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines. — Et en disant ces mots il se jeta à ses pieds en la pressant sur son cœur.

Louise embrassa tendrement son mari, et prenant ses mains dans les siennes, elle lui dit : — Vous me rendez bien heureuse; car vous êtes à moi, à moi seule! C'est, du reste, tout ce que je vous demande. Jurez-moi que tant que je vivrai vous n'épouserez jamais d'autre femme, et promettez-moi de me rester fidèle jusqu'à la mort.

M. Stillman obéit à l'instant, et les deux époux réconciliés allèrent s'asseoir au pied d'un arbre. Je n'avais plus rien à faire; aussi je me hâtai de disparaître inaperçue, et je retournai au camp, transportée d'une joie que je ne saurais décrire.

Je trouvai mistriss Bradish qui causait avec M. Ward : elle venait de lui annoncer le mariage préparé par ses soins.

— Comme vous êtes gaie, mon cœur ! s'écria-t-elle en me voyant entrer ; on dirait que vous revenez d'une fête. Quelle est donc la cause de cette joie ?

— Je viens d'assister à une scène plus agréable qu'une fête, répondis-je ; à la réconciliation d'un mari et d'une femme. Louise, votre amie, continuai-je en m'adressant à mistriss Bradish, est plus heureuse ce soir qu'elle ne l'a été de longtemps.

— Que voulez-vous dire ?

— Sachez que Fanny Simpkins peut mourir vieille fille, surtout si elle compte sur M. Stillman, et apprenez que je suis ravie que cet abominable mariage soit rompu !

— Rompu ! Le mariage de Fanny Simpkins rompu ! Qui donc a mis obstacle à l'accomplissement de mes désirs, mistriss Ward ?

— La divine providence, grâce au pouvoir de laquelle les yeux de M. Stillman se sont ouverts : il a reconnu l'horreur du crime détestable qu'il allait commettre.

— Sottises que tout cela ! Dans deux jours d'ici il aura changé d'avis. Fanny saura bien le convaincre.

— Ne l'espérez pas, mistriss Bradish. M. Stillman a juré par le serment le plus solennel qu'il ne se marierait jamais du vivant de Louise. J'étais présente lorsqu'il en a pris Dieu à témoin.

— Nous verrons ! murmura mistriss Bradish en haussant les épaules.

XXIII

L'amour au Désert.

Au milieu des vastes solitudes de la prairie américaine, dans un camp d'émigrants assis sur cette immensité de verdure, l'amour aussi bien que les intrigues rompent la mono-

tonic d'un long voyage. Ces passe-temps ont au moins le charme de la nouveauté. Telle était du moins la manière de voir de Harmer et d'Emily. Aimer dans de pareilles conditions, comme le font les oiseaux et les gazelles, paraissait tout naturel à ces deux jeunes cœurs, et lorsque leur tête-à-tête était troublé par la présence inopinée d'un étranger, n'était-il pas tout naturel que le capitaine entourât la jeune fille de ses bras, ou qu'elle se pressât contre sa poitrine pour y chercher protection? Dès que les anciens se retiraient sous leurs tentes, aussitôt que les sentinelles étaient placées à leurs postes, Harmer et Emily venaient s'asseoir auprès du feu expirant, et se disaient l'un à l'autre ces mille riens qui paraissent ridicules aux indifférents, mais qui sont doux aux cœurs qui s'aiment avec sincérité.

— Venez, Emily, venez près de moi, nos frères ont terminé leurs discussions théologiques, et les vieilles femmes ont fumé leur dernière pipe.

Emily hésitait, mais le jeune homme jeta son bras autour de sa taille et l'entraîna en lui disant : — Venez, j'ai quelque chose à vous dire! — Puis l'on entendit *quelque chose* qui ressemblait fort à un baiser.

— Oh! Emily! continua Harmer avec tendresse, pourquoi ne pas vous décider? N'ai-je pas juré de renoncer à toutes mes habitudes les plus chères, puisque ma vie errante vous déplaît? N'ai-je pas consenti à vous faire tous les sacrifices que vous exigeriez? Que voulez-vous de plus? Vous ne sauriez mettre en doute ma sincérité?

— Dieu m'en préserve, répondit celle-ci; mais peut-être plus tard pourriez-vous changer; c'est là ce que je redoute. Je ne veux pas que mon mari voyage loin de moi, car alors je me désespérerais, je mourrais peut-être en son absence. Accoutumé comme vous l'êtes à une vie aventureuse, je doute que vous puissiez jamais mener une autre existence et vous trouver heureux.

— C'est que vous doutez de votre influence, répondit-il. Oh! vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez! Votre puissance sur moi est miraculeuse! Dites que vous m'appartiendrez, dites-le!...

Au lieu de répondre, Emily se mit à rire; le vent venait de changer subitement, et un tourbillon de cendres et d'étincelles avait couvert les deux amants. Ils allèrent se placer dans une nouvelle position, et leur conversation recommença de plus belle.

— Je ne suis pas riche, disait Harmer à Emily; je n'ai ni or, ni argent, ni belles maisons; je ne puis vous offrir que la cabane d'un chasseur, du moins jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans le beau pays de Chanaan. Mais, à mes yeux, Emily, la demeure la plus simple, lorsqu'elle est habitée par l'amour, est préférable à un palais où règne l'indifférence. — Emily soupira tendrement. — Pardonnez-moi, chère âme, mais j'ai à vous dire quelque chose qui me pèse sur le cœur. Deux de nos camarades parlaient de vous hier...

— De moi! et que disaient-ils?

— Vous allez le savoir. Ils prétendaient que Brigham, notre chef, était amoureux de vous; que vous le haïssiez et le méprisiez, mais que cependant vous aviez consenti à l'épouser, en considération de l'importance réelle que cette position vous donnerait. D'ailleurs, ils disaient que Young vous avait promis de vous élever au-dessus de ses autres femmes, à peu près comme la sultane favorite des harems mahométans.

La jeune fille partit d'un éclat de rire.

— Quelle histoire! fit-elle; comme c'est ingénieux! Ces hommes sont-ils donc les conseillers du prophète pour connaître ainsi ses projets intimes!

— C'est mal à vous, ma belle amie, de rire ainsi d'une chose aussi sérieuse.

— Il n'y a rien de sérieux dans de pareils propos, dit Emily en riant encore. Tout cela est ridicule!

— Mais... Brigham ne vous a-t-il jamais fait comprendre...

— Il a manifesté à mon endroit des attentions marquées; il m'a offert souvent des présents que j'ai refusés; il a voulu me persuader de monter à cheval avec lui; il a, en un mot, voulu me prouver que ma société lui plaisait fort; mais il ne m'a jamais fait de proposition formelle.

— Et s'il vous avait parlé ouvertement, quel parti auriez-vous pris?

— Vous n'êtes pas prêtre, monsieur Harmer, et je ne suis pas au confessionnal.

— Dites-moi, Emily, si vous consentiriez à épouser Brigham.

— Fi! monsieur Harmer, vous êtes jaloux.

Le jeune homme garda le silence d'un air boudeur, et la jeune fille, qui avait un germe de coquetterie dans le caractère, prit un certain plaisir à tourmenter son amant. Elle l'aimait pourtant avec sincérité.

— Allons, allons, ne soyez pas aussi colère, lui dit-elle, quand elle vit son front s'assombrir; calmez-vous : je vais tout vous dire.

Le pauvre amoureux glissa familièrement son bras autour de la taille de sa bien-aimée.

— Parlez, ma chérie!

— Sachez qu'aucune puissance humaine ne pourrait me décider à épouser un homme qui a déjà trois femmes.

Harmer la pressa dans ses bras.

— Un moment! je n'ai pas fini, ajouta Emily. J'ai peur de me marier avec quelqu'un appartenant à la secte des Mormons, parce que bientôt, dans quelques mois peut-être, il se lasserait de moi, et prendrait une autre femme.

— Et vous craignez de me voir suivre un pareil exemple?

— Tout homme qui croit à une religion qui admet la polygamie, peut en arriver là sans le vouloir.

— Oh! Emily, un pareil soupçon me prouve que vous doutez de mon amour!

— Pas précisément; mais tous les hommes aiment le changement. Votre amour d'aujourd'hui ne me garantit pas de celui de l'avenir. Cessez de me presser ainsi; je serai votre sœur, votre amie, tout ce que vous pourrez désirer que je sois sans forfaire à l'honneur, excepté votre femme. Dans les circonstances présentes, je crois devoir attendre pour me décider.

— Vos seules objections ne viennent-elles pas de ce que vous craignez que, dans quelques années, je ne pense qu'une seconde femme est nécessaire à mon bonheur?

— Eh bien, oui! fit Emily, et elle cacha sa rougeur dans le sein de Harmer.

— Ah! mon ange! s'écria-t-il, combien je vous aime! Vous voulez que votre mari soit tout à vous; vous refusez de partager avec une rivale son affection et ses caresses. Regardez-moi, belle amie, et je vous dirai ce qu'il faut faire. — Emily leva les yeux et sourit à travers ses larmes. — Nous sommes bientôt arrivés au terme de notre voyage, continua le jeune homme; lorsque nous aurons traversé ces sombres montagnes qui bordent l'horizon, nous entrerons sur la limite de la terre promise. Vous savez que les Mormons seuls tolèrent la polygamie; eh bien, nous quitterons les Mormons, nous retournerons dans les pays où les lois punissent de mort la bigamie, et alors vous n'aurez plus rien à craindre.

— Comment? nous entreprendrions une seconde fois un voyage aussi périlleux?

— Vous refusez? dit Harmer; c'est qu'alors vous ne m'aimez pas!

— Qui vous a dit cela? fit Emily avec douceur; il est certaines choses qu'il faut prendre en considération: je n'ai ni refusé ni accepté.

Harmer était le vrai chasseur de l'ouest: il avait une taille à la fois élégante et robuste; sa passion pour la chasse aux bisons et pour la vie nomade était incommensurable; jamais l'amour n'était entré dans son cœur avant que la belle Emily ne se fût trouvée sur son chemin. Au premier coup d'œil, il avait trouvé la jeune fille merveilleusement belle, et il l'avait regardée comme il l'eût fait d'un brillant oiseau ou d'une fleur, avant d'avoir compris la nature des sensations qui l'agitaient. Bientôt ses yeux cherchèrent constamment Emily, et sa présence seule le comblait de bonheur.

La jeune fille ne pouvait pas être insensible à cette préférence, et son cœur s'intéressait vivement au bel officier. Mais comme elle se souvenait du sort de sa mère, elle faisait en sorte que son amour ne l'emportât pas sur sa raison.

— Je ne comprends pas pourquoi vous refuseriez de retourner dans le Missouri, continua Harmer; ne m'avez-vous pas dit que M. et mistriss Stillman n'étaient pas vos parents? N'êtes-vous pas orpheline?

— C'est vrai!

— Et décidée à mourir vieille fille?

— Ceci est une méchanceté, fit la jeune fille avec dépit.

— Expliquez-moi pourquoi vous refusez positivement de vous marier dans le pays des Mormons, tout en désirant y rester : que dois-je conclure de ceci, sinon que vous voulez mourir vieille fille?

— Vous comprenez mal mes intentions, dit Emily, mais peu importe; je me plais à croire que nous ne cesserons pas d'être bons amis.

— Amis! répéta Harmer, est-ce là tout, Emily?

Et celle-ci cacha une seconde fois son visage dans le sein de son amant. Elle aimait tendrement Harmer, et pourtant elle craignait de lui confier le soin de son bonheur, car la vie errante n'avait aucun charme pour Emily. Élevée, comme elle l'était, dans un bien-être relatif, elle ne pouvait se trouver satisfaite sous le toit d'une hutte de chasseur; vivre à la façon des Indiens, sans le confortable de la civilisation, dormir sur des peaux de bêtes, s'habiller grossièrement, se nourrir de racines ou de viande de bison, n'avoir pour compagnes que des femmes sauvages, rompre avec ses pareils... cette existence lui paraissait impossible, même avec un amour sincère pour compensation! Il est vrai qu'Harmer avait promis de renoncer à cette vie d'aventures; mais c'était une habitude invétérée chez lui! Ne regretterait-il pas son indépendance, l'immensité des forêts, et ses chasses émouvantes? Pourrait-il jamais se plier à la vie calme des champs et aux labeurs de l'agriculture? et ne serait-ce pas pour elle un triste sort que d'avoir souvent à gémir sur l'absence de son mari, ou de le voir près d'elle sombre et mécontent? Grâce à de pareilles pensées, il n'est pas étonnant qu'Emily se fût toujours refusée à donner une réponse décisive à son amant.

— « J'aime cet homme, se disait-elle, mais ses habitudes me font peur; s'il était fils d'un fermier et qu'on lui eût donné une éducation simple et sédentaire, oh! certes, nous eussions été heureux ensemble! »

Cependant la dernière étincelle de feu venait de disparaître, tout était sombre autour des deux amants; Emily voulut se retirer.

— Oh! pas encore! répondit le jeune homme; je suis si bien près de vous, que je voudrais rester toujours ainsi. C'est que je vous aime bien sincèrement. Voyez-vous, mon attachement pour vous est si extraordinaire, qu'il me paraît impossible que vous puissiez mettre en question la durée de mon amour.

— Peut-être, objecta celle-ci (quoique son cœur désavouât d'avance ce qu'elle allait dire), peut-être avez-vous fait les mêmes serments à une autre avant moi?

— C'est me faire injure que me soupçonner de cette offense; à peine ai-je jamais, avant ce jour, parlé à une femme. Il est vrai que je me souciais fort peu de tous ceux de votre sexe.

— Voilà un compliment peu flatteur pour les dames! s'écria Emily en riant.

— Je n'ai jamais connu le langage employé par les hommes pour parler à l'objet de leurs affections; j'ignore les raffinements de l'éloquence, mais je répète ce que me dicte mon cœur; mes paroles peuvent être barbares et vulgaires, mais elles sont sincères; et croyez-le bien, Emily, je donnerais ma vie sur-le-champ, si elle assurait votre bonheur éternel.

— Je vous crois, répondit-elle à voix basse; mais voici l'orage qui menace : la pluie commence déjà à tomber, laissez-moi retourner sous ma tente.

— Reviendrez-vous me trouver demain soir?

— Peut-être!

Et Harmer appuya ses lèvres sur les mains, les bras, le cou et les yeux de la belle Emily, qui fut obligée de s'arracher à son étreinte amoureuse.

XXIV

Chagrins domestiques.

Nous demeurâmes près d'une semaine campés dans la forêt, au pied des montagnes des Pawnees; d'ailleurs nos bêtes de somme avaient besoin d'un repos absolu pour se remettre

des fatigues du voyage. Plusieurs étaient mortes de lassitude, d'autres avaient été tuées pour nous servir de nourriture, quelques-unes s'étaient égarées, on en avait volé un certain nombre : aussi avions-nous besoin de ménager celles qui restaient. Un grand nombre de femmes et d'enfants se trouvaient malades, et nous étions tous plus ou moins épuisés par les obstacles inséparables d'un tel voyage. Mistriss Bradish elle seule était aussi alerte et aussi active que le premier jour : son avis était qu'il fallait avancer, afin de parvenir plus tôt à la terre promise.

— Mistriss Beardsley est très-malade, lui dis-je un matin en la rencontrant.

— Je le sais! aussi Fanny a-t-elle recommencé ses attaques contre le vieux Stillman; cette fillette a mis dans sa tête qu'elle aurait ou le père ou le fils.

— C'est impossible!

—Pourquoi cela? C'est au contraire très-naturel; Fanny n'a pas le moindre désir de mourir fille; elle dit à qui veut l'entendre qu'elle n'épousera qu'un homme qui aura une autre femme. Et elle donne pour excuse d'excellentes raisons : la première de toutes, c'est qu'elle est fort coquette et qu'elle ne trouve rien de plus charmant que de l'emporter sur la première femme d'un homme. Je suis persuadée qu'en faisant la conquête de ce vieillard, elle croira avoir fait un chef-d'œuvre.

— Mais c'est là un abominable caractère!

Mistriss Bradish se prit à rire et me répondit : — Je vois que vous persistez à apprécier les choses suivant l'ancienne routine.

— Je prie Dieu que le criminel espoir de Fanny soit une seconde fois déçu. Savez-vous ce que dit la pauvre vieille mistriss Stillman?

— Oh! ce serait trop long à raconter : je puis seulement vous certifier que sa souffrance est encore plus violente que celle de Louise.

— Mais enfin, comment tout cela est-il arrivé, je vous prie?

Fanny était très-mortifiée de son insuccès avec M. Still-

man le fils. Ce n'est pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avait qu'un désir, celui d'humilier Louise, par qui, disait-elle, elle avait été insultée. Furieuse du résultat de la réconciliation de Stillman avec sa femme, elle dévora en silence l'affront qu'elle avait reçu, affecta une parfaite indifférence, et résolut de se venger. Je lui avais souvent demandé ce qu'elle comptait faire, mais jamais elle n'avait voulu me répondre. — Vous connaissez l'affection du vieux Stillman pour sa femme, lui disais-je; vous savez qu'il obéit à ses moindres volontés. Pour toutes les transactions et les affaires commerciales, c'est la femme qui décide, c'est elle qu'il consulte avant de rien conclure. A-t-il besoin d'argent? c'est mistriss Stillman qui le donne, car elle seule tient les cordons de la bourse. Sort-il le soir? elle veut savoir où il va et lui mesure le temps qu'il doit passer dehors. Si jamais la bonne femme savait que son mari a un secret pour elle, elle s'évanouirait. — J'avais ainsi conté à Fanny quelques détails sur l'extrême soumission de cet époux modèle, et elle s'était piquée au jeu.

— Vous savez, me dit-elle, que les vieux fous de cette espèce sont toujours vaniteux, j'ai trouvé un moyen pour lui faire parcourir un long chemin. La vieille femme fera explosion, et ce sera très-amusant.

— Peut-être serez-vous vaincue une seconde fois.

— Soyez tranquille, répondit-elle en riant : je suis certaine de la victoire.

— Peu de temps après cette conversation, continua mistriss Bradish, j'allai voir les Stillman, et m'aperçus facilement qu'il était survenu quelque chose d'extraordinaire! Louise, quoique récemment réconciliée avec son mari, pleurait à chaudes larmes. Mistriss Stillman avait un air bouleversé, et mistriss Beardsley remerciait le ciel et toutes les étoiles du firmament de ce qu'elle n'avait pas de mari pour la persécuter. Aucune de ces dames ne parut disposée à se confier à moi, aussi je les quittai promptement pour courir à la recherche de Fanny et apprendre par sa bouche la cause de ce bouleversement. Elle m'apprit, avec une expression de joie indicible, qu'elle avait adressé un billet doux au vieux Still-

man, — c'était probablement le premier qu'il eût reçu de sa vie; — sa femme en avait sans doute eu connaissance, et cette pensée la faisait pouffer de rire.

Je restai confondue de sa hardiesse.

— Jamais, me dit Fanny, vous n'avez vu un billet mieux tourné, plus adapté à la circonstance. Je l'ai copié dans ce livre, et elle me montra un petit volume. — Lisez ce passage où j'ai fait un signet. Qu'en dites-vous? Je suis sûre que les yeux du pauvre barbon lui seront sortis de la tête en déchiffrant mon épître.

— Cela ne m'étonnerait pas, répliquai-je en parcourant cette prose amoureuse dont la dernière ligne concluait par la demande d'une entrevue.

— Je savais bien, dit Fanny, que le vieux fou ne pourrait pas m'adresser une réponse écrite, car il prétend qu'on le guette, comme le chat fait d'une souris.

— Vous avez donc déjà causé avec lui?

— Oh! oui, nous nous sommes vus plusieurs fois, répondit-elle, et je l'ai tellement adulé, tellement ensorcelé, qu'il en a la tête positivement tournée. Quel homme peut résister aux cajoleries d'une femme?

— Quoi que vous en puissiez dire, mistriss Bradish, tout ceci est épouvantable, et une religion qui permet et approuve de tels actes est à mes yeux une religion diabolique.

— Tout dépend de l'éducation, riposta celle-ci. Au temps des patriarches de la Bible, ce que fait Fanny aujourd'hui se serait appelé vertu; n'avez-vous pas l'exemple de Ruth? Dans le siècle où nous vivons, comme la loi et l'opinion publique sont d'accord pour concéder aux femmes le droit ridicule de se montrer jalouses de leurs maris, les choses changent d'aspect. En Turquie, une femme ne se trouve ni lésée, ni insultée parce que son mari a des favorites!

Au moment où mistriss Bradish m'expliquait ainsi ses théories, une troupe d'Indiens parut inopinément devant nous.

Ces Peaux-Rouges appartenaient à la tribu de Snakes. Ils emmenaient avec eux une admirable jeune fille d'Arapahoe qu'ils avaient faite prisonnière, avec l'intention de la sacrifier. La pauvre créature avait été traitée par ses vainqueurs avec

tant de cruauté, que ses membres étaient couverts de blessures à peine cicatrisées. Les Snakes avaient un aspect sinistre, et tout nous portait à croire qu'ils avaient éprouvé des pertes sensibles. Le sort réservé à cette captive nous affligeait profondément; aussi nous empressâmes-nous d'offrir au chef indien une rançon pour sa délivrance.

— Vous n'avez rien qui puisse être utile à un guerrier, répondit-il. Ceci et cela (il montrait nos mules et nos chevaux) n'ont aucune valeur.

Nous lui présentâmes du tabac et des couvertures; mais il refusa obstinément, en disant qu'il était dans l'usage de faire tous les ans un sacrifice humain à la divinité indienne, et que cette jeune fille servirait d'holocauste.

Emily, qui avait appris quelques mots du dialecte indien, s'approcha de la victime et entama avec elle une conversation dont la plus grande partie était interprétée par des signes. Rien n'était plus admirable que le tableau qui se déroulait à nos yeux. D'un côté notre camp, formé de chariots réunis, entouré de notre bétail; au centre, le feu qui petillait et dont la flamme rougeâtre se détachait dans l'ombre de la nuit; de l'autre, le groupe de sauvages tatoués et couverts de plumes, devant lesquels se tenaient nos chasseurs appuyés sur le canon de leurs fusils, et les chiens nonchalamment couchés à leurs pieds; puis enfin, sur le premier plan, les deux jeunes filles. Emily, revêtue du costume de gens civilisés, jetait un regard de compassion et d'angoisse sur cette pauvre Indienne à moitié nue, dont les bras mutilés étaient liés derrière le dos, et dont les formes gracieuses inspiraient la pitié. La Squaw Arapahœ avait la dignité d'une princesse, et quoiqu'elle n'ignorât pas le sort affreux qui lui était réservé, elle n'avait point oublié un seul instant la noblesse du sang guerrier qui coulait dans ses veines.

Cette infortunée raconta à Emily que ses frères avaient massacré un grand nombre de Snakes, qui étaient venus les attaquer à l'improviste pendant qu'elle était allée arracher des racines pour préparer le repas de sa famille. Les Snakes fugitifs l'avaient rencontrée loin du wigwam et l'avaient alors emmenée avec eux.

Ethleen, c'était son nom, était fille du chef.

— La mort m'est réservée, dit-elle, mais je ne pleurerai pas! Bien au contraire, je réciterai le chant de mort des braves, et mes ancêtres m'accueilleront dans l'île heureuse des élus.

— Mais n'aimeriez-vous pas mieux vivre? lui demanda Emily dont les yeux étaient remplis de larmes. Mourir si jeune! oh! c'est affreux!

— Ethleen chantera le chant de mort des braves! répéta l'Indienne avec calme.

Mistriss Bradish, qui admirait toujours l'héroïsme, fut frappée du maintien et de l'audace de la jeune Squaw.

— Chef! s'écria-t-elle en s'avançant vers le premier sauvage dont la chevelure était ornée d'une plume d'aigle, et qui portait autour de sa ceinture trois crânes sanglants qui s'entre-choquaient, en se balançant, à mesure qu'il marchait; — il faut que vous m'abandonniez cette fille!

L'Indien fit un signe de refus.

— Je le veux, moi, reprit mistriss Bradish lui montrant une barrique d'eau-de-vie.

Le Peau-Rouge repoussa le tonneau du pied avec un geste de mépris.

Mistriss Bradish réunit alors une quantité de colliers en chrysocale, de vrais bijoux, des breloques, auxquels elle ajouta même sa montre, qui était de grand prix; mais l'Indien manifesta pour tous ces trésors une indifférence des plus stoïques. Rien ne put le séduire, et la tentatrice fut forcée de quitter la partie, déterminée, dans son indignation, à trouver un stratagème pour sauver la prisonnière.

En général les femmes indiennes sont plus laides que les hommes, on remarque aussi souvent chez elles une plus grande barbarie. Bien au contraire de ses semblables, Ethleen avait une physionomie espagnole : tout en elle était ravissant, même pour des yeux civilisés. Mistriss Bradish alla chercher le prophète, car elle voulait, pour des raisons à elle seule connues, s'assurer avant tout de son approbation. Le majestueux pontife daigna lui parler d'une révélation par laquelle il avait appris que la vierge indienne méritait d'être secourue.

Tout aussitôt mistriss Bradish fit appeler le vieux Buckley et un jeune homme qui se nommait Charley Moore, et tous trois se retirèrent derrière les tentes afin de prendre une décision. Pendant que tout ceci se passait, les Indiens s'éloignaient du camp et emmenaient leur prisonnière.

XXV

Bataille de Dames.

— De quoi donc s'inquiète ma vieille amie? dit M. Ward en voyant mistriss Bradish aller et venir dans toutes les directions. J'aime à espérer qu'elle ne projette pas quelque machination pour nous mettre dans de mauvais rapports avec les Indiens ?

— Elle ne croit pas à un résultat semblable, répondis-je à mon mari, et cependant je soupçonne que son plus grand désir est de leur enlever cette fille captive.

— Oh ! non, elle n'essayera pas de mettre à exécution un projet aussi insensé !

— Je n'en répondrais pas.

— En ce cas j'emploierai toute mon influence pour l'en empêcher, et je vais sur-le-champ lui dire ce que j'en pense, dit-il en sortant de notre tente.

Cinq minutes après son départ, Louise se présenta devant moi, la figure inondée de larmes, et poussant des sanglots qui faisaient mal à entendre. Je devinai sans peine la cause de son chagrin, et je la priai de s'asseoir près de moi.

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter, mistriss Ward, je cherche ma mère, l'avez-vous vue?

— Non! mais y a-t-il longtemps qu'elle est absente?

— Près de quatre heures, et mon père est fort inquiet, car elle n'a pas l'habitude de rester aussi longtemps dehors.

— N'y a-t-il pas dans cette absence un fait du ressort de cette maudite Fanny? n'y avez-vous pas songé ?

— Mon Dieu! non, s'écria Louise; il faut que je sois aveugle, et pourtant voici une lettre que cette misérable a écrite à mon père : elle nous donnera la clef de ce mystère; je l'ai trouvée dans le sac de ma mère, et j'ai la conviction que mon père ne l'a pas vue.

— Et que dit cette lettre?

— C'est un rendez-vous pour ce soir près de la source du rocher. Ah! maintenant je comprends tout: il est fort probable que ma mère s'est rendue au lieu désigné, aux lieu et place de son mari, avec l'intention de châtier Fanny, comme elle mérite.

— Aurait-elle osé s'aventurer ainsi sans songer aux Indiens qui rôdent dans les environs?

— Je doute qu'elle ait pensé aux Indiens, aveuglée comme elle l'est par sa jalousie. Si vous voulez m'accompagner, chère amie, nous irons jusqu'à la source voir ce qui s'y passe.

— Ne vaudrait-il pas mieux avertir votre mari ou votre père?

— Oh! non, dit Louise, ma mère le trouverait fort mauvais.

— Si j'appelais M. Ward?

Louise m'assura qu'il n'y avait aucun danger, et elle me supplia tant, que je consentis à la suivre. La source près de laquelle nous nous rendions était fort remarquable. Elle tombait en cascade du haut d'une roche d'environ quinze mètres de hauteur, et le bouillonnement incessant de l'eau joint à l'écume particulière du liquide avait produit une sorte de cristallisation diaphane qui couvrait une partie de la roche. L'autre partie était envahie par des plantes grimpantes et des arbustes chargés de fruits presque mûrs. Tout autour croissaient des fleurs et des arbustes odoriférants, des senteurs desquels l'air était embaumé. Mais l'obscurité et la frayeur que j'avais des Indiens m'empêchèrent de jouir de la beauté de ce paysage. Je m'attendais à tout moment à voir surgir à mes côtés un de ces redoutables ennemis, poussant un de ces terribles cris de guerre.

— Silence, écoutez! me dit Louise à voix basse, avez-vous entendu?

Nous nous arrêtames pour respirer et pour laisser battre notre cœur tout à son aise.

— Au secours, au secours! on m'assassine! criait une voix de femme.

— Que faire? demanda Louise.

— Il faut hâter le pas, — répondis-je, car une fois le premier saisissement passé, je commençais à avoir honte de ma faiblesse. La lune venait de se lever, et un rayon de sa lumière argentée éclairait le paysage. Des cris et des piétinements se faisaient entendre, et quand nous approchâmes il nous fut facile de distinguer le bruit de coups frappés d'une main solide et les mots suivants prononcés avec irritation: « Ah! tu me le payeras, drôlesse! je t'apprendrai à poursuivre mon mari et à lui donner des rendez-vous. »

— C'est la voix de ma mère, dit Louise à voix basse.

Nous arrivâmes enfin en vue des combattants, et il me serait impossible de décrire avec exactitude le spectacle grotesque qui s'offrit à nos regards. Mistriss Stillman, à moitié déguisée au moyen d'une grande redingote noire et d'un mouchoir noir noué autour de la tête, maintenait Fanny Simpkins d'une main ferme, et la fustigeait vigoureusement tout en ajoutant à cette correction des conseils adaptés à la circonstance. Fanny hurlait et se débattait sans parvenir à se dégager, car la colère donnait la puissance d'un tigre à la vieille dame, qui, du reste, était de grande taille et très-vigoureuse. Ni l'une ni l'autre ne nous aperçurent, elles ne soupçonnaient pas non plus se trouver sur les bords mêmes du bassin. Fanny fut la première à voir le danger : elle fit un suprême effort, se retourna vivement et poussa mistriss Stillman avec violence.

— Bon! tirez-vous de là, si vous pouvez, vieille sorcière; j'épouserai votre mari sans rencontrer d'obstacle! s'écria Fanny en éclatant d'un rire sauvage. — Mais en ce moment elle se trouva face à face avec nous. — Ah! dit-elle, vous êtes venues à la recherche de cette mégère? C'est fort heureux pour elle, car je ne me serais pas donné la peine de l'empêcher de se noyer. — Et elle s'éloigna en poussant un éclat de rire sinistre.

Mistriss Stillman avait eu plus de peur que de mal; mais la bonne dame avait toujours eu une mortelle horreur pour l'humidité, dont la moindre atteinte lui donnait un mal de dents ou un rhumatisme, qui durait au moins quinze jours. Aussi la surprise et la consternation qu'elle éprouva de se trouver ainsi précipitée dans le bassin de la fontaine lui ôtèrent d'abord la respiration, et cependant elle ne courait aucun danger, car sa tête et ses pieds se trouvaient hors de l'eau et reposaient sur les parois du rocher.

— Comment allons-nous tirer ma mère de là? me dit Louise avec une expression qui me parut être plutôt celle d'un envie de rire que celle du chagrin. Pour moi, je ne pus dissimuler mon hilarité, et je me laissai aller à une joie intempestive.

— Je l'ai châtiée comme elle le mérite, n'est-ce pas? s'écria la vieille femme en ouvrant les yeux, mais sans bouger de place, elle s'en souviendra longtemps, je l'espère.

— Vous pourriez aussi vous souvenir de cette aventure, ma mère! Comment allons-nous vous retirer de l'eau?

— Je n'en sais rien.

— Tâchez de nous aider quelque peu.

Dans la position où était mistriss Stillman, le moindre mouvement aurait pu la précipiter tout entière dans le bassin, dont la profondeur nous était inconnue.

— Prenez mes mains, dit-elle en étendant ses bras; je crois que vous pourrez facilement me tirer dehors.

Nous avions presque réussi à la relever, lorsque, par un hasard malheureux, Louise céda, et sa pauvre mère retomba dans l'eau, mais cette fois complétement. Néanmoins, ses habits la soutinrent au-dessus, et après de nombreux efforts et beaucoup d'éclaboussures, elle parvint, avec notre aide, à remonter sur la terre ferme.

— Juste ciel! j'en mourrai certainement, fit la brave femme en donnant un libre cours à son émotion.

—Mais, ma mère, qui a pu vous engager à vous aventurer seule si loin du camp?

— Ne m'interrogez pas! répondit celle-ci, ne m'interrogez

pas. Ah! grand Dieu! il me sera impossible de marcher avec tous ces vêtements mouillés.

— Laissez-moi faire, répliqua Louise, qui se mit à tordre les habits de sa mère.

— C'est cette méchante créature de Fanny Simpkins qui est la cause de tous mes malheurs. Ah! mais je ne tolérerai pas son impudence, et je ne souffrirai point que mon mari se laisse enjôler par elle.

— Silence! fit tout d'un coup Louise d'une voix entrecoupée.

Au moment même je me retournai et j'aperçus trois cavaliers qui sortaient d'un massif de cotonniers. Ils passèrent sans nous voir, et s'élancèrent à fond de train à travers la plaine, en se dirigeant du côté des montagnes.

XXVI

Quelques nouveaux personnages.

Le lendemain matin, une agitation extraordinaire se manifesta dans notre camp, où l'on avait constaté l'absence de mistriss Bradish, de Buckley et de Charley Moore. Ce dernier était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, et pouvait passer pour le plus beau chasseur du pays. Dès sa plus tendre enfance, il accompagnait son père dans toutes ses expéditions, et personne mieux que lui de toute notre caravane ne connaissait les coutumes et le langage des aborigènes. Charley était en outre un chasseur émérite, qui portait sa carabine avec une grâce infinie, abattait un daim presque sans le viser, et montait un cheval sans mors ni selle. Il portait d'ordinaire un vêtement fait de riches fourrures, des pantalons de peau tannée et un « serapé mexicain » dont il s'enveloppait comme d'un manteau.

Charley était un enfant de la nature, audacieux, plein de sang-froid et d'une loyauté à toute épreuve. Généreux comme

un prodigue, il partageait son dernier morceau de pain avec le premier venu et prenait toujours la défense de l'opprimé. Tel était Charley Moore, estimé de ses camarades et lié d'amitié avec les Indiens, car les Peaux-Rouges avaient su apprécier l'héroïsme, la franchise et la probité du visage pâle. Accoutumé, comme il l'était, à la vie errante et passionné pour la chasse, Charley n'avait qu'un désir, celui de rencontrer le danger : aussi n'avait-il jamais trouvé le temps de rêver d'amour. Et pourtant, dans ses moments de loisir, il sentait en lui un vide qu'il ne pouvait définir, un vague besoin de soins et de tendresse que rien ne satisfaisait, et alors son cœur battait plus vite qu'à l'ordinaire : il pensait à sa mère, morte sans qu'il la connût, et se rappelait une petite sœur, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, pour laquelle il rassemblait mille trésors enfantins. Il aimait à se prêter à tous ses désirs, car la douceur de cette frêle créature avait suffi pour dompter ce lion sauvage. Cet homme énergique, qui avait pris part à tant d'entreprises hasardeuses, à tant de luttes sanglantes, préférait, au milieu de ces souvenirs tumultueux, celui qui lui représentait cette sœur mignonne, dont la mélancolie était si gracieuse et la beauté si céleste, qu'elle passait à ses yeux pour un ange. Et quand il se rappelait le passé de sa vie, c'était sur cette image seule que toutes ses pensées venaient se condenser.

Charley n'avait point oublié le moment où elle était morte! Il était encore fort jeune, mais les enfants ont les impressions vives, et bien souvent à cet âge les affections déçues laissent au cœur des blessures que rien ne cicatrise. La famille de Charley habitait dans un pays très-éloigné des contrées civilisées, dans une cabane qui avait autrefois servi de demeure à un Indien; c'était un logis froid et incommode, mais le jeune Charley choisissait les peaux les plus douces pour former la couche de sa sœur chérie; puis, au-dessus de ce lit, il avait placé une espèce de cadre autour duquel, en guise de rideaux, il avait suspendu des draps et des couvertures achetés à des colporteurs. Charley avait même prié une bonne Indienne de rester auprès de sa sœur, tandis qu'il allait au loin lui chercher ce qui lui manquait; et avec une perspica-

cité surprenante pour son âge, il rapportait toujours de ses excursions les remèdes et les friandises qu'un médecin prévoyant aurait seul pu conseiller pour l'enfant malade, du thé, du sucre, des oranges, des confitures. Un jour il offrit à la pauvre fillette un oreiller de duvet, doux, chaud et d'une blancheur de neige.

— A quoi sert cela? lui dit l'enfant en levant sur lui ses yeux brillants.

— C'est un coussin pour ta tête chérie. Soulève-toi un peu... là! n'est-ce pas que tu es bien, appuyée là-dessus?

— Oh! oui, répondit-elle, oh! merci; et son visage, encadré d'une chevelure luxuriante, disparaissait dans l'épaisseur de la plume, tandis que Charley lui montrait d'autres présents, tout en lui expliquant l'emploi de chaque chose.

Hélas! la chère petite n'exprimait ni la joie ni la douleur : elle se contenta de lui adresser un regard de reconnaissance et d'affection, et se soulevant avec effort, elle l'embrassa avec une étreinte passionnée. Ah! ce regard et ce baiser restèrent toujours gravés dans la mémoire de Charley Moore.

Il se souvenait aussi de la mort de cette sœur adorée; il en parlait même sans pâlir, et voici comment il en racontait la fatale péripétie. Un jour, il était comme de coutume assis au soleil devant la porte de la cabane, lorsque l'enfant l'avait appelé d'une voix si faible et si altérée qu'il accourut tout effrayé au chevet de sa couche; les yeux de la malade lui avaient paru plus grands et plus animés que les jours précédents; mais elle était si pâle et si épuisée qu'il fut frappé de surprise et d'inquiétude.

— Il y a bien longtemps que je suis alitée! lui dit-elle tout bas.

— C'est vrai, chère sœur! répondit-il en soulevant sa tête pour arranger son oreiller.

— Oh! cela ne durera plus longtemps, reprit-elle, je vais bientôt mourir : le sais-tu, frère? Et un sourire ineffable vint errer sur ses lèvres décolorées...

— Je le crains, répliqua le pauvre garçon, suffoqué par son émotion.

— J'espérais pourtant guérir et pouvoir au printemps sortir

avec toi, pour jouer avec tes chiens et cueillir des fleurs. Mais aujourd'hui je n'y songe plus, car la nuit dernière j'ai vu notre mère.

— Serait-il vrai? s'écria Charley en essuyant une larme. Comment cela s'est-il passé? ajouta-t-il d'une voix animée.

— Eh bien! dit l'enfant, j'avais fermé les yeux et je sentis tout d'un coup quelqu'un penché sur ma couche. Je levai mes paupières et je vis un beau visage qui s'approchait du mien; la personne qui se trouvait là ne ressemblait à aucune de celles que je connaissais, elle ne paraissait même pas appartenir à la terre, il se détachait de son front un éclat qui illuminait la chambre et une chaleur qui ranimait mon pauvre corps.

— A-t-elle parlé? demanda Charley d'une voix avide.

— Oui! mais pas comme nous parlons; son organe était bien plus doux et plus agréable que celui de la voix humaine. J'ai compris que c'était notre mère, quoiqu'elle ne me l'ait pas dit; j'ai deviné que j'irais bientôt la rejoindre. Je suis sûre, à n'en pouvoir douter, que dans le lieu où elle habite tout est bonheur et joie...

— Je voudrais bien savoir à quoi ressemble ce pays-là, fit Charley à sa sœur avec sa naïveté ordinaire; y a-t-il des oiseaux, des fleurs et du soleil? y chasse-t-on le bison et le castor? enfin y trouve-t-on un lac magnifique, couvert de canots qui ne chavirent jamais, comme me l'a assuré un vieux Indien de mes amis?

— Je ne saurais te répondre, fit l'enfant, ma mère ne m'en a pas parlé.

— Tu ne peux donc pas me le dire?

Elle ne répondit que par un signe négatif.

— Oh! comme je voudrais aussi que notre mère vint à moi! s'écria Charley. Que ne puis-je partir avec toi pour la rejoindre! Et il donna un libre cours à ses sanglots étouffés. — Je vais être seul maintenant, privé de ma mère! loin de ma sœur!

— Oh! non, répliqua la petite fille avec un nouvel effort, nous ne serons pas loin de toi, et souvent même nous t'accompagnerons. Notre mère ne m'a-t-elle pas souvent visitée?

— Est-il possible? s'écria le garçon avec surprise.

— Certainement, car j'ai mille fois éprouvé, en pensant à elle, le même bonheur que cette nuit lorsque je la regardais et que son souffle effleurait mon front. Et à présent, Charley, continua-t-elle, après un moment de silence, viens te placer près de moi, bien près, car j'ai grand froid.

Charley hésitait à condescendre à cette volonté, car il soupçonnait que le froid dont elle se plaignait était l'avant-coureur de la mort.

— Viens donc! mon frère, reprit-elle en lui adressant un regard suppliant; j'aurai cessé bientôt de t'importuner; couche-toi à mes côtés et prends-moi dans tes bras; j'ai froid, mon cœur est oppressé... — Charley obéit, il posa sa tête sur l'oreiller, mais il frémit au moment où les deux lèvres glacées de la pauvre enfant déposèrent sur son front un dernier baiser d'adieu.

— Ne bouge pas, dit-elle, je veux dormir.

Le frère et la sœur restèrent immobiles, et l'on n'entendit plus que la respiration de deux poitrines oppressées. A la fin, les yeux de Charley se fermèrent; ils dormaient tous deux, mais d'un sommeil bien différent. Lui rêvait du ciel et de sa mère, tandis que sa sœur... s'envolait vers le séjour des glorieuses réalités qui attendent l'âme délivrée de son enveloppe mortelle.

Le père des deux enfants était absent à la chasse : c'était un homme de mœurs insociables, mais d'un caractère bon et affectueux pour les siens. Hélas! il trouva la sœur morte couchée sur le sein de son frère vivant; il déposa un baiser sur la joue livide de son enfant, appuyée contre la joue rosée de celui qui restait près de lui pour le consoler.

Était-ce la ressemblance imaginaire d'Ethleen avec sa sœur, qui avait réveillé la sympathie du jeune chasseur pour la prisonnière et l'avait engagé à tenter sa délivrance? A vrai dire, il était jeune, ardent, et la beauté simple et naïve de l'inconnue l'emportait sur celle de bien des jeunes filles dont la peau était plus blanche que la sienne. Charley avait d'abord plaint Ethleen, puis il l'avait admirée. La pitié et l'admiration sont bien près de l'amour!

Tandis que nous attendions le retour des trois personnages

que j'ai nommés en commençant ce chapitre, quel ne fut pas notre étonnement de voir soudain arriver au milieu de notre camp une troupe nombreuse, composée d'Espagnols, de Mexicains et de Français. C'étaient des marchands de Santa-Fé, en route pour leur tournée annuelle et s'occupant à chasser, à trafiquer et à acheter des fourrures aux Indiens. Leur langage était un idiome composé de quatre ou cinq langues différentes, et leur aspect était vraiment pittoresque et sauvage. Avec eux se trouvaient un assez grand nombre de femmes indiennes, dont ils étaient probablement les maris. Chacun de ces nouveaux venus était pourvu d'un excellent cheval et de très-bonnes armes. Plusieurs d'entre eux paraissaient souffrir de récentes blessures. Un trappeur célèbre dans les prairies de l'ouest les commandait : il montait un cheval nommé Charlemagne, qui était aussi renommé que lui parmi ces nations guerrières. Ajoutons, en passant, qu'un grand nombre de ces chasseurs américains, y compris leurs chevaux et leurs carabines, sont aussi illustres dans le pays que pouvaient l'être les « chevaliers au temps de la chevalerie. »

Brigham se présenta devant les nouveaux venus pour causer sur la théologie. Selon son usage, il était accompagné d'un cortége de diacres et de patriarches, et il se chargea d'apprendre à ces marchands que nous étions en route pour la terre promise, et que l'emploi de notre journée était toujours décidé par une révélation qu'il recevait le soir. Il ajouta que chaque pas que nous faisions vers le but de notre voyage diminuait d'autant la puissance du démon sur nous.

— Étranger, répliqua le trappeur, je ne sais rien au sujet du diable, mais cependant, si réellement il existe, ce doit être un Indien, souvenez-vous-en.

Le prophète secoua la tête en signe d'incrédulité : — Vous savez, ajouta le prophète, que le Christ doit vivre et régner mille ans?

— Ma foi non, s'écria le trappeur.

— Mais nous autres saints nous le savons ! et nous quittons la terre des païens pour aller fonder un royaume et bâtir une ville au sein de laquelle l'équité régnera sans obstacles.

Malheureusement pour Brigham, nos visiteurs songeaient plus à la chasse qu'aux affaires religieuses, et leur maintien prouvait l'ennui que leur causait cette ridicule homélie; aussi coupèrent-ils court à ce *speech* mormonien, et nous demandèrent-ils d'où nous venions.

Brigham leur expliqua que de tous les points du globe, de l'Asie même et de toutes les îles de la mer, il avait déjà reçu d'excellentes nouvelles relatives à l'arrivée près de lui d'une multitude de prosélytes. — Nous aurons le plus grand royaume du monde, et notre cité sera glorieuse entre toutes les autres, s'écria-t-il avec orgueil; nous multiplierons à l'infini, et nous vivrons des produits de la terre; nos femmes seront des vignes fertiles, et nos enfants des rameaux d'oliviers.

Les femmes s'intéressaient plus que les hommes à ces discours fantastiques, elles examinaient nos habits, nos bijoux et même nos ustensiles de ménage avec un singulier mélange de surprise et de curiosité. Grâce à quelques notions de langue française, nous causâmes bientôt assez facilement, de sorte que, pendant que les anciens parlaient théologie avec les hommes, les femmes restèrent avec nous. Elles se montrèrent fort étonnées d'apprendre que parmi nous il était permis aux maris d'épouser autant de femmes qu'il leur plairait : une d'elles exprima même le désir de s'éloigner promptement, de crainte que son mari n'entendît parler de cette coutume et ne songeât à l'adopter.

— Que feriez-vous dans ce cas? demandai-je à l'étrangère.

Elle me fit voir un petit stylet, et je compris, au geste qu'elle fit, que son conjoint ne serait pas quitte à peu de frais d'une pareille infidélité. Cette femme m'apprit alors que la troupe dont elle faisait partie était l'avant-garde d'une immense caravane qui voyageait de la même manière que les caravanes asiatiques.

XXVII

Les Fugitifs.

Nous commencions à concevoir la plus vive inquiétude au sujet de mistriss Bradish et de ses compagnons. Le but de leur excursion nous était connu à cette heure, mais cette absence prolongée troublait notre esprit de mille terreurs. Quelques personnes étaient d'avis qu'il fallait aller à leur recherche, mais Harmer combattit cette proposition avec chaleur. Nous étions dans un pays inconnu, entourés d'Indiens et de Mexicains, gens de sac et de corde, vivant de meurtres et de rapines; le besoin de notre sûreté personnelle nous commandait de ne point distraire de notre escorte des hommes valides pour les envoyer à l'aventure explorer les montagnes. Cet argument l'emporta sur tous les autres, et fut corroboré par la décision des plus prudents et des plus expérimentés.

— Charley Moore est un vaillant garçon, il sait manier une carabine, dompter un cheval sauvage et abattre un bison mieux que qui que ce soit, mais il n'a peut-être pas la prudence qu'il posséderait si vingt années de plus avaient fait blanchir sa tête, dit M. Ward; quant à mistriss Bradish, elle aime le danger. A vrai dire, je n'ai jamais vu une femme qui lui ressemble !...

— Elle est courageuse jusqu'à la témérité, dit Harmer; mais je dois avouer qu'elle ne m'est point sympathique; je n'aime pas voir une femme assumer les manières d'un homme, — et en disant ces mots, il jeta les yeux du côté d'Emily; — d'ailleurs, mistriss Bradish est loin d'être un modèle de prudence.

— Ce qui m'étonne, dis-je à mon tour en manière de plaisanterie, c'est qu'elle ne soit pas allée à la chasse aux bisons.

— Ce serait un agréable passe-temps, ajouta Emily, et les

dames anglaises qui courent le cerf prendraient un plaisir extrême à ce sport d'un nouveau genre.

— Voulez-vous m'accompagner un jour? dit Harmer.

— Certes non, et d'ailleurs je n'ai pas de vêtements de chasse; et puis, continua-t-elle, une telle hardiesse détruirait la bonne opinion que vous professez à mon endroit.

— Si vous ne voulez pas aller à la chasse, du moins, peut-être, consentirez-vous à m'accompagner à la promenade, riposta le chasseur; il y a là-bas, dans la vallée, une grande variété de fleurs sauvages de la plus belle espèce, et vous m'apprendrez leur langage.

Emily se mit à sourire, et s'écria :

— Eh quoi! un chasseur de bisons s'occupe-t-il de pareilles futilités.

— Et pourquoi pas? les chasseurs n'ont-ils pas des yeux et une âme pour apprécier ce qui est beau? Venez donc, ma belle amie.

— A la condition que mistriss Ward sera des nôtres, répondit Emily.

Harmer parut très-mécontent de cette proposition : je m'en aperçus, et je m'empressai de dire :

— Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Ils s'éloignèrent lentement, tandis que je me précautionnais d'un grand chapeau pour me garantir du soleil. Lorsque j'arrivai près d'eux, Emily portait déjà une botte énorme de plantes en pleine floraison, et Harmer composait un bouquet au moyen duquel il cherchait à exprimer ses sentiments d'amour, en interprétant à son gré la signification de chaque fleur.

Emily se moquait de la prétendue science de son amoureux, mais je pris le parti d'Harmer, afin de lui faire oublier que j'étais malencontreusement en tiers dans leur tête-à-tête.

Tandis que nous devisions ainsi pour passer le temps, un hurrah retentissant vint soudain nous interrompre. Ce cri ressemblait à celui que poussent les Indiens au retour d'une victoire; et presque aussitôt mistriss Bradish, suivie de Charley Moore et de Buckley, apparut à nos yeux. La belle Ethleen se tenait

en croupe derrière Charley ; ses longs cheveux flottaient sur ses épaules arrondies, et ses traits exprimaient à la fois une reconnaissance extrême et une joie indicible. Nous rentrâmes au camp ensemble, et, chemin faisant, les trois libérateurs nous contèrent qu'après le départ des Indiens qui emmenaient Ethleen captive, ils s'étaient décidés à les poursuivre. Montés sur d'excellents chevaux, ils les avaient suivis à la piste jusque dans les montagnes, le long de plusieurs vallées sillonnées de gorges étroites. Ils avaient ainsi marché toute la nuit, et un peu avant le jour, se sentant très-fatigués, ils s'étaient arrêtés dans le but de se reposer et de se rafraîchir. Comme on se l'imagine, ils s'étaient bien gardés d'allumer aucun feu, ils s'étaient contentés d'un peu de bœuf salé qu'ils avaient mangé dans l'obscurité; et grâce à l'abri de quelques rochers creux, ils avaient pu prendre du repos quelques instants. Dès le point du jour, ils avaient recommencé leur poursuite et suivi la même piste toute la journée, ils longeaient le pied d'une chaîne de hautes montagnes. Vers le coucher du soleil, il leur fut prouvé par des indices certains que les Indiens étaient campés dans le voisinage, et il leur parut alors nécessaire d'employer les plus grandes précautions.

Buckley, qui connaissait toutes les coutumes de ces tribus, proposa à ses compagnons de rester cachés, tandis qu'il irait reconnaître dès que la nuit serait venue. Moore se refusa d'abord à cet arrangement, mais le vieillard parvint à le convaincre que toute leur chance de succès reposait dans la plus grande précaution.

— Ils sont vingt contre un, dit-il; si nous n'employons pas la ruse, la jeune fille est perdue.

— Comment faire pour être plus fort qu'eux? lui demanda Moore.

— Tout dépend des circonstances, mais il me semble que nous pouvons réussir malgré la perspicacité des Indiens, répondit Buckley; mais avant tout, il faut songer à surveiller ces démons de Peaux-Rouges. Et le vieillard, appliquant son oreille sur le sol, écouta attentivement pendant quelques minutes.

— Je les entends : ces maudits se préparent à une orgie complète.

— Grand Dieu! s'écria Moore en tressaillant, Ethleen est perdue! Hâtons-nous, ou nous arriverons trop tard.

— N'ayez pas peur, fit Buckley, j'étais comme vous jeune et impétueux lorsque Bill Peters... mais je ne vous raconterai pas cette histoire.

— Je l'espère bien : il s'agit avant tout d'arracher Ethleen à ses ennemis. Voyons, dites, que faut-il faire?

— Rester où nous sommes au moins pendant deux heures.

— Eh bien! alors, je vais tenter de la sauver à moi tout seul.

— C'est-à-dire que vous voulez courir à votre perte infaillible et hâter celle de la jeune Indienne.

— J'aurai du moins essayé de la secourir. Son cri d'agonie retentirait éternellement à mes oreilles, si je restais dans l'inaction pendant que peut-être on prépare son bûcher.

— Vous avez deviné juste, répondit le vieillard d'une voix impassible.

— Buckley, répliqua mistriss Bradish, j'aurai une faible opinion de votre courage et de votre humanité si vous laissez sacrifier cette pauvre fille sans avoir fait un effort pour la sauver.

— Supposez-vous donc que je sois venu ici pour me croiser les bras?

— Vous avez du moins l'air de prendre la chose fort légèrement.

— Parce que je sais comment il faut agir, et tout le monde ne peut pas en dire autant. Les Indiens vont faire tous leurs préparatifs pour leur hideuse cérémonie; vous les verrez, ou tout au moins vous les entendrez danser, crier, hurler tant qu'ils pourront, jusqu'à ce qu'ils soient excédés de fatigue. Puis ils détacheront la victime du poteau où elle est liée et on la conduira sous une tente pendant les heures réservées au sommeil et à la réparation de leurs forces énervées. Le temps de ce repos sera le moment d'agir. Si nous pouvons trouver la prisonnière, tout sera facile. M'est avis que vous feriez mieux de rester ici avec les chevaux et de vous maintenir

dans une immobilité parfaite. Pendant ce temps-là, moi j'irai en avant.

Moore et mistriss Bradish consentirent à se laisser guider par leur camarade. Lorsque la nuit fut venue, Buckley se dépouilla d'une partie de ses vêtements et disparut sans bruit au milieu des rochers. Moore le regarda partir avec tristesse et demeura comme anéanti.

— Combien de temps croyez-vous qu'il reste absent? lui demanda mistriss Bradish, pour qui l'incertitude était une chose affreuse.

Moore répondit par un signe de tête négatif.

— Une heure? reprit-elle en interrogeant encore le trappeur.

— Deux ou trois probablement.

— Juste ciel! je ne pourrai jamais rester en place tout ce temps-là.

— Il le faudra bien pourtant... Allons donc! tenez-vous tranquille.

Buckley continuait son chemin, tantôt en suivant la piste sur le sol, tantôt guidé par son ouïe, car il appliquait l'oreille contre terre toutes les cinq minutes. Il franchit ainsi une distance considérable, et parvenu au sommet d'une colline, en rampant avec la plus grande précaution, il se trouva tout à coup en vue des Indiens. Ils dansaient et hurlaient autour de la victime, qui était attachée à un poteau et paraissait considérer ces préparatifs de mort avec une indifférence stoïque. A la fin, un des guerriers, sortant du cercle des danseurs, bondit jusqu'à la prisonnière et commença à brandir son tomahawk au-dessus de sa tête, en faisant le geste de frapper, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, au front, au visage et à la poitrine. Ethleen ne faisait pas un mouvement, elle regardait les attaques menaçantes de son ennemi d'un air calme et assuré. L'Indien redoubla ses hurlements, et rentrant dans le cercle, il continua la ronde avec les autres. Quelques moments après, un autre énergumène saisit dans le foyer un tison enflammé, et se précipitant vers la jeune fille, il fit le geste de lui brûler les yeux, les joues, les lèvres et le menton. Mais Ethleen fit entendre un rire moqueur.

— Tu n'es pas un guerrier ! s'écria-t-elle, car tu ne sais pas scalper un ennemi... Tu n'es qu'une femme !

Exaspéré outre mesure par cette insulte sans pareille, le sauvage aurait voulu allumer le bûcher, mais ses camarades lui arrachèrent la torche des mains : la vengeance n'était pas encore complète.

Rien ne peut donner une idée exacte des danses indiennes des tribus américaines : c'est un mélange de contorsions et de bonds furieux, accompagnés de cris, de glapissements, de clameurs, de hurlements et de toute sorte de bruits horribles et effrayants.

Bientôt la danse devint moins animée, les voix moins discordantes et moins aiguës, et les danseurs, évidemment épuisés, se laissèrent tomber à terre l'un après l'autre. Le chef se leva à son tour : il alla couper la corde qui liait la victime au poteau et la conduisit à une hutte. Buckley, accroupi dans un buisson, surveillait toutes ces opérations.

— Bon, se dit-il; tout à l'heure ils seront tous endormis.

Et en effet, quelques minutes après, toute la tribu indienne était ensevelie dans le plus profond sommeil. Buckley s'avança en rampant vers la hutte où il savait qu'Ethleen était renfermée; il évitait de faire le moindre bruit, car il savait qu'un simple frôlement suffirait pour éveiller ses ennemis. Le chef avait près de lui un grand chien; à en juger par les apparences, l'animal était intelligent, et ce serait un obstacle difficile à vaincre. Le chien pressentait le voisinage d'un ennemi, car à deux ou trois reprises il s'était levé pour flairer le vent, aboyer avec force et courir à son maître en le tirant obstinément par sa couverture. Le chef, à demi réveillé, avait ordonné à son chien de se recoucher, ce qu'il ne paraissait pas disposé à faire. Buckley conjectura que le sommeil des Indiens ne durerait qu'une heure et qu'ensuite la victime serait ramenée sur le bûcher, où leur horrible orgie se terminerait par le spectacle de sa mort. Chaque minute était précieuse : comment pouvait-il faire taire le chien?... Il ne lui restait plus qu'une chance de réussite. Buckley se leva, battit le briquet et se montra par ce moyen aux regards de l'animal, qui franchit les deux cents pas qui les séparaient, en grognant et

en grinçant des dents. Mais le vieillard le reçut résolûment le poignard à la main. Cette lutte violente ne dura qu'un instant. Resté maître du champ de bataille, Buckley se glissa sans délai vers la hutte, dont il commença à démolir le toit par derrière. Il fit promptement une ouverture à l'aide de laquelle il put voir dans l'intérieur. Ethleen était seule, garrottée, dans l'attitude la plus incommode. Il continua donc à agrandir le trou, jusqu'à ce qu'il fût devenu assez large pour livrer passage à un homme.

Quoique la jeune fille eût parfaitement entendu le bruit des pas, et qu'elle eût même reconnu la présence d'un blanc, elle était demeurée dans l'immobilité la plus absolue, convaincue que sa position ne pouvait devenir pire. Mais son cœur palpita d'espérance lorsqu'elle vit les traits de Buckley à la lueur du foyer et lorsqu'elle comprit à ses paroles qu'il venait près d'elle en ami. Il se hâta de couper ses liens d'un seul coup de couteau, et au même instant Ethleen bondit sur ses pieds comme un jeune faon. Quelques secondes après, tous deux quittaient le camp indien en pressant le pas. Mais ils avaient à peine franchi cent mètres que de formidables hurlements se firent entendre.

— Les misérables se sont aperçus de votre fuite, murmura Buckley dans l'idiome indien ; ils seront bientôt à nos trousses comme une troupe de démons.

— Je crois plutôt, murmura Ethleen, que ce que nous venons d'entendre annonce l'arrivée d'une bande amie qu'on attendait ce soir.

— C'est probable ; mais, en ce cas, ils s'apercevront plus vite de votre disparition.

Ethleen se mit à trembler de tous ses membres.

— Voyons, n'ayez pas peur, tout n'est pas perdu, fit le vieillard. Ne perdons pas un temps précieux à causer ; pouvez-vous grimper sur un arbre ?

— Aussi facilement qu'un écureuil.

— Bon ! alors courez à ce pin qui est là-bas ; faites le moins de bruit que vous pourrez, et nous verrons après.

— Et vous ?

— Je vais me cacher sur celui-ci, dépêchons.

Ethleen obéit, et Buckley monta sur l'arbre qu'il avait choisi. C'était un vieux pin, au feuillage touffu et impénétrable à l'œil. A peine était-il caché parmi ses branches qu'un redoublement de clameurs du côté du camp indien apprit aux fugitifs que leurs ennemis avaient fait une nouvelle découverte : c'était sans doute le meurtre du chien. Le vieillard réprima un éclat de rire.

— Cela vous fait enrager, mes diables cuivrés! murmura-t-il involontairement.

Cependant les Indiens avaient examiné la terre pour y chercher quelque indice, et lorsqu'ils l'eurent trouvé ils suivirent cette trace avec une ténacité sans pareille; mais Buckley avait prévu le cas, et il avait rebroussé chemin jusqu'à une très-grande distance, afin de revenir à reculons sur ses pas, et Ethleen avait imité cet exemple. Les sauvages passèrent, repassèrent, s'arrêtèrent en hésitant, revinrent encore au même endroit, et se décidèrent enfin à abandonner leur infructueuse poursuite, pour retourner à leur camp. Aussitôt les fugitifs quittèrent leur asile aérien, et Ethleen, tombant aux pieds de son libérateur, lui baisa les mains dans un élan de muette gratitude.

— Allons, allons! dit le bonhomme, nous n'avons pas le temps de nous attendrir : éloignons-nous d'ici aussi vite que possible.

Ethleen s'était relevée, et tous deux, s'enfonçant dans les gorges de la montagne, avaient bientôt rejoint leurs compagnons.

XXVIII

Le Sahara des prairies américaines.

Aussitôt que les hommes blessés furent rétablis, nous continuâmes notre voyage, mais malgré tout ce que les prophètes et les anciens purent dire, en dépit de la certitude de pros-

périté, de paix et de bonheur qu'ils nous faisaient entrevoir sur la terre promise, nous étions tous fort découragés. Brigham adressait à tout le monde des réprimandes sévères.

— Eh quoi! voudriez-vous retourner vivre au milieu des païens, dit-il, plutôt que d'endurer les privations à l'aide desquelles vous obtiendrez la possession de l'héritage promis par le Seigneur? Ce serait honteux! Je vais prier Dieu pour vous, comme le fit Moïse pour les enfants d'Israël. Je lui demanderai la grâce de ne point vous voir faiblir si près du but.

Les exhortations du prophète demeuraient sans effet, en présence des épreuves multipliées qui accablaient journellement les émigrés. Les provisions devenaient rares; nos bœufs, amaigris par la route, avaient été tués l'un après l'autre. Mistriss Beardsley déclara qu'elle s'était attendue à tout cela, mais qu'elle mourrait plutôt que de manger une seule bouchée de viande de cheval ou de mulet. La vieille mistriss Stillman était loin d'être résignée à la mort, mais elle protestait que la seule supposition d'être réduite à une pareille nourriture était la plus horrible chose du monde. Les amis de Brigham imitaient leur prophète, et prêchaient la résignation, en citant à tous propos l'exemple des Israélites.

— Je ne vois pas le moindre rapport entre eux et nous, disait mistriss Bearsdley, — sans abandonner son tricot, — le Seigneur leur envoyait la manne, tandis qu'il nous abandonne à nos propres ressources.

— Vous n'avez pas précisément, dit Harmer en plaisantant, le droit de vous plaindre, votre tricot va à merveille.

— Pas déjà si bien! répondit-elle, je n'ai plus que six pelotes de coton.

— Six pelotes! Et combien avez-vous tricoté de paires de bas depuis notre départ?

— Douze.

— Bon Dieu! mais vous allez fournir des bas à toute la colonie.

— C'est possible; mais nous ne pouvons nous nourrir avec des bas, ajouta Fanny Simpkins, et il devient tous les jours de plus en plus difficile de se procurer des vivres. La viande de bison salée est vraiment immangeable.

Rien n'était plus vrai ; autant eût valu presque manger de l'écorce d'arbre, et ce n'était là que le commencement de nos malheurs. Quelques jours plus tard, nous entrâmes dans des régions sablonneuses et désertes, où à tous nos autres maux cruels fut ajouté celui qui est le plus intolérable de tous, la disette d'eau. Le lit des rivières et des torrents était desséché, et il ne tombait ni pluie ni rosée.

Quoiqu'il fît une chaleur accablante, et qu'il n'y eût aucun nuage au ciel, l'atmosphère s'adoucissait le soir, et les étoiles les plus resplendissantes brillaient dans l'espace éthéré. Un fait vraiment incompréhensible, c'est que cette contrée stérile était remplie des fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées. Dans certains endroits même, où par la nature aride du sol on aurait juré qu'aucune plante ne pouvait prendre racine, on voyait de magnifiques cactus, chargés d'une profusion de fleurs écarlates, étaler leurs richesses qui contrastaient d'une manière bizarre avec la désolation générale. Ce qui caractérisait principalement ce désert, c'était l'absence de tout être vivant : on n'apercevait aucun oiseau; il n'y avait sur ces plantes ni papillons ni chenilles; on ne voyait ni lièvres ni coqs de bruyère; les Indiens eux-mêmes semblaient éviter ces parages. Une fois, une seule fois, nous aperçûmes à l'horizon une troupe de chevaux sauvages, et encore cette apparition ne dura-t-elle qu'un moment. Un spectacle navrant nous était réservé. J'étais descendue de mon chariot avec l'intention de marcher et d'examiner de près deux ou trois plantes de cactus, dont les tiges avaient poussé si près les unes des autres qu'elles paraissaient ne former qu'un seul tronc. Cette plante avait au moins quatre-vingts pieds de circonférence, et ses branches pliaient sous le poids d'une immense quantité de superbes fleurs ponceau. En voulant en cueillir une qui croissait près du sol, mes mains se trouvèrent en contact avec un objet qui me fit frémir d'horreur. C'était un squelette humain !! La peau collée sur les os marquait avec une horrible précision les veines, les muscles et les nerfs. Dans ses doigts dépouillés de chair j'aperçus un papier fortement serré, et ma curiosité l'emportant sur ma frayeur, je m'emparai de ce document. Il contenait, tracées au crayon, quelques lignes que

j'eus grand'peine à déchiffrer, elles étaient conçues en ces termes :

Nous ne pouvons aller plus loin... ma pauvre femme et mes cinq enfants... nous mourons de soif! Oh! grand Dieu! quelle mort épouvantable!

Le pauvre malheureux avait évidemment cherché l'ombre des cactus afin de s'abriter contre les ardeurs du soleil, et il y était mort torturé par une soif ardente. Mais sa femme et ses enfants, où étaient-ils? Hélas! nous les trouvâmes à quelques pas plus loin... tous dans le même état de conservation et sans aucune trace de décomposition. La mère pressait son dernier-né entre ses bras décharnés, et les lèvres crispées de la pauvre créature étaient encore collées contre le sein du cadavre. Deux des enfants, un garçon et une fille, avaient les mains entrelacées, tandis que les deux plus jeunes, dans les bras l'un de l'autre, paraissaient avoir cherché, dans les douceurs d'une mutuelle affection, un soulagement à leur horrible agonie.

Hélas! ce spectacle était pour nous une rencontre de fâcheux augure. Déjà une soif intolérable brûlait notre langue et desséchait notre gosier. Nos pauvres montures souffraient autant et même plus que nous-mêmes, la vue de leur misère me faisait presque oublier la mienne. Brigham, qui avait la manie de nous comparer aux Israélites, commença à parler de leurs tribulations dans le désert, et mistriss Beardsley, irritée de tant de calamités, l'adjura d'imiter Moïse et de faire jaillir de l'eau des rochers. Naturellement il se refusa de parodier son confrère, et donna pour prétexte à ce déni de miracle le peu de foi de ses disciples.

Enfin, après de nombreuses recherches, un des hommes découvrit une source. Bêtes et gens accoururent avec avidité; mais jugez de notre consternation : c'était de l'eau salée! Je songeai involontairement aux eaux de Marah, mais aucun miracle ne s'opéra comme alors, et tandis que certains Mormons murmuraient et que d'autres se mettaient en prière, un grand nombre s'abandonna au plus sombre désespoir. J'en vis même quelques-uns qui pleuraient amèrement.

Cependant Buckley, dont l'expérience topographique était irrécusable, déclara qu'il reconnaissait à des signes infaillibles la présence de l'eau dans ces parages. Sur-le-champ plusieurs personnes recommencèrent les recherches, et à environ un mille plus loin ils trouvèrent le lit d'un ruisseau d'où l'eau avait disparu ; il en restait cependant un peu dans des creux, çà et là. On se hâta de creuser ces trous, et le liquide s'y amassa en abondance, ce qui nous permit d'en faire une ample provision.

Le jour suivant, nous parvînmes dans une contrée également aride et desséchée, où la route était littéralement jonchée de squelettes d'hommes et de chevaux. Un morne désespoir s'était emparé de la plupart des Mormons, à qui le savoir et la puissance des chefs n'inspiraient plus aucune confiance.

En général, toutefois, les femmes supportaient leurs souffrances avec beaucoup plus d'énergie que les hommes. Elles affectaient souvent une gaieté qui était bien loin de leur cœur, afin de combattre le découragement qui commençait à prendre le dessus. Fanny Simpkins continuait à faire la coquette, au grand divertissement de mistriss Bradish, mais aussi au profond désespoir de celles qui étaient ses victimes. Les tourments de la jalousie empêchaient la vieille mistriss Stillman de sentir ses autres maux. Quand son vieux mari marchait, Fanny lui prenait le bras ; montait-il à cheval, elle sautait en croupe avec lui. A chaque instant elle allait lui cueillir des fleurs, chantait pour le distraire, et s'efforçait de toutes manières d'attirer son attention. Je n'affirmerais pas que le vieillard fût fasciné par cette créature, mais il est certain qu'il n'était pas mécontent de ses agaceries, et qu'il s'y prêtait de meilleure grâce que sa femme ne l'aurait voulu.

Mistriss Bradish, en dépit de ses erreurs et de ses fautes, manifestait une énergie et une fermeté de principes vraiment admirables. Elle ne démentit pas un seul instant son caractère au milieu des accidents de notre terrible voyage. Elle conseillait et dirigeait avec la même sérénité, acceptant tout comme chose naturelle. Lorsque les autres se lamentaient, elle chantait; quand ils pleuraient, elle adressait au ciel des actions de grâces; et s'ils blasphémaient (car nos hommes ju-

raient souvent, quoiqu'ils eussent la prétention d'être des saints), elle se mettait en prière; se laissaient-ils aller au désespoir, elle riait et leur racontait des histoires plaisantes en cherchant à les divertir. Elle était bonne et indulgente, et à l'exception de sa manie de se mêler des affaires d'autrui, c'était vraiment une femme d'excellent conseil. Malgré ses habitudes masculines, elle savait soigner les malades et les enfants avec la sollicitude de la plus tendre mère. Y avait-il quelque drogue nauséabonde à administrer, on avait recours à elle, et à force de caresses, de menaces et même d'autres moyens, elle remportait toujours une victoire complète. Elle était enchantée de faire sentir son influence, et découvrait avec une rare perspicacité ce qui manquait aux besoins de ses frères, afin d'y suppléer comme par miracle; mais ni sa gaieté ni son habileté ne purent rendre la chaleur et la soif moins insupportables au milieu de ce brûlant océan de sable jaune. Elle ne réussit pas non plus à rendre le *bisnada* un mets savoureux, ni à faire trouver succulent le jus des feuilles de patience amère dont nous rafraîchissions nos lèvres desséchées. Enfin un jour, au coucher du soleil, nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau dont le courant était fort rapide; nous fûmes portés à conclure que nous étions arrivés à la dernière limite des steppes, et nous bénîmes la Providence qui ne nous avait pas abandonnés. Comme il y avait là de l'eau et de la bonne herbe à profusion, il fut décidé qu'on accorderait un jour ou deux de repos aux bêtes de somme.

Les Indiens sur le territoire desquels nous nous trouvions commencèrent alors à nous harceler sans relâche, et nos hommes ne purent pas quitter leurs armes un seul instant. Vers le soir, les Peaux-Rouges cherchèrent à s'emparer de nos chevaux, qui avaient été conduits dans un frais pâturage au pied d'une colline. Il nous fallut ramener ces pauvres bêtes au camp. Du reste, nos ennemis nous tracassèrent toute la nuit; mais comme nous désirions rester avec eux dans des termes pacifiques, nous nous contentâmes de nous tenir sur la défensive. Dès le matin, nous les vîmes accourir en foule de toutes parts. Les uns gardaient le silence, les autres nous montraient du doigt ou nous haranguaient. Ils parlaient le

dialecte Utah que Harmer comprenait parfaitement. Il lui parut évident qu'ils nous étaient hostiles.

Ces sauvages avaient le corps presque nu, et ne portaient ni coiffure ni chaussure. Leurs cheveux étaient rassemblés en un seul nœud par derrière, et ornés de plumes d'aigle ou de touffes de crins de chevaux. Outre son arc, chaque homme portait un carquois garni de quarante ou cinquante flèches, sans compter les deux ou trois autres qu'il tenait dans sa main droite pour un usage immédiat. Les pointes de ces flèches étaient taillées dans une pierre diaphane, du genre opale, presque aussi dure et tout aussi belle que le diamant, et quand elles étaient lancées à l'aide de leurs arcs, d'une longueur démesurée, elles produisaient le même effet qu'une balle. L'aspect immonde de ces Indiens produisit chez moi un dégoût inexprimable. Il y avait des instincts de bête féroce dans leurs mouvements, dans leur maintien et dans l'expression de leurs yeux. Celui qui paraissait être leur chef vint hardiment dans notre camp avec deux ou trois de ses guerriers. Lorsqu'on lui montra les armes dont nos hommes se servaient : — Ceci, dit-il en bandant son arc, est tout aussi bon pour tuer!

— Je ne crois pas, répliqua Harmer en visant un oiseau qui tomba roide mort.

L'Indien sourit avec mépris, et abattit un autre oiseau à son tour. M. Ward, justement alarmé des conséquences possibles de ce défi, se hâta de s'approcher afin de faire cesser ce jeu, et offrant quelques présents aux sauvages, il les décida à quitter notre camp.

Les Peaux-Rouges de l'Utah sont une race misérable et dégradée, très-inférieure à celle des Sioux, des Pawnees et des Snakes. Ils se nourrissent de racines et de lézards; chaque homme est muni d'un long bâton terminé par un crochet, à l'aide duquel il s'empare de son gibier de prédilection dans les interstices des rochers. Ils font ensuite rôtir ces reptiles et les mangent avec délices. La viande de cheval ou celle de mule, à moitié cuite et sans sel, est pour eux un régal délectable.

Les Mormons, qui considèrent les Indiens comme les des-

cendants des dix tribus perdues du peuple d'Israël, observaient ces sauvages avec une pieuse curiosité; mais quoiqu'ils consultassent leur Bible en commentant chaque phrase, ils ne purent ni trouver la moindre lumière sur l'origine de ces êtres dégénérés, ni découvrir quel patriarche avait été leur ancêtre. Buckley, dont les opinions religieuses et philosophiques étaient tout à fait excentriques, déclara que les Indiens appartenaient à une race à part, qu'ils étaient nés où ils se trouvaient, et qu'ils n'avaient rien de commun avec nos premiers pères.

— Eh quoi! lui dit Harmer, prétendez-vous qu'ils ont poussé comme un arbre?

— Certainement! Avez-vous lu le premier chapitre de la Genèse? N'y avez-vous pas trouvé ces paroles de Dieu : « Que la terre produise de l'herbe, que l'herbe produise de la graine, que chaque arbre produise les fruits de son espèce? » Et cela fut comme l'avait dit le Créateur. N'y a-t-il pas encore dans un autre passage : « Que les eaux se remplissent abondamment de créatures animées? » et enfin, dans un dernier verset : « Que la terre fournisse en quantité des créatures de chaque sorte, du bétail, des reptiles, des animaux des champs et autres? » Et cela fut ainsi. Maintenant, je veux vous faire remarquer que la terre produit des bestiaux et des arbres; que, par le même procédé, l'eau a produit du poisson; donc, si les arbres, le poisson et les bêtes ont été créés de cette façon, pourquoi les Indiens ne l'auraient-ils pas été de même?

— Vous pensez alors que les Indiens sont des brutes?

— Certainement, tout autant que nos mules.

— Et qu'ils n'ont pas d'âme?

— Quant à ce qui est de leur âme, dit-il avec insouciance, je n'ai jamais su qu'ils en eussent. — Et il partit d'un grand éclat de rire.

Le lendemain, Brigham nous annonça qu'il lui avait été révélé que la dégradation des Peaux-Rouges était une punition du ciel pour leur manque de foi. Or, comme personne ne pouvait nier cette vérité, nul ne songea à la discuter.

XXIX

Obstacles sans nombre.

Après avoir traversé le désert sains et saufs et échappé aux Indiens, nous commencions à nous flatter de l'espoir de jouir bientôt du bonheur qui nous avait été promis, lorsque nous nous trouvâmes exposés à de nouveaux embarras d'une nature diamétralement opposée. Nous avions souffert de la chaleur et de la sécheresse au milieu des plaines arides du Sahara américain, et maintenant il nous fallait franchir une chaîne de montagnes à pic, toutes couvertes de neige; nous devions encore endurer les rigueurs d'un hiver sibérien.

Mistriss Beardsley regardait ces roches imposantes en s'écriant :

— Eh quoi! voudrait-on nous conduire au sommet de ces monts escarpés?

— Il le faut bien, répondit Harmer; la terre que nous cherchons est située de l'autre côté.

— Mais cela n'a pas le sens commun, fit la vieille dame; personne d'entre nous, ni homme, ni femme, ni enfant, ne pourra jamais arriver là-haut.

— Vous vous trompez grandement la mère, reprit Harmer; ces montagnes-là ne sont pas aussi inaccessibles qu'elles le paraissent. Nous n'allons pas les traverser en ligne droite, mais nous chercherons des brèches, des gorges, des sentiers...

— Bon! il nous faudra alors errer pendant des mois entiers, nous nous égarerons et nous finirons probablement par mourir de faim.

— Qui vous fait supposer cela?

— Les squelettes de ceux que nous avons trouvés sur la route.

Le découragement et la frayeur s'étaient emparés de la plupart d'entre nous. Quelques-uns murmuraient ouvertement,

mais le plus grand nombre se disposait à avancer bravement dans la montagne et à faire face au danger.

— Que celui qui regarde en arrière, après avoir mis la main à la charrue, soit maudit ! s'écria Brigham ; mes frères et amis, souvenez-vous de la jeune femme de Lot !

— Je voudrais bien savoir à quoi ce souvenir servirait, dit Fanny Simpkins, nous ne sommes pas des colonnes de sel.

— Je regrette infiniment que vous n'en soyez pas une, riposta la vieille mistriss Stillman, en appuyant sur les mots.

— Pourquoi cela, la mère ? dit Fanny avec insolence ; puisque vous aimez votre mari plus que tout au monde, il est étonnant que vous ne vouliez pas le laisser aimer aussi par d'autres !

— Jézabel ! murmura la vieille femme, et malgré la douceur de son caractère, elle lui montra le poing à plusieurs reprises.

Emily, dans son admiration pour la belle nature, assurait que la beauté du paysage rachetait au centuple, à ses yeux, les fatigues et les douleurs de la route. Ethleen et Emily étaient devenues inséparables. La charmante fille du désert faisait de rapides progrès dans la langue anglaise, grâce aux soins de sa gracieuse institutrice, à qui, en revanche, elle apprenait à tirer de l'arc. Moore venait joindre ses instructions à celles d'Emily. Le cœur sensible d'Ethleen ne contesta point les droits de son sauveur, et elle s'abandonnait volontiers à son bras pour errer sur les collines et dans les vallées. Mistriss Bradish avait imaginé pour la jeune Indienne un costume aussi riche que bizarre : il consistait en de larges pantalons à la turque faits d'une étoffe pourpre, en une veste orange ornée de boutons de soie, ajustée sur une chemisette de mousseline blanche ; on ajoutait à tout cela, les jours de grande parure, une ceinture écarlate. Des pantoufles de maroquin délicatement brodées chaussaient son pied gracieux, tandis que ses longs cheveux noirs rassemblés en tresses, et enroulés autour de sa tête en forme de couronne, étaient ornés de plumes et de fleurs éclatantes.

Un jour que les deux jeunes filles et Moore étaient parvenus jusqu'au sommet d'une colline d'où la vue était magni-

fique, Ethleen dit à ses deux amis : — Oh ! je voudrais vivre toujours ici ! Que c'est beau ! Ce paysage ressemble à s'y méprendre à celui qui environnait le village de mon père !

— Comment s'appelaient vos parents, chère Ethleen? vous ne me l'avez jamais dit, répondit Emily.

— Mon père était un grand chef, et je ne puis dire son nom.

La jeune sauvage connaissait assez bien la langue anglaise, pour comprendre que ce nom était ridicule, et c'est de là que provenait son refus ; car son père s'appelait tout simplement « Corne-de-Bison. »

— Avait-il d'autres enfants que vous? continua Emily.

— Oui! nous étions quatre, et j'avais deux frères et une sœur.

— Ne désirez-vous pas retourner auprès d'eux?

La pauvre fille ne répondit point, mais ses yeux se remplirent de larmes.

— Ah! vous êtes cruelle, Emily! s'écria Charley; ignorez-vous que tous ses parents ont été massacrés par ces sauvages aux mains desquels nous avons arraché Ethleen? c'est du moins ce qu'elle m'a assuré.

— Quelle étourderie ! fit Emily ; puis elle prit les mains de la jeune Espagnole en lui disant : — Ne pleurez pas, je vous en prie, ma toute belle, vous resterez toujours avec nous.

Ethleen essuya ses larmes, et bientôt les trois amis redescendirent dans le vallon où nous avions dressé notre camp. Ce vallon, d'une largeur d'environ six milles, était bordé des deux côtés par des montagnes de près de douze cents ou deux mille pieds de hauteur. Du côté du nord, on voyait des masses escarpées de granit s'élançant brusquement du milieu de la verdure, et se terminant par une longue ligne de cimes dentelées. Vers le midi, cette chaîne était couverte de bois, sous l'ombre desquels, le soir, on distinguait des feux allumés par les Indiens qui rôdaient aux alentours.

On découvrait parfois des collines isolées, des ravins verdoyants et de riantes vallées remplies de fleurs qui formaient un riant contraste avec la stérile grandeur des rochers et la nudité des plaines sablonneuses.

La partie ouest de la vallée était couverte de matières sa-

lines, et le terrain brillait comme un lac sous les rayons du soleil. Au moment où nous passions près d'un assez grand nombre de cônes isolés, hauts de cinquante pieds à peu près, et formés par des couches horizontales d'argile blanche et de marne, plusieurs troupeaux d'antilopes se montrèrent à nos yeux : nous vîmes aussi un ours énorme se glissant dans une caverne tout près d'un torrent qui se précipitait dans un ravin isolé.

Nous campâmes une après-midi sur les bords d'une rivière que Buckley nous assura être un bras du Colorado ; les rives étaient couvertes d'une grande quantité d'herbe fraîche et de superbes fleurs qui donnaient à ces bas-fonds l'aspect de jardins. Plusieurs de nos jeunes gens allèrent cueillir des bouquets, tandis que les chasseurs partirent à la recherche du gibier. Cette agréable transition d'une stérilité complète à une abondance d'eau et de verdure, et l'air pur que l'on respirait dans les montagnes, tout contribuait à ranimer nos forces épuisées. Toutefois, nous ne pouvions nous dissimuler que nos provisions diminuaient journellement et que nous serions probablement bientôt en proie à la famine et au froid.

Je me garderai bien de retracer jour par jour les phases de notre voyage, il me suffira de raconter que nous parvînmes au sommet de la montagne après avoir parcouru une distance de cent vingt milles. Les fatigues et les difficultés de la route furent extrêmes. A un endroit nommé *South-pass* (la passe du Sud), le paysage qui, de cette élévation, s'offrait à nos regards était d'une magnificence sans pareille. Mais l'atmosphère s'était extrêmement refroidie, et les anciens proposèrent de faire une halte. Au milieu de ces masses imposantes de granit, de cette nature luxuriante, de ces arbres séculaires et de cette végétation sauvage, ils entonnèrent un hymne d'action de grâces, dont le chant solennel et les graves paroles étaient si bien adaptés à la circonstance, qu'il était impossible de ne pas ouvrir son cœur aux sentiments religieux. Jamais probablement ce site majestueux n'avait été le théâtre d'une scène aussi imposante. Lorsque le chant fut terminé, les Mormons s'inclinèrent et récitèrent une prière à laquelle tout le monde s'associa avec ferveur. Quoique Ethleen

ne comprit pas grand'chose aux démonstrations religieuses, elle me parut être néanmoins vivement impressionnée.

Au moment où nous commencions à descendre du côté de l'ouest, nous aperçûmes un amas de pierres brutes, qui avait dû être construit par la main des hommes. Tandis que nous nous consultions sur l'usage probable de ce monument, Ethleen, qui avait deviné notre embarras, se cacha le visage dans les mains en frissonnant. J'avais remarqué son agitation et je m'approchai d'elle pour lui demander si elle savait à quoi servait cette pyramide : elle me répondit que c'était un autel sur lequel les Indiens offraient des sacrifices à leurs dieux, et que souvent la victime immolée était un prisonnier de guerre.

En laissant à droite cet autel arrosé de sang, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière fort large, dont les eaux couraient rapidement sur un lit caillouteux.

L'air devenait plus pur et plus vif, mais aussi le froid augmentait graduellement; l'eau gelait la nuit, et on ne pouvait se passer de feu. Je n'aime pas à me lever matin, mais je me fis une fois violence afin de jouir des beautés du soleil levant. Le ciel était d'un bleu très-vif, et les premiers rayons de l'astre du jour avaient communiqué une teinte dorée aux pics couverts de neige, tandis que leur base était enveloppée par le brouillard qui s'élevait de la rivière. C'était un spectacle admirable ! Nous arrivâmes enfin, après mille pénibles détours, dans un étroit ravin, en vue d'un lac d'une limpidité sans pareille. Buckley nous assura que c'était la source d'un large ruisseau tributaire de *Green-river* (fleuve Vert). Ce courant d'eau nous barrait le passage, il s'agissait de le traverser. Afin de prendre une décision et pour laisser respirer nos animaux exténués de fatigue, on dressa le camp et l'on s'occupa du souper. La scène qui s'offrait à nos yeux était des plus grandioses : qu'on se figure une immense chaîne de montagnes couvertes de neige, dont les pics se perdaient dans un ciel sans nuages. A leur base, entre deux sillons garnis de cèdres au feuillage noir, on apercevait le lac, dont les eaux miroitaient aux rayons du soleil couchant. Ses bords, couverts de sable jaune, et la verdure de plusieurs massifs de trem-

bles, contrastaient avec la nuance sévère des cèdres touffus.

Après une altercation assez orageuse, il fut décidé que nous retournerions sur nos pas jusqu'au *South-pass*, et qu'une fois là nous entrerions dans la vallée qui correspond directement avec le *Green-river*. En appuyant ensuite vers le sud, nous rejoindrions en ligne droite le *Bear-river* (rivière de l'Ours), tributaire du grand lac Salé. Un Indien, à demi civilisé, de la tribu de Black-feet, aperçut nos feux et vint nous faire visite. Il proposa de nous servir de guide. Brigham refusa d'abord ses services; mais les murmures de ses frères le forcèrent à revenir sur cette décision. Ce qui nous arrivait de malheureux ne devait être attribué qu'à l'entêtement de ce faux prophète, qui, malgré les conseils d'Harmer, avait persisté à nous tracer la route sur la fallacieuse carte de ses prétendues révélations.

XXX

La Vallée de Bear-river.

Depuis le commencement de notre interminable voyage, je n'ai point encore eu l'occasion de parler de mistriss Cook et d'Irène, la femme spirituelle de Smith. La première s'était donnée sans réserve à M. Murray à l'époque de la mort de sa femme. On prétendait qu'ils se querellaient et même qu'ils se battaient : les liaisons illicites n'ont-elles pas toujours une fin malheureuse ? Et lorsque la mort de ce pauvre homme arriva, mistriss Cook laissa percer la plus complète insouciance à son endroit. Dès ce moment elle se lia intimement avec Irène, qui se montrait toujours très-glorieuse d'avoir en garde les reliques de Smith. Tous les quatre ou cinq jours, ces précieux objets étaient mis à l'air et resserrés ensuite dans un coffre parfumé de musc et d'ambre. Irène avait toujours un air de hauteur et de mécontentement, et il était évident qu'elle professait peu d'amitié pour les femmes de

Brigham. Elle refusait de leur faire les plus légères démonstrations de politesse, car, disait-elle, « la veuve du père du Mormonisme doit recevoir des hommages et non en rendre. » On s'amusa d'abord beaucoup de cette prétention, et puis on n'en parla plus.

Nous avions, au milieu de nous, un homme d'un certain âge, qui s'était, dès le commencement, opposé avec opiniâtreté à l'élection de Brigham, en qualité de chef temporel de l'Église. La rumeur publique l'accusait d'avoir aspiré lui-même à cette dignité, et d'être devenu envieux et malveillant pour son heureux rival, du moment où son espoir avait été déçu. Il avait agi vis-à-vis de Brigham comme Mardochée, assis à la porte du roi, à l'égard d'Aman. Il lui refusait obstinément un hommage contre lequel son cœur se révoltait. C'était là une mortification pour un homme aussi jaloux de sa dignité et de sa grandeur que l'était le prophète. Mais il eut le bon esprit de comprendre que s'il avait l'air de remarquer l'offense, il lui faudrait la punir, et que cette punition placerait son ennemi dans une position très-avantageuse.

Lawrence, c'était le nom de l'ennemi de Brigham, lui faisait sentir de mille manières l'aversion qu'il avait pour lui, mais il y mettait assez d'adresse pour qu'il fût difficile de préciser un seul fait répréhensible. Astucieux et très-habile diplomate, il affectait une taciturnité et une réserve qui étaient étrangères à son caractère ; il se tenait à l'écart, parlait peu, ne prenait part ni aux conseils ni aux altercations, et ne se familiarisait avec personne, excepté toutefois avec Irène. Mais si l'on examinait ce regard profond, impénétrable, et ce front soucieux, on ne pouvait s'empêcher de penser que cet extérieur calme et impassible cachait des passions volcaniques. Lawrence s'était, depuis peu, beaucoup occupé d'Irène, ils avaient eu tous deux de fréquentes conférences et avaient fait ensemble de longues promenades ; ils avaient, en un mot, profité de toutes les occasions qui s'étaient présentées de se réunir. Mistriss Cook, quoique l'amie d'Irène, était aux yeux de Lawrence un personnage très-secondaire.

Mistriss Bradish, qui se tenait aux aguets de toutes les nouvelles, observait ces manœuvres, et finit par en saisir le but

et les motifs. Elle entra un jour dans notre tente en s'écriant :

— Soyez persuadé, monsieur Ward, qu'il y a quelque machination coupable tramée par Lawrence et Irène. Je ne saurais pas précisément vous dire ce que c'est, mais nous verrons bientôt le dessous des cartes.

— Ah ! bah ! il veut prendre femme, ce qui est tout naturel, répondit M. Ward en riant.

— Et s'emparer du pouvoir !

— Je ne crois pas qu'il y songe.

— Peut-être. Le fait est, continua mistriss Bradish, que Brigham a commis une grande faute en n'épousant point Irène. Je le lui ai dit dans le temps; c'est une femme ambitieuse, et elle s'est persuadée que son intimité avec le premier prophète lui donnait le droit d'occuper la même place auprès du second. Malheureusement, il est trop tard pour que Brigham lui fasse la proposition d'entrer dans sa famille.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre : j'ai communiqué hier mes soupçons à Brigham, comme c'était mon devoir de le faire; il a feint de traiter la chose avec insouciance, mais j'ai fort bien vu qu'il en était troublé. Quand j'eus prononcé le nom d'Irène, lorsque j'eus parlé de sa parenté avec le saint que nous regrettons, il se mit à sourire et me demanda si je supposais qu'Irène se trouvât offensée d'avoir été négligée par lui. Je lui répondis affirmativement.

— Eh bien! reprit-il avec sa placidité ordinaire, le ciel m'a déjà accordé trois femmes, et j'en ai une quatrième en vue que je me propose d'épouser lorsque nous serons arrivés à la terre promise ; mais plutôt que d'éprouver du désagrément à ce sujet, je vais aussi faire mes propositions à Irène.

— Il est trop tard, lui dis-je, elle vous refuserait.

Il me regarda d'un air surpris.

— Elle vous refuserait aujourd'hui, répétai-je : oh ! il y a quatre ou cinq mois, c'eût été différent.

Je m'aperçus que Brigham était piqué, car il me dit : — Nous verrons! — et il s'éloigna. Or, il a vu, car il est allé le soir même prier Irène de devenir sa femme, et celle-ci l'a repoussé avec dédain.

— Brigham s'est attiré l'inimitié de plusieurs des nôtres, reprit M. Ward, et il faut convenir qu'il est égoïste et obstiné.

On comprendra facilement que lorsqu'il fallut se remettre en route, les Mormons ne se gênèrent pas pour murmurer : ils étaient généralement indignés d'être forcés à rebrousser chemin par la faute de leur prophète.

— Je savais bien, disait Harmer, que nous faisions fausse route ; mais, comme Brigham mettait toujours ses révélations en avant, je n'étais pas fâché de lui laisser voir en quel endroit sa double vue le conduirait.

Fanny Simpkins déclarait que cela lui était égal. La longueur de la route était aussi indifférente à Ethleen, qui avait sans cesse son amant à ses côtés ; mais les autres regrettaient infiniment d'avoir perdu inutilement un seul jour dans un voyage aussi pénible.

On promit à l'Indien une récompense considérable pour nous conduire jusqu'à la vallée de Bear-river. Cet homme, d'une force athlétique, parlait assez mal l'anglais et professait une sorte de vénération pour les blancs. Quoiqu'il fît son devoir en conscience et nous montrât le chemin en nous aidant à surmonter les obtacles qui se hérissaient sur nos pas, tous les Mormons zélés se trouvèrent profondément humiliés d'être obligés d'accepter les secours d'un païen et d'un idolâtre. Irène s'ingénia pour propager cette opinion. Quant à Lawrence, il ne disait rien, du moins ouvertement ; mais il eut à ce sujet, avec la veuve de Joseph Smith, de secrètes conversations.

La nuit vint, on dressa le camp, et chacun s'occupa de son souper. Tandis que chacun en prenait sa part, une formidable clameur se fit entendre ; je me hâtai de sortir de notre tente, et je rencontrai Emily qui accourait m'annoncer que Lawrence était mort subitement après avoir prédit cet événement à Irène et l'avoir conjurée de le revêtir des vêtements sacrés de Smith, car ils auraient la puissance de le rappeler à la vie. Ce moyen d'échapper à la corruption lui avait été révélé en songe. Je ne fus point étonnée de cette nouvelle : j'avais été témoin de tant de jongleries que rien ne pouvait plus me surprendre. Je me demandais pourtant quel était le but de cette nouvelle fourberie.

— Le complot prend du développement, vint dire à M. Ward mistriss Bradish; je vais voir le cadavre. Où est-il?

— Dans cette tente, là-bas, avec Irène, répondit une personne qui passait près de nous.

Mistriss Bradish alla rendre visite au défunt et revint promptement.

— Il n'est pas plus mort que vous et moi, dit-elle; il s'est mis lui-même dans un état de catalepsie : tout le monde peut en faire autant, quoique, à vrai dire, cela soit plus facile à certaines personnes qu'à d'autres. Moi, qui vous parle, j'ai vu et connu un homme qui paria qu'il mourrait et qu'il ressusciterait ensuite. Certaines personnes lui rirent au nez, d'autres furent saisies d'horreur à l'idée de ce qu'il leur plut d'appeler de la présomption et de l'impiété. Je résolus de surveiller mon individu. On étendit un matelas à terre, il s'y coucha sur le dos, croisa ses mains sur sa poitrine, et demeura dans la plus complète immobilité; au bout de quelques minutes un changement général s'opéra : le pouls diminua, le cœur battit plus faiblement et plus lourdement, la respiration devint courte et cessa tout à fait. Alors les extrémités se refroidirent, les membres se roidirent, la mâchoire inférieure s'affaissa, les paupières se soulevèrent à demi pour laisser voir les prunelles renversées. Nous avions sous les yeux tous les symptômes de la mort.

— Vous avez dû avoir grand'peur!

— Je fus surprise au delà de toute expression, et plus encore lorsqu'au bout de quatre ou cinq heures, je vis sa physionomie, de livide qu'elle était, reprendre sa carnation naturelle, ses yeux se rouvrir lentement, et sa respiration se régulariser. Bref, le mort se rétablit complétement et très-vite, et se mettant sur son séant, il demanda à manger. Lorsqu'on l'interrogea, il répondit qu'il pourrait recommencer la même représentation autant de fois qu'on le désirerait, et cela uniquement par l'effort de sa volonté.

— Mais quelle peut être la pensée de Lawrence en exécutant une pareille jonglerie?

— Il veut se faire revêtir des dépouilles de Smith afin de donner à son réveil l'apparence d'un miracle; ensuite, il ra-

contera les magnificences qu'il aura vues et les surprenantes révélations qui lui auront été faites, et ceci lui donnera la popularité qu'il ambitionne. Je crains fort, je l'avoue, que nous n'ayons bientôt une division dans notre Église.

— On pourrait éviter ces difficultés en ne permettant pas la profanation des reliques sacrées, objecta M. Ward ; je crains seulement de ne pas être écouté par Brigham, si je lui donne cet avis.

— Qu'il m'écoute ou qu'il ne m'écoute pas, je le lui dirai, moi, s'écria mistriss Bradish en sortant à la hâte. — Elle revint une demi-heure après.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Dès que j'ai fait part à Brigham de mes soupçons, répondit-elle, il s'est rendu à la tente où gisait le corps de Lawrence. Mistriss Cook sanglotait, accroupie à ses pieds, et Irène avait enseveli son visage dans un mouchoir parfaitement sec. Un grand concours de monde et plusieurs anciens se tenaient autour du mort, les uns debout, les autres assis. Les vêtements sacrés avaient été sortis de leur boîte parfumée et étendus à l'air, en attendant qu'ils fussent ajustés sur le défunt, ainsi qu'il l'avait demandé. Sans proférer une parole, Brigham entra dans la tente; tous ceux qui étaient là se levèrent avec respect, il répondit froidement à cet hommage, et marchant aux reliques du prophète, il les rassembla et les emporta sur ses bras, avant qu'aucun des spectateurs eût pu se rendre compte de ses intentions. Il savait très-bien, ajouta mistriss Bradish, que c'était l'unique moyen d'en devenir possesseur. Il est vraiment difficile de surpasser Brigham en finesse. Irène courut elle-même après lui pour le sommer de rendre le dépôt sacré; elle le cajola, le menaça, se mit dans une violente colère : mais tout fut inutile. Il lui répondit que ces saintes dépouilles étaient la propriété de l'Église, et qu'en sa qualité de chef de l'Église, il était leur gardien naturel. Irène devint alors furieuse, elle l'appela voleur, et lui demanda pourquoi il s'opposait à ce que les vertus miraculeuses de ces reliques fussent constatées.

— Et que répondit Brigham?

— Pas un mot, il demeura calme et maître de lui-même,

lisant sa Bible comme s'il n'était rien arrivé qui pût troubler sa sérénité.

Après s'être épuisée en vains efforts, Irène revint à la tente de Lawrence et continua à veiller sur ses restes inanimés. Le jour suivant, le mort revint à la vie, exactement comme mistriss Bradish l'avait prédit; mais l'absence des vêtements consacrés ôta à cette résurrection son aspect miraculeux, et malgré cela le ressuscité se hâta de raconter une vision surnaturelle, pendant laquelle il prétendit avoir vu Smith. Il ajouta que le fondateur du Mormonisme était très-affligé de voir les intérêts de l'Église tombés dans des mains aussi indignes, et il conclut son discours par annoncer qu'il avait été choisi et délégué pour conduire les saints à leur destination. Malheureusement, personne ne parut disposé à le croire sur parole. De toutes parts on entendit ces cris : — Ce n'est pas vrai! Vous n'êtes pas l'homme qu'il nous faut! Nous ne voulons pas de vous pour notre chef!

— Vous ne pouvez pas trouver impur ce que Dieu a purifié, répondit-il; niez-vous aussi ma résurrection?

— Quelles preuves en avons-nous?

— J'ai toujours pensé que voir c'était croire, répondit-il; beaucoup de personnes ont assisté à ma mort, et maintenant me voici en parfaite santé.

— C'est une jonglerie, nous connaissons cela! lui cria-t-on encore.

Mistriss Bradish avait pris soin de raconter à tout le monde comment il était possible de suspendre à volonté toutes les apparences de la vie. Certes, ce fut elle seule qui, par sa prévoyance et sa présence d'esprit, sauva l'Église des Mormons d'un bouleversement qui eût infailliblement amené l'élection d'un nouveau chef, et privé Brigham de sa haute position dans la hiérarchie mormoniste.

Pénétré de reconnaissance, et pensant probablement que de semblables services méritaient une éclatante récompense, Brigham vint la voir le soir même, pour lui faire ses remercîments, et après un long discours préparatoire, il lui dit : — Je veux, chère madame, vous faire une proposition honorable que m'inspire le bon office que vous m'avez

rendu; mais j'ignore si elle recevra votre approbation.

Mistriss Bradish leva les yeux sur lui d'un air étonné, et répondit que la satisfaction d'avoir fait son devoir lui suffisait, et qu'elle n'attendait ni ne désirait aucune autre récompense.

— Il se peut que ce sentiment vous suffise; mais quant à moi, je ne saurais m'en contenter. Je ne dois pas rester votre obligé; cela n'est point séant à mon caractère, et je veux au moins vous faire une offre.

— Parlez, je vous écoute.

— Je viens vous proposer un mariage.

— Et avec qui? grand Dieu!

— Avec moi, fit-il d'une voix solennelle.

— Que dites-vous, mon cher monsieur? s'écria-t-elle en lui tendant la main. Permettez-moi de douter qu'un mariage puisse nous rendre heureux l'un et l'autre : vous avez déjà trois femmes!

— Cette raison devrait au contraire vous encourager.

Mistriss Bradish sourit d'un façon significative, et ajouta :

— Je craindrais que mon entrée dans votre maison ne fût fort peu goûtée par celles qui l'habitent à cette heure.

— Qu'importe? répliqua Brigham; vous seriez la première et la plus grande de toutes.

— Mais ce privilége appartient de droit à la première femme.

— Le mari est libre de le conférer selon son gré.

— Le mari peut s'accorder à lui-même cette liberté; mais je trouve que l'usurpation de cette prérogative est une injustice.

— Le mari est le maître : le salut éternel et temporel de ses femmes dépend de lui seul.

Mistriss Bradish, qui avait toujours prêché les maximes que lui développait Brigham, aussi bien à moi qu'aux autres, paraissait se révolter à l'idée qu'elles devaient lui être appliquées à elle-même; aussi se permit-elle d'éclater de rire.

— Vous voyez bien, mon cher frère, que nous ne pouvons seulement pas nous entendre en causant; que serait-ce une fois mariés? Aussi, quoique je sois extrêmement flattée de votre bienveillance à mon égard, je me décide à renoncer à l'honneur que vous vouliez me faire.

— Je vous ai au moins prouvé ma gratitude, ajouta Brigham.

— Certainement, certainement! nul ne saurait en douter.

— Et nous serons amis comme auparavant?

— Je l'espère de tout cœur.

Ils se séparèrent sur ces paroles, plus heureux et plus d'accord que s'ils avaient été fiancés l'un à l'autre.

Après une marche fort pénible, nous arrivâmes une après-midi dans un pays plat et aride dont les plaines s'étendaient à perte de vue. Nous trouvâmes un sentier que notre guide nous dit être le chemin direct pour aller au grand lac Salé, en suivant une contrée arrosée de plusieurs fleuves, couverte de forêts et peuplée de gibier. Notre Indien, qui connaissait beaucoup mieux les localités que Harmer et Buckley, et même que tous les deux ensemble, nous énumérait les fleuves, les îles dont elles étaient couvertes, et les torrents qui formaient des cascades nombreuses. Grâce à l'habileté de notre guide, nous avancions rapidement, et nous arrivâmes enfin dans les hautes terres, bornées à l'horizon par la chaîne des montagnes de l'Utah. Enfin, après avoir franchi sans accident un autre défilé fort élevé, nous pénétrâmes dans la fertile vallée de Bear-river.

C'était la terre promise aux Mormons, le séjour futur des fidèles, le pays où ils seraient à l'abri des embûches des païens, la place sacrée où les saints allaient fonder leur royaume, et où le Christ viendrait les combler de bénédictions et de grâces pendant son règne de mille ans. La perspective d'achever bientôt notre voyage changea nos tristes pensées en joyeuses espérances. On oublia les fautes de Brigham, on les lui pardonna même, et l'Indien reçut comme il le méritait de généreuses marques de la gratitude générale.

Le grand lac Salé offrait à tous les voyageurs un intérêt extraordinaire, car c'était le point culminant de la région de l'Utah, le lieu où se passaient toutes les histoires fantastiques racontées par les chasseurs. Quoique Buckley n'eût jamais exploré les rives de cette mer intérieure, il soutint que, d'après les renseignements qui lui avaient été donnés, ce lac n'avait pas de débouché visible; mais que dans un certain endroit on apercevait un horrible tourbillon, où les

eaux s'engouffraient pour aller remplir des réservoirs souterrains, et parvenir ainsi jusqu'à l'océan Pacifique. Harmer contestait cette opinion, et l'Indien en niait positivement la véracité.

— Cela ressemble exactement à la mer Morte en Asie, disait mistriss Beardsley, qui est, suivant le patriarche Scarow, l'orifice de l'enfer.

— L'orifice de l'enfer! s'écria Harmer.

— Certainement! N'ayez donc pas l'air si étonné; vous admettez bien qu'il y a un enfer, alors il doit y avoir un endroit par lequel on y entre; notre frère Scarow affirme que c'est par la mer Morte, ce lac sulfureux qui couvre l'emplacement des villes maudites de Sodome et de Gomorrhe. Il a appris cela par une vision.

— Eh mais, peut-être le lac Salé correspond avec l'autre? Ce serait fort agréable de trouver un pareil moyen pour communiquer de l'un à l'autre continent, fit Harmer le sourire sur les lèvres.

Emily adressa un regard de reproche à son amoureux, qui se mit à rire à cœur-joie. La vieille dame s'aperçut alors qu'il avait voulu se moquer d'elle, et se retira. Dans ce moment, une petite fille, servante chez les femmes de Brigham, remit directement un petit billet à Emily. J'observai le manége, et je m'aperçus que lorsque l'orpheline se leva pour obéir aux ordres que ce billet lui intimait sans doute, elle était extrêmement agitée. Harmer en fit aussi la remarque; ses yeux rencontrèrent ceux d'Emily, qui s'approcha de lui et lui glissa la lettre dans la main.

XXXI

Les Amours du Prophète.

La vallée de Bear-river a environ trois ou quatre milles d'étendue : elle est bordée de chaque côté par des roches ardues qui s'élèvent comme de hautes murailles. C'est un pays isolé du monde, qui me représentait la vallée heureuse où la race royale d'Abyssinie vivait autrefois au milieu de plaisirs incessants. Les montagnes étaient stériles et dénudées dans plusieurs endroits, et dans d'autres elles étaient couvertes d'épaisses forêts de mélèzes et de pins. De distance en distance, un ruisseau descendait en murmurant sur un lit de mousse jusqu'au fond du vallon; plus loin, des torrents se précipitaient impétueusement le long des flancs de la montagne et formaient des cascades en tombant de rocher en rocher. On apercevait de tous côtés des élans et des antilopes, et nos chasseurs découvrirent les sillons formés par les roues de chariots et les pas de nombreux chevaux, ce qui nous prouva qu'une autre compagnie d'émigrants avait passé avant nous par le même chemin.

— Ce sont nos frères! s'écria Brigham, que le Seigneur soit loué!

— Amen! ajouta pieusement mistriss Bradish.

Du sommet d'une colline, nous aperçûmes bientôt vers l'horizon un camp dressé sur un plateau ravissant; nous parvînmes aux premières tentes vers la chute du jour. Comme notre chef l'avait présumé, ces émigrants étaient des Mormons qui se dirigeaient aussi vers la terre promise. Notre réunion fut des plus joyeuses, et les deux compagnies réunies entonnèrent en chœur l'*Alleluia*. Ces émigrants avaient quitté Saint-Louis un mois après nous, et cela nous prouva à quel point nous nous étions égarés. Nous apprîmes par eux que d'autres compagnies d'émigrants, composées principale-

ment de Mormons, étaient campées en avant, à peu de distance, au milieu d'une vallée admirable; ils avaient pris le parti de nous attendre. Nous nous hâtâmes de traverser un ruisseau d'environ cinquante mètres de large; il nous fallut ensuite gravir un immense ravin, et quelques milles plus loin, nous franchîmes un étroit défilé et nous descendîmes au fond d'une vallée, où le plus admirable spectacle de bien-être et de confortable s'offrit à nos yeux. Dans une longueur de plusieurs milles, au bord de la rivière, la lisière du bois était cachée par des chariots d'émigrants recouverts d'une toile blanche sur laquelle se répercutaient les rayons du soleil. On voyait çà et là des groupes d'hommes, les uns paresseusement couchés et fumant autour des feux, devant lesquels les femmes allaient et venaient, occupées à préparer le repas du soir. Les enfants se roulaient sur le gazon, et les bestiaux paissaient tranquillement. Cette caravane de nos frères, séduite par le charme de cette vallée et l'abondance du pâturage, y avait fait halte depuis plusieurs jours, afin de reprendre de nouvelles forces pour continuer le voyage.

Brigham passa en revue tous ses nouveaux disciples, et reçut avec un air de condescendance les hommages qui lui furent rendus comme au père spirituel du Mormonisme. Il se réjouit de voir un aussi grand nombre de vrais croyants si heureusement arrivés près du terme du voyage, et il ne négligea pas de les comparer aux différentes tribus d'Israël. Ces émigrants venaient de divers États de l'Union, du Michigan, de l'Indiana, de l'Illinois et de Beaver-Island.

— Les saints arriveront, s'écria Brigham avec emphase, de toutes les parties du monde, de l'Europe, de l'Asie et des îles de la mer, et nous bâtirons au Seigneur, dans notre royaume, un temple où toutes les nations viendront l'adorer!

Une assemblée fut organisée en plein air, et on invita Brigham à prêcher. Il y consentit sans trop se faire prier. La chaire s'éleva sur un chariot, à l'abri des branches touffues d'un arbre vert. Son discours roula sur la polygamie, qu'il entreprit de justifier en citant les Écritures et l'exemple des patriarches. « S'il est juste d'avoir une femme, disait-il, il est juste d'en avoir deux et même davantage, car les actions mo-

ralement répréhensibles en elles-mêmes, telles que le meurtre, le vol et autres crimes du même genre, ne sont pas tolérées, même une seule fois. La loi des États-Unis qui défend à un homme d'épouser plus d'une femme est éminemment tyrannique, et, dans plus d'une circonstance, la pratique de la polygamie a les résultats les plus satisfaisants, surtout en cas de maladie, ou bien lorsque les charges du ménage sont onéreuses et fatigantes. Le but du mariage n'est-il pas la reproduction de l'espèce humaine? Eh bien! lorsque l'épouse cesse de vouloir ou de pouvoir élever ses enfants, le devoir du mari est de se procurer une autre femme. » Brigham n'oublia pas de mentionner l'exemple d'Abraham et de Jacob. « David, dit-il en terminant, avait plusieurs femmes, et le Seigneur ne lui en fit jamais aucun reproche. Ainsi donc, si c'était bien alors, ce doit être bien encore aujourd'hui. »

La plupart des femmes présentes, parmi les nouvelles venues, demeuraient stupéfaites par la surprise et la consternation. Elles ne s'attendaient pas à cette morale, car leur conversion au Mormonisme avait été opérée par les missionnaires de Smith, qui avaient reçu de lui l'ordre de ne répandre que « le lait pur de l'Évangile; » et il entendait par ces paroles les dogmes du Mormonisme qui se rapprochaient le plus des idées du jour. Quant à la polygamie et au mariage spirituel, il se réservait d'en faire part à ceux qui étaient avancés dans la connaissance des bénédictions réservées aux fidèles. Du reste, il n'était pas difficile de voir que cette doctrine était repoussée par la majorité des femmes, tandis qu'au contraire les hommes en paraissaient enchantés. Certains d'entre eux commencèrent à lancer des œillades du côté d'un essaim de jolies filles, avec lesquelles, au grand chagrin de leurs pauvres compagnes, quatre ou cinq des plus pressés se hâtèrent de lier conversation.

Malgré ces éléments de discorde, le temps s'écoulait de la façon la plus agréable dans cette brillante vallée de Bear-river. Chaque coterie s'était groupée dans un même cercle, y avait dressé des tentes et parqué les bestiaux qui lui appartenaient. A l'heure du repas, l'aspect de tout ce monde était fort animé. Ici, l'on apercevait un groupe de cinq ou six per-

sonnes s'efforçant de venir à bout d'une oie sauvage dont la dureté tenait de celle du caoutchouc; plus loin, des gens assis sur le gazon, à la manière des Turcs, déjeunaient avec un gigot d'élan; là, on puisait de l'eau à la rivière; d'autres coupaient du bois sur la lisière de la forêt; les désœuvrés parlaient politique et discutaient sur le royaume temporel du Christ, tandis que plusieurs autres vérifiaient la nature du sol dans un but agricole.

Une fois le repas achevé, les hommes partaient pour explorer la contrée, les uns armés de fusils, les autres d'ustensiles de pêche. Les jeunes gens couraient dans la prairie et cherchaient des racines. Lawrence et Irène, bras dessus bras dessous, allaient faire une longue promenade, dans le but, comme l'assurait mistriss Bradish, de comploter quelques nouvelles méchancetés. Les femmes, rassemblées par groupes, causaient de leurs nourrissons, du sermon matrimonial de Brigham, et de maints autres commérages. Du reste, rien n'était plus propice au scandale que la vie de notre caravane.

Emily vint une après-midi sous notre tente; je m'aperçus, à la rougeur de ses yeux, qu'elle avait pleuré, et je lui en demandai la cause. Elle hésita d'abord; mais je parvins à vaincre sa répugnance, et elle consentit à m'ouvrir son cœur.

— Je vous ai sans doute parlé du billet que Brigham m'avait écrit l'autre jour? Il m'enjoignait de venir le trouver sans délai, parce qu'il avait à me communiquer une chose de la plus haute importance. Je devinai sans peine ce dont il était question, et je me préparai à l'attaque avec toute ma résolution de lui résister. Certaines circonstances l'empêchèrent de donner suite à ce rendez-vous; enfin, ce matin, il m'a fait de nouveau prévenir, et je suis allée le trouver. Le pontife était assis sur un grand fauteuil, revêtu de tous les insignes de sa dignité : une longue robe flottante l'enveloppait en entier, des souliers brodés chaussaient ses pieds, sa tête était recouverte d'une mitre sous laquelle sa physionomie paraissait encore plus repoussante qu'à l'ordinaire. A mon arrivée, ses femmes quittèrent la tente du prophète, qui m'ordonna de m'asseoir sur un tabouret placé près de son siége; je m'y

laissai tomber, heureuse d'échapper à la fixité brûlante de son regard.

— Vous êtes ravissante! me dit-il après quelques instants de silence; et me prenant par les épaules, il chercha à m'embrasser. Je me reculai violemment, comme si un serpent se fût jeté sur moi, et me tenant debout, je le priai de me faire savoir sans retard quelle était l'affaire dont il avait à m'entretenir, car je désirais m'en aller.

— Vous en aller, ma charmante? Oh! non! vous habiterez désormais avec moi.

— Oh! monsieur, répondis-je à mon tour, c'est impossible; je n'y consentirai jamais!

A ces mots, le visage de Brigham s'assombrit, et je vis qu'il contenait à grand'peine sa colère. — Mon bon plaisir, dit-il, est de vous prendre pour femme.

— Mais ce n'est pas le mien de vous accepter pour mari! N'êtes-vous pas, d'ailleurs, suffisamment pourvu?

— Pas autant que je le désire; et j'ai appris pas une révélation que je devais vous adjoindre à ma famille.

— Ah! mais comme rien de semblable ne m'a été révélé à moi, je persiste à rejeter vos offres.

Brigham parut surpris de mon audace, et je découvris sur sa physionomie une expression haineuse qui me fit frémir.

— Les femmes n'ont jamais de révélations sur un pareil sujet! ajouta-t-il enfin, après un court silence.

— Je ne vois pas pourquoi elles n'en auraient pas aussi bien que les hommes.

— Vous avez besoin de certaines instructions, à ce que je vois, dit-il.

— Je serais heureuse de les recevoir, si elles m'étaient convenablement données.

— Emily, Emily, me dit-il en fixant sur moi des yeux flamboyants, votre âme est en danger.

— Et la vôtre aussi, je le crains!

Dans ce moment je n'avais plus peur, et j'éprouvais pour cet homme toute la haine et tout le mépris qu'il doit inspirer à toute âme honnête.

— Votre refus est une extravagance, poursuivit-il; car, si

vous devenez ma femme, votre salut temporel et éternel est assuré. Vous serez affranchie de la puissance du démon, et préservée d'y retomber jamais. Ce que je vous propose est pour votre bien, me refuserez-vous encore?

— Plus que jamais!

Les traits de Brigham devinrent menaçants, et il ajouta :

— Savez-vous que j'ai le pouvoir de vous forcer à obéir? Personne ici, et vous moins que tout autre, ne peut me résister impunément.

— Je connais cependant des femmes qui ont résisté à vos volontés : Irène, mistriss Bradish...

— Silence! s'écria-t-il, ne parlez point de ces femmes. D'ailleurs, ma conduite à leur égard était dictée par des exigences particulières, tandis qu'avec vous c'est l'amour qui m'inspire.

Et il essaya de saisir ma main, que je retirai avec horreur.

— Je vois ce dont il s'agit, reprit-il alors; Harmer vous a engagée à vous unir à lui? N'ai-je pas deviné juste?

— De quel droit m'interrogez-vous? Je ne suis pas venue ici pour me confesser à vous, et si c'est là l'importante affaire dont vous aviez à me parler, je vous prie de me laisser partir.

— Vous ne me quitterez pas avant de m'avoir répondu!

— Eh bien! je l'avoue, mon cœur appartient à Harmer!

— Vous lui avez promis d'être sa femme?

— Oui.

— Vous préférez Harmer à moi?

— Certainement!

— Mais vous ne savez donc pas qu'aucun mariage ne peut être contracté, chez les Mormons, sans mon consentement?

— Je l'ignorais.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de ce misérable, tandis qu'il me disait encore :

— La loi est formelle, et vous pouvez être assurée que je ne consentirai jamais à votre mariage avec Harmer, le ciel le défend; et maintenant je vous ordonne, par le pouvoir qui m'a été conféré, pouvoir qui s'étend jusqu'à contrôler les moindres actions des femmes, je vous ordonne de rompre toute relation avec lui, m'entendez-vous?

— Parfaitement!

— M'obéirez-vous?

Je gardai le silence, et il me regarda d'un air menaçant en murmurant ces mots :

— Prenez garde!

— Prenez garde à quoi? lui dis-je en affectant un calme et une indifférence que j'étais bien loin d'éprouver.

— Enfant! ajouta-t-il, et ses traits devinrent plus sombres, sa voix plus sévère. A quoi vous servirait-il de feindre l'ignorance? vous savez bien que vous êtes entièrement en mon pouvoir : vous n'avez ni parents ni alliés. Les gens avec lesquels vous vivez n'ont aucun droit légal sur vous, et ils ne sauraient m'empêcher de faire de vous ce qu'il me plaira; ils se garderaient bien de s'opposer à mon incontestable puissance.

— Je suis sous la protection des lois du pays.

— Les lois du pays? Mais à quelle autre loi obéit-on ici, si ce n'est à ma volonté? Allons, ma toute belle, ne vous faites point d'illusion, je fais ici ce qui me convient; le code des Mormons est mon seul guide, et ce code me donne la puissance la plus absolue.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous qui prétendez être le chef des saints, vous le prêtre et le prophète du Très-Haut, vous voulez abuser de l'abandon dans lequel je me trouve, pour me contraindre à former une liaison que j'abhorre? Honte sur vous! fussiez-vous dix fois plus puissant que vous ne l'êtes, je vous hais et je vous défie!

— C'est parce que vous avez confiance en ma générosité.

— Non, certes, car vous êtes loin d'être généreux; je vous crois incapable d'un seul sentiment honorable. Bien plus, vous oseriez commettre les plus grandes infamies. Mais j'aurai le courage de supporter toutes les persécutions que vous inspirera votre colère, plutôt que de me soumettre à l'état de concubinage que vous voulez m'imposer!

— Ainsi, vous appelez concubinage les liens sacrés du mariage?

— Oui! ceux d'un mariage tel que celui que vous me proposez, c'est-à-dire une union sans amour, sans sympathie, sans compatibilité d'humeur et sans rapports d'âge; la sensualité

d'un côté, et la contrainte de l'autre. — Et je le regardai hardiment en face.

— Je vois, fit-il avec rage, je vois que le véritable but de l'institution du mariage est au-dessus de votre compréhension. Ces sympathies et ces compatibilités dont vous parlez n'existent que dans l'esprit des jeunes femmes; vous avez besoin d'un mari pour vous protéger, pour vous soutenir, et pour vous sauver de la perdition. Devenez ma femme, et vous serez respectable et respectée; vous aurez des domestiques pour obéir à vos moindres caprices; vous aurez des esclaves pour vous servir.

— Des esclaves?

— Oui, certes, des esclaves, des nègres. Qu'y a-t-il de surprenant à cela?

— Rien, sans doute; je me demande pourtant où vous les prendrez.

— Je vais vous le dire. En passant à Saint-Louis, j'ai donné ordre à un marchand d'esclaves de m'envoyer un certain nombre de nègres. J'ai tout lieu de croire qu'ils arriveront au premier jour. Harmer n'a aucun moyen de vous donner le luxe que vous méritez, pourquoi donc tenez-vous tant à lui?

— Parce que je l'aime, et que je lui ai promis de devenir sa femme. Et, maintenant, laissez-moi partir.

— Soit, allez-vous-en; mais rappelez-vous ce que je vais vous dire: Je ne vous demande pas aujourd'hui une réponse définitive, je vous sommerai de me la faire dans un mois; mais, je vous le jure, vous ne serez jamais la femme de Harmer. Plutôt vous voir mourir que consentir à vous laisser partager sa couche!

— La Providence décidera entre vous et moi, répondis-je, et je m'éloignai à la hâte. Et maintenant, dites-moi, mistriss Ward, croyez-vous que cet homme soit réellement aussi puissant qu'il le prétend ou qu'il veut nous le persuader?

— Il est certain qu'il possède un grand pouvoir, répliquai-je, et il dit vrai lorsqu'il affirme que nous sommes ici en dehors de la protection de toute loi civile. Néanmoins, je suis convaincu qu'il y a parmi les Mormons des gens vertueux et pleins de loyauté, qui ne souffriraient aucune infraction au

droit individuel, surtout si l'opprimée est une jeune orpheline sans appui, qui, pour cette seule raison, mérite les égards de chacun.

— Je ne serai jamais, quoi qu'il arrive, la femme de Brigham, ajouta Emily avec fermeté; j'irais plutôt me réfugier chez les Indiens.

— Que vous a dit Harmer, en apprenant votre entrevue avec Brigham?

— Il est entré dans un accès de rage impossible à décrire.

— Cela ne m'étonne point.

— Hélas! mistriss Ward, que faut-il faire?

— Agissez, je vous le conseille, comme si rien ne s'était passé.

— Faut-il continuer à fréquenter Harmer?

— Certainement. Brigham vous a donné un mois pour vous décider; dans cet intervalle, bien des événements peuvent survenir dont personne ne se doute, et qui le feraient changer de projet, ou vous placeraient hors de ses atteintes.

— Dieu fasse qu'il en soit ainsi!... fit Emily en me serrant la main.

XXXII

Fondation de la colonie.

Une des causes qui ont le plus contribué à affermir le pouvoir des Mormons dans l'Utah, c'est indubitablement leur isolement au milieu des déserts de l'Amérique du Nord, loin de l'atteinte des lois des États-Unis. Dans cette population hybride d'émigrants, il y avait des gens dominés par le fanatisme le plus absolu et d'autres individus pénétrés d'une pieuse vénération pour leur chef; et les uns et les autres étaient décidés à défendre une cause qui devait amener le bien-être général et propager au loin la gloire de l'Église. Aussi, je le répète, ce qui contribua le plus à calmer les mé-

contents et à les décider à se conformer aux circonstances, ce fut la conviction qu'ils acquirent de l'impossibilité de recourir à aucune protection, ou d'échapper par la fuite à un esclavage qui leur était répulsif. Si les femmes avaient eu la ressource de porter plainte devant les tribunaux, ou même de pouvoir fuir, la polygamie eût été annihilée dès son apparition ; mais dans les circonstances présentes, celles-là même qui étaient le plus intéressées à la suppression de cet abus abominable, celles-là, dis-je, furent obligées de s'y soumettre sans oser murmurer.

La grande supériorité que le Mormonisme a acquise dans l'Utah, et la puissance que ses chefs espèrent acquérir dans le monde entier, doivent être uniquement attribuées au libre développement qu'il lui a été donné de prendre sans être tracassé par les autorités de l'Union. Une pareille tolérance eût été impossible dans une contrée régie par des lois. Les Mormons, une fois arrivés dans la terre promise, se hâtèrent de s'occuper de l'organisation des affaires domestiques et politiques, en créant des communautés unies entre elles par des sympathies d'intérêt et de voisinage, comme aussi par des liens religieux.

Du reste, ces résultats n'ont pas été obtenus sans de nombreux efforts et sans des labeurs zélés et constants. Sous ce rapport-là, du moins, l'exemple des Mormons pourrait être adopté par d'autres sectes. Perdus, isolés au milieu d'un désert, ils ont non-seulement su se suffire à eux-mêmes, mais encore ils ont envoyé des missionnaires dans toutes les parties du monde, sans recourir à la publicité et sans solliciter des aumônes, ainsi que le font beaucoup de chrétiens. Dans une courte période, l'Utah est devenu le centre du monde mormon, le siége d'un État puissant et le tabernacle d'une Église qui diffère du christianisme dans ses points les plus essentiels.

Lorsqu'on étudie l'histoire du Mormonisme, on a lieu de s'étonner que tant de choses aient été accomplies en si peu de temps, et que cette religion ait si vite compté de nombreux adhérents. N'est-il pas merveilleux qu'une poignée d'émigrants affamés, parvenus presque mourants sur les

rives du lac Salé, ait si rapidement prospéré et pris sa place dans les nations?

Grâce à leurs travaux, le désert inculte est devenu une terre couverte de moissons de toutes sortes; leur pauvreté s'est changée en richesse, leur faiblesse en force et leur humiliation en gloire. Certes, aucun de nous ne rêvait un pareil succès, lorsque rangés autour des feux de notre camp, la première nuit de notre arrivée, nous ne songions qu'aux dangers de notre séjour dans un pays inconnu.

La première chose dont on s'occupa aussitôt, après notre arrivée dans la vallée de l'Utah, fut de choisir l'emplacement de la ville, de mesurer ensuite le terrain destiné à chaque famille et de se hâter de bâtir. Dès que tout cela eut été réglé, chacun travailla avec un si bon courage, qu'en beaucoup moins de temps qu'on ne l'avait pensé, nous eûmes tous des habitations assez confortables. Dans le commencement, deux ou trois familles se logèrent dans une maison; on augmenta ensuite le nombre de ces habitations en raison du nombre des familles, et enfin, comme la polygamie se propagea de plus en plus, on multiplia les constructions à l'infini. Ces maisons étaient bâties selon la fantaisie de leur propriétaire. Les uns avaient choisi des endroits très-pittoresques, tantôt au bord de limpides ruisseaux, tantôt sur des montagnes verdoyantes; d'autres avaient placé leur demeure au milieu d'une riante prairie. En un mot, toute notre colonie fut bientôt dans une situation relative de bonheur et d'aisance. Quoique nous fussions fort éloignés du monde civilisé, et privés par conséquent des avantages de la navigation à vapeur et des chemins de fer, nous possédions non-seulement tout ce qui est nécessaire à l'existence, mais encore une foule d'objets de luxe. L'absurde loi de Smith qui défendait de rien acheter aux païens avait été abolie, et, à dire la vérité, sous le règne de son successeur, le Mormonisme était entré dans une tout autre phase. On avait d'abord renoncé aux jongleries et aux impostures, probablement parce qu'elles n'étaient plus utiles. Il était permis de faire du négoce avec les païens, à la condition toutefois que les transactions seraient toujours conclues à l'avantage des saints; de cette manière, ceux avec qui les

Mormons trafiquaient étaient volés, ou peu s'en faut, ainsi que l'étaient les Égyptiens par les Israélites. Chaque jour nous voyions arriver de nouvelles compagnies d'émigrants amplement fournis de toutes sortes d'épiceries et de toutes les denrées d'un usage commun, excepté pourtant de farine et de pommes de terre. Nous suppléâmes à ces comestibles par l'emploi de certaines racines saines et nourrissantes qui croissaient en abondance dans le pays.

Mistriss Bradish était plus active que jamais, et on comprendra facilement que les occupations ne lui manquaient pas. Malgré sa curiosité, souvent fort indiscrète, elle savait se rendre utile et se montrait toujours fort attachée à l'Église, et prête à tous les sacrifices qui pouvaient la consolider. Mistriss Beardsley demeurait avec sa fille, et s'était proposé de tricoter des bas pour toute la colonie. Aussi ne la voyait-on pas un seul instant oisive ; elle sentait redoubler son zèle en voyant chaque jour passer devant sa porte une multitude de petits garçons et de petites filles qui marchaient pieds nus. La vieille mistriss Stillman se désespérait chaque jour des absences de son mari, qui, à l'entendre, négligeait tout à fait ses devoirs de mari.

— Je vous assure, me disait-elle quelques jours après notre arrivée, que j'en deviens folle. Cette misérable Fanny Sympkins fait le tourment de ma vie : elle m'a dit hier en face qu'elle était aussi bien que moi la femme de M. Stillman, et que je n'avais désormais qu'à me tirer d'affaire comme bon me semblerait.

— Sont-ils donc mariés ?

— Jusqu'à présent je n'ai pu parvenir à le découvrir. Quand j'interroge mon mari, il me répond avec aigreur que cela ne me regarde pas. Mais je ne puis ni ne veux souffrir plus longtemps un pareil état de choses, et je ferai tout au monde pour m'affranchir d'une pareille torture. N'est-il pas horrible de voir un homme de cet âge débauché par une toute jeune fille ? D'ailleurs, j'en suis certaine, ce n'est que l'argent de mon époux que convoite cette prostituée. Autrefois Stillman me donnait toujours son argent à garder, et n'en dépensait pas une obole à mon insu. Mais, à cette heure, il

agit tout différemment ; il ne me consulte plus sur ses projets, et garde lui-même son argent, aussi...

— Oh ! ma chère dame, lui dis-je en l'interrompant, si ce sont là vos seuls sujets de plainte, il n'y a pas de motifs suffisants pour troubler votre bonheur. M. Ward ne m'a jamais donné son argent à garder ; il ne me consulte pas non plus sur ses affaires, et pourtant j'ai été constamment heureuse avec lui. Croyez-moi, ma chère mistriss Stillman, il faut savoir se conformer aux circonstances, et plus tôt les femmes d'Utah apprendront à agir ainsi, mieux elles s'en trouveront.

Hélas ! je plaignais sincèrement la pauvre vieille femme, qui, malgré ses soixante ans, était très-bien conservée et avait un maintien très-vénérable. Accoutumée par son mari à un amour et une admiration sans bornes depuis quarante ans de mariage, elle avait été, pendant tout ce temps, son conseil et sa consolation. Et maintenant, cet insensé l'abandonnait, ensorcelé par le charme d'un jeune et frais minois. Seule la nuit, délaissée le jour, c'est à peine s'il se montrait à de rares intervalles, et encore avait-il alors l'air contraint, et lui faisait-il visite en courant. Quelle douleur et quelle humiliation pour ce cœur navré, dont la souffrance était d'autant plus amère qu'elle était inattendue !

Revenons maintenant à Brigham, dont la maison avait été bâtie dans un style grandiose : elle occupait cent pieds de long sur soixante de large.

— Je conseille à tous mes frères, disait-il, de construire de grandes habitations, qui puissent répondre aux besoins de leurs nombreuses familles. Chaque Mormon devrait avoir au moins quatre ou six femmes, et élever promptement pour le Seigneur une génération sans tache. C'est le seul moyen d'édifier rapidement le royaume des saints.

La plupart des Mormons étaient bien de l'avis de leur prophète ; mais quelques-uns demandaient où l'on prendrait des femmes.

— Le Seigneur y pourvoira ; n'est-ce pas lui qui a donné Ève à Adam ?

— J'espère, en tous cas, que Dieu ne se servira pas du même procédé, répondait un incrédule.

— Je ne crois pas, s'écria Charley Moore.

— Quant à moi, dit Harmer, je me contenterais d'une seule femme. — Et il jeta sur Emily un regard que le prophète intercepta au passage. Aussi Brigham s'éloigna-t-il en fronçant les sourcils.

— A en juger par les proportions de sa maison, dit mistriss Bradish, il paraît que notre chef veut pratiquer le précepte qu'il enseigne, et qu'il se propose d'élever une nombreuse descendance. Son habitation est assez vaste pour contenir quatre grandes familles au moins. Il a sans doute l'intention de vivre à la turque, et de caser chaque femme et les enfants qu'elle lui donnera dans un appartement séparé.

— On m'a dit, observai-je à mistriss Bradish, que ses trois femmes ne s'entendaient pas entre elles, qu'elles se querellaient du matin au soir, et que Brigham avait recours à des moyens coercitifs pour les réduire au silence. Sont-elles donc jalouses l'une de l'autre?

— Pas précisément, mais chacune d'elles veut avoir le pas sur les autres. La première s'imagine que son âge lui donne droit à la place d'honneur; la plus jeune réclame la priorité, parce qu'elle est la plus belle et la plus aimée, et la seconde prétend gouverner, parce qu'elle est la plus riche. Ces trois femmes refusent de manger ensemble, parce que chacune désire occuper le haut bout de la table. Toutes veulent surveiller et diriger seules la gestion de l'intérieur de leur mari, et forcer les deux autres à s'occuper des travaux du ménage. Le mari leur promet qu'aussitôt après l'arrivée des esclaves qu'il attend, elles ne seront plus forcées à travailler. Le service des noirs les délivrera du labeur manuel, mais il n'annihilera ni la haine ni la jalousie qui les torturent.

— Ce sont là les conséquences naturelles de la polygamie, dis-je à mistriss Bradish.

— Pas tout à fait, me répondit-elle, et je vous assure que plusieurs femmes de ma connaissance envisagent cette question avec une complète insouciance. Mistriss Leach m'assure qu'elle serait ravie que son mari prît une autre femme, et lui assurât pour elle une pension alimentaire : elle prétend avoir toujours considéré les liens du mariage comme de

cruelles entraves dont elle serait heureuse de s'affranchir.

— Mais le mariage de son mari avec une autre femme ne lui rendrait pas la liberté?

— Non, mais elle serait en quelque sorte délivrée de ses assiduités.

— Si c'est là ce que désire mistriss Leach, elle est véritablement à plaindre.

— Pas autant que celles qui s'obstinent à se mettre en opposition directe avec une impérieuse destinée qui finira toujours par les vaincre. Croyez-moi, mistriss Ward, ce n'est pas la polygamie qui rend malheureuses les femmes qui se plaignent, ce sont les idées fausses que leur éducation leur a données. Les filles de ces mêmes femmes qui se déchaînent aujourd'hui contre la pluralité des épouses, s'y accoutumeront en grandissant et n'y trouveront rien de mal. Elles n'éprouveront pas tant de chagrin et d'humiliation à être la troisième femme d'un homme du vivant des deux premières, que si ces deux premières étaient déjà mortes. Dans ces sortes de choses-là, l'habitude et l'opinion générale font loi. Dans l'empire grec, il était déshonorant de se marier plus d'une fois; à notre époque, un homme peut prendre en légitime mariage vingt femmes, pourvu que la dix-neuvième soit morte, et, à mes yeux, cette manière d'agir est la même que s'il épousait la vingtième du vivant de la dix-neuvième.

— Si vous étiez mariée, vous penseriez autrement.

— C'est possible; mais, quoi qu'il en soit, les mariages vont bon train en ce moment, et avant peu, il ne restera plus une fille à marier dans le pays.

— A mon avis, c'est un grand scandale de voir des vieillards décrépits, le front couvert de cheveux blancs, se promener ayant au bras de jeunes épouses, tandis que leur vieille femme légitime souffre de leur absence.

— Cela vous paraît ainsi, parce que vous n'y êtes pas encore accoutumée.

— Non, mistriss Bradish, vous vous trompez; c'est l'inconséquence de cette mesure que je déplore, et fût-elle même légale, elle ne saurait être ni convenable ni rationnelle.

— Alors, vous êtes en contradiction avec Abraham, Jacob,

David et Salomon, qui tous ont pratiqué la polygamie. Mais silence, voici le frère Lucas!

L'individu qui s'avançait de notre côté était un patriarche mormon. Il passa devant la porte de ma maison : je le priai d'entrer; il refusa d'abord, mais mistriss Bradish insista.

— Allons, mon frère, entrez donc : vous nous conterez ce qui s'est passé à la noce à laquelle vous avez assisté hier soir; on en a tant parlé, que je meurs d'envie d'en connaître les détails.

— Certes, la noce n'a pas été si gaie que vous le pensez, et vous allez en juger. Notre frère Haley s'était décidé à prendre une autre femme, mais il n'avait pas eu le courage de faire cet aveu à Henriette; il vint donc chez moi, le matin même du jour où il devait se marier.

— Vous savez, me dit-il, que c'est pour ce soir? Ma femme ignore tout encore, et vous me rendriez service en allant lui apprendre ce qui va se passer.

— Pourquoi ne lui en avez-vous pas parlé vous-même?

— J'ai voulu le faire mille fois, mais le courage m'a toujours manqué.

— Allons, puisqu'il le faut, je vais faire votre commission; mais c'est bien à contre-cœur, je vous assure.

Je trouvai mistriss Haley occupée aux travaux de son ménage; elle chantait d'une voix mélancolique une chanson de son enfance; ses yeux étaient rouges, comme si elle avait pleuré. Sa réception fut cordiale; elle me demanda si j'avais vu son mari, ajoutant que sa dernière absence était plus longue que les précédentes.

— C'est qu'il est retenu par une affaire fort grave.

— Laquelle? Voyons, mon bon monsieur Lucas, parlez, et ne me tenez pas ainsi en suspens.

— Vous savez que les Mormons sont autorisés, d'après certains priviléges matrimoniaux, à...

A ces mots, la pauvre femme pâlit comme une morte, ses lèvres se serrèrent en blêmissant, et elle joignit les mains avec tant de force, que le sang jaillit presque de ses doigts crispés; puis, s'approchant de moi, si près que je sentis sur mon visage le souffle de son haleine brûlante, elle me dit d'une voix sourde :

— Expliquez-vous sur-le-champ. Voyons, parlez.

— Calmez-vous, chère dame, lui dis-je; votre mari m'assure que son affection pour vous ne saurait diminuer, et que...

— Il va prendre une autre...

Sa voix s'éteignit dans son gosier; elle ne put articuler une syllabe de plus. Je fis un signe de tête affirmatif. Elle leva les mains au-dessus de sa tête; je crus un moment qu'elle allait s'évanouir. Puis, elle se laissa tomber sur une chaise, sans pouvoir répandre une seule larme. Ce qu'il y a de certain, c'est que je prie Dieu de ne pas être témoin une seconde fois d'un si profond désespoir, d'une angoisse aussi poignante.

— Allons, bonne dame, dis-je à cette infortunée, ne vous tourmentez point ainsi; vous vivrez heureux tous les trois, j'en suis certain. La dame que votre mari a choisie est de tous points digne de vous et de lui; ce sera pour vous une aimable compagne.

Elle détourna la tête, comme si ces paroles redoublaient sa souffrance.

Je gardai le silence pendant quelques minutes; et puis, dans le but de la distraire, je lui demandai d'où lui venait une fleur magnifique qui s'épanouissait sous les fenêtres de sa maison.

Elle joignit les mains avec un mouvement énergique de désespoir.

Je compris alors que les consolations terrestres ne pouvaient suffire à ce cœur désolé. — Voulez-vous prier? lui dis-je enfin.

Elle m'adressa un signe affirmatif, et nous nous agenouillâmes ensemble. Au moment où je prononçai les premières paroles de notre prière mormon, elle s'écria avec véhémence : — Oh! non! Laissez-moi prier comme autrefois, lorsque j'étais jeune.

Je me souvins alors que mistriss Haley avait été élevée dans la religion réformée, et je me mis à écouter la prière qu'elle adressa au Créateur, dont chaque parole est restée gravée dans ma mémoire.

« Ne m'abandonne pas, ô Seigneur! dans cette extrémité cruelle, mais laisse-moi m'appuyer sur toi; sois mon époux, mon ami, mon frère; et à cette heure, lorsque tout espoir terrestre est perdu pour moi, daigne m'apprendre à t'aimer de

plus en plus, à me fier en toi, à ne voir que toi! Daigne sanctifier cette grande affliction au profit de mon salut éternel, et arrache de mon cœur les désirs vains et frivoles qui l'obsèdent. »

Un bruit de pas vint frapper mes oreilles. Je tournai les yeux vers la porte d'entrée; Haley était là, sa jeune fiancée s'appuyait sur son bras. Heureusement sa femme, absorbée par la ferveur de son oraison, ne s'aperçut pas de leur présence. Haley semblait pétrifié de honte et de surprise.

« Pardonne-lui d'avoir péché contre toi, d'avoir fait de la sainte institution du mariage un prétexte de débauche, pardonne aussi à sa complice dans le péché. Que leurs yeux puissent s'ouvrir pour reconnaître leurs fautes, et qu'enfin tous deux se repentent avant qu'il soit trop tard. »

En entendant ces paroles, la nouvelle mariée entraîna Haley hors de la maison, et tous deux disparurent derrière un massif d'arbres.

La pauvre délaissée acheva ses dévotions et se releva calme et résignée; la prière a un pouvoir miraculeux, et lorsque je la quittai, sa physionomie avait repris son expression habituelle de douceur et de tristesse. Le soir, quand son mari revint chez lui, elle ne lui a fait aucun reproche, et Haley m'a raconté qu'elle s'obstine à garder le silence et refuse de parler.

— Où demeure la nouvelle mariée? demanda mistriss Bradish.

— Chez son père : elle a formellement refusé de venir habiter près d'Henriette, elle donne pour raison que la présence de la première femme serait pour elle un supplice qu'elle ne pourrait supporter.

— Voilà, m'écriai-je, une preuve que la polygamie est une infamie indigne d'être pratiquée par des hommes qui prétendent passer pour des saints.

— Et que direz-vous, ajouta mistriss Bradish, lorsque vous saurez que, d'après les lois de Smith, les jeunes filles doivent rester sous la dépendance de leurs parents, qui seuls auront le pouvoir de les donner en mariage à qui bon leur semble. Le mari, au lieu de recevoir une dot, fera aux parents ou aux tuteurs un don qui sera offert à l'Église.

— Ainsi, l'Église profitera de l'esclavage des femmes? quelle horreur!

— Appelez cette loi un esclavage si bon vous semble, me répondit mistriss Bradish, mais souvenez-vous que cette pratique a été sanctionnée par l'exemple des patriarches. Jacob a payé pour obtenir ses femmes, David et Hoséah payèrent aussi : c'est la Bible qui nous l'apprend, et le livre des Mormons autorise positivement ce trafic de la femme.

Et en disant ces mots, mistriss Bradish me quitta pour rendre visite à un patriarche avec qui elle était très-liée, et dont la maison était habitée par deux jeunes drôlesses qui étaient ses femmes depuis huit jours. Le frère Lucas continua sa promenade et je restai seule plongée dans de tristes réflexions.

XXXIII

Les femmes de Brigham.

Je m'oubliais dans cette pénible rêverie, lorsqu'en levant les yeux j'eus le plaisir d'apercevoir Emily qui s'avançait vers moi. Elle était habillée avec un soin inusité, et jamais je ne l'avais vue si charmante. A peine m'eût-elle dit bonjour qu'elle aborda le sujet dont elle voulait m'entretenir.

— Vous savez, me dit-elle, que Brigham, lors de l'entrevue que j'ai eue avec lui, m'avait donné un mois pour me décider. Le délai était expiré depuis huit jours, mais c'est hier seulement qu'il a exigé ma réponse. Il désirait, ajouta-t-il, que je fusse convaincue du bien-être qui était réservé à sa nouvelle femme, et il ajouta que le plus bel appartement de sa maison m'était réservé, et que si je persistais dans ma première résolution il avait les moyens de me punir, moi et mes prétendus amis.

— Que lui avez-vous répondu?

— Qu'il pouvait agir comme bon lui semblerait, mais que je ne changerais point d'avis, car j'étais parfaitement décidée

à ne jamais épouser un homme qui aurait une autre femme. J'ai ajouté que mes amis étaient peu nombreux et que je ne redoutais rien pour eux, parce qu'ils sauraient bien se protéger eux-mêmes. Brigham m'a répondu qu'il me contraindrait à faire ce qu'il voudrait.

— Avez-vous donc oublié qu'il y a une Providence toujours prête à protéger les orphelins, et qu'elle ne faillit jamais à ses promesses? lui dis-je; c'est à elle que je confie mon sort.

— Mais, en rejetant mes offres, reprit mon persécuteur, vous désobéissez à sa volonté; vous vous rendez indigne de toute sollicitude en refusant de devenir ma femme : la Providence ne fera rien pour vous. Quelle est donc votre espérance?

— La mort!

A ces mots le prophète tressaillit et je le vis chanceler.

— Qui parle de mort? s'écria-t-il.

— Moi! et je le fixai d'un regard calme et assuré. Moi! elle nous attend tous, tôt ou tard : la mort nivelle la distance entre l'oppresseur et la victime; c'est un refuge assuré contre la persécution quelle qu'elle puisse être, et je préférerais, oui... je préférerais même une tombe humide et froide au lit nuptial que vous proposez.

— On n'a pas toujours ce que l'on préfère, dit-il d'un ton railleur, surtout lorsque cette préférence est contraire aux décrets du ciel; vous n'oseriez pas, Emily, vous présenter devant votre Créateur, sans y avoir été appelée par lui?

Je ne répondis point, et ce silence l'exaspéra; car il me dit d'une voix qui trahissait sa colère :

— Répondez, Emily, parlez! le ciel m'a donné le droit de scruter vos plus secrètes pensées.

— Dans ce cas le ciel doit vous avoir donné aussi la faculté de les découvrir vous-même, et ce n'est pas moi qui vous les révélerai.

Brigham parut surpris de ma hardiesse, mais j'avais deviné que le plus sûr moyen d'abaisser son audace était de la braver.

— Votre répugnance à contracter une union avec moi, ajouta-t-il après quelques minutes de silence, vient de ce que je suis déjà marié; mais si vous épousez Harmer ou tout au-

tre jeune homme, quelle garantie aurez-vous qu'il ne s'unira pas presque aussitôt à d'autres femmes? Ignorez-vous donc que ces unions multiples sont un devoir recommandé par l'Église?

— Tous ces discours sont oisifs, répondis-je à ce misérable. Voyons! voulez-vous me laisser partir?

— Oui, mais à la condition que vous me promettrez de n'avoir plus de communication avec Harmer.

— Je ne vous connais pas le droit de me poser de conditions.

— Vous refusez?

— Oui, certes! vous n'avez aucune autorité pour contraindre ma volonté, et je parlerai à qui bon me semblera.

— J'aime à voir votre hardiesse, cela vous sied à ravir, dit-il en me fixant; vos yeux étincelants et votre maintien provocateur me plaisent : je ne vous ai jamais vue si belle. Du reste, j'aime le contraste. Foin de ces sourires éternels avec lesquels je suis toujours accueilli par mes autres femmes : combien je préfère ces jolies lèvres qui grondent! On se lasse de miel, et de temps en temps un peu d'absinthe n'est pas désagréable.

— Vous n'aurez ni l'un ni l'autre avec moi, m'écriai-je, et je vous quitte...

— Je vous le défends, s'écria-t-il.

— Alors je me passerai de votre permission, et, joignant l'action à la parole, je sautai par la fenêtre.

L'étiquette empêcha le prophète d'imiter mon exemple, mais il me somma de revenir. Sans l'écouter, je quittai l'enclos élevé autour de sa maison par une petite porte aboutissant à un sentier qui descend dans la vallée. Je rencontrai en chemin une des femmes de Brigham qui avait l'air très-abattu; je lui tendis la main et lui demandai des nouvelles de sa santé.

— Oh! me répondit-elle poliment, je me porte assez bien; mais ce n'est pas là ce qui me préoccupe. Est-il vrai que Brigham désire vous avoir pour femme?

— Hélas! oui.

— Ma chère enfant, fit-elle en me considérant des pieds à la tête, vous êtes trop belle et trop bonne pour être la femme

d'un pareil homme. Oh! si vous le connaissiez comme moi, vous vous tueriez plutôt que de consentir à épouser ce misérable.

Ces paroles avaient éveillé ma curiosité. — N'est-il donc pas le modèle des maris? lui demandai-je.

— Lui! s'écria-t-elle amèrement; mais nul homme ne peut être le mari de plusieurs femmes, et certes Brigham n'est pas digne d'en avoir une seule.

— Pourquoi donc?

— Parce que c'est un égoïste, dépourvu de toute délicatesse, qui déshonore le mariage en ne considérant ce sacrement que comme un moyen de propager l'espèce humaine.

— Brigham vous aime-t-il, vous et ses autres femmes?

— Je n'en crois rien; il se soucie fort peu de nous. La polygamie détruit tout ce qu'il y a de saint, de noble et d'affectueux dans la vie conjugale. Adieu, miss Emily; mais je vous en prie, ne dites jamais à Brigham que j'ai causé avec vous. Il me punirait s'il le savait.

— Vous avez donc peur de lui?

— Mon Dieu, oui! Les maris mormons ont pour se faire respecter des lois coercitives dont la sévérité est terrible : vous ignorez cela, vous qui résidez dans une famille où la polygamie n'est pas pratiquée; les peines les plus sévères punissent la divulgation de ce qui se passe dans l'intérieur de la maison conjugale, et même en vous apprenant ceci je m'expose à un terrible châtiment.

— Je vous promets le secret, dis-je à la femme de Brigham, mais ces lois quelles sont-elles?

— La première défend la révélation d'aucun incident arrivé dans la maison, surtout s'il compromet l'honneur du mari ou celui de l'une des femmes, et s'il tend à discréditer la polygamie.

— Comment punit-on cette révélation?

— En vous emprisonnant dans une cave pendant un mois.

— Y a-t-il eu quelques femmes enfermées de la sorte?

— Je l'ignore; mais cela est fort possible. Les autres lois défendent les querelles entre femmes; celle qui a commencé la discussion reçoit un châtiment corporel qui varie depuis

trois jusqu'à vingt-cinq coups de fouet. C'est en général le mari qui administre la punition, quelquefois il en charge un tiers. Une femme ne peut pas injurier ou frapper ses compagnes sans recevoir douze coups de fouets de la main de l'offensée. Aussi il est défendu à quelque femme que ce soit de battre ou de corriger l'enfant d'une autre, sous peine de recevoir de la mère de l'enfant battu autant de coups qu'elle en a donnés. Il y a, en outre, un grand nombre d'offenses de même genre qui sont toutes classées avec une punition relative, et toutes sont relatives à cet abominable système qui fait du foyer domestique un sanctuaire de prostitution légale, protégé par une prétendue révélation... Et sur ces paroles, la femme de Brigham continua son chemin.

— Vous comprendrez aisément, continua Emily, que ce récit a centuplé mon exécration pour Brigham et sa religion infâme, et j'ai pris l'irrévocable résolution de ne jamais consentir, à aucune condition que ce soit, à me marier sur le territoire des Mormons.

— Pas même avec Harmer?

— Non! pas même avec lui! à moins, cependant, qu'il ne s'opère dans la colonie un changement complet.

— Cela n'est pas probable.

— Oui! mais ce n'est pas impossible, et en tous les cas on peut essayer...

— Que voulez-vous dire?

— Ne m'interrogez pas, vous saurez bientôt ce que signifient ces paroles! — Et Emily me quitta sans ajouter un mot.

Un moment après, Harmer et Lawrence passèrent sous ma fenêtre. Ils parlaient à voix basse, et je me souvins alors les avoir vus très-souvent ensemble. M. Ward marchait près d'eux du côté opposé, et il me dit en entrant :

— Ces deux hommes deviennent bien intimes, ils trament peut-être quelque trahison?

— Ils songent peut-être au bien de l'Église...

— Je ne crois pas, répondit M. Ward, et je me hâtai de changer de propos, car je ne voulais ni exciter ni augmenter ses soupçons.

XXXIV

Marché conclu pour deux femmes.

Une fois établis dans l'Utah et se croyant hors de l'atteinte du gouvernement de Washington, les Mormons se hâtèrent de voter les règlements principaux de leur religion, c'est-à-dire l'union de l'Église et de l'État, qui entraînait avec elle l'arbitraire et le despotisme. Brigham fut élu gouverneur temporel et chef spirituel : il avait le droit de promulguer et d'exécuter les lois, car il était prophète, prêtre et roi tout à la fois. Il avait bien autour de lui un conseil d'anciens pour l'aider dans l'administration, mais il ne faisait jamais que sa volonté, car ses ministres n'avaient que le droit de lui donner un avis sans le contraindre à le suivre. Il est positif que les plans les plus importants n'étaient confiés qu'à un nombre très-limité d'individus.

On voyait chaque jour arriver dans la colonie des envoyés des tribus indiennes qui repartaient aussitôt : les chefs indiens eux-mêmes venaient aux conférences des chefs mormons et passaient avec Brigham des traités, dont la teneur n'était connue que de quelques amis du prophète. Le commerce était le prétexte de ces traités; mais un observateur attentif découvrait au fond de tout cela des projets d'ambition qui devaient se développer plus tard.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on usait de tous les moyens imaginables pour étendre la puissance de l'Église. On leva des taxes, et on prit diverses mesures pour augmenter les revenus. Les fonds obtenus par ces manœuvres, déduction faite d'une très-petite somme affectée à l'entretien des missionnaires, étaient employés à de secrètes dépenses. Les missionnaires recevaient l'ordre de prêcher et de voyager sans s'arrêter nulle part, afin de jeter la semence du Mormonisme, sans donner le temps d'en approfondir les maximes. Dès que nous fûmes éta-

blis dans l'Utah, il leur fut particulièrement enjoint de faire tous leurs efforts pour engager à l'émigration ceux qui étaient disposés à embrasser la nouvelle croyance; mais, avant tout, les missionnaires devaient vanter à leurs auditeurs les beautés et la salubrité du pays habité par les Mormons. Il leur était ordonné de convertir, de baptiser et d'accepter des présents qui pourraient contribuer à grossir la masse générale.

Les missionnaires envoyés ainsi pour convertir les païens étaient choisis au sort, en tirant des noms écrits sur de petits papiers et placés dans un chapeau. Brigham ne prenait aucun repos, et rien ne pouvait abattre son énergie.

— Celui qui a défriché un champ et bâti une ferme dans le désert, où il élève sa famille dans la crainte de Dieu et dans la foi des Mormons, disait-il à tous propos, a accompli une œuvre grandiose, et il vivra et régnera mille ans avec le Christ.

— Et quel sera le sort de ceux que la nature, le malheur ou les circonstances auront empêchés de remplir ces devoirs?

—On doit les plaindre et leur pardonner; mais il ne faut pas qu'un ministre, un patriarche ou un frère qui peut accomplir tout cela, recule devant la responsabilité de ses devoirs, car on pourrait lui refuser ensuite le droit de prendre sa part des fruits de l'arbre de vie.

D'après ce principe, les prédicateurs furent obligés de se créer des occupations; les uns devinrent d'excellents fermiers, les autres apprirent des métiers ou s'adonnèrent au commerce. Le prophète-gouverneur encourageait leurs entreprises en leur disant :

— Chaque homme, à peu d'exceptions près, doit vivre du travail de ses mains, et ne pas compter sur celui des autres. Nul n'a le droit de manger son pain quotidien s'il ne produit pas, par un travail honnête, au moins autant qu'il dépense. Le devoir de chacun est d'augmenter la population en se quadruplant, comme aussi d'améliorer les produits de la terre pour la génération future. Un fermier devrait laisser à l'Église sa fortune en bon état et en plein rapport. Mais si, outre les travaux d'agriculture, il a pratiqué ceux de la prédication, il doit être considéré comme un citoyen utile à son

pays, être honoré et estimé, car un jour cet homme sera roi et prêtre du Seigneur ; c'est du moins ce que le Seigneur m'a fait connaître par une révélation.

A mesure que les principes mormonistes prenaient du développement, les femmes furent considérées comme des êtres inférieurs ; on leur retira un à un les droits dont elles avaient joui jusqu'alors, on se dispensa même vis-à-vis d'elles de certains égards. Lorsque le mari mourait, son bien retournait à l'Église, au lieu d'appartenir à sa famille éplorée. Cependant, si un père ou un mari voulait assurer le bien-être et l'indépendance des siens, il le pouvait en payant, sa vie durant, une dîme supplémentaire qui rachetait le droit de l'Église. Cette mesure spoliatrice força bien des veuves à se remarier, quoiqu'elles fussent très-peu disposées à convoler en secondes noces, et beaucoup de jeunes filles de douze et de quatorze ans se virent réduites, pour éviter de mendier dans les rues, à épouser des vieillards qui avaient l'âge de leur grand-père.

Personne à Utah ne loue de domestiques. Il y a bien quelques esclaves, mais ils sont en petit nombre. Généralement parlant, lorsqu'une femme ne suffit pas pour l'ouvrage de la maison, le mari en épouse une seconde, puis une troisième, et une quatrième, car le nombre est subordonné à la discrétion du mari. Aussi longtemps que le père vit, il a droit de disposer de sa fille, fût-elle veuve et mère de famille. A défaut du père, le chef de l'Église étant tuteur, son consentement est toujours indispensable. Les pères ne s'inquiètent en aucune façon des inclinations de leurs enfants, mais ils se laissent toujours influencer par la valeur du présent qu'ils reçoivent. Ces marchés donnaient lieu à autant de chicanes et d'intrigues que si la créature, cause de la discussion, était tout simplement un cheval, et les parties contractantes deux jockeys prêts à le monter.

Un jour d'automne, enveloppée dans mon manteau pour me garantir d'un vent glacial, j'allai faire à mistriss Melton une visite que je lui devais depuis longtemps. La famille de cette dame se composait de son mari et de deux filles charmantes. La position de ces gens-là était assez aisée ; toutefois,

le mari était un homme ambitieux, mécontent de son sort, et possédé du désir effréné de devenir riche. Il n'avait qu'une seule femme, mais c'était par économie, et lorsque mistriss Melton avait besoin d'une robe ou d'un châle, il refusait toujours, prétendant que les femmes ruinaient un ménage par leur extravagance ! Lorsqu'il donnait de l'argent, il le faisait évidemment à contre-cœur. M. Melton était encore plus dur envers ses pauvres filles; elles avaient été, dès leur naissance, d'une beauté remarquable, mais leurs grâces enfantines n'avaient jamais été parées de la moindre toilette. Quelques années plus tard, le père, qui ne pensait qu'à thésauriser, songea à faire servir leurs charmes à l'accomplissement de ses vues personnelles. Dans ce but, il leur acheta de belles robes, de riches dentelles, les conduisit à toutes les assemblées, et les exposa aux regards libertins des amateurs de la polygamie. Comme il l'espérait, ses deux filles furent bientôt remarquées, et un vieillard, qui possédait déjà une douzaine de femmes et trente enfants, arriva chez Melton au moment où je me trouvais chez lui, pour *marchander* sa fille aînée. L'extérieur de ce barbon était vraiment des plus repoussants : sa personne, ses manières et sa conversation étaient un composé de laideur, de grossièreté, de vulgarité et d'ignorance sans pareilles. Mais ce Turc mormon était riche et se montrait fort orgueilleux de ses écus, quoique cette richesse eût été acquise de la façon la plus honteuse.

Voici son histoire en deux mots : Sa mère, devenue veuve, avait porté son enfant à la maison des pauvres; puis, munie d'un certificat de mendicité, elle avait exploré la contrée et ramassé, par ce procédé, une somme suffisante à l'achat d'une ferme, dont son fils, une fois grand, trouva plus tard le moyen de la frustrer, ce qui fit que sa vieille mère demeura à la charge de la paroisse jusqu'à sa mort. Après cet événement, l'héritier vendit la ferme, et avec le prix qu'il en retira, il partit pour l'Utah, où il devint un des plus fervents adeptes du Mormonisme. Le jour où je rencontrai cet homme chez M. Melton, ils étaient l'un et l'autre dans une chambre contiguë à celle où je me trouvais avec la femme du propriétaire. La porte était entre-bâillée; ces messieurs

parlaient à voix haute, nous ne pûmes donc pas nous empêcher d'entendre ce qu'ils disaient. La maîtresse du logis, agitée d'un tremblement nerveux, gardait le silence; mais je vis à plusieurs reprises des larmes sillonner ses joues, surtout quand son mari exaltait les mérites de ses filles, tandis que son interlocuteur, malgré son désir de conclure le marché, reculait devant l'énormité du prix exigé par le père.

— Voyez-vous, frère Weldy, disait M. Melton, mes filles sont de magnifiques créatures; vous pouvez visiter chaque maison l'une après l'autre, et vous ne trouverez pas leurs pareilles : elles sont d'une propreté, d'une élégance et d'une habileté inouïes. Je dois pourtant vous avouer une vérité, c'est qu'elles n'ont jamais gagné la valeur de cinq dollars, tandis qu'au contraire les frais de leur entretien ont été excessifs : ainsi leurs maris doivent me rembourser ces dépenses-là; des filles aussi belles doivent s'unir à des maris riches.

— Je suis aussi opulent que qui que ce soit dans l'Utah, répondit Weldy.

— Je ne le conteste pas, et voilà pourquoi vous avez les moyens de donner une somme ronde, et puis ma fille est jeune, et vous êtes fort âgé; pardonnez-moi ma franchise, ceci n'est point une obstacle pour moi, mais le monde pourrait y trouver à redire, et le misérable essaya de sourire agréablement.

— Voyons, riposta Weldy en traînant sur chaque parole, je veux bien faire les choses. Vous connaissez ma jument baie, qu'en pensez-vous? C'est une superbe bête, il n'y en a pas une qui la vaille dans tout le pays.

— Eh bien! donnez-moi aussi vos deux chevaux, et c'est marché conclu. Je désire depuis longtemps un attelage de ce genre.

— Oh! non, c'est impossible!... à moins pourtant que vous ne me donniez vos deux filles. Voyons, cela vous va-t-il?

— Mes deux filles? La loi permet-elle à un homme d'épouser les deux sœurs?

— Certainement, le patriarche Jacob l'a fait.

Mistriss Milton poussa un gémissement; quant à moi, l'étonnement me rendait muette.

— Je vous donnerais bien mes deux filles, si vous m'offriez

une rémunération convenable; mais chacune d'elles, vu sa jeunesse et sa beauté, vaut à elle seule vos deux juments. Je veux être bon père avec elles, et les marier à un homme qui ait de la fortune. Oh! voyez-vous, je n'agirai pas à la légère, cela ferait mauvais effet, et j'aurais l'air de ne pas les aimer.

— Ne soyez donc pas si exigeant avec un pauvre homme, je désire agir convenablement avec vous : accordez-moi vos deux filles, et j'ajouterai au marché ma belle vache de Durham.

— Allons, voilà qui est mieux; il me semble pourtant que lorsque vous aurez vu mes enfants vous serez plus généreux; laissez-moi les appeler : « Hé! Henriette, Marguerite, venez ici.» Vous devez avoir une nombreuse famille, frère Weldy, ajouta Melton pour faire prendre patience à son interlocuteur. Combien de compagnes a-t-il plu au Seigneur de vous accorder?

— Douze jusqu'à présent; mais j'en ai plusieurs autres en vue, et toutes fort jolies.

— Mais comment faites-vous pour subvenir à leur entretien, les femmes sont si dépensières?

— Les miennes ne le sont pas, et quant à leur entretien, une femme gagne dix fois ce qu'elle coûte dans le courant de l'année. Leur assistance me suffit pour faire valoir ma grande ferme; c'est moins cher que de louer des hommes. Pourquoi donc, Melton, ne prenez-vous pas une seconde femme?

— J'ai toujours redouté la dépense de son entretien.

— Leur entretien! mais deux femmes vous entretiendraient, et vous n'auriez rien à faire. Généralement parlant, les femmes sont plus actives et plus laborieuses que les hommes.

Au même instant on entendit un bruit de pas, un frôlement de robes, et les deux jeunes filles entrèrent, en se tenant par la main, dans la pièce où se tenaient leur père et le vieillard aux douze femmes.

Intimidées par la présence de Weldy, elles allaient se retirer quand M. Melton leur ordonna d'approcher. Les pauvres créatures s'avancèrent timidement, et Weldy, sans leur faire la moindre politesse, leva les yeux, examina froidement des pieds à la tête, d'abord l'une, puis la seconde, et dit à leur père : — Elles sont fort belles, cela suffit.

— Sortez! fit M. Melton à ses deux filles, qui obéirent et

passèrent toutes surprises dans la chambre où nous nous trouvions.

— Qu'est-ce que Weldy vient faire ici? dit tout bas l'aînée à sa mère, que nous veut-il?

— Il vient pour vous épouser.

— Est-il possible! s'écria Henriette, tandis que Marguerite s'enfuyait en poussant un cri de terreur.

— Laquelle de nous demande-t-il en mariage? demanda Henriette.

— Il vous veut toutes les deux.

— Mais mon père n'y consentira pas! Cet horrible homme ressemble à l'ogre des Contes de la Mère l'oie.

— Votre père a consenti, dit la mère.

La pauvre enfant étreignit convulsivement ses mains l'une dans l'autre en s'écriant : — Nous sommes perdues!

Ces paroles avaient été échangées à voix basse, et nous n'avions pas cessé de prêter l'oreille au dialogue de Melton et de Weldy.

— Mes filles, disait le père, ce sont de vraies houris, et si je me décide à me séparer d'elles, c'est par respect pour l'Église, afin qu'elles deviennent mères dans Israël. Toutes les femmes doivent remplir leur devoir, et de cette manière le nombre des fidèles sera aussi considérable que celui des grains de sable de la mer.

Weldy avait l'air de comprendre à merveille le sens de ces paroles : — Il faut être juste, dit-il, ce sont de belles filles; mais, à vrai dire, je n'aime pas beaucoup les yeux noirs; et puis si je veux faire travailler vos filles aux champs, je suis sûr qu'elles auront peur de se hâler le teint.

— Mais non! elles ont une peau qui ne craint pas le hâle. Permettez-moi d'être étonné que vous n'aimiez pas les yeux noirs, c'est une beauté qui est en général fort estimée.

— Oui! mais elle est souvent le signe d'un caractère vif et emporté.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe; les femmes les plus douces que j'aie connues avaient les yeux noirs.

— Bah! bah! les femmes douces sont de vrais démons dès qu'on les contredit.

— Si vous ne voulez pas de mes filles, dites-le tout de suite; je ne suis pas en peine de les marier convenablement.

— Elles me conviennent fort, mais vous en demandez trop cher.

— Trop cher! pour les deux plus belles et plus aimables filles de la colonie ?

— Je vous ai fait une offre très-brillante.

— Tout bien calculé, dit enfin le père, il me semble que je ne puis raisonnablement exiger plus que vous ne m'offrez.

— Ainsi, je dois considérer le marché conclu ?

— Eh bien ! oui.

— Quand puis-je avoir les jeunes filles ?

— Quand vous voudrez.

— Voyons... d'aujourd'hui en huit, par exemple, est-ce trop tôt ?

— Non.

— Tâchez de leur faire entendre raison, dans le cas où elles feraient quelque difficulté...

— Soyez tranquille ! elles ont été habituées à l'obéissance, et ma volonté suffira.

Mistriss Melton jeta sur sa fille un regard de muet désespoir. La jeune personne, les joues pâles et les mains crispées, paraissait anéantie. J'entendis les deux hommes qui se disaient adieu : mistriss Melton chercha à se lever, mais elle retomba sur sa chaise.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria Henriette, défendez-nous, ma sœur et moi!

— Je donnerais ma vie pour vous sauver, mon cher trésor, mais, hélas ! ce sacrifice ne vous sauverait point.

XXXV

Le lit de mort.

Bientôt après notre arrivée dans l'Utah, Charley Moore avait épousé la belle Ethleen, qui se montrait gaie et heureuse de cette union. Moore jouissait d'un bonheur sans mélange; le beau chasseur, passionné pour la vie aventureuse, s'était tout à fait transformé; il rentrait chez lui chaque soir, et préférait à tout la société de sa femme. La chaumière des deux époux était située sur le versant d'une colline, et un charmant jardin planté de fleurs et d'arbres fruitiers ornait le devant de l'habitation, sur les autres côtés de laquelle s'étendait un vaste champ rempli de légumes excellents. Une belle vache grasse paissait sur la pelouse de leur enclos, et leur basse-cour regorgeait de poules et de pigeons.

Je vais maintenant introduire mes lecteurs dans la demeure de la pauvre mistriss Stillman. La nuit est avancée et la vieille dame n'est point couchée. Elle est seule, triste, abattue et abandonnée par celui qui fut le compagnon de toute sa vie, et qui aurait dû être le soutien de sa vieillesse. Elle songe au passé, à tous les travaux, à tous les soucis qu'ils ont partagés ensemble, à leurs communes joies, à leur sollicitude mutuelle dans la souffrance, à leur paisible union enfin; elle se dit avec raison qu'il est toujours son mari, que la mort seule peut rompre les liens qui les unissent, et que leurs âmes se retrouveront dans l'éternité. Elle n'éprouve plus, à cette heure, ni colère, ni jalousie, ni haine. L'infortunée a appris que la cérémonie du mariage entre son mari et la femme qu'elle méprise a eu lieu depuis trois jours, et que cet insensé a donné à Fanny une maison et de l'argent pour la meubler. Elle sait aussi qu'il a passé tout son temps auprès de sa nouvelle femme, dont les charmes lui ont fait tourner la tête, et pourtant elle se demande encore: « Que dois-je faire? »

Elle est assise toute seule au coin de la cheminée, dans une pièce à peine éclairée par la lueur incertaine d'un feu qui achève de mourir dans l'âtre. On entend frapper à la porte, et Louise entre sans bruit. Son visage est plus affligé peut-être que celui de sa belle-mère.

— Comment, ma mère, vous êtes seule et dans l'obscurité ? Mon père est donc retourné auprès de cette mauvaise femme ? Oh ! c'est affreux ! Pourquoi ne voulez-vous pas venir vivre avec nous ? Je suis inquiète de vous savoir ainsi isolée ; vous pourriez tomber malade et mourir sans que personne en sût rien.

— Non, Louise, répondit la vieille dame d'un ton ferme, je préfère rester ici ; il vient tous les deux ou trois jours voir comment je me porte, et quoique ses visites soient courtes, elles me consolent un peu de son absence, car elles me prouvent qu'il se souvient de moi.

— En vérité, ma mère, reprit Louise, je suis surprise de vous voir si résignée ; qu'avez-vous appris ? qu'est-il arrivé ?

— Je n'ai rien appris, et il n'est rien arrivé ; seulement j'ai réfléchi à bien des choses, et j'ai reconnu que si d'une part votre père était coupable, de l'autre il fallait aussi l'excuser sous plus d'un rapport.

— Juste ciel, ma mère ! allez-vous faire l'éloge de la polygamie ?

— Dieu m'en préserve ! cependant je crois que si la polygamie est un crime, ceux qui s'en rendent coupables peuvent être pardonnés. Stillman est mon mari, continua la vieille dame, il a toujours été bon, indulgent et généreux envers moi, je n'oublierai jamais sa tendresse et ses soins pour moi dès que j'éprouvais la moindre souffrance : ses fautes sont des faiblesses, des erreurs involontaires de son cœur ou de son esprit.

Louise crut un instant que sa belle-mère avait perdu la raison, tant sa manière de voir actuelle était différente de celle qu'elle avait toujours eue.

— Il est juste, poursuivit mistriss Stillman, puisque vous avez été témoin de ma colère, de ma haine et de ma jalousie, que vous sachiez en ce jour que mes sentiments se sont mo-

dîfiés, que je pardonne sincèrement à mon mari et à sa nouvelle femme, et que je forme des vœux ardents pour leur bonheur !

Louise n'en pouvait croire ses oreilles.

— C'est notre devoir de prier pour ceux qui se sont égarés, continua la pauvre femme, plutôt que pour les justes; il faut chérir nos ennemis comme nous aimons nos amis, leur souhaiter et leur faire du bien.

Louise ne répondit pas, son cœur se refusait au pardon.

— Je suis âgée, dit mistriss Stillman; je n'ai jamais eu ni beauté, ni instruction, ni talents, et je m'étonne que Stillman m'ait aimée pendant tant d'années, et qu'il se soit soumis à mon autorité comme il l'a fait, en connaissant mes défauts; c'est chose étrange qu'il ne se soit pas aperçu plus tôt que je ne pouvais le rendre heureux.

— Vous avez tort, ma mère, de vous déprécier ainsi, dit Louise. Vous avez toujours été supérieure à mon beau-père par vos talents et votre esprit; tous ceux qui vous connaissent le savent bien. Quant à moi, j'avais toujours cru votre mari un homme de cœur...

— Et il l'est en effet. Sachez qu'un soir, assise à cette même place, sans lumière, je songeais avec amertume à l'abandon dans lequel j'étais et aux chagrins qui en étaient la conséquence, lorsque je m'endormis et me mis à rêver de ma mère. Il y a bien longtemps qu'elle est morte, et cependant elle m'apparut telle qu'elle était de son vivant; elle me parut seulement embellie. Cette ombre bien-aimée me questionna sur mes chagrins, je les lui contai en détail; alors elle devint triste, et me dit : « N'avez-vous jamais pensé, ma fille, que la plus grande partie des torts était de votre côté? Rentrez en vous-même, vous comprendrez ce que je veux dire, » et en disant ces mots ma vision s'évanouit. Je rouvris les yeux; je me mis à penser, et je fus forcée de reconnaître que j'avais dominé mon mari, non pas au moyen de l'influence de l'amour, mais par orgueil, parce que j'aimais à faire ma volonté et à régner despotiquement. J'en conviens franchement, je n'ai jamais consulté ses goûts, je n'ai suivi que mon caprice, sans égard pour ses désirs. Sûre de

son affection, je ne faisais aucun effort pour la conserver; aujourd'hui elle m'échappe, c'est justice : je comprends trop tard l'étendue de ma perte, et il ne me reste rien que le regret d'être cause moi-même de mon malheur.

C'était un lamentable spectacle que celui de cette pauvre femme au visage pâle, aux cheveux blancs, cherchant dans les replis de son cœur les erreurs de ses jeunes années, afin de trouver dans ses propres torts l'excuse de ceux de son mari.

— On m'a dit hier que Fanny a pour lui toutes les attentions imaginables; je n'en ai jamais eu aucune. Elle lui parle avec affection et paraît très-désolée lorsqu'il est loin d'elle; moi, au contraire, je lui faisais sentir que sa société m'ennuyait, que sa conversation me fatiguait. Je lui ai dit mille fois que je regrettais de m'être mariée; que si c'était à refaire, je n'y consentirais jamais; que les tracas de la maison et de la famille m'étaient insupportables, et que je serais charmée d'en être délivrée. Je sens, à cette heure, que de pareils discours ont dû m'aliéner le cœur de mon mari.

— Mais, ma mère, dit Louise, toutes les femmes se rendent, plus ou moins, coupables de fautes praeilles.

— Elles ont tort : et maintenant que mon mari m'a quittée, continua la vieille femme, je vois ce dont je ne me doutais pas autrefois, c'est-à-dire que sa société faisait ma consolation et ma joie. Je conviens qu'il n'était pas grand parleur, et qu'il émettait rarement une opinion contraire à la mienne; mais il me semble aujourd'hui que sa présence et sa protection, dont je faisais alors si peu de cas, étaient très-importantes pour moi. Enfin, je ne me suis jamais aperçue, pendant les quarante ans de notre union, que je l'aimais autant que je l'aime. Comment ai-je pu être si longtemps aveuglée sur mes propres sentiments?... Ah! vous ne savez pas comme tout autour de moi me parle de lui! Tous nos amis l'aimaient et l'estimaient, et ce n'est pas surprenant, car il est la probité et la douceur mêmes, toujours prêt à faire du bien, craignant toujours d'offenser. Je connaissais bien sa valeur, mais je ne voulais pas en convenir; il en était souvent offensé, blessé, affligé, et pourtant il ne murmurait jamais, lorsque je me plaisais à lui faire sentir mon pouvoir.

— Enfin, répondit Louise, il est trop tard maintenant, vos regrets sont superflus : ces retours vers le passé augmentent votre affliction.

— Je n'ai pas réfléchi que mon mauvais caractère donnerait gain de cause à la femme qui cherchait à le séduire. Je n'ai pas songé que mes bouderies et mon mutisme faisaient ressortir sa joyeuse humeur; que mon égoïsme à me faire toujours servir différait de l'empressement qu'on lui montrait ailleurs à le servir et à l'amuser. Aucun homme n'aurait pu résister à de pareilles séductions.

— Quels sont vos projets?

— Je veux lui faire réparation autant que cela est en mon pouvoir; ce sera peu sans doute, mais au moins je lui montrerai ma bonne volonté.

— J'espère que M. Stillman n'épousera pas une troisième femme; par malheur, il est si difficile de s'arrêter lorsque le premier pas est fait, que je crains qu'il ne veuille augmenter le nombre de ses femmes.

— Oh! non, car j'espère le ramener à moi!

— Que dites-vous là, ma mère? Il vous est impossible d'annuler la cérémonie du mariage qui a été accomplie entre eux, et je ne comprendrais pas qu'à l'avenir votre mari pût être encore quelque chose pour vous.

Mistriss Stillman allait répondre, mais elle en fut empêchée par un coup violent frappé à la porte; et Harmer se présenta fort agité devant la mère et la fille.

— Vous apportez de mauvaises nouvelles? parlez! dit la vieille mistriss Stillman.

— C'est vrai. Votre mari est à l'article de la mort et désire vous voir.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle sans comprendre.

— Oui, dit Harmer, il est mourant; c'est à peine s'il peut se faire entendre.

— Mais que lui est-il donc arrivé? de quoi est-il malade? demanda Louise, tandis que sa belle-mère était à la recherche de son châle et de son chapeau.

— Il est allé cette après-midi cueillir des racines, et dans le nombre de celles qu'il a rapportées, il y en avait une à la-

quelle il a goûté et qu'il a ensuite mangée entièrement. Cette racine était un poison mortel, et rien ne pourra le sauver... M. Beardsley doit être près de son beau-père, ajouta Harmer, car je l'ai averti de ce qui se passait, avant de venir ici. Hâtons- nous, mesdames, hâtons-nous.

Les deux pauvres femmes suivirent les pas de leur guide, et, en approchant de la maison, elles aperçurent d'éclatantes lumières et plusieurs personnes qui allaient et venaient : d'horribles gémissements venaient de l'intérieur, proférés par le malade, qui souffrait le martyre.

Mistriss Stillman se précipita dans cette maison de douleur; mais ses jambes chancelantes se refusèrent à la porter, et elle tomba sur le lit où Stillman était étendu, en s'écriant : — Oh! mon mari, me pardonnerez-vous jamais?

Le moribond ne répondit point, car au même instant ses traits devinrent livides, de larges gouttes de sueur froide vinrent perler son front, et un tremblement nerveux agita ses membres frissonnants. Cette crise fut de courte durée, et quand il revint à lui, il se prit à sourire en reconnaissant sa femme, et il demanda qu'on le laissât seul avec elle. Deux ou trois Mormons prétendaient qu'il était en délire et qu'il ignorait la portée de ses paroles.

— C'est une erreur, répondit Harmer; il recouvre, au contraire, tout à fait son bon sens. Puis, s'adressant à Fanny, qui demeurait la tête appuyée sur le bord du lit : — Il désire causer en particulier avec sa femme légitime, lui dit-il; voulez-vous vous en aller de votre gré, ou faut-il que je vous mette dehors?

— Sortez! s'écria le mourant en s'agitant sur son lit, car les douleurs se faisaient de nouveau sentir plus terribles qu'auparavant. Fanny restait encore là; mais il s'écria : — Allez-vous-en, vous!—Elle obéit et disparut en jetant un regard de haine sur les deux infortunés, qui restèrent seuls avec Dieu.

Nul n'a jamais pu me raconter en détail les paroles échangées, les pleurs confondus, la félicité et le désespoir de cette dernière rencontre, le charme de la réconciliation et la douleur de ces adieux suprêmes. Mais lorsqu'on rentra dans l'appartement, mistriss Stillman était agenouillée et priait; le mori-

bond était calme. Aux crises qui le torturaient une heure auparavant avait succédé un irrésistible engourdissement, funeste avant-coureur de la mort. Un doux sourire errait sur ses lèvres ; il paraissait dormir.

— N'avez-vous rien à me dire, mon père ? lui dit Fanny en s'approchant du lit.

Stillman n'ouvrit pas les yeux et ne lui répondit rien. Quelques instants après, il rendit le dernier soupir.

XXXVI

Disparition d'Emily.

— Avez-vous vu Emily ? me demanda un jour Harmer en me rencontrant dans la rue.

— Non. Voilà quatre ou cinq jours qu'elle ne m'a pas fait de visite.

— Je voudrais bien savoir où elle se trouve maintenant.

— Serait-elle perdue ? dis-je en riant à l'amoureux. L'avez-vous cherchée chez mistriss Beardsley ?

— Louise ne sait pas ce qu'est devenue Emily. Elle m'a assuré qu'il y a environ une semaine, notre amie est sortie de chez elle pour aller vous voir, et elle n'est plus revenue à la maison. Mistriss Beardsley est convaincue que les Indiens l'ont enlevée.

— Mais a-t-on donc vu rôder des Indiens autour de notre colonie ?

— Pas depuis longtemps ; et puis les Peaux-Rouges du voisinage sont inoffensifs et ne se seraient point attaqués à une femme.

Mistriss Bradish, qui passait par là, dit aux deux interlocuteurs : — De quoi parlez-vous donc, mes amis ?

— Je répondrai à votre question en vous en faisant une autre, répliqua Harmer : Avez-vous vu Emily ?

— Non, pas depuis la semaine dernière ; elle allait cher-

cher des fleurs dans la vallée; et je me rappelle que notre prophète conférait avec des Indiens ce jour-là, car je vis les Peaux-Rouges sortir de sa maison au moment où je venais de quitter Emily.

— Êtes-vous sûre de cela?

— Parfaitement sûre.

Alors, mistriss Beardsley doit avoir raison, les Indiens l'ont enlevée, dans l'espoir d'obtenir une rançon. Il s'agit de découvrir à quelle tribu appartiennent ses ravisseurs : croyez-vous pouvoir vous rappeler quel jour vous les avez vus?

Mistriss Bradish répondit qu'elle voulait rendre visite à Brigham, afin de l'informer de cet événement, et que par lui elle saurait le nom des Indiens. J'eus le désir de voir et d'entendre ce qui allait se passer, et je résolus d'accompagner l'amie de M. Ward. Nous fûmes gracieusement reçues par le pontife, qui parut fort étonné de la nouvelle que nous lui apportions; il n'en demeura pas moins fort tranquille sur le sort d'Emily, qui, selon lui, devait être en visite quelque part, et reviendrait indubitablement avant peu. Il n'était pas probable, ajouta-t-il, qu'il lui fût rien arrivé de fâcheux; et il nous exhorta à avoir la foi, afin que tout allât bien. Mistriss Bradish se montra très-mécontente de sa froideur et de son indifférence.

— Tout ceci est bel et bon, dit-elle à Brigham, mais moi, je suis parfaitement convaincue que les Indiens se sont emparés d'Emily, et il me paraît étrange que vous refusiez de nous dire le nom de leur tribu et celui de son chef.

— C'est que je redoute qu'on ne fasse quelque démarche qui nous brouille avec des gens dont l'amitié nous est nécessaire; et comme il est impossible qu'ils soient pour rien dans tout ceci, je préfère ne pas vous dire leurs noms.

— Mais que peut être devenue Emily?

— Ceci est une question à laquelle je suis hors d'état de répondre; mais je ne suis point inquiet sur son sort : elle saura bien se tirer d'embarras.

— Peut-être s'est-elle égarée dans la montagne?

— Je ne le crois pas, reprit Brigham avec calme.

— En tous cas, fit mistriss Bradish, je ne prendrai pas une

minute de repos tant que je ne saurai pas où elle est. C'est une de mes amies, une bonne et charmante fille, et... ma foi, j'aurais cru, d'après les tendres soins que vous lui rendiez, que vous vous seriez montré plus sensible au danger qu'elle peut courir.

— Mais je ne soupçonne aucun danger pour elle. Allez, vous n'avez pas foi en Dieu.

Je regardais Brigham tandis qu'il prononçait ces paroles, et l'expression calme et sinistre de sa physionomie me donna à penser que son indifférence provenait de sa parfaite connaissance de l'asile de la jeune fille. Toutefois, je m'abstins de faire part de mes soupçons à ma compagne. Nous quittâmes le prophète, qui nous engagea à ne point nous tourmenter, parce que Dieu et ses anges veillaient sur notre jeune et innocente sœur, et nous la rendraient saine et sauve. Mistriss Bradish déclara qu'elle était indignée de la conduite de Brigham à notre égard. Harmer nous attendait, impatient de savoir le résultat de l'entrevue.

— Nous ne savons rien! s'écria mistriss Bradish du plus loin qu'elle l'aperçut, il a refusé de nous répondre; il prétend qu'elle reviendra.

— Le scélérat! vociféra Harmer. Mais j'ai tout découvert, moi. Charley Moore a vu Emily descendre dans la vallée et y cueillir des fleurs; les Indiens appartiennent à la tribu d'Utah, leur chef s'appelle Walter; les terres où ils habitent sont dans le voisinage des montagnes de Wahsatch, et je pars ce soir.

— Ne soyez pas imprudent, dis-je au jeune homme, car je soupçonnais qu'Emily n'était pas si loin de nous : mais comme je n'avais point de preuves, il m'était impossible de confier mes suppositions à personne.

— Quand partirez-vous? demanda mistriss Bradish.

— Vers minuit, dès que la lune sera levée.

— Bien! dit-elle, d'ici là je vais entrer dans toutes les maisons, faire des perquisitions et jeter l'alarme. Passez chez M. Ward en vous en allant, je viendrai vous y rendre compte de ce que j'aurai fait.

Harmer le lui promit, et elle s'éloigna sur-le-champ. En

rentrant chez moi, je rencontrai Louise en proie à une horrible agitation.

— Savez-vous quelque chose d'Emily? me demanda-t-elle avec anxiété.

— Hélas! non.

— Je la croyais chez vous, et il y a à peine une demi-heure que j'ai appris le contraire. Je trouvais, il est vrai, sa visite bien longue; et j'ai eu même plusieurs fois la pensée de venir jusqu'ici, mais j'en ai toujours été empêchée. Harmer a montré plus d'impatience que moi, et il s'est mis lui-même à la chercher, ce qui fut fort heureux.

— J'ai tout lieu de croire qu'elle est venue chez moi, et que ne m'ayant pas trouvée, elle est allée cueillir des fleurs dans la vallée : elle a été probablement enlevée par les Indiens.

Mistriss Beardsley, à qui je répétai ce qu'avait dit Brigham, en parut vivement intriguée. Nous nous séparâmes enfin, et je retournai directement chez moi. M. Ward, tout en cherchant à me rassurer, fut d'avis que les Indiens avaient emmené Emily dans leur wigwam, ou bien qu'elle s'était perdue dans les montagnes; il citait des exemples de personnes égarées de la sorte. Une dame de sa connaissance, entre autres, était partie pour aller voir une ancienne amie qui demeurait de l'autre côté d'un petit bois; elle avait marché longtemps au milieu d'un dédale de sentiers, puis elle était arrivée devant une maison située au centre d'un vallon qui, tout en lui étant familière, ne ressemblait en aucune façon à l'habitation de son amie. Soupçonnant alors qu'elle s'était égarée, cette dame alla demander son chemin, et elle reconnut avec une véritable surprise que cette maison était la sienne. — Ces événements arrivent tous les jours, ajouta mon mari, il serait donc fort possible qu'Emily se soit trouvée dans le même cas.

— Mais si elle est depuis une semaine dans la montagne, elle doit être morte!

— N'ayez pas peur, reprit M. Ward, elle pourrait vivre pendant plusieurs semaines, la température est fort douce et les racines sont abondantes.

— L'accident tragique arrivé à M. Stillman ne lui ôterait-il pas le courage d'en manger?

— La faim serait plus persuasive que la prudence, me répondit-il au moment où mistriss Bradish se présenta devant notre porte.

— Eh bien! quelles nouvelles? lui dis-je.

— Aucune. Personne ne l'a vue!

— Cinq ou six de nos hommes passent cette nuit pour aller à sa recherche.

Harmer se présenta inopinément devant nous, accompagné de Buckley et de Charley Moore. Buckley avait déjà fait ses préparatifs pour aller en Californie en traversant la Sierra-Nevada, mais il retarda son départ jusqu'à ce que le sort d'Emily fût bien connu, et il avait pris avec Moore la résolution d'escorter Harmer. Tous les trois étaient armés de carabines, de pistolets, de couteaux, et abondamment pourvus de munitions.

— Bonne chance et prompt retour! leur dit mistriss Bradish.

Les nombreux amis de ces trois audacieux jeunes hommes leur adressèrent les mêmes souhaits. La nuit était venue, et la lune montrait son disque argenté au sommet des collines, lorsque les trois amis prirent congé de nous et disparurent bientôt dans les sinuosités de la vallée des Mormons.

XXXVII

Une horrible Alliance.

— Maman, voici une visite, me dit le lendemain la plus jeune de mes filles. C'est, je crois, mistriss Melton.

C'était elle en effet, portant des vêtements de deuil. La vue de ce costume me fit une impression douloureuse, et je ne pus m'empêcher de compatir à la douleur de cette pauvre dame lorsqu'elle me dit :

— Ma chère mistriss Ward, rien ne peut donner une idée de l'angoisse qui me déchire le cœur. C'est un horrible spectacle que celui de voir descendre dans une fosse le corps de

son enfant chéri, mais je le préférerais encore à assister au sacrifice de ma fille vivante sur cet autel impur de la polygamie. Est-il possible que l'on puisse tolérer ici d'aussi effroyables mariages? J'ai fait de vains efforts pour faire entendre raison à M. Melton, il ne m'a point écoutée. Il est décidé plus que jamais à vendre ses filles à Weldy. Et la pauvre mère de fondre en larmes.

— Que disent vos pauvres enfants?

— Henriette est presque folle. Marguerite avait d'abord été fort agitée, mais en voyant la résolution de son père, elle est retombée dans ses idées noires. Elle est sujette depuis quelque temps à certains accès de mélancolie, et je prévois qu'ils vont redoubler, eu égard à ce qui ce passe. Hélas! c'est la cruauté de son père qui en est la cause.

— Comment cela?

— Il s'est opposé à son mariage avec un charmant jeune homme qui l'aimait avec passion, et auquel elle était fort attachée. La pauvre enfant a failli en mourir, et depuis cette époque elle n'a jamais pu se rétablir des suites de cette commotion.

— Pourquoi M. Melton s'est-il opposé à l'union de sa fille?

— Parce que le brave garçon n'était pas assez riche pour lui faire un don considérable.

— A quoi pense-t-il donc, grand Dieu?

— A l'argent! l'argent est le mobile de toutes ses actions: il en rêve le jour et la nuit. Ses filles ne sont pour lui qu'un moyen de spéculation, parce qu'il prétend qu'elles lui ont coûté cher à élever, ce qui, du reste, lui serait difficile à prouver. Henriette s'est jetée aux pieds de son père, et l'a conjuré les larmes aux yeux de la sauver du sort affreux qu'il lui destine; mais il l'a repoussée en lui reprochant son ingratitude à ne pas se soumettre de bonne grâce au choix dont les résultats étaient si avantageux pour lui. L'enfant, exaspérée, l'a menacé de s'enfuir chez les Indiens; il lui a répondu qu'il la retrouverait, dût-il la chercher au bout du monde, et qu'elle épouserait Weldy, même s'il fallait la conduire à l'autel les mains et les pieds enchaînés. Henriette, exaspérée, s'est écriée que la religion des Mormons était une œuvre

du démon, et la polygamie une institution monstrueuse, et elle a ajouté qu'aucun pouvoir ne la contraindrait jamais à faire un geste et à articuler une parole de consentement.

— Oseriez-vous me désobéir ?

— Certainement, car vous voulez faire de moi une esclave, et dévouer ma vie entière au désespoir le plus amer. Vous m'ordonnez d'épouser un vieillard hideux, un homme dont la maison est déjà occupée par douze femmes de toutes nations, Indiennes, Espagnoles, Hollandaises ! Supposez-vous que je consente de tout cœur à une pareille infamie ? Et pour comble d'horreur, ce vieillard, qui veut devenir mon mari, désire épouser ma sœur le même jour, et il nous achète en donnant en échange des vaches et des chevaux ! Espérez-vous que Marguerite et moi nous nous laisserons sacrifier ainsi ? Jamais !

— Henriette, répondit M. Melton, vous devez comprendre que tout ce que vous dites là est de la dernière extravagance. Vous dites que Weldy a déjà plusieurs femmes, mais Salomon n'a-t-il pas épousé la fille d'un roi, quoiqu'il eût déjà un nombre considérable d'épouses choisies dans les différentes tribus de Juda ? Vous croiriez-vous par hasard supérieure à cette princesse de la maison royale d'Égypte ? Allez, vous me faites honte !

— Et de vous aussi j'ai honte, mon père ! Comment se peut-il qu'un homme se disant animé de l'esprit divin veuille accomplir le mariage de ses filles dans le but de s'enrichir ? Et quel mariage encore ! mon âme frémit rien que d'y penser !

Lorsque je vis que le père de mes filles était inexorable, ajouta mistriss Melton, il me vint à l'idée qu'il y aurait peut-être moyen d'obtenir quelque chose de la générosité de Weldy, en admettant qu'un sentiment pareil puisse se trouver dans le cœur de cet être dissolu.

— Mieux vaudrait, dit Henriette, nous fier à la compassion d'un lion affamé !

Marguerite approuva l'essai de cette démarche, et elle offrit de se charger de la négociation. Au moment où elle se dispo-

sait à sortir, nous aperçûmes Weldy qui entrait dans la cour de notre maison.

— Voici le moment, dis-je à mes deux filles, votre père est absent, et Dieu fasse que vous puissiez attendrir ce cœur de pierre !

Weldy entra, il nous salua d'un air affectueux, complimenta mes enfants sur leur beauté et demanda où était mon mari.

— Il est sorti, frère Weldy, et nous profiterons de son absence pour faire un appel à votre bon sens, à votre générosité, à votre honneur et à vos principes. Je désire que vous renonciez à épouser mes filles, car elles sont trop jeunes encore pour accepter la responsabilité des devoirs du mariage, et d'ailleurs elles ne sauraient vous convenir.

— Vous faites erreur, madame ; pardonnez-moi si je ne suis point de votre avis. Ces demoiselles n'auront aucune responsabilité. J'ai à la tête de ma maison des personnes très-habiles et fort entendues ; je n'exigerai d'elles que la douceur, l'obéissance et la déférence que la jeunesse doit à l'âge mur.

Je lui dis alors que mes filles étaient accoutumées à faire toutes leurs volontés.

— C'est vrai, dit Marguerite, et je ne suis pas disposée à respecter des cheveux blancs qui recouvrent le crâne d'un vieux fou.

— Ne vous attendez pas, ajouta Henriette, que je sois douce et obéissante, car je vous déteste et vous méprise, vous et vos douze femmes. Je ne ferai rien de ce que vous désirez : probablement vous me destinez à être la bonne et la servante de vos trente bâtards, mais je vous déclare d'avance que je ne toucherai pas du bout du doigt tous ces petits drôles ; je n'ai jamais aimé les enfants, et je ne commencerai pas par les vôtres.

Weldy ne se fâcha pas, comme je le craignais, bien au contraire, il se mit à rire de tout son cœur.

— Non ! ma toute belle, dit-il, vous êtes trop gentille et trop délicate pour vous fatiguer à porter des enfants dans vos bras, je le sais fort bien. Je n'ai jamais eu la pensée de vous imposer de pareilles obligations. Je ne vous ferai rien faire contre votre volonté, soyez-en bien convaincue.

— Monsieur Weldy, s'écria Marguerite, je vous en supplie, je vous en conjure, renoncez à nous épouser, vous ne pouvez vous imaginer à quel point l'avenir que vous nous préparez nous fait horreur ! Notre âge et votre position rendraient notre félicité impossible ; nous ne pourrions jamais vous aimer. Vous n'avez pas d'amour pour nous ; un mariage sans affection ne peut être qu'un supplice.

— Bah ! répondit-il, la moitié des mariages se font, dans ce monde, par intérêt ou par convenance ; un mariage d'amour est une folie impraticable dans notre siècle industriel, et il ajouta qu'une seule fois il s'était marié par amour, et que celle qu'il aimait s'était trouvée être la moins digne d'affection parmi toutes ses douze femmes. Il avait donc remercié Dieu pour cette leçon, dont il avait profité. Pour sa part, nous dit-il encore, il voyait approcher avec joie le jour de son mariage avec deux belles jeunes filles aussi accomplies, car cette union lui procurerait la plus forte somme de félicité réelle et durable qu'il eût jamais pu rêver dans ce monde.

— Oh ! monsieur Weldy ! ayez pitié de nous et nous vous bénirons jusqu'à notre dernier soupir !

— Avoir pitié de vous, mon ange ? et pourquoi aurais-je pitié d'une créature aussi jeune et aussi charmante ? Je vous aime, je vous admire, je vous adore, et je vous plaindrais vraiment si un autre que moi devait vous posséder, car personne ne pourra être aussi sensible à vos mérites, nul ne saura vous apprécier comme vous méritez de l'être. — Et en disant ces paroles il essaya de l'embrasser.

Marguerite s'arracha à cette étreinte en poussant un cri de terreur, et Henriette rappela à ce vieux débauché qu'il venait précisément d'avouer n'avoir aimé qu'une fois en sa vie.

— Cela est très-vrai, répondit-il, quoiqu'il soit également vrai que tout homme qui vous épousera se mariera par amour, car il est impossible de vous voir sans vous aimer.

— Je suis révoltée de tant d'impertinence, de sottise et d'extravagance, dis-je à mon tour à cet homme sans vergogne. J'avais espéré réveiller en vous quelques bons sentiments ; j'ai le regret de m'être trompée.

— Voyons, madame, ce mariage avec vos filles, m'est déjà

très-onéreux, j'ai déjà agi largement avec votre mari; désirez-vous pour vous-même un châle ou une robe?

A cette offense inattendue, ajouta la pauvre mère affligée, je fus tentée de prendre un manche à balai pour chasser ce misérable.

— Permettez-moi de vous faire observer continua-t-il, sans faire attention au regard de mépris que je lui adressai, que vos objections ont lieu de m'étonner; vous n'avez rien à dire contre ma moralité; ma fortune est considérable, vous ne parlez que de mon âge, mais combien de jeunes femmes ont été parfaitement heureuses avec de vieux maris! ce qui est arrivé une fois pourrait arriver encore. Je ne demande à vos enfants que de me respecter et de m'obéir, cela me suffira; je ne suis pas un homme à grands sentiments, et quoique je les aime beaucoup, je n'exige point de retour. Seulement, je leur défends d'aimer un autre homme que moi.

Marguerite l'interrompit en lui disant : — Mais ignorez-vous que ma sœur et moi nous sommes fiancées?

— Allons!... allons, vous mentez, votre père m'a dit tout le contraire.

— Si mon père vous a trompé, ma mère peut vous affirmer ce que j'avance.

— Tout cela m'est égal! je ne demande que du respect et de l'obéissance, répliqua le vieillard en riant comme un fou.

Dans ce même instant, M. Melton ouvrit la porte et parut à nos yeux, et s'adressant à Weldy, il lui dit : — Ma femme et mes filles vous ont-elles tenu agréable compagnie?

— Certainement! Croiriez-vous qu'elles ont essayé de me persuader que le mariage projeté serait une affaire malheureuse pour elles et pour moi.

M. Milton jeta sur nous un regard sévère.

— Ah! les femmes ont été volontaires et perverses depuis Adam, continua Weldy.

— Alors pourquoi en avez-vous une douzaine? lui demandai-je, d'un ton de mépris.

— Mais, répondit-il en ricanant, ce sont d'aimables créatures, malgré leur opiniâtreté et leur malice.

— Ainsi, mes filles refusent l'honneur que vous daignez

leur faire ? Elles méritent d'être punies, fit M. Melton.

— N'en faites rien, s'écria Weldy, je ne voudrais à aucun prix qu'on touchât un seul cheveu de leur ravissante tête ; du reste, l'outrage m'est personnel ; et je l'avoue, je ne suis pas assez digne d'elles, et nul plus que moi n'est convaincu de cette infériorité. C'est probablement à cause de mon humilité que le Seigneur m'a gratifié de tant d'épouses, peut-être même m'en destine-t-il encore d'autres.

— J'ai tout lieu de croire, dit Marguerite, que c'est plutôt le diable qui se mêle de vos affaires ; Dieu n'avait donné qu'une femme à Adam dans le paradis, et je ne sache pas qu'il en ait accordé plusieurs à l'homme après sa sortie de l'Éden.

Weldy se mit à rire, et la contraction de son visage eut pour résultat de le rendre encore plus laid et plus repoussant.

— Du reste, fit mon mari, j'ai pris exemple sur vous, mon frère, car je me suis marié cette après-midi.

— Vous, mon père ! s'écria douloureusement Marguerite. J'étais tombée sur un siége à ces paroles, tandis que Weldy, s'approchant de M. Melton, et lui serrant amicalement la main, le félicita sur le bonheur qu'il avait en perspective, en lui disant qu'il était toujours enchanté de voir ses amis décidés à jouir de la vie. Il lui demanda enfin qui était sa nouvelle épouse ?

M. Melton eut la condescendance de nous expliquer que, se voyant à la veille d'être délivré des dépenses de l'entretien de ses filles, il avait cru être désormais en état de subvenir convenablement aux besoins d'une seconde femme. Celle qu'il avait épousée possédait une somme assez ronde, qui devait lui être confiée à la fin du mois.

— Vous avez décidément une heureuse chance, dit Weldy : moi je vous paye vos deux filles, et vous trouvez une fortune en épousant une femme...

— Ces deux hommes sans cœur continuèrent à causer longtemps, ajouta mistriss Melton, et je découvris que le jour où mes filles me quitteraient pour aller chez leur mari, M. Melton amènerait sa nouvelle épouse à la maison, pour y remplir leur place... Leur place ! comme si mon cœur pouvait avoir pour cette étrangère autre chose que de l'aversion et du mépris !

— Je suis étonnée que M. Melton ait pris une seconde femme, je ne le croyais pas capable d'y penser.

— Mon Dieu! mistriss Ward, il n'y a pas un homme dans tout l'Utah qui n'ait sérieusement réfléchi à l'urgence de cette mesure. Ils sont d'ailleurs bien forcés d'y penser, puisque c'est le sujet invariable de toutes les conversations et le texte de tous les sermons. Du reste, si M. Melton croit qu'une seconde femme doive augmenter son bonheur, je suis charmée qu'il en tente l'épreuve; mais je plains bien plus mes deux pauvres enfants que moi... Et la mère donna un libre cours à ses larmes.

— Peut-être, ma chère dame, vos filles seront-elles plus heureuses que vous ne l'espérez; mais il est bien naturel que, dans la droiture de votre cœur, vous envisagiez avec horreur cette alliance incestueuse. Vos filles sont jeunes et belles, et elles parviendront aisément à obtenir une grande influence sur leur mari.

— Mais je songe au péché! répliqua mistriss Melton, à l'abomination d'une telle existence! Voilà ce qui est vraiment épouvantable à mes yeux. Mes filles doivent rester pures; je les ai élevées dans la vertu, et je deviens folle, lorsque je songe que tant d'efforts et de soins auront pour issue une infamie. Ah! mistriss Ward, je suis bien malheureuse!

La pauvre mère prit congé de moi, sans que je fusse parvenue à lui faire accepter une parole de consolation.

XXXVIII

Rêves ambitieux de mistriss Bradish.

Contrairement à l'attente générale, Harmer et ses camarades revinrent sans apporter des nouvelles d'Emily. Ils n'avaient trouvé nulle part d'indice de son passage, et comme ils étaient persuadés qu'au cas où elle aurait suivi cette route, l'empreinte de ses pas, une fleur brisée ou une parcelle de ses vêtements restée aux branches d'un buisson leur aurait indi-

qué l'endroit où elle se trouvait, ils s'étaient décidés à faire de nouvelles recherches d'un autre côté.

Mistriss Beardsley se lamentait, en déclarant qu'on ne la retrouverait jamais, car depuis huit jours elle avait dû périr, mangée par des bêtes féroces ou massacrée par les Indiens.

— Espérons qu'il n'en sera rien! dit la vieille mistriss Stillman, qui habitait avec Louise depuis la mort de son mari.

M. Stillman avait réuni une troupe de vingt hommes avec laquelle il comptait explorer les gorges et les ravins autour du grand lac Salé, car il pensait qu'au cas où Emily se serait égarée, elle avait dû se perdre dans cette direction; tous les préparatifs étaient achevés, lorsqu'un messager se présenta devant eux, leur défendant de la part de Brigham de quitter la colonie et enjoignant à chacun d'eux de retourner à son ouvrage. Mistriss Bradish, qui patronnait l'entreprise et qui venait d'exhorter les amis de Harmer à ne renoncer à la recherche d'Emily que lorsqu'elle serait retrouvée, ne put retenir son indignation en entendant un ordre aussi arbitraire, et malgré sa déférence pour le chef de l'Église, elle manifesta hautement son déplaisir. Tous ceux qui étaient présents éprouvaient comme elle le plus grand mécontentement, mais ils gardaient un morne silence. Mistriss Bradish s'avança hardiment du côté du messager de Brigham et lui demanda quelle raison donnait le prophète pour faire une pareille défense.

— Aucune, madame, répondit celui-ci; il m'a seulement dit que vous alliez perdre votre temps, car il savait qu'Emily était en sûreté.

— Et comment en est-il certain?

— Grâce à une révélation!

— Mistriss Bradish secoua la tête et exprima le doute.

— Que faut-il faire, monsieur Stillman? dit un des Mormons à mon mari.

— A votre place, je partirais, répondit mistriss Bradish. Personne plus que moi ne respecte Brigham, mais dans la limite de ses droits légitimes, comme chef spirituel. Mais lorsqu'il empiète sur nos priviléges personnels, lorsqu'il attaque notre liberté individuelle, je déclare que la résistance à ses ordres est permise.

M. Stillman répliqua que, tout en ayant la plus haute considération pour l'orateur, il ne pouvait se ranger de son avis; car le chef spirituel étant en même temps gouverneur temporel, lui désobéir serait faire preuve d'une défiance complète en sa justice et en son jugement.

— Tout me porte à croire, s'écria mistriss Bradish, que Brigham est rassuré sur le compte d'Emily, car autrement, son indifférence à cet égard serait une chose surprenante.

— Il vaut peut-être mieux attendre le retour de Harmer, dit M. Ward; il nous apportera probablement des nouvelles de la jeune fille; et cependant, j'ose à peine l'espérer.

— Et s'il reste absent deux ou trois jours de plus? observa quelqu'un.

— Je suis d'avis de partir, dit un autre.

— Et moi aussi, fit un troisième; ceci ne regarde pas Brigham.

— Certainement, nous ne travaillons pas pour lui.

— Partez sans différer, s'écria mistriss Bradish, en faisant un geste de défi du côté de la maison de Brigham. Si vous hésitez, continua-t-elle, je lèverai une troupe de femmes, et je me mettrai en campagne.

Brigham qui, de ses fenêtres, voyait l'hésitation générale, sortit de sa demeure; il s'avança lentement, et du ton le plus conciliant, prononça ces paroles : — Je vous donne l'assurance la plus positive que notre jeune sœur est dans un lieu où elle ne manque de rien. Bien plus, je vous proteste qu'elle s'est éloignée volontairement, et pour des raisons qui m'ont paru satisfaisantes : elles doivent, par conséquent, vous paraître aussi concluantes qu'à moi.

— Où est Emily?... Comment savez-vous cela? Quelles sont ces raisons? s'écria-t-on de tous côtés.

— Il ne m'est pas permis de révéler le lieu où elle se trouve, pas plus que les raisons qu'elle a eues de nous quitter; l'esprit qui est en moi me révèle souvent les secrets et les choses les plus cachées.

— Si vous n'êtes instruit que par la révélation, dit à voix basse un individu, je n'ai pas grande confiance en votre science divinatoire.

Brigham avait depuis peu beaucoup perdu de son prestige; ses révélations étaient devenues si fréquentes et si absurdes, qu'on n'en faisait plus aucun cas. Ses mensonges, son hypocrisie et sa sensualité avaient dégoûté les plus honnêtes gens de l'Église : on cherchait à le déposer; mais quoiqu'on en eût déjà parlé assez ouvertement, on n'avait encore pris aucune mesure à cet effet. A vrai dire, il avait pour amis tous ceux à qui une position rapportait honneur et profit, et aussi ceux qui étaient ses parents, grâce à ses nombreux mariages.

Du reste, la plupart des machinations ourdies contre Brigham étaient fomentées par l'animosité de Lawrence, l'homme le plus vil, le plus rusé et le plus égoïste de toute la colonie. Cet ennemi du prophète saisissait avidement toutes les occasions de faire ressortir les fautes et les erreurs de son rival. Il dévoilait ses faiblesses, et tournait en ridicule le style de ses sermons aussi bien que l'emphase de sa déclamation. Quand Brigham paraissait en public, Lawrence s'arrangeait toujours de manière à se placer près de lui, afin de critiquer son langage et ses moindres gestes. Le jour dont il s'agit, il était debout au milieu des groupes, donnant le bras à Irène. Ils revenaient de la promenade, et en voyant un rassemblement, ils s'étaient approchés tous les deux afin d'en connaître la cause. Un des assistants les mit promptement au fait, et Lawrence commença ses remarques.

— Ah! Brigham défend qu'on cherche la jeune fille! Il assure qu'elle est en sûreté! Mais alors il doit savoir où elle se trouve?

— Il le sait bien certainement, répliqua Irène; il la tient peut-être cachée dans quelque chambre de sa maison?

— Allons-y voir!

— Non! non! s'écrièrent plusieurs personnes.

Disons en passant que si la masse n'avait plus de confiance en Brigham, Lawrence était tout aussi impopulaire que lui.

— Je n'ai pas le moindre doute, ajouta Irène, qu'Emily est enfermée dans la demeure de ce fourbe, et j'ai de bonnes raisons pour le dire.

— Quelles sont-elles? Parlez! s'écria-t-on à l'unanimité.

— Je n'ai pas le temps de vous donner des détails; mais si

vous voulez trouver la jeune fille, visitez la maison du prophète.

Brigham paraissait pétrifié; sa physionomie exprima d'abord la surprise, ensuite la frayeur, puis enfin la colère; deux ou trois personnes semblaient approuver la motion de fouiller la maison, mais le plus grand nombre, et surtout les gens les plus influents, s'opposaient à cet acte de violence. Il s'aperçut de cette dissidence dans l'opinion des assistants, et il chercha à faire croire que les accusations d'Irène étaient suggérées par un accès de folie. Puis, s'adressant à un de ses amis les plus intimes, il lui ordonna, d'une voix assez haute pour attirer l'attention de tous, de surveiller cette femme qui était devenue insensée. Tous les regards suivirent la direction des yeux du prophète, et plusieurs Mormons, effrayés au simple contact d'une folle, se rejetèrent de côté en poussant des cris d'énergumènes.

— De qui parlez-vous? fit Irène.

— De vous-même, lui répondit Hyde, l'un des séides de Brigham; suivez-moi : vous parlez comme une personne qui a le cerveau détraqué. Il faut vous faire soigner.

Irène avait peu de courage; ces paroles la frappèrent de surprise et de consternation. Elle vit passer devant ses yeux un cabanon, une camisole de force, des chaînes, des douches, tous les supplices infligés aux fous; aussi s'accrocha-t-elle fortement au bras de Lawrence en le conjurant de la sauver.

— Aucune femme de sens n'aurait pris sur elle d'émettre un soupçon aussi extravagant, dit Brigham d'un air calme. On m'avait bien dit qu'Irène était devenue folle, mais jusqu'à ce jour j'avais refusé de le croire.

— Emmenez-moi! criait celle-ci en se cramponnant au bras de Lawrence; ne m'abandonnez pas, je vous en prie!

— Oui, dit Brigham d'un ton impératif, emmenez-la, et qu'elle ne sorte plus de chez elle; sa place est à la maison. Mais souvenez-vous bien de ceci, vous tous qui m'écoutez : je n'oublierai point ses insultes, et si je la rencontre jamais sur mon passage, si elle ose m'offenser encore, j'inventerai pour elle un châtiment exemplaire.

Irène, toute tremblante, se hâta de s'éloigner, tandis que

mistriss Bradish, quoique fort tourmentée au sujet d'Emily, ne pouvait s'empêcher de rire de bon cœur en réfléchissant à ce curieux incident.

— Que pensez-vous du soupçon d'Irène? lui dis-je à voix basse. Ne vous semble-t-il pas possible que ses conjectures soient exactes?

— Je ne serais pas du tout étonnée qu'Emily fût retenue dans la maison de Brigham; mais j'avoue que je suis déroutée par l'insouciance et la froideur de cet homme. Du reste, je vais chercher à éclaircir ce mystère, ajouta-t-elle, et s'il retient Emily dans quelque cachette, je me fais fort de la découvrir.

— Par quel moyen?

— Mais par ses femmes; il est impossible qu'elles ignorent ce qui se passe, et à l'aide de quelques questions habilement adressées, j'en viendrai à bout. Dès demain je commence mes opérations.

Je regardai mistriss Bradish avec quelque surprise, car elle avait toujours été partisan de la polygamie, et n'avait jamais exprimé la plus légère pitié pour celles qui en étaient victimes. Peut-être devina-t-elle mes pensées, peut-être comprit-elle ce que sa conduite actuelle avait de contradictoire, car elle se hâta d'ajouter :

— Emily a toujours été pour moi une amie chère et précieuse, et je me flatte de ne jamais avoir oublié mes amis. En règle générale, je traite les gens comme ils m'ont traitée; s'ils m'ont fait du bien, je tâche de leur en faire plus encore; mais s'ils m'ont fait du mal, je ne promets point de suivre le précepte de la Bible.

— Brigham vous a-t-il donc offensée? Je croyais que vous étiez les meilleurs amis du monde?

— Autrefois, c'est possible! mais à présent...

— Ah! fis-je avec étonnement, je n'en savais rien.

— Vous savez, ajouta mistriss Bradish, après être restée quelques instants pensive, que le Mormonisme change continuellement de phases. Du temps de Smith nous avions les rêves, les prophéties, les miracles, les femmes spirituelles même : depuis lors, les caractères principaux de

notre croyance ont été la polygamie et les révélations. J'avais dès longtemps pensé que l'autorité temporelle et spirituelle du chef de l'Église pourrait être partagée par une femme, dont l'expérience et la modération auraient nécessairement la plus heureuse influence sur les déterminations de son collègue. Smith approuvait ce projet, et m'avait même développé ses idées à cet égard, afin de me décider lorsque j'hésitais encore à m'unir à son Église.

— Voyez-vous, me disait-il alors sans détours, la sœur qui aura fait les plus grands sacrifices, celle qui aura apporté le plus de fortune et manifesté le plus de zèle pour la nouvelle doctrine, sera de droit élevée à ce poste important.— J'aime les honneurs, j'en conviens, et je prêtai l'oreille à ces flatteuses ouvertures; je quittai mes amis, je renonçai à mes croyances, et dans l'espoir de partager un jour la grandeur de Smith, je consentis à l'aider, dans plus d'une occasion, à dissimuler ses erreurs et même ses vices. Sa mort a anéanti mes espérances. Quoique la force des circonstances m'ait empêché de prendre part à l'élection de son successeur, je ne doutai point que mes désirs fussent, il y a deux mois environ, sanctionnés, et que les projets bien connus de l'illustre défunt se réalisassent un jour. Vous savez aussi que Brigham, par un motif de reconnaissance, m'avait offert de m'épouser.

— Vous auriez dû accepter sa proposition, puisque vous vouliez partager son autorité.

— Voilà ce qui vous trompe, ma chère dame. D'après le code des Mormons, l'épouse ne peut avoir aucune autorité, son existence est confondue avec celle de son mari; je n'avais nulle envie de renoncer à mon identité, même en faveur d'un homme aussi haut placé que notre prophète. Il y a quelque temps, j'ai jugé à propos de lui faire part de mes prétentions; les anciens étaient disposés à accueillir favorablement ma requête. Mais aux premiers mots que je lui ai adressés à ce sujet, il s'est mis à me parler de l'incapacité des femmes, et m'a conseillé de remplir la mission qui m'avait été donnée par le Créateur, en me mariant et en devenant mère dans le plus bref délai. Comprenez-vous une pareille

insulte? Mais je ne suis pas comme les autres femmes, il le sait bien. Il ne pourra jamais m'effrayer comme il est parvenu à le faire avec Irène. Après tout, ajouta-t-elle en manière de conclusion, Brigham est un vieux renard dont la finesse et la ruse n'ont pas d'égales au monde.

XXXIX

Les faux Indiens et les émigrants.

L'absence de Harmer se prolongeait indéfiniment, et nous commencions à être inquiets de lui. Brigham était le seul qui s'en préoccupât fort peu : il se borna simplement à dire que ceux qui ne comptaient que sur eux-mêmes étaient rarement accompagnés des bénédictions célestes. Le fait est que ni Harmer ni ses compagnons n'avaient consulté le prophète, et cet oubli était un crime à ses yeux. Cependant les jours s'écoulaient sans apporter de nouvelles. On songea à faire une expédition de découverte, mais le bruit en étant parvenu aux oreilles du prophète, il renouvela sa défense, qui désola tous les amis des absents.

Pendant que ceci se passait, mistriss Bradish s'efforçait de s'insinuer dans les bonnes grâces des femmes de Brigham, et ce n'était pas chose facile. Le nombre de ces femmes s'était élevé de trois jusqu'à vingt; elles étaient toutes d'âges et de conditions différents : il fallait donc un tact parfait pour manœuvrer avec délicatesse, d'autant plus qu'elle ignorait laquelle était la favorite et la confidente du prophète.

— Mon unique désir est de posséder un jour une situation importante dans l'Église, me dit-elle un matin, je n'agis que dans ce but. Brigham m'a frustrée de mes espérances; il m'a insultée, mais il sentira ma puissance au moment où il s'y attendra le moins. Chaque jour le nombre de ses amis diminue et celui des miens augmente. Si je parviens à rendre Emily à la

liberté, Harmer aura pour moi une dette de reconnaissance, et ce sera un partisan de plus.

— Convenez toutefois que l'absence de ce jeune homme est fort singulière; aussi, dès que nous aurons retrouvé Emily, il faudra s'occuper de lui.

— La plupart des anciens me sont favorables, reprit mistriss Bradish; ils disent que de toutes façons une femme devrait être associée au gouvernement. Les chefs mormons ont l'intention de bâtir ici une ville fortifiée qui serait la capitale du royaume, et les anciens gouverneraient avec une autorité absolue; le magistrat principal sera souverain pontife, et les fonctions de roi et de prêtre seront ainsi réunies dans les chefs suprêmes, c'est-à-dire dans la personne de l'homme et de la femme qui partageront la toute-puissance et la dignité royale. Nous sommes assurés du succès, il ne s'agit plus que de rester unis et d'agir comme un seul homme.

— C'est là où gît la difficulté. La moitié des habitants de l'Utah aspireront au titre de chef, tandis que les autres ne voudront ni servir ni obéir; par conséquent, toute votre force se divisera et s'épuisera en factions. Chaque candidat se mettra à la tête de ses partisans, et vous aurez la guerre civile au milieu de vous. La plus folle pensée des fondateurs du Mormonisme est d'avoir rêvé à se séparer du gouvernement des États-Unis, car c'est une chose moralement impossible. Vous savez bien que le gouvernement de Washington comprend dans sa juridiction le territoire sur lequel nous sommes, et exerce un droit de surveillance sur les tribus indiennes?

— Oui, mais les Peaux-Rouges n'ont jamais reconnu ce droit.

— Qu'importe leur dénégation, s'ils n'ont pas des moyens efficaces de résistance? répondis-je.

— On leur fournira ces moyens, et je vous le répète, nous devons rester unis entre nous, car nos succès dépendent de notre union.

— Mais pourtant les États-Unis ont déclaré que l'Utah faisait partie du territoire américain, et qu'il était soumis à ses lois et à ses règlements?

— Ce qui prouve combien peu les ministres de M. Pierce connaissent nos intentions.

— Ou bien ils s'en soucient fort peu.

Une expression de colère anima la physionomie de mistriss Bradish, qui me dit : — Nous sommes trop nombreux pour qu'on ne s'occupe pas de nous!

— Oui, mais si vous comparez les forces de l'Utah à celles de l'Union, nous sommes en minorité; tout au plus pourriez-vous donner de l'embarras au gouvernement de Washington, inquiéter les frontières : mais là se borneraient vos hostilités.

— Cela dépendrait des circonstances. Vous n'avez pas, ma chère dame, une idée assez exacte de notre position pour pouvoir apprécier notre force; mais comme nous ne pouvons nous entendre sur ce sujet, il vaut mieux cesser d'en parler.

Mistriss Bradish me quitta pour se rendre à une assemblée d'anciens à laquelle elle avait été conviée. Depuis longtemps je soupçonnais les chefs mormons de déloyauté envers le gouvernement américain, car, à mes yeux, le véritable esprit de leur code et de leur religion était en tous points opposé au républicanisme. Leur marotte était la théocratie, et ils rêvaient un pouvoir qui embrasserait celui de roi et de prophète.

M. Ward avait assisté à l'assemblée où s'était rendue mistriss Bradish; il rentra à la maison en manifestant une bonne humeur toute particulière, et, contre mon ordinaire, je lui demandai de quelles affaires on s'était occupé. Il sourit en me répondant que je le saurais bientôt, car il avait été décidé qu'on bâtirait une manufacture pour faire de la poudre, et une fabrique pour les armes à feu.

— A qui appartiendront ces manufactures?

— A l'Église : les ouvriers arriveront le mois prochain. Notre religion se propage et fait partout des merveilles, continua-t-il, nous avons appris que les fidèles ont renoncé à émigrer. Bientôt les Mormons auront des églises dans toutes les principales villes de l'Union, et c'est là une chose fort désirable.

— Pourquoi donc cela?

— Il n'est pas prudent de confier de tels secrets à des femmes, répondit-il en souriant.

Je jugeai plus sage de cesser de questionner mon mari; M. Ward était en général fort réservé, il savait que mon respect pour lui était le seul lien qui existât entre le Mormonisme et moi; il avait donc raison d'être circonspect vis-à-vis de moi.

Du reste, je savais fort bien que les Mormons avouaient n'être venus s'établir dans l'Utah que pour être en dehors de la surveillance du gouvernement des États-Unis et de l'influence de ses lois. Ils ne voulaient avoir aucun rapport avec les païens ni avec ceux qui protestaient contre la polygamie, contre l'esclavage des femmes et contre un système de gouvernement dirigé par un seul homme à la fois prêtre et roi. Par conséquent, on peut facilement s'expliquer quel fut leur désespoir lorsqu'on eut tracé le chemin des États-Unis en Californie, chemin qui traversait leur territoire. Les Mormons regardaient naturellement les voyageurs qui s'arrêtaient au milieu d'eux, comme des importuns et des gens à craindre. Ils avaient, en effet, bien des actions coupables à cacher, il n'est pas surprenant que la moindre manifestation de curiosité prît à leurs yeux les proportions de l'espionnage. Ils savaient, du reste, que la plus légère hostilité pourrait amener la destruction de leurs plans à venir, aussi offraient-ils l'hospitalité aux étrangers, tout en prenant des mesures énergiques pour arrêter ces nombreux visiteurs et pour détourner loin d'eux cette avalanche d'émigrants. Les États-Unis établirent bientôt des postes militaires dans le pays, et le voisinage de ces troupes, la surveillance des officiers déplurent souverainement aux Mormons. M. Ward et mistriss Bradish en étaient fort indignés, et tous deux décidèrent qu'il fallait s'y opposer.

Il y avait à cette époque au milieu des Mormons plusieurs familles composées de personnes des deux sexes qui, trompées par les apparences, s'étaient laissé persuader d'embrasser cette doctrine sans en bien comprendre la portée; ceux-là étaient des citoyens tranquilles, qui ne s'occupaient pas des affaires de l'Église, et qui ne connaissaient point les desseins des chefs. Mais il y avait aussi, à côté de ces gens sages, un grand nombre d'énergumènes, instruments toujours prêts pour exécuter les plus noirs complots. C'étaient pour la plupart

des individus sans fortune et sans famille, de vieux garçons dont la jeunesse avait été fort orageuse, des déserteurs, des proscrits qui avaient embrassé le Mormonisme en haine de l'isolement, et ces hommes se réunissaient en bandes de dix à vingt-cinq, sous le prétexte ostensible de la chasse, quoiqu'ils rapportassent rarement du gibier. J'avais d'abord fait peu d'attention à leurs démarches; mais à la longue, mes soupçons se réveillèrent, et j'y donnai toute mon attention.

— Ces hommes ne sont pas de très-habiles chasseurs, dis-je un jour à mistriss Bradish, au moment où ils passaient sous ma fenêtre au retour d'une expédition.

— Vous croyez? fit-elle en souriant d'une façon toute particulière.

— Ils ne rapportent jamais de gibier.

— Mais ils le laissent peut-être sur place.

— Je ne vous comprends pas!

— Bien sûr? Au fait, cela vaut peut-être mieux, fit-elle en détournant les yeux.

— Je crois, voyez-vous, que ces hommes sont des assassins et des voleurs, et qu'ils se plaisent à verser le sang: ce sont peut-être là ces Indiens redoutables dont les émigrants se plaignent à nous.

Mistriss Bradish ne répondit point, mais elle se promenait de long en large. Tout à coup elle s'approcha de moi si près, que je sentais son haleine caresser ma joue.— Avez-vous jamais tué une araignée? me demanda-t-elle.

— Très-souvent, répondis-je sans penser à rien.

— Et pourquoi avez-vous écrasé ces insectes inoffensifs?

— Parce qu'ils se trouvaient sur mon chemin.

— Vous n'allez jamais faire la chasse aux araignées dans les champs ou dans les bois, n'est-ce pas? vous attendez pour les détruire qu'elles viennent chez vous?

— Sans doute.

— Et quand elles s'y introduisent, vous ne vous faites aucun scrupule de les broyer sous vos pieds?

— Certes, non!

— Eh bien! les Mormons font comme vous! Nous avons émigré ici pour être seuls; certaines gens viennent nous trouver, ils

nous espionnent, et je trouve que nous avons le droit de nous en débarrasser quand nous le pouvons, de les forcer à disparaître, en un mot, de les écraser comme on écrase les vipères, les araignées et les reptiles venimeux.

— Mais il y a une différence entre des reptiles et des hommes ?

— Les reptiles et les hommes ont été créés par la même main. Dieu a voulu qu'ils vivent les uns et les autres : ainsi, l'on offense autant Dieu en détruisant un insecte, qu'en tuant un homme.

Je me tus, sans être convaincue; mais à cette heure où mes yeux étaient ouverts, je comprenais la nécessité de créer ces manufactures d'armes et de poudre, dont l'utilité et la destination étaient inconnues à la masse des colons de l'Utah.

Certain jour, une caravane d'émigrants vint camper près de notre colonie peu d'heures après le retour d'une bande des prétendus chasseurs. Ces voyageurs avaient été attaqués et cruellement maltraités; on leur avait tué un grand nombre de bêtes de somme, et ils avaient eu plusieurs hommes dangereusement blessés. Comme M. Ward m'avait annoncé que ces émigrants venaient précisément de la partie de l'État de New-York où j'avais jadis demeuré, je voulus leur rendre visite le même soir. Ces émigrants n'étaient point Mormons; ils se rendaient dans l'Orégon et la Californie. Je trouvai parmi eux une dame fort aimable et très-obligeante, qui, après m'avoir raconté des particularités fort intéressantes relatives à mes amis, me donna, sur ma demande expresse, les plus grands détails sur l'attaque de la caravane dont elle faisait partie. Ce qui lui avait paru très-remarquable, c'est que les Indiens parlaient anglais. — Ordinairement, les Peaux-Rouges ne comprennent pas notre langue, disait-elle, et j'étais fort étonnée de les entendre s'exprimer très-grammaticalement; et puis les Indiens n'ont pas le même son de voix que les blancs, tandis que la voix de ceux qui nous ont attaqués avait les mêmes inflexions et le même accent que la nôtre. C'est vraiment fort bizarre.

— Peut-être avaient-ils appris l'anglais en fréquentant des troupes américaines? objecta M. Ward.

— N'était-ce pas plutôt des hommes blancs travestis en Indiens? observa le mari de la dame.

M. Ward regarda son interlocuteur très-attentivement. Il se trouva sans doute satisfait de son examen, car il ajouta :

— Oh! ceci est peu probable; mais, à vrai dire, les Indiens sont devenus si hostiles depuis quelques mois, que je ne comprends pas comment les émigrants s'obstinent à suivre toujours la même route.

— C'est qu'ils ne peuvent en trouver une autre, répondit ce monsieur, car partout ailleurs les montagnes et les fleuves sont infranchissables; on a souvent essayé, et toujours sans succès.

— Il doit cependant y avoir un autre chemin; le tout est de le découvrir.

— Bien des gens, dit l'interlocuteur de mon mari, préfèrent suivre une route fréquentée et courir un danger connu.

— Allons! allons! il faudra que les émigrants adoptent une autre route.

— Comment se fait-il, répliqua le voyageur, que les Indiens n'attaquent jamais les Mormons?

— Nos frères sont sous la protection du ciel, répondit mon mari; — et, en disant ces mots, il se leva, dit adieu aux émigrants, et me prit le bras pour me ramener à la maison.

XL

Une horrible histoire.

La colonie des Mormons de l'Utah était vraiment fort extraordinaire à étudier; on s'y occupait à la fois d'industrie, de politique et de religion. Les hommes se mariaient, les femmes, à peu d'exceptions près, cherchaient à trouver des maris. Un fait remarquable, c'est que ces maris étaient presque toujours des hommes d'un âge mûr, qui pour la plupart avaient déjà plusieurs femmes et un grand nombre d'enfants.

Cette institution, qu'on appelait une bénédiction divine, avait le charmant avantage de transformer une maison en hôpital ou en un asile de l'enfance.

Un de ces Mormons, M. Slocomb, avait jadis habité l'État de New-York. Il avait là une belle ferme, où il élevait de nombreux bestiaux. Sa ménagère était prudente, économe et laborieuse, sa famille composée de beaux garçons dont le plus âgé avait douze ans. M. Slocomb n'avait qu'un désir au monde, celui d'émigrer; son rêve était d'acquérir une belle propriété de cinq à six mille arpents qui pourrait être, après sa mort, divisée en lots différents d'égale valeur et partagée entre ses enfants.

Mistriss Slocomb s'opposa longtemps à ce projet; elle tenait à sa maison, à ses amis et à son Église, et elle pensait qu'on pouvait être heureux sans aller chercher le bonheur si loin. Mais quoiqu'elle fût inébranlable en tout ce qui concernait la vertu, l'intégrité et la morale, elle avait un côté faible, celui d'être très-crédule en matière de religion. Un Chinois ou un Musulman fût-il venu prêcher dans son voisinage, il y a tout à parier qu'elle l'aurait écouté et qu'elle aurait ajouté foi à tout ce qui n'aurait point attaqué ses principes de morale. Elle avait déjà été anabaptiste, méthodiste et milleriste; aussi, lorsque les Mormons vinrent prêcher dans son pays, leurs principes trouvèrent chez elle une « croyante » dévouée. Elle invita les missionnaires à la visiter, fut émerveillée de leur pompeuse description de la terre promise; et comme M. Slocomb proposa d'émigrer sur-le-champ, comme les Mormons joignirent leurs instances aux siennes, elle céda sans trop de peine aux inspirations d'un enthousiasme fanatique. Et pourtant, malgré l'ardeur de sa foi, mistriss Slocomb conserva ses anciennes manières et toute l'austérité de ses principes. C'était une de ces personnes qui fuient le contact des gens qu'elles n'aiment pas et qu'elles considèrent comme vicieux.

Jamais, avant d'arriver dans le pays des saints, elle n'avait entendu parler de polygamie. Une fois installés, le mari et la femme étaient allés rendre visite à un frère que sa foi ardente et son zèle avaient rendu célèbre dans l'est des États de l'Union. Ce frère les reçut gracieusement et leur présenta mistriss Bee:

cette dame, d'un maintien fort imposant, portait un enfant entre ses bras. Après l'échange des saluts, le Mormon leur désignant une dame beaucoup plus jeune que la première, qui portait aussi un enfant, la qualifia aussi du titre de mistriss Bee. Bientôt une troisième se présenta; elle était plus jeune que les deux précédentes et, de plus, elle était visiblement enceinte. Le Mormon la présenta encore de la même manière à M. et mistriss Slocomb, qui s'imaginèrent ou que M. Bee était timbré, ou qu'ils rêvaient; enfin, quinze autres femmes arrivèrent successivement, et chacune d'elles fut présentée aux nouveaux venus stupéfaits, comme autant de mistrisses Bee.

Je laisse à deviner dans quelle perplexité se trouvaient les Slocomb. Il était impossible que toutes ces femmes fussent les sœurs de M. Bee; d'ailleurs, ils étaient sûrs l'un et l'autre d'avoir entendu le mot *mistriss* et non celui de *miss*. Il était également impossible que le frère Bee pût avoir autant de frères dont les femmes habitassent sa maison. Comme l'heure du dîner approchait, des enfants de tout âge se ruèrent dans l'appartement, et nos émigrants observèrent que la plupart de ces enfants étaient fort négligés, que leur visage et leurs mains semblaient ignorer l'existence de l'eau et du savon, et que leurs cheveux ébouriffés dédaignaient l'usage du peigne. Plusieurs garçons de huit à neuf ans portaient encore des robes, tandis que les filles avaient des accoutrements inimaginables. Ils remarquèrent encore que ces enfants donnaient le titre de maman, les uns à une femme, les autres à une autre, mais que tous appelaient M. Bee leur papa. Bien plus, toutes ces dames paraissaient s'aimer fort peu entre elles.

Mistriss Slocomb, par charité chrétienne, se décida à supposer que c'étaient là des orphelins élevés par bienfaisance jusqu'à l'âge où ils pourraient se suffire à eux-mêmes. Leurs mères étaient dès lors de pauvres veuves. Quant au nom... elle avait pu se tromper, après tout. Du reste, elle s'abstint de tout jugement définitif. Surprise et indignée de l'extrême désordre qui régnait à table, elle l'excusa mentalement, en se disant qu'on ne devait pas s'attendre à des raffinements dans une ville récemment fondée et éloignée des pays civilisés. La nappe et le couvert avaient été mis avec soin par une dame;

elle sortit un instant, et à peine avait-elle le dos tourné, qu'une seconde survint qui défit ce que l'autre avait fait : elle remit la vaisselle dans le buffet et couvrit la table avec d'autres objets ; puis, au retour de la première, elle lui répondit à peine, se contentant de lui adresser un sourire de dédain. La même chose se passa pour la préparation du dîner ; chaque femme semblait chercher à gêner ses compagnes. Elles s'arrachaient les casseroles dés mains ; l'une mettait de côté le plat de l'autre, pour y substituer son mets favori. De l'appartement contigu où elle était assise, mistriss Slocomb les entendit se distribuer des injures et des coups sans nombre ; puis elle vit passer au dehors de la maison une femme qui avait les yeux pleins de larmes.

Lorsqu'on annonça le dîner, la plus jeune de ces dames culbuta tout le monde, afin d'aller se placer en tête de la table, à la place d'honneur, tandis que deux autres de ses compagnes usèrent du même procédé pour s'asseoir à la droite et à la gauche de M. Bee. Celui-ci s'occupa fort peu d'elles ; mais il paraissait avoir pour but d'accaparer l'attention de ses convives, afin de les empêcher de faire attention à ce manque d'éducation. Les marmots déguenillés s'empressaient autour de leurs mères respectives, demandant avec insistance du pain, du beurre, des pommes de terre, des gâteaux ou du lait ; si l'un recevait une plus grosse part que l'autre, il y avait bataille. Enfin la confusion devint telle, que M. Bee, ne pouvant plus se faire entendre, se leva, saisit un rotin placé dans un coin, et s'en servit d'une manière si efficace, que la bande criarde se hâta d'évacuer la salle.

— Ne vous ai-je pas défendu cent fois, dit-il à ces femmes, de donner à manger aux enfants pendant que nous sommes à table ?

Aucune d'elles ne répondit, et le nuage se dissipa. Comme il paraissait impossible de causer tranquillement dans une maison où il y avait un si grand nombre d'enfants, mistriss Slocomb proposa une promenade à la première dame qui, à son maintien et à ses manières, paraissait être la maîtresse de la maison.

— Je serai charmée de vous accompagner, répondit-elle,

aussitôt que mes enfants auront fini leur repas; si je les quittais maintenant ils seraient affamés, car il est d'usage ici que chaque femme nourrisse ses enfants aux dépens de ceux des autres.

— Emmenez donc votre garçon, dit une de ces dames d'un air impertinent à mistriss Bee, aucune de nous ne veut s'en charger.

Mistriss Slocomb se hasarda à répondre que cette manière d'agir était loin d'être serviable.

— Personne ne l'est dans cette maison; chacune de nous se sert elle-même, répliqua-elle.

— Êtes-vous parentes de M. Bee, ou bien pensionnaires chez lui?

— Pensionnaires! parentes! s'écrièrent les autres femmes surprises et se regardant entre elles.

Mistriss Bee s'avança en rougissant et répondit avec tristesse:

— Notre amie mitriss Slocomb ignore les mœurs de l'Utah; ces dames et moi nous sommes toutes les épouses de M. Bee; la doctrine des Mormons est calquée sur l'ancienne loi de Moïse : elle autorise la polygamie.

Mistriss Slocomb demeura silencieuse, frappée d'étonnement et d'horreur. Comment avait-elle fait pour venir habiter un pays où de pareilles abominations étaient mises en pratique? comment avait-elle pu s'affilier à une religion qui les sanctionnait? comment avait-elle pu dîner avec des femmes si dégradées? Leur présence seule était une souillure, et elle considéra ces malheureuses avec un mépris mêlé de compassion.

— Vous n'avez pas besoin d'être si orgueilleuse, madame, lui dit insolemment une de ces créatures; vous aurez avant peu un entourage du même genre, car je vous proteste que votre mari fera comme les autres, et qu'il ne se contentera pas d'une seule femme.

Mistriss Slocomb ne daigna pas répondre; elle prit à la hâte son chapeau, adressa un salut à mistriss Bee et quitta la maison. A ses yeux l'habitation de M. Bee était un lieu mal famé, et elle se sentait humiliée d'en avoir franchi le seuil. Je la vis entrer chez moi dans un trouble impossible à dé-

crire, et lorsque je l'interrogeai elle me raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

— Combien j'ai été trompée, dit-elle; moi qui croyais le Mormonisme une doctrine sainte et pure! je n'aurais jamais soupçonné que cette piété extérieure cachait tant d'infamie. Mais nous quitterons l'Utah, ma famille et moi. Je ne pourrais jamais vivre au milieu de gens dépravés.

— Votre mari est-il du même avis?

— Mon mari! répliqua-t-elle, est aussi révolté que moi; il m'a quittée au sortir de table pour aller fumer avec M. Bee; mais le voici qui vient me rejoindre.

M. Slocomb s'avançait; sa gaieté habituelle avait fait place à une profonde rêverie.

— Pourquoi êtes-vous partie si impoliment de chez le frère Bee? demanda-t-il à sa femme, d'un ton moitié jovial, moitié fâché.

— Vous le savez fort bien, il est donc inutile de me le demander; je suis honteuse d'avoir jamais mis le pied dans cette maison; je rougis de m'être assise à la même table que ces femmes de mauvaise vie.

— Bah! bah! elles avaient l'air fort décent, et plusieurs d'entre elles sont positivement charmantes, répliqua M. Slocomb. Mon ami Bee m'assure qu'il n'a jamais été si heureux qu'à présent.

— Comment pouvez-vous excuser un pareil libertinage?

— Je ne vois rien d'infâme dans cette existence patriarcale, fit M. Slocomb d'un air pensif.

Dans ce moment, M. Ward entra, et bientôt ces messieurs se mirent à parler théologie et polygamie : je m'aperçus que M. Slocomb se montrait favorablement disposé à cette institution du Mormonisme.

— Vous voyez, dis-je à sa femme, que votre mari n'a pas les répugnances que vous lui supposiez.

Elle baissa la tête et se mit à pleurer.

— Qui peut dire, continuai-je, ce que deviennent les hommes lorsqu'ils sont exposé à la tentation?

Malgré les vives instances de sa femme, M. Slocomb se re-

fusa à quitter l'Utah. Le peuple et le pays lui convenaient, disait-il : pourquoi se prêterait-il à ces caprices? Le frère Bee était son conseil, son ami et son confident; aussi, deux semaines après son arrivée dans la ville du lac Salé, Slocomb amena chez lui une seconde femme. Mistriss Slocomb la traita en étrangère, comme une créature perdue et abandonnée; bientôt elle ne prit point la peine de déguiser ses impressions, et le résultat de cela fut que les deux femmes devinrent mortelles ennemies. Mistriss Slocomb désignait cette concubine par le nom de Bets. Ses fils imitèrent l'exemple de leur mère, et la nouvelle femme devint l'objet de leur mépris, le but de leurs sarcasmes et la victime de toutes sortes de méchancetés. Mistriss Slocomb avait pour ses enfants un amour aveugle. Depuis le second mariage de son mari, sa faiblesse pour eux avait redoublé; elle attribuait tous leurs torts à leur tendresse pour elle et au chagrin que ses tourments leur causaient.

D'après le code mormon, la femme qui corrige l'enfant d'une autre est sévèrement punie. Élisabeth les avait; aussi ne se permettait-elle pas la plus légère réprimande. Mais, lorsqu'elle était poussée à bout, elle allait se plaindre à M. Slocomb, qui écoutait patiemment ses griefs, et menaçait ses enfants de les châtier. Ceux-ci, se sachant fort aimés de leur père, ne s'effrayaient point de ces menaces et ne changeaient en rien leur manière d'agir.

— Pourquoi ne grondez-vous pas vos garçons? dit un jour M. Slocomb à sa femme; Élisabeth se plaint d'eux à chaque instant, et je suis las de cet état de choses.

— Vraiment! répliqua celle-ci en regardant son mari en face, pourquoi ne les faites-vous pas taire vous-même?

— Je ne puis tolérer plus longtemps les impertinences qu'ils se permettent avec elle : tantôt ils retirent sa chaise au moment où elle va s'asseoir, tantôt ils suspendent des seaux pleins d'eau au-dessus des portes sous lesquelles elle doit passer. Ils lui disent des injures et attachent des guenilles à sa robe quand elle va à l'église : je suis étonné que vous souffriez toutes ces méchantes actions.

— Et moi, je suis surprise que vous permettiez à une créature perdue de déshonorer votre maison par sa présence.

M. Slocomb pâlit de colère.

— C'est Élisabeth que vous appelez une créature perdue? Elisabeth, ma femme et votre sœur!

— Cela est faux, monsieur Slocomb, cela est impossible; aucune cérémonie ne peut légitimer une liaison que Dieu et la nature défendent. Je ne me permettrai pas de vous donner les épithètes que vous méritez l'un et l'autre, mais vous ne pouvez ignorer quel châtiment recevrait votre crime dans une contrée civilisée.

La discussion entre le mari et la femme se changea bientôt en altercation, et l'épouse légitime déclara que loin de changer de conduite, elle autorisait ses enfants à ne pas respecter cette coquine d'Élisabeth.

Après tout, mistriss Slocomb était plus à plaindre qu'à blâmer; ses principes inébranlables s'opposaient à accepter la polygamie, et elle se flattait de l'espoir de se débarrasser de Bets, à force d'humiliations et de mauvais traitements.

Lorsquelle me parla de ce plan, je lui dis que je doutais de sa réussite.

— Je compte rendre sa position intolérable; j'agirai comme Sarah le fit pour Agar!

— Vous n'aurez pas cette cruauté, lui répondis-je; d'ailleurs, tous les torts viennent de votre mari. On m'a dit que cette femme était douce et inoffensive; elle est orpheline et n'a point d'asile.

— Eh bien! qu'elle cherche une autre demeure!

Mistriss Slocomb était d'un caractère indulgent, affectueux et compatissant; mais, dans cette circonstance, il eût été superflu de faire appel à son cœur, car elle était aveuglée par la colère et la prévention.

Nous nous promenions, elle et moi, certain jour, par un temps magnifique, dans le voisinage de leur habitation, lorsque notre attention fut attirée par un vacarme épouvantable : nous entendîmes le bruit de coups accompagnés de paroles injurieuses et de cris aigus. Mistriss Slocomb s'élança vers la maison. Je la suivis et je fus témoin d'une scène tristement grotesque. Élisabeth avait empoigné par les cheveux l'aîné des garçons, et elle le battait à outrance à l'aide d'une cuiller

à pot toute chaude, qu'elle venait de retirer d'une marmite placée sur un feu ardent.

— Misérable chenapan, s'écriait-elle, tu me le payeras ! tu m'as tourmentée assez longtemps; je vais te donner une leçon qui te profitera.

— Osez-vous battre mon enfant? vociféra mistriss Slocomb courant à son secours.

— Oui, je l'ose! répondit Élisabeth, qui se retourna en fixant son ennemie avec des yeux de panthère. Le garçon se jeta en hurlant dans les bras de sa mère.

— Malheureuse! s'écria celle-ci, je vais appeler mon mari.

— Votre mari, mon mari, madame, répondit Élisabeth, m'a dit de me défendre, et il m'a promis de me protéger.

— Menteuse! infâme! fille perdue! reprit mistriss Slocomb en essuyant les yeux de son enfant.

— Je ne suis pas plus menteuse, pas plus infâme et pas plus fille perdue que vous. Je suis mariée, et M. Slocomb est mon mari aussi bien que le vôtre. Il m'a autorisée à me faire justice : je puis le prouver, et chaque fois que vos maudits enfants me tracasseront, je leur administrerai une correction. Je ne veux plus supporter leurs insolences.

— Sortez d'ici, ou je...

— Quitter la maison, abandonner mon mari, pour vous plaire, à vous et à vos enfants? Non, certes! je resterai, et avant qu'il soit longtemps, je danserai sur votre tombe; comptez-y.

Mistriss Slocomb demeura confondue, car jusqu'à ce jour, Élisabeth s'était montrée tranquille et soumise.

— Vous avez eu tort de croire, poursuivit cette dernière, que parce que j'avais souffert vos insultes avec patience, je courberais toujours la tête; à dater d'aujourd'hui, je change de système, et vous vous apercevrez de la différence, je vous le jure.

Cette scène de désordre m'avait rendue malade, et je rentrai chez moi fort chagrine. La semaine suivante, mistriss Slocomb vint me voir; elle me parut très-découragée, et m'avoua que la vie lui était à charge, car sa maison était devenue un enfer. Élisabeth et les garçons se querellaient et se

battaient du matin au soir, et M. Slocomb ne pouvait rétablir la paix, puisqu'il avait donné à Élisabeth l'autorisation de se faire justice elle-même.

— O ciel! s'écria tout d'un coup mistriss Slocomb, voici un de mes enfants qui accourt de ce côté : que lui est-il donc arrivé?

L'enfant pleurait; la mère alla à sa rencontre jusqu'à la grille; je les vis se parler ensemble, puis elle se mit à courir comme une folle, sans songer à me dire adieu, ni même à reprendre son chapeau. Je demeurai fort étonnée de cette conduite, et je me perdais en conjectures, lorsqu'une personne vint me prier, de la part de mistriss Slocomb, de venir chez elle sans tarder un moment. La curiosité me décida à obéir à cette invitation; je trouvai la pauvre mère toute en larmes, assise auprès du lit sur lequel gisait un de ses garçons, qui paraissait être mort. Élisabeth, retirée à l'écart, gardait un morne silence.

— Oh! mistriss Ward! s'écria mistriss Slocomb en m'apercevant, je suis la plus malheureuse des femmes, et elle me désigna l'enfant de la main.

— Que s'est-il donc passé?

La mère ne put me parler, car ses sanglots étouffaient sa voix.

— Je l'avais prévenue, fit Élisabeth d'une voix saccadée.

— Avez-vous donc tué cet enfant?

— Je n'en sais rien, et du reste, peu m'importe; cela apprendra aux autres à me laisser tranquille.

Il paraît que, tandis qu'Élisabeth lavait le parquet, les enfants avaient comme de coutume commencé à l'insulter. Elle s'était alors fâchée et avait frappé violemment l'un d'eux sur la tête avec le manche du balai à laver. Il y avait par malheur un clou au bout de ce bâton, et le fer ayant pénétré jusqu'à la cervelle de l'enfant, il était tombé mort. M. Slocomb, qu'on avait envoyé chercher, se hâta d'arriver. Dès qu'il eut vu le cadavre de son enfant, il se retourna vers Élisabeth, et lui dit : — Est-ce vous qui avez tué mon fils?

— Oui, répondit-elle avec calme. Vous m'aviez dit de me tirer d'affaire toute seule, et de ne plus vous fatiguer de mes

plaintes. Je vous ai obéi; en voici le résultat. Mais je nie avoir eu l'intention de tuer l'enfant.

— Cela n'est pas vrai! vociféra la mère; vous nous avez cent fois menacés de vous défaire de nous.

— Occupez-vous désormais de vos affaires et laissez-moi tranquille, répondit Élisabeth avec le plus grand sang-froid; je m'engage dans ce cas à ne faire de mal à personne.

— Vous avez tous tort! s'écria M. Slocomb.

— C'est vous seul qui avez tort, reprit sa femme au milieu des sanglots. Nous vivions heureux avant que vous eussiez amené ici cette créature; elle nous tuera tous, c'est sûr.

— Pourquoi n'envoie-t-on pas chercher du secours? dit Élisabeth, dont la voix se radoucit.

— Il est trop tard! murmurai-je.

— Oui, trop tard! trop tard! répéta la pauvre mère en gémissant. Willy, mon ange, ne reconnaissez-vous plus maman? Oh! non, cher trésor! Mon cher agneau : vous voir mourir ainsi! C'est affreux!

Élisabeth fut-elle pendue? me demandera le lecteur; fut-elle au moins envoyée dans une maison de correction? Que lui fit-on enfin? — Rien du tout. Elle ne fut même pas réprimandée par l'Église. On feignit de croire que le meurtre avait été accidentel; on ajouta que le garçon aurait dû se comporter mieux, qu'il fallait espérer que ce serait un avertissement salutaire pour les enfants, et qu'à l'avenir ils traiteraient avec respect toutes les femmes de leur père.

Élisabeth continua à vivre dans la famille Slocomb; mais depuis la mort de William, elle gouverna et régna en despote; les enfants avaient peur d'elle. La mère infortunée, anéantie par la douleur, avait perdu toute son énergie, et je remarquai même en elle différents symptômes qui me faisaient craindre la folie. Elle ne parlait que de son enfant assassiné, passait des heures entières à sangloter sur sa tombe, puis se plaignait de l'abandon de son mari, qui, disait-elle, ne l'aimait plus et désirait sa mort.

Je crus devoir m'adresser amicalement et confidentiellement à M. Slocomb sur l'état de sa femme; je le suppliai de

renvoyer Élisabeth. Il se montra insouciant et me répondit qu'il y penserait. — Élisabeth, ajouta-t-il, était une très-bonne fille, et maintenant que la santé de mistriss Slocomb était dérangée, il ne savait pas trop comment on pourrait se passer d'elle. — Bref, M. Slocomb désirait se faire illusion : la société d'Élisabeth lui était indispensable, et plutôt que de se séparer de cette femme, il préférait laisser régner la discorde dans sa famille.

Quelques jours plus tard, une nouvelle terrible fut répandue dans la colonie. Mistriss Slocomb s'était suicidée, après avoir poignardé ses deux plus jeunes enfants. On avait trouvé les trois cadavres nageant dans le sang sur la tombe de William : la mère tenait encore le couteau dans sa main crispée. M. Slocomb ne cessa pas de vivre avec Élisabeth : il a même adjoint depuis deux autres femmes à son harem mormon.

XLI

Harmer délivré par Ethleen.

Un des traits caractéristiques des femmes indiennes est d'affecter toujours la plus grande indifférence au sujet de l'absence de leurs maris. Leur orgueil et leur dignité leur défendent de verser des larmes et même de manifester la moindre inquiétude. Ethleen avait conservé presque toutes les habitudes de sa nation, aussi s'abstint-elle de toute remarque, quoiqu'on lui parlât sans cesse de l'absence prolongée d'Harmer et de ses compagnons. Il était pourtant facile de voir que cette insouciance était simulée, et qu'elle éprouvait intérieurement une véritable torture.

— Savez-vous la nouvelle? Ethleen a disparu, me dit un jour mistriss Bradish.

— Savez-vous où elle est allée?

— Tout le monde l'ignore : elle a demandé à Louise de vouloir bien traire sa vache pendant son absence; puis, pre-

nant son arc et ses flèches elle a pris le chemin des montagnes. Voilà déjà cinq jours qu'elle a quitté sa maison, et on n'a plus entendu parler de cette infortunée.

Évidemment, Ethleen était allée à la recherche de son mari, et comme généralement on aimait Moore, on fit des vœux pour qu'elle réussît; d'autant plus qu'eu égard à sa liaison avec Harmer, on supposait que la découverte de Moore amènerait celle de son ami. Quelques jeunes gens déclarèrent que s'ils avaient connu le projet d'Ethleen, ils l'auraient accompagnée, car ils craignaient qu'elle ne pérît en route et que nous ne la revissions jamais. D'autres assuraient, au contraire, que sa sagacité naturelle la préserverait de tout danger. Huit jours après cet incident, Ethleen fut momentanément oubliée.

— Je ne puis rien découvrir sur ce qui concerne Emily, me dit un matin mistriss Bradish, et sa disparition est toujours pour moi un mystère incompréhensible. Je commence à craindre qu'elle ne soit morte. J'ai vainement interrogé l'une après l'autre les femmes du harem du prophète; je pense ou qu'elles ne savent rien, ou qu'elles sont ses complices.

— Je croirais plutôt cette dernière supposition.

— C'est possible, et pourtant j'hésite.

— Nous verrons avec le temps. Ah! si Harmer était ici...

— Me voici, répondit le jeune homme que nous reconnûmes sans peine au son de sa voix; c'était lui, en effet, Ethleen l'accompagnait et nous regardait d'un air mélancolique.

— Où êtes-vous donc allé depuis quinze jours? demanda mistriss Bradish, nous avons cru qu'il vous était arrivé quelque malheur.

— Vous aviez deviné juste, madame.

— Et vos compagnons, où sont-ils?

— Ils sont morts! — La pauvre Ethleen poussa un cri étouffé.

— Qu'est devenue Emily?

— Elle a été enlevée et cachée par Brigham.

— Serait-il vrai?

— Très-vrai; j'ai parlé à l'Indien qui a aidé à faire le coup, mais il n'a voulu me donner aucun indice qui pût m'aider à retrouver mon amie.

— Vous avez donc rencontré les Peaux-Rouges ?

— Non, pas ceux que je comptais aller visiter, répondit-il. Mais voyons, je vais satisfaire votre curiosité et vous raconter les aventures de mon excursion dans les montagnes : Nous partîmes, mes amis et moi, animés du désir de réussir. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire jusqu'au second jour de notre voyage. Nous rencontrâmes tout à coup des traces que Buckley reconnut pour être celles d'hommes de race blanche. Les orteils du pied droit étaient en dehors, ce qui n'est jamais le cas chez les Indiens.

Harmer s'était assis sur le pas de la porte; au moment où je me retournais, n'apercevant plus Ethleen près de lui, je demandai ce qu'elle était devenue.

— Elle est partie du côté des montagnes! s'écria mistriss Bradish, qui nous montra du geste la jeune Espagnole courant comme un faon poursuivi par des chasseurs.

— Mais ce n'est pas là le chemin de sa maison ! m'écriai-je.

— Vous ne la reverrez plus, répondit Harmer.

— Pourquoi cela ?

— Les liens qui attachaient Ethleen aux blancs sont rompus par la mort de son mari, et, si je ne me trompe, elle retourne parmi les siens pour ne plus les quitter. Allons! écoutez mon histoire. Nous suivîmes la trace des pas, et nous nous vîmes bientôt entourés d'une troupe d'Indiens parfaitement montés et armés de carabines. Fuir était impossible; nous nous préparâmes à vendre chèrement notre vie. Moore et Buckley furent tués sans coup férir, je fus moi-même cruellement blessé et accablé par le nombre; mais, jugez de mon étonnement, lorsque je reconnus que nos ennemis étaient des Mormons et non pas des Indiens ! Ils avaient, dirent-ils, des ordres supérieurs pour agir ainsi. J'allais périr comme mes camarades, lorsqu'un des assassins à qui j'avais rendu service autrefois, intercéda auprès des autres pour moi. On m'emmena dans la caverne où ces faux Indiens allaient ordinairement changer de vêtements, peindre leurs visages et endosser leurs costumes.

— Ce sont eux probablement qui attaquent les émigrés aventurés sur notre territoire, afin de les empêcher de visiter la ville sainte, dis-je à Harmer.

— Précisément.

Je regardai mistriss Bradish; elle garda le silence, et Harmer continua sa narration : — Ces hommes avaient reçu l'ordre formel de me tuer, mais il m'est impossible de vous révéler de qui émanait cet ordre sanguinaire. J'assistai à leurs débats. Les plus dévoués à leur consigne voulaient me brûler la cervelle, les autres désiraient me conduire bien loin dans les montagnes, afin qu'il n'y eût aucune chance pour moi de jamais retrouver la colonie. Je joignis mes instances à celles de ces derniers, et j'eus la vie sauve. On m'entraîna, les yeux bandés, garrotté sur mon cheval, et au bout de quatre jours de voyage on m'abandonna, après m'avoir fait avaler une boisson soporifique. Lorsque je me réveillai, je me vis seul, perdu au milieu d'un désert aride. Ma situation était affreuse, mais je ne me laissai point abattre. Dans ce moment même, je ne pensais qu'à Emily et je voulais vivre pour elle. J'espérais rencontrer une tribu d'Indiens rôdeurs, et j'eus cette bonne chance le troisième jour suivant. Les Peaux-Rouges étaient de mœurs hospitalières, ils m'emmenèrent dans leur village; j'eus une entrevue avec le chef, et dès qu'il sut d'où je venais, il commença à me parler des projets et des plans de mon père : c'est ainsi qu'il appelait Brigham.

Je feignis de les connaître, afin d'encourager l'Indien à à parler davantage.

— C'était fort mal à vous, fit mistriss Bradish, qui interrompait Harmer pour la première fois.

— Vous trouvez? ce n'est pas mon avis; cet homme en voulait à mes jours, et j'avais un compte à régler avec lui.

— Eh bien, qu'avez-vous découvert?

— Que Brigham ne cessait pas d'envoyer des émissaires parmi les tribus indiennes, afin de les exciter à la rébellion contre le gouvernement de Washington, en leur persuadant qu'on songeait à les déposséder. J'eus bientôt la conviction que certaines tribus puissantes avaient conclu un traité avec Brigham, et qu'elles devaient, à la première sommation, fournir un grand nombre de guerriers en échange d'armes à feu et de poudre de guerre.

— Eh bien! monsieur Harmer, qu'est-ce que cela prouve?

De tous temps l'intention des Mormons a été de s'affranchir du joug des païens, et de bâtir une ville qui fût la gloire du monde ?

— Je ne savais pas que pour faire réussir leurs plans, ils eussent recours au meurtre et qu'ils s'adjoignissent les Indiens pour attaquer des émigrants sans défense, et pour égorger des femmes et des enfants !

— Mais c'est là le seul moyen d'arriver au but, dit mistriss Bradish.

Harmer sourit dédaigneusement. — Le gouvernement fédéral sera instruit de ce qui se trame contre son repos et sa prospérité, ajouta-t-il.

Une expression d'indignation et de désappointement se peignit sur le visage de mistriss Bradish. — Ainsi donc, vous voulez nous trahir? dit-elle ; s'il en est ainsi, votre vie ne tient qu'à un cheveu !

— Épargnez-vous la peine de me tuer, répondit-il. Ma mort ne ferait que hâter votre perte. Pendant mon absence j'ai visité un poste militaire et fait connaissance avec les officiers des États-Unis. J'ai déposé entre leurs mains des dépêches pour Washington, dans lesquelles tous vos secrets sont consignés. Maintenant, faites ce que vous voudrez. Ah ! vous ne vous attendiez pas à cela, mistriss Bradish ; du reste, vos plans d'agrandissement et d'indépendance ne pouvaient réussir. Ils étaient impraticables, et vous auriez été traités comme des assassins et des traîtres.

— Il ne vous convient pas de parler de trahison, s'écria-t-elle avec violence, vous qui êtes un traître !

— Celle qui me donne ce titre en a menti ! répondit Harmer en colère, je n'ai jamais ni connu ni aidé vos plans ; loin de comploter contre le gouvernement, n'ai-je pas combattu sous ses drapeaux pendant la guerre du Mexique? n'ai-je pas toujours été un loyal citoyen ? ai-je jamais adhéré à aucune iniquité ?

— Washington est à dix mille lieues d'ici, et alors même que la nouvelle y parviendrait, il est douteux qu'on y ajoutât foi.

Mistriss Bradish était loin d'ignorer que si le gouvernement américain était une fois averti, il prendrait des mesures

énergiques; mais elle cherchait à se faire illusion, afin de pouvoir encore, s'il était possible, conserver ses espérances, ne fût-ce que pendant quelques minutes, et empêcher le souffle de la réalité de faire écrouler ses châteaux de cartes.

— La distance n'est rien, dit Harmer, un des officiers m'a dit qu'on avait sérieusement conseillé au président Pierce d'envoyer un gouverneur dans l'Utah pour arrêter les conspirations des Mormons.

— Un gouverneur païen pour nous espionner? oh! dans ce cas, nous sommes vraiment perdus!

— Certes, je ne serais pas revenu dans ce nid de démons, si ce n'eût été pour Emily; et du reste, si Ethleen n'était pas accourue à mon secours, peut-être ne serais-je jamais retourné parmi vous. L'Indien Walker, qui est initié à tous les projets de Brigham, m'avait fait prisonnier; j'avais les pieds et les mains liés par des cordes, et deux hommes montaient alternativement la garde à la porte de ma hutte; on me fournissait une nourriture insuffisante, mais pendant cette reclusion, j'obtins encore d'importants renseignements que j'ai fidèlement transmis au gouvernement.

Ethleen, qui possède la ruse et la sagacité de sa race, vint plusieurs fois se promener dans le voisinage du camp des Indiens; elle se cacha même dans les bois afin de n'être point découverte. Par un de ces pressentiments dont on ne se rend pas compte, j'eus tout d'un coup la certitude qu'un ami veillait sur moi; puis, en cherchant à deviner quel pouvait être cet ami, je pensai naturellement à Ethleen, car elle devait éprouver une grande inquiétude au sujet de son mari. Je ne fus donc point surpris lorsque le fils de Walker amena Ethleen près de moi. Cet Indien avait remarqué l'empreinte des pas de la jeune fille, et l'avait surprise pendant son sommeil. Frappé de sa beauté et de sa jeunesse, il s'assit auprès d'elle jusqu'au moment où elle se réveilla, lia connaissance avec elle, et quand il eut connu la mission qu'elle s'était imposée, il la conduisit vers moi à l'insu de son père.

Ethleen apprit la mort de son mari, et supporta cette nouvelle avec un stoïcisme vraiment héroïque : elle ne demanda même pas où il était tombé. Elle fit de nouveaux efforts pour

séduire le jeune Walker, et obtenir de lui qu'il me délivrât de mes entraves. Le jeune sauvage hésita plusieurs jours. Ethleen redoubla d'instances, et un soir, ayant donné à mon gardien un grand flacon d'eau-de-vie, celui-ci ne put résister et tomba bientôt ivre-mort devant la porte de ma prison. Quelques instants après, j'aperçus une forme légère qui se glissait dans l'ombre; une main coupa les cordes qui étreignaient mes membres, et une voix bien connue me dit à l'oreille : — Levez-vous, vous êtes libre!

Le jeune Walker nous procura deux chevaux et nous apprit qu'on ne nous poursuivrait pas, parce que les guerriers de la tribu se préparaient à aller attaquer la grande caravane de Santa-Fé.

Le point essentiel était d'éviter mes ennemis mormons, aussi prîmes-nous la route la plus longue. La prudence d'Ethleen était vraiment admirable, elle s'orientait et mesurait les distances à l'aide des étoiles. Quatre jours après notre départ, nous apercevions du haut de la Sierra la vallée du grand lac Salé.

XLII

Une vengeance indienne.

La découverte des mines d'or de la Californie fut connue dans notre colonie au moment où personne ne s'y attendait. Les Mormons, cupides de leur naturel, se sentirent électrisés par la soif de l'or, et la plupart d'entre eux abandonnèrent les fermes du produit desquelles ils vivaient, les magasins où ils vendaient à leurs frères des marchandises de toutes sortes, afin d'aller chercher fortune et s'enrichir en trouvant une veine de ce précieux métal. Les chasseurs de profession trouvèrent l'occupation de mineur plus avantageuse que celle de faire la guerre aux émigrants et de tuer du gibier. On fut obligé dans l'Utah de suspendre, faute d'ouvriers, les travaux

des manufactures d'armes et de poudre : tous les employés avaient pris le chemin des mines d'or. Brigham s'était en vain opposé au départ de ses administrés. Il avait tonné contre cette fièvre dorée, plus pernicieuse que la véritable maladie, mais ses exhortations demeurèrent sans effet. La nouvelle de cette découverte parvint à Weldy au moment même où il revenait de l'église où son union avec les deux missis Milton avait été célébrée. Il fit sur-le-champ ses préparatifs pour quitter sa maison, et toutes ses femmes, afin de se rendre aussi sur le territoire de l'Eldorado. Dès le lendemain de son double mariage, il rassembla sa nombreuse famille et leur dit qu'il existait de l'autre côté de la Sierra-Nevada un territoire couvert d'or, où il avait l'intention de se rendre. Il termina en recommandant particulièrement ses jeunes épouses aux soins et à la considération des plus anciennes.

Dans le nombre des femmes de ce vieillard se trouvait une nommée Hetty, que ses manières grossières et ses penchants cruels avaient rendue odieuse à toutes ses compagnes. Mais Weldy la traitait avec certains égards, à cause de la fortune qu'elle lui avait apportée. Cette misérable se souciait fort peu des lois du Mormonisme, car elle ne se gênait point pour martyriser les enfants et même les femmes, qui n'osaient pas se plaindre. Weldy s'était trop laissé absorber par la cupidité de ses opérations pour pouvoir maintenir l'ordre et la discipline dans sa nombreuse famille. Du reste, il haïssait les tracas, et n'aimait pas, lorsqu'il rentrait après une journée laborieuse, à écouter les clameurs et les plaintes de ses femmes qui demandaient justice l'une contre l'autre; il finit par croire qu'elles étaient toutes également coupables, et il leur parla en ces termes : — Écoutez-moi bien! je ne veux plus entendre vos criailleries ; vivez en bonne intelligence, si cela se peut ; mais ne venez plus vous plaindre à moi, ou je vous fustigerai d'importance, je vous le jure.

Cet avertissement avait fait taire les murmures, mais n'avait pas suffi pour en anéantir les causes. Aussi la maison était-elle toujours remplie de confusion. On ne pouvait pourtant pas blâmer le mari de ces désordres domestiques, car il lui était impossible d'y porter remède. Combien de maris qui

ont une peine extrême à vivre en paix avec une seule femme! Que pouvait donc faire un homme qui en avait quatorze, demeurant ensemble sur un pied d'égalité et sans qu'aucune parmi elles eût de suprématie sur les autres?

Le matin dont il s'agit, Weldy se tenait debout au milieu du parloir et prenait congé de chaque membre de la famille, à qui il donnait séparément des avis et sa bénédiction. Toutes ses femmes l'entouraient; plusieurs étaient d'une laideur prodigieuse, il y en avait de grandes et de petites, celles-ci avec des yeux bleus, celles-là avec des yeux noirs, verts ou gris; toutes se disputaient avec jalousie les témoignages d'estime ou d'affection que le maître distribuait à la ronde. Hetty, le tyran de la maison, était une grosse créature dont la taille avait la circonférence d'un baril à sucre : son visage démesurément large était couvert de taches de rousseur et de pustules; elle louchait, et l'expression de sa physionomie était vraiment hideuse; aussi abhorrait-elle la beauté en général et les belles personnes en particulier.

— Allons, Hetty, promettez-moi d'être bonne, lui dit le mari, et de ne pas tyranniser les faibles.

Hetty cligna des yeux et répliqua avec nonchalance et malice :

— Nous verrons!

Weldy se borna à lui serrer simplement la main, sans l'embrasser comme ses autres femmes. Cette manière d'agir parut l'irriter, mais elle ne prononça pas un mot et céda sa place à une de ses compagnes.

— Vous êtes une femme sensée, Élisa, dit Weldy à une autre : faites pour le mieux, et il lui donna une poignée de main.

Il prit ainsi congé de toutes ses femmes sans leur témoigner la moindre affection; car la polygamie a pour effet de détruire non-seulement la paix domestique, mais encore les sentiments du cœur. Les deux dernières femmes épousées la veille, les deux sœurs Melton, furent les seules à qui il donna un baiser. Quant aux enfants, ils reçurent un adieu collectif avec la recommandation d'être sages pendant que leur papa allait chercher de l'or.

— Ainsi, dit Hetty, lorsque Weldy eut disparu sur le chemin de la Sierra, voilà ce vieux fou qui nous abandonne à nous-mêmes. Dès aujourd'hui, je prétends être reine et tout faire à ma guise. Vous marcherez droit! dit-elle en regardant ses compagnes avec malice. Elle se hâta de s'installer dans la meilleure chambre de la maison, et assigna à celles-ci les gros ouvrages, à celles-là le soin des enfants ou des vaches. Quatre ou cinq autres femmes furent désignées pour la servir. A parler vrai, les sujets d'Hetty étaient peu obéissants, et à l'exception de quelques enfants qui connaissaient — par expérience — la vigueur de son bras, personne ne se soumit à son autorité. Bientôt aussi, toutes ces femmes en vinrent aux coups, elles s'arrachèrent les cheveux à pleines mains, et leurs visages furent défigurés à force de contusions et d'égratignures. Les deux sœurs Melton, qui étaient arrivées le même jour dans cet antre d'iniquités, se tinrent à l'écart, laissant les malheureuses se chamailler entre elles.

Hetty, toute laide qu'elle était, avait un amant auquel elle donnait des rendez-vous en secret. Les femmes chez les Mormons, comme partout ailleurs, sont obligées de cacher leurs infidélités à tous les yeux, car le pouvoir du mari est illimité. L'adultère est puni par le fouet, la prison, l'exposition publique, l'expulsion de l'Église, le bannissement, et enfin le divorce qui entraîne le refus de pension alimentaire, et par conséquent la misère : aussi, les femmes sont-elles en tout et pour tout à la merci de leur mari. Hetty avait été surprise avec cet amant par deux femmes indiennes, épouses de Weldy, et qui avaient soin des vaches. Cette découverte la tint sous leur dépendance jusqu'au départ de leur mari commun. Ces Indiennes, comme tous ceux qui appartiennent à leur race, couvaient contre leur ennemie une haine qui n'attendait pour éclater que l'instant favorable. Un jour, les deux plus belles vaches du troupeau s'étant égarées, les bergères furent sévèrement réprimandées par Hetty, qui les menaça du fouet. Celles-ci l'envoyèrent au diable et lui reprochèrent ses infidélités avec son mari. Hetty voulut se venger, et les saisissant par les cheveux selon sa coutume, elle les accabla de coups, leur déclarant que si elles prononçaient une seconde fois de

semblables paroles, elle les noierait dans le lac. Il est probable qu'elle n'eût point exécuté cette menace, mais les Indiennes ne voulurent pas en courir la chance. Elles sortirent comme à l'ordinaire, avec leurs vaches, sans que personne soupçonnât quelle affreuse pensée leur était venue à la tête. Elles passèrent leur journée à chercher dans la vallée une plante dont les propriétés leur étaient connues. Les personnes qui en mangeaient étaient atteintes du *delirium tremens*, révélaient les secrets les plus intimes, et mouraient souvent après avoir éprouvé les plus horribles tortures. La plante vénéneuse qui produisait ces terribles désordres était rare et ne croissait que dans de certaines localités, et puis en outre, elle exhalait un parfum aromatique qui la rendait difficile à dissimuler : les Indiennes savaient que la racine de cette plante, desséchée et réduite en poudre, perdrait son odeur sans que sa vertu délétère fût en rien diminuée. Il s'agissait tout simplement d'en saupoudrer les plats, et l'on prenait cet ingrédient pour du poivre ou pour de la moutarde.

Après plusieurs jours de recherches, elles récoltèrent une quantité considérable de cette plante, dont la fleur était d'un rouge foncé, la feuille dentelée et la tige ligneuse,

Dès que leurs préparatifs meurtriers furent terminés, une des Indiennes feignit d'être malade afin de ne pas être obligée de sortir; elle se proposa pour aider à la cuisine, et pendant une des absences du cordon-bleu mormon, elle parvint à introduire avec profusion sa poudre mortifère dans tous les mets préparés pour le dîner, sans songer un instant que toute la maison, femmes et enfants, allait participer à ce fatal repas destiné à son ennemie.

La cruelle Indienne vit d'un œil sec ses rivales dévorer le poison, et elle se réjouissait en pensant à sa vengeance. Quelques minutes après avoir mangé, les victimes commencèrent à ressentir un malaise; mais, quoique toutes fussent malades, les symptômes varièrent suivant les constitutions, et la quantité de poison absorbé. Les unes se plaignaient d'étourdissements et d'élancements dans la tête, et se mirent alors à pousser de grandes clameurs, à déchirer leurs vêtements, à casser les assiettes, tout ce qui se trouvait sous leurs mains;

d'autres rampaient en caquetant et en grimaçant comme des singes. Les enfants hurlaient et dévastaient la maison, ils couraient ensuite dans les rues comme des hydrophobes, et cette vue terrifiait les gens paisibles qui se trouvaient sur leur passage.

Mistriss Bradish, qui avait la manie des visites, s'était rendue chez les dames Weldy avec l'intention d'y passer l'après-midi. La scène de désolation dont elle fut témoin la remplit d'étonnement, et elle s'enfuit épouvantée. Je la vis arriver à la maison, afin de prier M. Ward d'aviser avec elle à ce qu'il y aurait à faire. Le cas raconté par mistriss Bradish était si extraordinaire, que nous fûmes tentés d'en douter, et que peu s'en fallut que nous ne la crussions folle elle-même.

— Voici, nous disait-elle, ce dont j'ai été témoin : Celle qui avait commencé à manger la première, débuta par faire des contorsions et des grimaces, puis se levant avec précipitation, elle se mit à danser comme si elle avait été piquée par une tarentule. Et tenez! voici une de ces femmes qui vient de ce côté! continua-t-elle en regardant par la fenêtre.

En effet, la belle Henriette Melton se traînait dans la rue en jetant de hauts cris.

— N'attendez pas un instant de plus, monsieur Ward, dis-je à mon mari. Allez voir si il y a quelque remède à porter à ces malheureuses.

M. Ward m'invita à l'accompagner. J'y consentis par charité bien plus que par curiosité. Nous trouvâmes la maison déserte, les Indiennes seules étaient restées maîtresses des lieux : elles se tenaient à l'étage supérieur et causaient vivement entre elles dans leur idiome natal. La table était encore servie : je fis remarquer que l'odeur qui s'exhalait des plats était toute particulière, et que la viande paraissait tachetée. M. Ward coupa une tranche de bœuf et la jeta à un chien de la maison : l'animal commença sur-le-champ à aboyer, à sauter et à hurler. Il était impossible de nier la présence du poison, et les soupçons tombèrent sur les deux Indiennes.

La foule s'était assemblée devant la maison, et on résolut de s'emparer des coupables. On les trouva occupées à fouiller partout et à emballer les meilleurs effets, afin de les emporter

dans leur fuite. Elles nièrent d'abord effrontément; mais à la fin, elles se décidèrent à avouer leur crime. Le peuple demanda qu'elles fussent immédiatement punies sans s'arrêter aux formalités de la loi. On les pendit donc sans miséricorde au premier arbre venu. A vrai dire, leur mort fut bien moins horrible que celle de leurs victimes. Plusieurs de ces malheureuses n'avaient pas de familles. Elles s'enfuirent dans les bois et dans les cavernes, et quelques mois après, des chasseurs retrouvèrent leurs squelettes desséchés dont la chair avait été dévorée par les bêtes féroces. Les enfants échappèrent presque tous à la mort; mais ils vécurent pour rester idiots et contrefaits.

Weldy revint enfin de la Californie et trouva ses terres abandonnées, ses troupeaux dispersés et sa maison ouverte à tous les vents. Peu s'en fallut même que son bien n'eût été confisqué au profit de l'Église : on n'attendait plus que la nouvelle de sa mort.

— Il est inutile de me livrer au désespoir, dit-il avec philosophie; j'ai perdu mes femmes, mais j'ai de l'or, — et il frappait sur son sac de voyage. En effet, ses richesses lui procurèrent autant de femmes qu'il en voulut; les pères de filles bonnes à marier vinrent les lui offrir, car on le savait en état de payer largement. En vain les mères s'opposaient-elles à ces marchés dénaturés : cette rébellion n'avait pour résultat que des reproches et bien souvent des coups.

XLIII

Révélations.

A vrai dire, la découverte inopinée des riches placers du moulin de Sutter fut un bonheur pour les Mormons; elle absorba leur attention et attira en Californie tous les hommes énergiques. Dès que ces individus échappèrent à l'influence de Brigham, ils sentirent leur zèle pour l'Église et pour la propa-

gation de leur foi se refroidir considérablement. Les chefs eux-mêmes, voyant leurs plans éventés et leurs projets annihilés, eurent honte de leurs iniquités et adoptèrent une autre ligne de conduite. Mistriss Bradish fut du nombre de ces derniers. Sa haute intelligence se remit promptement du coup qui avait tué ses espérances ambitieuses. Elle se réveilla comme si elle sortait d'un rêve, et comprit le vide et l'extravagance coupable de ses projets. Elle s'aperçut enfin du véritable caractère des Mormons, et conçut de l'horreur pour les crimes et les déceptions auxquels elle avait participé; les larmes de son repentir furent réellement amères.

— La perte de votre argent doit être considérable, ma chère madame? lui dis-je un jour.

— Hélas! vous dites vrai, me répondit-elle; mais je n'y fais aucune attention, lorsque je songe aux remords de ma conscience. J'ai été la dupe d'un misérable voleur, tandis que je me croyais conduite par lui vers un but honorable. Les premiers chefs du Mormonisme avaient en eux un pouvoir fascinateur dont l'influence se reflétait sur tous ceux qui les approchaient, et à l'aide duquel ils guérissaient les malades et opéraient des miracles.

— C'était tout simplement la science du Mesmérisme, fis-je en l'interrompant.

— C'est vrai; mais cette puissance mystérieuse, tout à fait inconnue dans ce temps-là, a puissamment contribué aux succès de Smith et de ses coreligionnaires.

— Ce qui m'étonne, dis-je, c'est que Smith ait pratiqué le magnétisme bien longtemps avant qu'il ait été connu dans ce pays.

— Je puis vous donner la clef de ce mystère, ajouta mistriss Bradish: un colporteur allemand, qui malgré sa pauvreté était un homme d'un grand esprit et d'un profond savoir, lui avait enseigné toutes les ressources de cette science. Smith le récompensa généreusement, et le professeur promit le secret à son nouvel élève. J'étais présente lorsque Smith donna à M. Ward les preuves de son pouvoir, dont vous avez, madame, subi les effets, aussi bien que dix mille personnes qui ne s'en sont jamais doutées. Pauvre Ellen! s'écria-t-elle en se couvrant le

visage à l'aide de ses deux mains, comme elle a dû souffrir ! Malheureuse mistriss Clarke ! Ah ! je leur ai fait bien du mal à toutes deux, et à vous aussi, mistriss Ward.

— A moi ?

— Oui, à vous. Savez-vous ce que c'est que ce papier ? dit-elle en tirant de sa poche une lettre que je reconnus pour être celle que j'avais écrite à mes amis.

Ma surprise fut grande à la vue de cette missive; mais, sans me donner le temps de parler, mistriss Bradish ajouta :

— Cette lettre n'a jamais été expédiée à son adresse; une personne qui vous est chère me conseilla cette tromperie.

— Je frémis de vous comprendre !

— M. Ward vous avait rencontrée dans la diligence, il vous trouva belle, et dès ce moment il dressa autour de vous un réseau de déceptions afin de vous retenir; lui pardonnerez-vous jamais ?

— Oui, car c'est à lui que je dois le bonheur de ma vie.

— Pardonneriez-vous aussi à l'homme qui aurait voulu vous tromper par un faux mariage ?

— Parlez, madame, expliquez-vous ? Mon mariage ne serait-il pas légitime ?

— C'est grâce à moi que vous n'avez pas été abusée, car telle était l'intention de votre mari, et pendant fort longtemps il a cru vous avoir réellement trompée.

— Est-il possible ! m'écriai-je, pénétrée d'horreur, en apprenant la trahison de l'homme à qui j'étais unie pour toujours.

— Vous rappelez-vous quel fut votre étonnement lorsqu'on ne vous admit point à la signature des articles du contrat de vente des terres de votre mari ?

— Certainement, mais...

— Ce seul fait vous prouve qu'il ne vous regardait pas comme sa femme légitime; il vous aimait, j'en conviens; mais il préférait à tout les intérêts du Mormonisme, et il voulait vous ôter les moyens de réclamer un douaire si vous lui surviviez. Ses biens après sa mort devaient ainsi être rendus à l'Église.

— Comment avez-vous connu tous ces détails ?

— J'étais sa confidente; mais j'avais juré que votre con-

fiance en moi ne serait point trahie. Il voulut, lors de votre mariage, avoir recours à un faux magistrat, et j'eus besoin d'user d'adresse pour requérir la présence d'un véritable *lawyer* sans qu'il s'en aperçût. C'est donc grâce à moi que vous avez été bien réellement mariée.

— M. Ward sait-il cela maintenant?

— Oui, et lorsque je lui eus dit la vérité, il me remercia avec effusion, me disant que j'avais fait son bonheur en délivrant son âme d'un remords cuisant. Je dois vous avouer que lorsque M. Ward se joignit aux Mormons, il avait des vues ambitieuses et désirait devenir leur chef. Il était donc très-naturel qu'il consacrât tous ses biens au succès de l'entreprise; mais ses projets ayant été déçus, il revint à de meilleurs sentiments, et il regretta le tort qu'il vous avait fait. Heureusement que, grâce à moi, vous étiez sauvée de tout danger!

Je remerciai mistriss Bradish de sa sollicitude à mon égard.

— Cela n'en vaut pas la peine, me répondit-elle; et pourtant je voudrais être assurée que vous vous souviendrez de moi avec amitié lorsque je serai partie.

— Partie! m'écriai-je; mais où donc allez-vous?

— Dans le pays de l'or, en Californie! Je pars en compagnie des Stillman et de mistriss Beardsley; Harmer nous accompagnera, mais seulement lorsqu'il aura retrouvé Emily.

A ces mots, un éclat de rire vint frapper nos oreilles. Nous nous retournâmes aussitôt du côté de la porte, et nous aperçûmes, derrière un buisson de roses, une femme qui se cachait à nos yeux.

— Emily! est-il possible? D'où venez-vous, mon enfant? s'écria mistriss Bradish, qui entraîna la jeune fille dans la maison, la fit asseoir, et la supplia de nous raconter ses aventures.

— Cela ne se peut pas, répliqua-t-elle.

— Vous avez été enlevée par les Indiens, et ces maudits, las de vous garder, vous ont ramenée dans la vallée? ajouta mistriss Bradish. Ah! votre disparition nous a causé de vives inquiétudes; elle a même coûté la vie à plusieurs des nôtres.

Emily gardait toujours un silence obstiné.

— Je ne puis rien vous dire, répétait-elle; car si je parlais, je compromettrais mon père.

— Votre père!

— Oui! j'ai découvert celui qui est l'auteur de mes jours.

— Ah! ce doit être le chef des Mormons, Brigham Young, s'écria mistriss Bradish; il y a déjà longtemps que je m'en doutais!

— Eh bien! oui, répondit Emily, et cette circonstance m'a causé autant de joie que de larmes. Il m'a reconnue pour sa fille légitime, car il avait été légalement uni à ma mère en dépit des bruits mensongers qui couraient sur le compte de cette pauvre femme, et cependant, mes amies, je suis saisie de douleur, d'horreur et de surprise, lorsque je songe de quelle manière cette découverte a été faite.

Nous suppliâmes Emily de nous raconter ces détails, mais elle s'y refusa obstinément; elle nous avoua seulement que la veille, tandis que Brigham la pressait encore de devenir sa femme, la lettre de sa mère était tombée dans ses mains, et le pontife mormon n'avait plus eu le moindre doute sur la position de sa fille et sur l'inceste qu'il avait été à la veille de commettre.

— Ainsi, vous étiez cachée dans sa maison et ses femmes l'ignoraient? demanda mistriss Bradish.

— Oui! du moins pendant les premiers jours, répondit Emily. Toutes les femmes de Brigham ont fini par le savoir, mais elles n'eussent pas osé trahir son secret.

— Et quels sont vos projets, ma chère enfant, maintenant que vous voilà libre pour toujours?

— Je quitte l'Utah la semaine prochaine pour me rendre en Californie.

— Et Harmer vous accompagne-t-il?

— Il en a du moins l'intention.

— Vous l'avez donc revu?

— Ce matin même : il venait parler à mon père, et il est entré dans la salle de réception au moment où j'étais assise à ses pieds. A la vue de cette apparente intimité, le pauvre garçon s'imagina que j'avais enfin consenti à épouser le prophète; mais je me levai à la hâte, et saisissant sa main, je pré-

sentai mon fiancé à mon père. Je ne vous raconterai pas quelle fut la surprise de Harmer. Brigham a promis de sanctionner notre union.

— Connaît-il votre projet de départ ?

— Certainement; et non-seulement il l'approuve, mais il dit à qui veut l'entendre qu'il voudrait voir tous les Mormons mécontents de son administration imiter notre exemple. Les vrais croyants doivent seuls, suivant lui, habiter la ville des saints.

M. Ward et plusieurs autres personnes entrèrent dans ce moment, et félicitèrent Emily de sa parenté avec le prophète-gouverneur. On lui souhaita toutes sortes de prospérités pour son union prochaine et pour son voyage. Mistriss Bradish était plus joyeuse que jamais, car elle espérait rencontrer de nouvelles aventures dans la Sierra-Nevada. Elle ajouta même qu'elle était sûre de faire fortune aux mines de l'Eldorado.

XLIV

Les iniquités du Mormonisme.

Depuis l'époque où j'avais été affiliée aux Mormons, je n'avais eu que fort peu de rapports avec eux; jamais je ne paraissais à leurs assemblées, et je ne savais de leurs affaires politiques et religieuses que ce que j'apprenais par hasard. Je n'avais jamais non plus embrassé leur religion; mais, comme il m'avait été impossible de fermer les yeux et les oreilles à tout ce qui se passait autour de moi, je n'avais pu éviter de comprendre que tout leur système avait pour base les jongleries, les impostures et les fourberies, qui pouvaient faire tomber dans leurs piéges les faibles et les ignorants. Il y avait cependant une chose que je ne pouvais comprendre, un problème impossible à résoudre, et quoique je ne sois pas naturellement soupçonneuse, mon esprit flottait au milieu d'horribles conjectures.

Grâce à quelques incidents insignifiants en apparence, mais très-importants au fond, j'étais convaincue que le but de l'Église des Mormons était de former une organisation secrète et de s'affranchir de la mère patrie. Je savais pertinemment que cette société était formée de l'écume de la société, du rebut des prisons, de malfaiteurs souillés de tous les crimes; mais je m'étais bercée de l'illusion que cet état de choses avait pour moteurs la turpitude et les mauvais instincts des chefs mormons, et non pas les principes irrévocablement arrêtés de l'Église. Je découvris plus tard que la racine du mal était dans le Mormonisme lui-même. Un Mormon qui agit dans l'esprit de sa doctrine doit être hypocrite, sensuel et sans conscience. Mon mari était-il donc de cette trempe-là? Il m'avait toujours traitée avec affection; à vrai dire, les aveux de mistriss Bradish m'avaient dévoilé ses perfidies, mais une femme doit toujours défendre son mari.

Une chose, entre autres, m'étonnait depuis quelques jours, c'était la disparition de certaines personnes qui m'étaient connues, et ces personnes, je dois le dire, étaient des ennemis de la personne et de l'administration de Brigham, des gens qui avaient désiré le supplanter ou partager avec lui la toute-puissance. Je veux parler particulièrement de Lawrence et d'Irène. Ils habitaient tous deux une maisonnette, et on les voyait journellement se promener ensemble dans leur petit jardin. Un beau jour, la porte de cette habitation ne s'ouvrit plus, le champ resta en jachère, les animaux domestiques furent accaparés par l'Église, et personne ne s'inquiéta de ce qu'étaient devenus les propriétaires. M. Ward prétendit qu'ils étaient partis pour un long voyage : il s'étonnait même qu'on lui demandât où ils étaient, attendu qu'on ne l'avait pas désigné pour être leur gardien.

Entre autres disparitions tout aussi mystérieuses, je remarquai aussi celle d'un aimable jeune homme qui était venu dans l'Utah avec une caravane d'émigrants. Le nouveau venu s'était épris d'une jeune fille vivant dans la maison d'un Mormon, quoiqu'elle n'appartînt pas à la famille. Sa tendresse fut payée de retour par la pauvre créature, dont la main était promise à un chef déjà marié à neuf femmes. Ignorant le

danger qu'il courait et ne songeant qu'à son amour, l'amant abandonna ses amis, qui continuèrent leur voyage sans lui, et se décida à rester dans l'Utah. Depuis le commencement de leur liaison, Arabella avait été strictement surveillée; mais l'amour se rit des verrous, et les deux amoureux étaient parvenus à concerter un plan de fuite. Malheureusement, quelqu'un les trahit, et une nuit, au moment où la fugitive sautait par une fenêtre, elle tomba dans les bras de l'homme qu'elle détestait, au lieu de rencontrer l'étreinte de son amant. Que devint le jeune homme? Je n'osai jamais approfondir ce mystère; mais on ne le revit jamais plus dans le pays.

Plusieurs femmes disparurent aussi de la même manière, et c'étaient toujours celles dont les maris ne se souciaient plus. Brigham expliquait ces malheurs d'une manière fort bizarre. Dans un journal publié sous son patronage et soumis à sa censure, il annonça que l'Indien Walker aimait à la fureur les femmes mormons, et il prévenait les maris que, si à l'avenir ils ne surveillaient pas leurs *moitiés*, ils auraient la douleur d'en perdre un grand nombre.

Je parlerai encore d'une jeune et charmante dame arrivée dans le pays avec une compagnie d'émigrants qui se rendaient dans l'Orégon. Elle fit connaissance avec un individu qui paraissait très-bien élevé, se disait garçon et possédait une grande fortune. Grâce à des intrigues de tout genre, à des embûches de toutes sortes, elle finit par consentir à l'épouser. Le mariage eut lieu, et le même jour ses amis continuèrent leur voyage. Jugez de la consternation de cette malheureuse, lorsqu'en arrivant dans la maison de son nouveau mari, elle la trouva occupée par une femme acariâtre, qui lui enjoignit d'aller à la cuisine et l'engagea à se souvenir que c'était désormais sa place. Julie, c'était le nom de cette dame, regarda son mari, qui lui répondit : — Marguerite a raison, et vous devez lui obéir. C'est à cette condition seulement qu'elle m'a permis de vous amener ici.

Julie, trop profondément affligée pour pouvoir parler, se retira dans la cuisine, et depuis ce moment la première femme exerça sur la seconde un système de traitements bar-

bares dont le détail passe toute croyance. Julie implora la protection de son mari.

— Le premier devoir de la femme est l'obéissance, lui disait-il.

— L'obéissance envers vous, oui! je la comprends; mais...

— L'obéissance envers moi comporte aussi l'obéissance envers Marguerite, répondit-il, puisque c'est ma volonté que vous lui obéissiez et que vous la serviez. A l'avenir, ne m'ennuyez plus de vos récriminations.

Et Julie fut forcée de faire tous les gros ouvrages de la maison, et souvent elle subit les punitions corporelles les plus cruelles et les plus révoltantes; car quoique les règles du Mormonisme refusent à une femme le droit de punition sur une autre, le mari a le pouvoir de lever ce veto lorsque bon lui semble.

Ne pouvant enfin plus résister à ses douleurs, Julie finit par dire à son mari qu'elle était décidée à le quitter et à partir avec une caravane d'émigrants qui devait arriver d'un moment à l'autre; le mari approuva ce projet, se montra satisfait, et lui promit même une somme d'argent. Deux ou trois jours après, Julie disparut un soir, et on n'entendit plus jamais parler d'elle. Les femmes seules exprimèrent un peu de surprise, mais Brigham leur imposa silence en leur disant que Satan l'avait enlevée corps et âme, afin de la punir de ne s'être point contentée de son heureux destin parmi les enfants de Dieu.

L'exercice de la *Loi du Lynch* était encore, dans l'Utah, une cause de mystérieuse terreur : les femmes en étaient les principales victimes. L'une d'elles osait-elle se plaindre d'une action qui déconsidérait la polygamie ou qui mettait en lumière la sensualité et les faiblesses d'un saint, manifestait-elle une désapprobation quelconque, il lui fallait subir une punition horrible. On la dépouillait de ses vêtements, puis, après l'avoir enduite de goudron, on la roulait dans des plumes, pour la forcer à subir les huées de la populace. Ce qui redoublait l'horreur de ces exécutions, c'était le mystère dont elles étaient environnées. On était puni pour la moindre parole inconsidérée, bien longtemps après que ces paroles et ce qui y avait

donné lieu étaient déjà oubliés. La Loi du Lynch était particulièrement exercée sur des victimes sans défense, ignorant la gravité des fautes qu'on leur imputait. Peu de femmes survivaient aux suites des ces châtiments, et plusieurs tombèrent dans des attaques d'épilepsie et même de folie. Un ancien avait entendu une pauvre créature dire à un émigrant que la polygamie était un système abominable : un soir, au moment où elle allait chercher de l'eau, elle fut enlevée, bâillonnée, dépouillée de ses vêtements, attachée à un arbre, et flagellée jusqu'à ce que le sol fût inondé par le sang qui coulait de ses blessures. On la laissa ainsi toute la journée. La nuit suivante, ses bourreaux vinrent la reprendre, et la déposèrent sur le seuil de la maison de son mari, qui, le lendemain matin, la trouva à moitié morte. L'infortunée fut longtemps malade, et toutes les femmes de son mari refusèrent de lui porter secours. Enfin la mort la délivra de tous ses maux.

Une autre femme qui rentrait chez elle à la brune fut enlevée par un homme à cheval, emportée dans un endroit écarté, et là, on lui brûla la bouche et la langue avec un fer rouge, sans lui dire pourquoi : et la malheureuse ne se souvenait pas d'avoir jamais commis le moindre délit. Ces incidents n'étaient point des faits isolés, ils étaient au contraire très-fréquents : aussi la partie féminine de la population vivait dans une terreur perpétuelle.

Je fus longtemps à me convaincre que ces crimes étaient le résultat d'un plan arrêté. Je savais bien que les maris possédaient sur leurs compagnes un pouvoir illimité, mais l'application de cette Loi du Lynch était une invention nouvelle, qui inspirait une terreur d'autant plus profonde qu'elle était environnée de mystère.

J'avais au fond du cœur des craintes sérieuses pour ceux de mes amis qui se préparaient à partir pour la Californie. Un jour je me hasardai à faire part de mes appréhensions à M. Ward, il me regarda d'un air inquisiteur et me répondit très-brusquement de me mêler de mes affaires.

Le soir même, mon mari entra dans le salon et me dit :

— Maria, écoutez-moi, il s'agit d'une chose très-importante pour votre bonheur et pour votre sûreté. — Un saisissement

indéfinissable, un horrible soupçon, mille chimères enfin, traversèrent mon imagination; mes yeux s'obscurcirent, j'allais tomber évanouie, quand mon mari m'enlaça de ses bras.

— Ne soyez pas effrayée, fit-il d'une voix remplie de tendresse, c'est tout simplement un avis salutaire que je veux vous donner; hélas! ma chère femme, vous ne retenez pas assez votre langue.

Je savais qu'il avait raison, mais j'étais trop agitée pour pouvoir parler.

— Allons, Maria, ne tremblez pas ainsi; personne ne vous fera de mal; mais soyez franche, vous connaissez les secrets du Mormonisme?

— Oh! ce que j'en sais est fort peu de chose, répondis-je tout bas; je ne vais jamais à vos réunions...

— N'essayez pas de me tromper. Je devine très-bien ce que vous soupçonnez, mais avez-vous parlé de ces soupçons à quelqu'un?

— Je ne le crois pas. Du reste, si je l'avais fait, qu'en adviendrait-il?

— Je ne puis vous le dire exactement, dit M. Ward. Mais sachez qu'il faut avoir des yeux et être aveugle, des oreilles et ne point entendre, de l'esprit et ne rien comprendre; quoi que vous puissiez découvrir, ne parlez à personne de vos soupçons. Ne donnez pas un corps à vos pensées : cette manière d'agir pourra seule assurer votre sécurité.

— Expliquez-vous?

— Je ne le puis, ma chère amie; mais, je vous en supplie, suivez exactement mes conseils.

— Puis-je vous adresser encore une question?

— Oui, certes!

— Me répondrez-vous avec franchise?

— Si cela est possible; j'ai à remplir des devoirs dont je ne puis vous expliquer la sainteté, ma chère femme; n'essayez pas de m'entraîner à les trahir, parce que... parce que... enfin, j'ai une raison, et une raison si importante que j'hésite à vous la donner.

— Vous savez, monsieur Ward, qu'il y a eu, depuis peu de temps, un grand nombre de disparitions mystérieuses : on

assure qu'il n'est plus possible de se hasarder hors de sa maison après la chute du jour?

— Hélas! c'est la vérité! répondit M. Ward, en cachant son visage entre ses deux mains.

— Je veux savoir si les crimes qui ont été commis sont des actes de vengeances personnelles, ou s'ils émanent de la volonté de l'Église, dont le chef voudrait ainsi obtenir une obéissance passive.

— Maria, je ne puis vous donner aucune explication; seulement, croyez-moi, ma bien-aimée, ayez la prudence de ne pas manifester vos opinions. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les personnes suspectes sont surveillées par les autorités ecclésiastiques, et qu'elles subissent les punitions que l'Église leur inflige lorsqu'elle les trouve coupables; comme le mystère fait partie de notre politique, le peu que vous savez, si vous étiez maintenant indiscrète, pourrait vous coûter la vie.

— Mistriss Bradish et Harmer ne seront point discrets dès qu'ils seront arrivés en Californie : Emily ne gardera pas non plus le silence.

— Mais arriveront-ils jusqu'en Californie? fit M. Ward avec une inflexion de voix qui fit naître en moi de pénibles soupçons.

— S'opposera-t-on donc à leur départ?

— Je l'ignore. Mille obstacles qui ne dépendent pas de ma volonté peuvent entraver leurs projets, surtout s'ils sont assez insensés pour vouloir nuire aux intérêts de l'Église et des saints. Mais à vrai dire, ils savent peu de chose, ils ne peuvent avoir même un indice sur nos affaires les plus importantes; nous avons promptement appris à nous défier de mistriss Bradish, dès qu'on a découvert que son but était de nous gouverner, et que, du jour où ses espérances personnelles avaient été déçues, elle avait résolu de nous abandonner.

— Ah! monsieur Ward, nous devrions partir avec eux! m'écriai-je, en poussant un profond soupir.

— Seriez-vous malheureuse? me demanda-t-il.

— Pas avec vous, mon ami, mais vous ne pouvez nier que notre ville ne soit une véritable Sodome; les femmes y sont

misérables, les enfants dégradés, et vos deux innocentes filles vivent au milieu de cette abominable sentine du vice! Les destinez-vous à être la dixième ou vingtième femme de quelque débauché?

— Taisez-vous, Maria, taisez-vous! un pareil langage, tenu en présence de tout autre que moi, serait votre arrêt de mort.

— Voilà pourquoi je désire quitter ce pays maudit.

— Ce désir même, s'il était connu, vous serait imputé à crime : déjà vos propos ont été plus d'une fois rapportés et commentés, et j'ai dû employer en votre faveur tout mon crédit, qui bientôt pourtant, je le crains, n'aura plus assez d'influence. Je vous l'apprends, afin que vous vous teniez sur vos gardes.

— Mais qui donc a rendu compte de mes discours?

— Je n'en sais rien; d'après nos lois judiciaires le révélateur reste toujours inconnu.

XLV

Fatale curiosité.

Nous nous étions séparés, mon mari et moi, sur ces dernières paroles, au moment où un des patriarches mormons entrait dans le salon, suivi d'une jeune fille, — sa septième femme, — qui bientôt laissa M. Ward et le saint causer entre eux sur différents points de théologie. Ma chambre à coucher n'était séparée du parloir que par une cloison très-mince; et sans avoir en aucune façon l'intention d'écouter la conversation, je fus involontairement mise au fait du sujet dont il était question. Il s'agissait d'un crime dont l'atrocité me pétrifia d'horreur.

Un jeune officier américain avait pénétré quelque temps auparavant dans le pays des Mormons, en compagnie de

quelques camarades. Les chefs de l'Utah les avaient parfaitement accueillis. Cet officier, nommé Gunison, eut le malheur de manifester une curiosité toute féminine. Il savait que la polygamie était pratiquée parmi nous, mais se défiant des récits fabuleux et des éloges prodigués par les chefs mormons à cette institution soi-disant patriarcale, il fit tous ses efforts pour parvenir à se renseigner auprès des femmes. Dès que son but fut connu, il se trouva circonvenu de façon à ce qu'aucune femme ne pût causer avec lui. Deux de ses compagnons, plus heureux, découvrirent au milieu de nous deux parentes éloignées qui leur donnèrent les détails les plus complets sur le Mormonisme et sur la polygamie, à la condition expresse qu'elles seraient emmenées hors d'un pays où leur position était intolérable. Leur désir de retourner dans les pays civilisés était si grand, qu'elles comptaient pour rien les fatigues et les privations d'un si long voyage. Peut-être ces femmes ignoraient-elles véritablement les périls auxquels elles exposaient leurs amis, ou bien se fièrent-elles aux mains de la Providence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles parvinrent à s'échapper de la ville du lac Salé. Mais leur absence ayant coïncidé avec le départ de Gunison, on l'accusa de leur enlèvement, et dès lors la rage des Mormons ne connut plus de bornes. Le brave officier et ses compagnons furent accablés d'injures, et on convoqua immédiatement une assemblée pour décider du châtiment qu'ils méritaient. J'avais entendu parler de tout cela, à l'époque où ces événements étaient arrivés, mais je n'appris que par l'entretien de mon mari et de son confrère la décision prise pendant la conférence et l'assassinat qui en fut la suite. Il paraît, d'un autre côté, que Gunison avait en outre découvert plusieurs secrets des Mormons; aussi sa perte fut jurée à l'unanimité.

Le patriarche mormon racontait avec le plus grand sang-froid les détails de cette entreprise sanguinaire : — Une troupe de Mormons fut expédiée, dit-il, pour rejoindre Gunison, le Seigneur les guida, et après une poursuite de plusieurs jours, ils découvrirent la caravane campée sur une colline. Le chef de l'escouade, saisi d'une inspiration divine, ordonna à ses hommes de choisir chacun une victime au bout de leur cara-

bine et de se précipiter ensuite, les couteaux et les tomahawks en mains, pour achever les blessés : il leur déclara que la malédiction de Dieu les atteindrait s'ils en laissaient un seul vivant. Les femmes seules devaient être protégées, car elles étaient destinées à être châtiées de leur trahison. On attacha leurs vêtements au-dessus de leur tête et on les noya dans une rivière qui coulait près de là. Vous le voyez, le Seigneur nous a visiblement protégés, et il nous protégera encore, soyez-en sûr, ajouta le Mormon en manière d'exorde.

— Amen! fit M. Ward.

Il ne faut pas croire cependant que tous les Mormons fussent initiés à l'état réel des choses, ou qu'ils participassent à la perpétration de pareils crimes. Il y avait parmi eux des spectateurs inoffensifs qui ne recherchaient jamais les causes de ce qui se passait sous leurs yeux, et d'autres qui, quoi qu'ils pussent penser, n'émettaient jamais une opinion. On pourra trouver fort étrange qu'une telle réunion d'hommes ait pu, pendant de nombreuses années, suivre un pareil système de barbarie, sans que le public soupçonnât jamais rien; surtout si l'on remarque que les émigrants traversaient à chaque instant le pays, et étaient à même de s'apercevoir d'un mécontentement à peu près général parmi les femmes.

Un jour, une caravane d'émigrants entra dans la plaine de l'Utah. C'était au milieu de l'automne. Elle se composait de huit chariots, de dix hommes, de douze femmes et d'un assez grand nombre d'enfants. Ils firent halte dans la ville du lac Salé, afin de se rafraîchir avant de gravir la Sierra-Nevada. Les hommes observaient, les femmes questionnaient; les chefs mormons en prirent de l'ombrage, quoiqu'ils eussent l'hypocrisie de ne témoigner aucun mécontentement. Il fut bientôt prouvé que ces malheureux avaient appris un secret important, qu'ils cherchaient à faire d'autres investigations, et deux espions déclarèrent que trois émigrants avaient assisté clandestinement à une assemblée de Mormons, où les plans de l'Église avaient été discutés au grand jour. A cette nouvelle, on organisa une seconde assemblée à laquelle les émigrants n'assistèrent pas. Il y fut décidé que, puisque l'offense avait été mystérieuse, le châtiment le serait aussi. L'atrocité

de ce châtiment fut digne de ceux attribués à l'inquisition de la vieille Espagne.

Shakspeare a dit « qu'un homme peut sourire sans cesse et être un monstre. » La nature humaine a fait peu de progrès depuis Shakspeare. Les saints Mormons se gardèrent bien de montrer les desseins sanguinaires qu'ils nourrissaient au fond du cœur. On les vit plaisanter et rire avec les femmes des émigrants, caresser les enfants, et agir de façon à retenir les voyageurs jusqu'aux premières neiges. Deux ou trois Mormons proposèrent alors à ces pauvres gens de leur servir de guides, et de leur indiquer une route nouvellement tracée dans la montagne, au moyen de laquelle le chemin serait abrégé de moitié. Les émigrés partirent très-satisfaits de leurs hôtes, et quoique les secrets découverts par eux les eussent indignés, ils pensaient qu'au fond les Mormons étaient des gens pieux et hospitaliers. Ils acceptèrent donc cette offre avec reconnaissance; ceux des nôtres qui n'étaient pas initiés aux criminels projets des chefs, s'imaginèrent qu'il s'agissait d'une partie de chasse. Les émigrants quittèrent le lac Salé, en se réjouissant d'avoir des guides aussi dévoués. Hélas! aucun d'eux ne devait arriver en Californie. On a donné le nom de Sierra-Nevada à une immense chaîne de montagnes que bordent les grands vallons de l'Utah à l'ouest et la Californie à l'est. Il ne s'agit point ici d'une simple rangée de montagnes avec la plaine à droite et à gauche, comme cela se voit en Europe; mais la Sierra est composée de nombreux ravins, entrecoupés de vallons étroits où coulent des torrents impétueux. Une fois perdu dans ces montagnes, il faut y périr. Il serait plus facile de sortir des labyrinthes de Crète. Lorsqu'on a traversé, au prix des plus grandes fatigues, une montagne inaccessible et couverte de neige, on arrive à la base d'un autre pic semblable. Ce sont des golfes sans rivages, des lacs glacés, des précipices sans fond, qui surgissent autour de vous, et la mort, la mort la plus horrible est toujours inévitable.

Le chef mormon qui se trouvait en visite chef M. Ward, lui raconta en détail et avec calme le crime qu'il avait aidé à perpétrer, c'est-à-dire la destruction des émigrants. Un de ces

malheureux avait vécu jusqu'au printemps, et avait été retrouvé par des chasseurs; il mourait de faim, mais la nourriture qu'on lui donna, et qui l'eût sauvé quelques jours plus tôt, ne fit que hâter sa mort. Il vécut toutefois assez longtemps pour raconter son malheur et celui de ses compagnons. Dans le nombre des chasseurs, il y avait des Mormons qui revinrent à Utah, et sans se douter que ce monstre infâme avait fait partie de cette expédition, ils lui avaient raconté les détails de la terrible catastrophe.

— Ainsi ils moururent tous? répondit M. Ward d'une voix tremblante. — Dieu m'est témoin que j'aime mieux laisser votre conscience chargée de leur mort que la mienne.

— C'était la volonté de Dieu! fit le Mormon. N'avaient-ils pas voulu trahir les saints? — M. Ward ne répondit pas, et le Mormon ajouta : — Les guides nous dirent à leur retour que nous devions bannir toute inquiétude à ce sujet, car Satan lui-même ne pourrait pas les remettre dans le droit chemin. Plus ils avanceraient, plus ils devaient se perdre dans la montagne, où le froid, la faim et la mort seraient une juste punition de leur curiosité.

— Ainsi, ils allaient vers le nord au lieu d'aller vers le midi? demanda M. Ward.

— Précisément! Il est arrivé à ces gens-là ce qui advint aux enfants d'Israël qui errèrent dans le désert et périrent tous à cause de leurs péchés. Du reste, fit sentencieusement cet assassin, une révélation m'avait prouvé que c'était là la volonté du Très-Haut.

— C'est possible! dit M. Ward d'un ton solennel.

— Il paraît que lorsque les guides les eurent quittés, continua le Mormon, les émigrants s'enfoncèrent au milieu de roches granitiques qui ont plusieurs milliers de pieds de hauteur et sur lesquelles on ne trouve aucune végétation. Les bouquetins et un tout petit quadrupède semblable à un écureuil sont les seuls êtres vivants que l'on rencontre dans ces parages, et encore sont-ils si farouches qu'il est impossible d'en tuer aucun. Les émigrants étaient environnés de neige et leurs provisions diminuaient. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient d'avancer plus loin, ils résolurent de passer l'hiver

dans un vallon très-bien abrité. Ils avaient découvert une grotte et ils en barricadèrent l'entrée avec leurs chariots, puis ils remisèrent leurs bagages et leurs vivres dans l'intérieur; quant au bétail, on le laissa en liberté pour brouter l'herbe dans les endroits où le vent avait balayé la neige. Cinq hommes partirent en avant pour explorer la route; mais, après une semaine de pérégrinations, ils retournèrent au camp sans avoir rien découvert. Ils recommencèrent plusieurs fois la même tentative, ce fut toujours sans succès. Ces malheureux s'abandonnèrent alors au désespoir, car la faim se faisait sentir. Tout le bétail fut tué et mangé; les chasseurs apportaient quelquefois du gibier, mais quand toutes les ressources furent épuisées, il fallut vivre de racines, d'écorces d'arbre et de brins d'herbe dont les animaux n'auraient pas voulu. Ils furent pourtant bientôt privés de cette nourriture, car la neige tomba de nouveau et couvrit la terre d'une couche de glace. Ces infortunés souffrirent alors des tortures inouïes; les hommes étaient décharnés comme des squelettes, et leurs yeux brillaient d'un feu sombre. Quelques-uns se couchèrent et ne voulurent plus sortir; d'autres dont les membres n'avaient pas la force de les porter rampaient sur la terre et la creusaient de leurs doigts engourdis, dans l'espoir d'y trouver de quoi prolonger leur vie.

Tandis que le Mormon racontait ces horreurs, M. Ward se promenait silencieusement, et j'entendais le bruit de ses pas; je compris enfin qu'il s'arrêtait en face de son interlocuteur.

— Pourquoi racontez-vous de pareilles choses? lui dit-il tristement.

— Parce que j'éprouve une grande joie en voyant le Seigneur vaincre nos ennemis.

— Je n'ai pas le courage de me réjouir du malheur d'un de mes semblables, répliqua M. Ward.

— Eh bien! moi, dit l'ancien, je le fais et je m'en glorifie! Je n'ai jamais éprouvé de plus douces sensations que lorsque j'ai entendu raconter que les maris avaient été dans la nécessité de manger la chair de leurs femmes mortes, que des mères affamées avaient dévoré les corps mutilés de leurs

enfants. Tous les jours je demande à Dieu que nos ennemis soient réduits aux mêmes extrémités, et qu'ils périssent d'une manière aussi terrible.

J'avais écouté cet épouvantable récit sans oser faire entendre ma respiration, je doutais même que de pareilles horreurs pussent être véritables; mais à cette dernière imprécation, je ne pus retenir un cri de terreur. Au même instant les deux hommes s'élancèrent sur moi, je compris mon danger et je me précipitai aux pieds de mon mari. M. Ward me contemplait avec émotion et pitié.

—Elle nous écoutait! dit l'ancien. Fatale curiosité! car votre épouse périra par le péché qui précipita Ève hors du paradis terrestre.

— C'est bien! laissez-nous, dit M. Ward à son confrère; j'ai besoin de causer seul avec ma femme.

Le Mormon s'éloigna sans prononcer une parole.

— Savez-vous, Maria, que cette curiosité puérile a compromis votre existence? me dit alors M. Ward les larmes aux yeux.

— Je le sais, mais ce n'est pas ma faute si je vous ai entendus; je m'étais retirée dans ma chambre sans songer le moins du monde à vous écouter. Pourquoi cet homme vous a-t-il raconté de telles horreurs?

Je ne rapporterai pas la scène déchirante qui eut lieu entre mon mari et moi : il ne m'adressa ni reproches ni récriminations; bien au contraire, des pleurs coulèrent de ses yeux; son cœur s'ouvrit à moi, brisé par l'angoisse du désespoir. Je le conjurai de me permettre de fuir.

— C'est impossible, Maria, où iriez-vous?

— Je partirai avec Harmer et ses amis.

— Hélas! fussiez-vous hors de ce pays, ma chère amie, vous ne seriez pas en sûreté. Les Mormons ont des émissaires dans toutes les provinces de l'Union; à la première sommation de l'Église, votre retraite serait découverte, et alors...

— Je serais sacrifiée sans pitié, dis-je en l'interrompant.

— Oui! tandis qu'ici, du moins, vous avez un ami.

Je ne pouvais en douter; mais, hélas! cet ami était un Mormon, et cependant j'avais une confiance entière dans

l'affection de mon mari. Aurait-il assez d'influence dans les conseils de l'Église pour me sauver de la mort et m'arracher au châtiment?

XLVI

La fuite et le salut.

Plusieurs jours s'écoulèrent me laissant en proie aux tourments de l'incertitude : une assemblée particulière avait eu lieu à mon sujet, mais mon mari n'avait point été admis. Ni lui ni moi ne connaissions les décisions qu'on y avait prises, le temps seul devait nous apprendre le sort qui nous était réservé. Je vivais dans de perpétuelles appréhensions, le moindre bruit me faisait frémir, j'évitais même mes meilleurs amis. Si j'eusse connu la sentence, j'aurais pu me préparer; mais je dus même m'abstenir de demander les avis et de solliciter la sympathie de ceux qui m'étaient chers, car M. Ward insista pour que toute l'affaire fût ensevelie dans le plus profond secret. Il disait avec raison que ma discrétion seule pouvait atténuer la peine qui m'était réservée.

Je me préoccupais pourtant beaucoup du départ de mes amis pour la Californie. Leurs préparatifs avançaient rapidement, Brigham et les anciens s'y prêtaient de bonne grâce; ils traçaient leur itinéraire, et parlaient sans cesse de l'opulence et du bonheur qui attendaient leurs frères et sœurs dans les placers californiens. Ces malheureuses victimes, dévouées à la mort, ne s'abusaient pas sur ces prévenances. Mistriss Bradish connaissait le caractère des Mormons; Emily avait aussi ses appréhensions, mais Harmer, qui sentait que le danger de partir ne pouvait être plus grand que celui de rester, se fia peut-être trop à son habileté pour déjouer leurs complots. Il devinait bien que la bonté apparente de ses ennemis cachait une haine enfouie au fond du cœur.

La caravane de ces émigrants se composait d'une douzaine

de personnes. Ils partirent par une belle matinée, aux premiers jours de printemps, et je leur dis adieu, le cœur ému et les yeux baignés de larmes.

— Prenez garde aux Indiens, dis-je tout bas à mistriss Bradish.

— Soyez tranquille! j'aurai les deux yeux ouverts.

— Vous connaissez alors les dangers qui vous menacent?

Elle fit un signe affirmatif en me disant:

— Ils ne sont pas plus terribles dans la Sierra que sur les bords du lac Salé.

Je ne répondis plus rien, car M. Ward jeta sur moi un regard dont je compris la signification. Hélas! ces amis n'arrivèrent jamais en Californie! Ils se virent attaqués pendant la quatrième nuit de leur voyage, et on les égorgea tous jusqu'au dernier. M. Ward vint m'apprendre cette nouvelle, et lorsque je me mis à pleurer en lui reprochant de consentir, ne fût-ce que par son silence, à de pareils crimes, il me répondit froidement qu'il n'avait pu faire aucune objection, et que tant que la majorité jugerait de tels actes nécessaires, la minorité devait se taire ou courir le risque d'éprouver le même sort.

Un ou deux jours après cet événement, M. Ward me déclara que les intérêts de l'Église nécessitaient son absence. Ces paroles étaient fort simples, mais le trouble de ses manières et l'expression indéfinissable de sa physionomie excitèrent dans mon esprit un horrible soupçon. J'aurais voulu tomber à ses pieds, et le conjurer de me dire si son départ ne compromettrait pas ma sûreté; mais à peine m'avait-il eu fait part de son dessein, qu'il quitta la maison sans m'embrasser, sans même m'adresser un mot d'adieu. Je fus saisie de terreur, et l'idée de fuir se présenta sur-le-champ à mon esprit. J'avais repoussé mainte fois cette pensée comme impraticable, mais, en ce moment, je conçus une insurmontable répugnance à demeurer plus longtemps parmi les Mormons. La certitude d'être exposée aux plus affreux traitements absorba toutes mes pensées, et l'emporta à mes yeux sur la crainte de tout autre danger. Je fis quelques petits préparatifs en attendant la chute du jour; je me peignis le visage de manière à ressembler à un Indien, j'endossai un habit d'homme

qui avait jadis appartenu à mistriss Bradish, et dès que l'obscurité fut complète, je sortis avec précaution par une porte de derrière. J'escaladai la haie du jardin, et me glissant le long des enclos de la vallée, je pris le sentier qui conduisait au pays des Indiens.

Rien ne put arrêter ma marche et je m'avançai hardiment dans l'épaisseur de la forêt. Bientôt pourtant la fatigue se fit sentir, je m'arrêtai terrifiée par le sifflement des chats-huants, les hurlements des coyotes et les rugissements de la panthère. Je compris les périls de ma situation, et je regrettai presque la témérité de mon départ. Perdue au milieu du désert, loin des habitations des hommes, je n'avais plus qu'à me recommander à Dieu, refuge éternel des malheureux, et je m'assis pour me reposer au pied d'un arbre. Ma frayeur se dissipa peu à peu, je répétai du fond de mon âme les paroles de l'Écriture : « Que le Seigneur Dieu d'Israël soit avec moi, et que sur moi s'étende son bras tout-puissant. » Je m'abandonnai aux douceurs d'un profond sommeil, et lorsque je me réveillai le lendemain matin, le soleil brillait, les oiseaux chantaient, mon esprit et mon corps étaient reposés. Je fis un léger déjeuner composé d'un peu de pain que j'avais emporté avec moi et je continuai mon voyage.

J'aperçus bientôt un cheval tout bridé qui paissait au bord d'un ruisseau, et dont la selle était maculée de larges taches de sang. L'animal m'aperçut et s'approcha de moi avec la familiarité d'un vieil ami ; je compris au désordre de son harnais qu'il était privé depuis plusieurs jours des soins de celui qui avait été son maître : la bride était rompue, la sangle relâchée, parce que sans doute il s'était couché sur le sol. Je lui parlai avec douceur, je rajustai sa selle, je le conduisis près d'un arbre renversé et je m'élançai courageusement sur son dos ; c'était un cheval plein d'ardeur dont la vitesse tenait du prodige. Ce secours inespéré me pénétra de reconnaissance et j'adressai au Seigneur des actions de grâces. Ce cheval avait sans doute appartenu à un soldat ou à un émigré assassiné par des Indiens ou par des Mormons.

A dater de ce moment mon voyage s'accomplit sans encombre ; chaque nuit je trouvais un abri sous quelque rocher.

Le quatrième jour, tandis que je me reposais sous un arbre à l'heure de midi, j'entendis un léger bruit dans un taillis qui croissait devant moi, et presque au même moment un daim mortellement blessé par une flèche qui lui traversait la poitrine, vint tomber à mes pieds. Deux minutes après parut un Indien au visage peint, à la coiffure ornée de plumes éclatantes. Il poussa à ma vue une exclamation de surprise et s'arrêta indécis. Je me levai, et m'approchant doucement je lui tendis ma main dont il s'empara avec hésitation. Le Peau-Rouge connaissait un peu l'anglais, la conversation s'engagea entre nous et il m'invita à venir dans son wigwam, ce que j'acceptai avec joie. Dès qu'il eut dépecé son daim, nous prîmes le chemin de sa demeure.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'en y arrivant je me trouvai en présence d'une ancienne connaissance !

— Ethleen ! m'écriai-je en ouvrant les bras et en versant des larmes de joie.

Mon amie tressaillit à ma voix et me contempla avec un mélange de curiosité et d'étonnement. Je me hâtai de lui confier mon histoire et les détails de ma fuite, et j'eus la satisfaction de m'apercevoir que j'avais éveillé dans son cœur la plus vive sympathie. Je demeurai plusieurs jours avec mes nouveaux amis, et lorsque je fus bien reposée, l'Indien se chargea de me conduire jusqu'aux contrées civilisées. Il me fallut au moins trois mois, à dater du jour de mon départ de ma maison de l'Utah, pour arriver au sein de ma famille. Je fus reçue avec les égards les plus affectueux. Et maintenant je suis heureuse, aimée et estimée ; aussi je ne crains point le prétendu pouvoir des Mormons du Déseret.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

